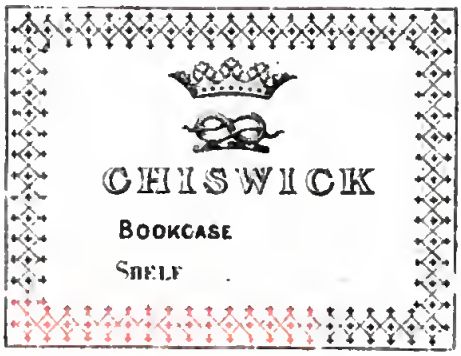
NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI


CHISWICK
Bookcase
Shelf

G B 1792

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME SEPTIÈME.

95 C 96

FONDO DORIA I. 52 (7

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SEPTIÈME

GENÈVE.

1790.

VOYAGE

EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE VENISE.

CHAPITRE PREMIER.

Du gouvernement de Veniſe.

IL n'y a point d'ariſtocratie dans le monde auſſi caractériſée que celle du gouvernement de Veniſe : deux cent & ſix familles, qui forment cinq cent vingt-trois branches, & comprennent environ quinze cent nobles (1) en âge de majorité, forment le conſeil général, dépoſitaire du pouvoir ſouverain ; ce conſeil fait ſeul les lois générales qui intéreſſent la conſtitution de l'Etat, il choiſit le doge & les principaux officiers de la république, & renouvelle chaque année le ſénat & le conſeil des dix ; il nomme les gouverneurs ſur quatre ſujets préſentés par les électeurs.

Pour les élections on a deux urnes, dans leſquelles ſont reparties autant de boules qu'il y a

(1) On trouve les noms de chacun, avec ceux de tous les ſénateurs & autres officiers dans le *Proto-giornale per l'anno*, où eſt le livre d'or. Il eſt rare que l'aſſemblée contienne plus de ſept cent perſonnes, & la plupart du temps il n'y en a pas plus de trois cent.

d'électeurs dans le grand conſeil, par exemple trois cent ; dans chaque urne il y en a vingt-quatre d'or, les autres ſont blanches ; chaque noble va à ſon tour, ſuivant l'ordre de ſon banc, en prendre une, & celui qui a pris une boule d'or paſſe à une troiſième urne où il y a trente-ſix boules d'or & douze blanches, c'eſt-à-dire quarante-huit ; s'il a encore une boule d'or, il devient électeur, & il paſſe dans une des quatre chambres deſtinées aux élections ; les neuf de chaque chambre choiſiſſent chacun un des nobles pour l'emploi dont il s'agit ; celui qui a les deux tiers des voix eſt propoſé au grand conſeil, où il eſt balotté ; & comme chacune des quatre chambres en a propoſé un, il y en a quatre, parmi leſquels le grand conſeil choiſit le magiſtrat ou le gouverneur dont on a beſoin.

LE PREGADI, ou le ſénat de Veniſe, eſt chargé du gouvernement & de l'adminiſtration ordinaire de l'Etat, pour les matières politiques, économiques & militaires : il eſt compoſé de ſoixante ſénateurs appelés les Pregadi, de ſoixante autres, dits de la Zonta, auxquels ſe joignent les procurateurs, & pluſieurs autres ſortes de magiſtrats, qui font à-peu-près en tout deux cent trente perſonnes. C'eſt dans le Pregadi que l'on décide de la paix & de la guerre : on y fait les lois dans les matières qui ſont du reſſort du ſénat ; on y nomme les ambaſſadeurs & les capitaines : le ſénat choiſit auſſi par ſcrutin les avogadors, les cenſeurs, les conſeillers, & les propoſe au grand conſeil, qui les approuve & les rejette. Le Pregadi s'aſſemble le jeudi & le ſamedi. Les ſénateurs ſont tous les ans ballotés au grand conſeil, par une nouvelle élection ; il faut avoir quarante ans pour l'être ; mais il y a des jeunes gens dans les magiſtratures, à qui l'on donne l'entrée au ſénat, pour leur inſtruction, dès l'âge de vingt-cinq ans.

CONSIGLIO DI DIECI, ou le conſeil des dix,

eſt un tribunal redoutable & ſecret, chargé de veiller à la ſureté de l'Etat, de réprimer avec ſoin & avec vigueur tous les abus, & de punir tous les délits qui pourroient être contre le gouvernement, ſans en rendre compte à perſonne, quelles que ſoient les parties intéreſſées.

Ce conſeil des dix choiſit trois inquiſiteurs d'état, qui ſont dépoſitaires de toute ſon autorité : la détention de M. Quirini qu'ils avoient fait arrêter, quoiqu'il fût revêtu de la charge d'*Avogador*, ou de tribun du peuple, occaſionna en 1761 & en 1762 de grands débats au ſujet du conſeil des dix & des inquiſiteurs d'état ; il étoit queſtion d'abolir leur autorité ; il fut décidé le 16 Mars 1762 qu'on la laiſſeroit ſubſiſter, mais avec des reſtrictions ; les inquiſiteurs ne peuvent maintenant prendre connoiſſance d'aucune matière de juriſprudence, ni de finances, celles-ci étant réſervées à d'autres magiſtrats ; ils ne peuvent mettre aucun empêchement aux fonctions des conſeils & des colléges, empêcher les *Avogadori di Commun* d'exercer leur autorité pour le maintien des lois, ni punir un noble ſans le conſentement du conſeil des dix.

Cette limitation à l'autorité des inquiſiteurs a diminué beaucoup le reſpect qu'on avoit pour ce tribunal, leurs ſecrétaires ont auſſi perdu beaucoup de leur influence : ces emplois, qui étoient conſidérables, furent réduits à rien en 1761, parce qu'on réduiſit leur exercice à deux ans. Le ſecrétaire des inquiſiteurs ſe choiſit parmi les quatre ſecrétaires du conſeil des dix, & ceux-ci ſont choiſis parmi ceux du ſénat, mais ſeulement pour quatre ans. Après deux ans d'intervalle, pendant leſquels ils ſervent au ſénat, ils retournent au conſeil des dix ; quand ils ont été pendant deux ans ſecrétaires des inquiſiteurs, il faut deux ans pour qu'ils puiſſent exercer de nouveau le même emploi.

Le chancelier n'eſt que de l'ordre des ſecrétai-

res, mais il a peut-être plus d'influence que le doge même : il le remplace quelquefois, & alors il eſt couvert ainſi que le doge, qui ſeul met ſon bonnet dans les cérémonies.

Les inquiſiteurs d'état ſont des perſonnages moins diſtingués par leur ſageſſe; on les choiſit toujours dans un âge où les paſſions ſont amorties, & où l'on eſt moins expoſé aux dangers de la prévention, de l'emportement, ou de la ſéduction; auſſi le pouvoir abſolu qui leur eſt confié ne produit-il que très-rarement des abus.

LE COLLÉGE, *Pieno Collegio*, eſt un conſeil de la république qui reçoit les mémoires des ambaſſadeurs & des cours étrangères, auſſi-bien que les requêtes des ſujets, & prépare les affaires qui doivent aller au Pregadi : il eſt compoſé des vingt-ſix perſonnes qui occupent les principales dignités de l'Etat, le doge, trois conſeillers, *Capi di quaranta*, ſix ſages du conſeil, cinq ſages de terre-ferme, cinq *de gli ordini;* le préſident de ſemaine eſt un des ſix ſages du conſeil à tour de rôle, &c.; l'on y examine les affaires internes & externes, militaires ou économiques, & celles qui intéreſſent les ambaſſadeurs & les puiſſances; voici la manière dont celles ci y ſont portées : le miniſtre étranger qui a quelque propoſition à faire à la république, envoie un ſecrétaire à la porte du collége, qui s'aſſemble tous les matins; le *Fante*, ou l'huiſſier, fait ranger tout le monde d'un côté de l'antichambre, & fait aſſeoir le ſecrétaire ſeul de l'autre côté; un ſecrétaire du ſénat reçoit ſon mémoire, le porte dans l'aſſemblée, & revient lui dire que le collége prendra cette affaire en conſidération, alors le ſecrétaire de l'ambaſſadeur ſe retire, & quelques jours après il vient un ſecrétaire du collége chez l'ambaſſadeur, il lui rend une réponſe verbale, que l'on peut ſeulement écrire comme ſous ſa dictée, mais il ne laiſſe rien par écrit, pour ne point compromettre la république.

Il y a eu des occaſions particulières où des miniſtres étrangers ont demandé à pouvoir traiter en perſonne avec des commiſſaires de la république : par exemple, lorſque le roi ſe porta pour médiateur entre le pape & la république, le miniſtre de France eut trois conférences avec des ſénateurs, mais ce fut dans le couvent des Servites.

Il eſt arrivé quelquefois qu'un miniſtre étranger étoit obligé d'écrire aux inquiſiteurs d'état ; dans ce cas, il faiſoit remettre la lettre à leur ſecrétaire, qui avoit ſoin de proteſter qu'il la jetteroit au feu & qu'il ne leur en parleroit point, mais au moyen de quelque religieux qui connoiſſoit ces inquiſiteurs, on parvenoit à ſavoir leur réponſe, ſans qu'ils paruſſent en vouloir rendre.

LE DOGE, qui préſide à ces trois conſeils, eſt le chef de la république : il a les honneurs de la ſouveraineté, mais il n'en a point le pouvoir ; c'eſt le ſénat qui gouverne en ſon nom : placé dans une élévation apparente, il eſt plus véritablement ſujet qu'aucun autre ; il a pour ſon partage la dépendance, la ſolitude, une circonſpection gênante & néceſſaire, & ſouvent des oppoſitions mortifiantes pendant toute ſa vie. Le doge & les conſeillers forment ce qu'on appelle la *ſereniſſima Signoria*. On lit dans pluſieurs auteurs que quand le doge marche en cérémonie, il eſt ſuivi d'un homme portant une épée, pour repréſenter celui qui coupa la tête au doge Falier, & que le jeudi gras il eſt obligé de ſaluer les colonnes de la place à l'endroit où cette exécution mémorable fut faite ; mais cette épée n'eſt que le ſymbole du droit de glaive : elle eſt portée par le patricien qui le premier doit partir pour être podeſta en province ; c'eſt un grand ſabre à large lame, dans un fourreau enrichi de pierreries, qu'il tient élevé entre les deux premiers ſénateurs, quoiqu'il ne le ſoit pas.

Quant à la cérémonie du jeudi-gras, lorſque

le doge vient dans la galerie pour le feu d'artifice, il ſalue tout le peuple aſſemblé ſur la place & aux fenêtres, & non les colonnes de la place S. Marc. Au reſte, cette précaution ſeroit bien ſuperflue, aujourd'hui que le pouvoir du doge eſt preſque anéanti. Le ſeul privilége réel qu'il ait, eſt de pouvoir de lui-même, ſans la participation des ſages, propoſer des objets de délibération dans le conſeil des dix, dans le ſénat, & dans le grand conſeil; pour les autres propoſitions qui ne viennent point de lui, elles doivent être auparavant ſoumiſes à l'examen des ſages, qui peuvent les rejeter; & quoiqu'ils ne puiſſent pas empêcher le doge de faire des propoſitions dans le conſeil, ils peuvent encore le mortifier, s'il les fait malgré eux, en élevant des difficultés; & lors même qu'elles ont paſſé, les Avogadors peuvent en ſuſpeudre l'exécution, du moins pour un temps.

Toute la famille du doge, quelque nombreuſe qu'elle ſoit, eſt obligée d'abandonner le ſénat; il ne conſerve que ſon plus proche parent, qui a ſéance dans la première place d'honneur, mais qui n'a point de voix délibérative.

Quoique la place du doge ſoit recherchée par le plus grand nombre des Vénitiens illuſtres, on en a vu qui cherchoient à l'éviter, ſpécialement dans la famille des Cornaro. Un homme ſage, dont l'illuſtration & la fortune ſont au-deſſus de cette dignité, ne veut pas devenir, pour ſa vie, comme une eſpèce de priſonnier d'état, enfermé pour ainſi dire dans le palais S. Marc, aſſujetti à plus de règles, à plus de bienſéances, à plus de devoirs qu'aucun autre, & qui n'a d'autre avantage que celui de la repréſentation; mais il peut arriver qu'une perſonne convienne plus que toute autre à la république, & dans ce cas il ne lui eſt pas permis de refuſer la place; on a vu le cas arriver.

Quoique les trois conſeils & le doge forment

l'eſſence de la république & du gouvernement de Veniſe, il y a pour l'adminiſtration un corps préparatoire, qui s'appelle la *Conſulta*, & forme la partie principale du collége; c'eſt comme le conſeil du cabinet, il eſt compoſé de ſix ſages, *Savi*, ou ſages grands, qui ſont comme les miniſtres de la république, & qui ont le maniement des affaires; ils s'aſſemblent deux fois le jour, ils préparent les matières qui doivent être portées au ſénat par le ſage de ſemaine, mais leur emploi ne dure que ſix mois.

Les ſix grands ſages ont chacun, à leur tour, pendant une ſemaine, les principaux détails : le ſage de ſemaine, *Savio di Settimana*, reçoit toutes les propoſitions, les requêtes, les mémoires & les repréſentations des magiſtrats, il les porte à l'aſſemblée des ſages après les avoir examinées lui-même; & il eſt aſſez ordinaire que l'on ſuive ſon avis comme celui du rapporteur, dans les affaires contentieuſes : par-là le ſage de ſemaine eſt véritablement la perſonne qui a le plus d'influence dans la république, ainſi que le grand penſionnaire en Hollande (quoiqu'il n'ait point de voix aux Etats-Généraux) ou les ſecrétaires d'état dans un gouvernement monarchique. C'eſt le ſénat qui fait l'élection des ſages, & c'eſt eux qui font la convocation du ſénat. Il y a d'autres magiſtrats qui en ont le droit, mais ils ne l'exercent pas.

Le gouvernement de Veniſe eſt le plus ancien qu'il y ait en Europe, & celui dont la forme a duré le plus long-temps, cela vient du caractère des Vénitiens : quoique l'eſprit de faction ait toujours été aſſez violent à Veniſe comme dans la plupart des républiques, il n'a pas été au point de ſe perpétuer avec fureur de générations en générations, comme on l'a vu dans des pays plus méridionaux : on voit encore dans de certains endroits de l'Italie des gens qui ont fait vœu de ne pas ſe raſer que

leur ennemi ne ſoit aſſaſſiné, ou que la mort de leur père ne ſoit vengée; il n'en eſt pas de même à Veniſe. Les Florentins ſe croient bien au-deſſus des Vénitiens, qu'ils regardent comme des gens lourds & phlegmatiques; cependant ils n'ont pas eu aſſez d'eſprit pour conſerver leur liberté, ils l'ont perdue par les factions, & les Vénitiens l'ont conſervée par leur ſageſſe & leur vigilance; ils ſont les ſeuls de l'Italie, ou même de l'univers, qui aient eu ſi long-temps la même forme républicaine.

Perſonne n'a mieux écrit ſur le gouvernement de Veniſe qu'Amelot de la Houſſaye (1), qui avoit été ſecrétaire d'Ambaſſade à Veniſe; les Vénitiens même ne lui reprochent que quelques fautes peu importantes, & je renvoie à cet auteur pour tous les autres détails. Mais dans le temps on ſe plaignit beaucoup, & l'auteur fut mis à la Baſtille ſur les plaintes des Vénitiens.

Ce gouvernement de Veniſe a été extrêmement célébré par Harrington; cependant Monteſquieu y trouvoit bien des choſes à reprendre. Un des reproches que l'on peut faire à ce gouvernement, c'eſt de n'avoir point changé ſes maximes, depuis que ſes richeſſes & ſa puiſſance ont diminué; une conduite qui eſt bonne lorſqu'un état eſt vaſte, riche, floriſſant, craint & recherché, ne l'eſt plus quand l'état a perdu une partie de ces avantages; mais à Veniſe il ſuffit qu'une coutume ſoit ancienne pour être toujours ſuivie, quoique les circonſtances qui l'ont fait établir ne ſubſiſtent plus; par exemple,

(1) Hiſtoire du gouvernement de Veniſe, par le ſieur Amelot de la Houſſaye, à Paris, chez Fréderic Léonard, 1676, 298 pages *in*-8. Il en a paru à Amſterdam une réfutation en trois volumes, il y a quelques années; l'auteur ne ſe nommoit pas, mais c'eſt un nommé Caſenova, Vénitien expatrié; il prétend y relever des centaines de fautes. Le catalogue des auteurs qui ont écrit ſur cette matière, eſt dans l'*Iſolario* du père Coronelli. Au reſte, le détail de ce gouvernement eſt difficile à ſaiſir pour un étranger; il y a même peu de Vénitiens qui le connoiſſent parfaitement.

il n'y a ni émulation, ni eſpérance pour tout ce qui n'eſt pas noble : on ne peut parvenir à rien de grand ſans la nobleſſe. On ne peut acquérir l'exiſtence, c'eſt-à-dire, la nobleſſe, que quand il y a des guerres diſpendieuſes, & qu'on a gagné beaucoup d'argent; les belles actions, les ſervices, le mérite n'y font rien. Le marquis Maffei qui fut ſi célèbre, ſi grand, ſi utile à ſa patrie, ſi comblé d'honneurs, & à qui on a élevé des ſtatues, n'étoit qu'un noble de terre-ferme : ces nobles rampent, quand ils ſont pauvres, ſous le patricien ou noble Vénitien, qui leur fait toujours ſentir ſa ſupériorité; quand ils ſont riches, ils vont quelquefois ſervir ailleurs pour ne pas voir au-deſſus d'eux beaucoup de gens qui ne les valent pas d'ailleurs.

En 1770 on ouvrit la porte de la nobleſſe pour quarante familles nobles de terre-ferme, à condition qu'elles auroient trente mille livres de rente & trois cent mille livres dans les fonds publics; & cependant on ne paroiſſoit pas fort empreſſé à ſaiſir cette occaſion, parce que les nouveaux nobles ne partagent pas aſſez la conſidération des anciens.

L'extrême ſupériorité des nobles Vénitiens influe un peu ſur l'adminiſtration de la juſtice : il eſt quelquefois difficile au peuple de l'obtenir contr'eux; mais en général les magiſtrats ſont intègres, & ſe font un honneur de condamner des grands, quand la juſtice l'exige. Auſſi le peuple eſt attaché au gouvernement; d'ailleurs, chacun a parmi les nobles quelque protecteur, en qui il met ſa confiance, & qui le défend au beſoin.

On peut dire auſſi, à l'égard de ce gouvernement, qu'il n'y a pas aſſez d'émulation parmi les nobles Vénitiens; quoique le ſyſtême d'égalité ſoit la baſe d'une conſtitution républicaine, l'égalité n'a guère lieu à Veniſe que dans les petites choſes, jamais dans les grandes : un noble de nouvelle création, avec tout le mérite poſſible, ne parviendra pas à être

ambaſſadeur, un noble de famille ancienne n'y parviendra pas non plus, à moins qu'il ne ſoit riche. Pour être procurateur il faut avoir beaucoup d'argent, & donner des fêtes diſpendieuſes ; cela eſt au point qu'on aura bientôt peine à en trouver qui ſoient aſſez riches, du moins dans la haute nobleſſe, & l'on commence à ſe relâcher ſur ce dernier article. On en a diſpenſé M. Calbo. Ces deux conditions néceſſaires pour parvenir aux grandes charges pouvoient être bonnes dans le temps que Veniſe avoit des poſſeſſions en Grèce & dans l'Archipel, dont les gouvernemens étoient très-lucratifs ; ceux qui en avoient recueilli les fruits devoient, pour parvenir aux honneurs, avoir un objet de dépenſe qui fit rentrer dans l'Etat une partie des ſommes qu'ils en avoient tirées, mais actuellement les emplois ſont bien moins lucratifs & en petit nombre ; ils ne ſuffiſent guère que pour faire vivre les nobles qui ne ſont pas riches, & qui à force de donner des voix ou des balles aux grandes maiſons auxquelles ils ſe ſont dévoués, obtiennent un gouvernement par le crédit de ces premières familles. On appelle Barnabotes cette foule de nobles qui ne ſont pas riches ; on prétend qu'ils vendent ſouvent leurs voix, & qu'il y eut un patricien qui, pour être procurateur, donna dix ſequins à chacun. Autrefois les nobles avoient encore une grande reſſource dans le commerce, ils s'intéreſſoient dans les vaiſſeaux qu'un négociant envoyoit au levant, ſouvent même dans le détail de ſa banque ou de ſa commiſſion ; mais ce commerce eſt ſi diminué à Veniſe, que les nobles n'y trouvent plus les mêmes avantages, & le dédaignent. Cependant il s'en trouve pluſieurs qui s'en occupent encore actuellement.

L'avantage qu'ont les perſonnes très-riches, c'eſt de pouvoir être ambaſſadeurs, & devenir enſuite procurateurs de S. Marc, dignité éminente quant à la repréſentation & qui eſt à vie, mais qui donne

peu d'influence, puiſque les procurateurs n'ont pas même voix au grand conſeil. Quelquefois on finit les ambaſſades par être bailes (on prononce baïlé en italien), c'eſt-à-dire, ambaſſadeur à Conſtantinople. Pluſieurs de ceux qui ont été bailes reçoivent quelque temps après *la veſte di Procuratore*, lorſqu'ils ont de la naiſſance, du mérite, ou de l'argent à dépenſer: un exemple récent a prouvé qu'il ne falloit même que de la fortune pour être procurateur. Comme cette dignité ne rapporte rien, & que les fêtes qu'on eſt obligé de donner à ſa réception coûtent beaucoup, il eſt arrivé depuis peu que dans pluſieurs familles patriciennes on n'en a point voulu, & qu'enfin on l'a donnée à un noble qui eſt riche, mais qui n'étoit point diſtingué par de grands ſervices, ni par une naiſſance illuſtre: quelquefois on l'obtient pour récompenſe de ſervices ſans être fort avancé en âge, quelquefois auſſi par des conſidérations étrangères. Ainſi l'élection du pape Rezzonico fit donner le rang de procurateur à ſon neveu; il prendroit à Rome le titre de prince Rezzonico, il préfère à Veniſe celui de *Procurator Rezzonico*. Il y avoit en 1765 onze procurateurs.

Du côté de la politique c'eſt peut-être un défaut que de fixer à quatre ans la durée des ambaſſades; il y a des cas où le bien de l'état demanderoit qu'on s'écartât de l'uſage. Le procurateur Emo, dont le mérite n'étoit comparable qu'à ſa probité, étoit *Baile* à Conſtantinople dans des temps orageux vers 1730. Le grand-viſir avoit pour Emo l'amitié & la conſidération que les qualités de l'eſprit inſpirent toujours quand elles ſont jointes à celles du cœur. Lorſque les quatre ans de l'ambaſſade furent expirés, & qu'Emo ſe préparoit à prendre congé, le viſir lui dit: Le ſénat n'y ſonge pas, vous le ſervez bien, je vous aime, votre préſence ici eſt plus utile à la république de Veniſe, qu'elle ne le ſera partout ailleurs, pourquoi ne vous y laiſſe-t-on pas?

Mais le reſpect pour les anciens uſages les ſoutient contre l'expérience des inconvéniens.

Le titre de cavalier ou chevalier de l'Etoile d'or forme encore une diſtinction, ou une prérogative purement honorable, qui flatte beaucoup dans une république, mais qui ne procure aucune influence ni aucune ſupériorité réelle. Il y a douze chevaliers, parmi leſquels il y en a quatre qui ont ce titre héréditaire dans leur famille : ſavoir, Contarini, Moroſini, Rezzonico & Querini.

Le grand nombre de nobles, qui tous veulent avoir part au gouvernement & aux places, fait que l'on varie ſouvent les emplois, que les élections ſont fréquentes, & qu'il y a toujours beaucoup d'aſpirans & beaucoup d'intrigues pour toutes les places & pour toutes les élections.

Les aſpirans ſont obligés de mériter les places en ſe rendant agréables au plus grand nombre, & les riches en ménageant ceux qui ne le ſont pas : c'eſt ce qui ramène entre tous les nobles une égalité républicaine, & qui fait entr'eux une eſpèce de démocratie ; mais par rapport au peuple, c'eſt plutôt une oligarchie.

M. l'abbé Richard nous repréſente les ſolliciteurs qui ne craignent point d'aller ſur les briſées de leurs propres parens, & de faire tous leurs efforts pour en rompre les meſures ; cependant il n'arrive guère que deux parens concourent pour la même place, & dans ce cas-là les balles ſe partagent, & l'affaire ſe paſſe avec la plus grande politeſſe, parce que dès le lendemain de la ballotation une partie de la famille a beſoin de l'autre, ou pour obtenir un emploi avantageux, ou pour éviter celui qui ne l'eſt pas. Mais lorſque dans la concurrence un noble n'a eu que peu de balles, il ſe trouve humilié, & ſe tient retiré chez lui pour aſſez long-temps.

Quand on eſt mécontent d'un inquiſiteur, d'un ambaſſadeur, ou d'un autre noble placé dans les hautes

hautes dignités de la république ; on le change même avant le temps, ou bien on attend que ſa geſtion ſoit finie, & on l'envoie commander dans quelque petite ville. Cette eſpèce de chûte ou d'exil ſert de punition & d'exemple. Il ne ſuffit pas, pour ſe rendre agréable, d'avoir obſervé les lois ; il faut reſpecter même les uſages, le goût & l'opinion des autres. Un patricien dans une magiſtrature des ponts & chauſſées voulut ſignaler ſon intégrité en paſſant en recette beaucoup plus qu'on n'avoit coutume ; il fut envoyé enſuite pour gouverneur d'un village. On trouva mauvais qu'il eût aſpiré à la ſingularité de donner l'exemple à ſes concitoyens, & qu'il eût eu la vaine gloire de faire préſent à la république d'une choſe qui par l'uſage & la tolérance avoit toujours appartenu à ſes prédéceſſeurs.

Parmi les moyens qu'il y a de ſe diſtinguer dans le ſénat, l'éloquence eſt un de ceux qui réuſſiſſent le mieux, & elle forme un grand objet d'émulation. Il y a toujours à Veniſe dans le ſénat quatre ou cinq perſonnes, qui par-là entraînent les ſuffrages, & à qui l'on accorde la ſupériorité & la conſidération qui en eſt une ſuite. M. Gerbier auroit eu à Veniſe une très-grande influence, s'il eût été dans le ſénat. Quand il y a eu des occaſions où leur éloquence a brillé dans un Pregadi, c'eſt le ſujet des converſations du ſoir & du lendemain, même chez les dames, où l'on entend ſouvent parler des affaires de la république.

MM. Grimani, Tron, Renier, Zen, Zuliau, Zuſtinian étoient les plus célèbres en 1765 : le procurateur Emo étoit il y a quelques années l'aigle de ſa république. André Tron né en 1712, que nous avons vu ambaſſadeur en France en 1745, paſſoit pour l'une des meilleures têtes du ſénat.

Depuis ce temps-là le doge actuel Renier a fait admirer ſa politique & ſon éloquence, de même que M. Juſtiniani.

C'eſt ſurtout dans les aſſemblées générales où chacun s'efforce de faire parade de ſon éloquence ; il y en a qui mettent beaucoup de grec & d'érudition dans leurs diſcours. En 1761 lorſqu'il étoit queſtion d'abolir le conſeil des dix, le procurateur Moroſini (1) parla pendant huit heures de ſuite ; on dit qu'il en mourut. Ces orateurs ont un langage emphatique, fort différent du langage ſimple & ordinaire, & ils parlent toujours en Vénitien (2).

Les plaidoiries des avocats de Veniſe ont auſſi quelque choſe de la chaleur & de l'enthouſiaſme des improviſateurs, ils commencent, ainſi que les nôtres, par prendre leurs concluſions, & expoſer leur ſujet tranquillement & avec modération. Mais lorſqu'ils en viennent à réfuter les raiſons de leurs parties adverſes, ils ſe montent, ils s'échauffent, ils élèvent la voix ; & non contens de prodiguer les exclamations les plus outrées, ils les ſoutiennent par les geſtes les plus violens ; ils s'agitent comme des énergumènes, ils frappent leur chaire, ils s'y promènent, ils l'ébranlent, ils en ſortent, ils y rentrent avec une impétuoſité qui reſſemble à un enthouſiaſme de pythoniſſe. Ceux qui ont du naturel, du génie & des grâces, parviennent à intéreſſer plus fortement leurs juges par cette action forte & animée ; mais la plupart ſe rendent ridicules, du moins pour des étrangers.

Les Avogadors ſont comme des procureurs généraux, ou des tribuns du peuple, chargés de le défendre & de recevoir ſes plaintes : il y en a trois qui ont chacun leurs quartiers dans la ville, & exercent chacun un mois en chef, pour porter les affaires au conſeil des dix ; ce ſont eux qui ſont les accuſateurs en matière criminelle : mais on donne

(1) D'autres diſent que ce fut le doge Foſcarini.

(2) On trouve dans les lettres de M. Rolland une eſpèce de grammaire vénitienne ; ce dialecte diffère un peu du bon italien.

à l'accuſé deux avocats de réputation, qui ſe font un mérite & une gloire de le ſouſtraire au ſupplice, quand cela eſt poſſible.

LES TRIBUNAUX ordinaires de juſtice à Veniſe s'appellent. *Quarantia criminal*, *Quarantia civil vecchia*, *Quarantia civil nova*, *Collegio de' Vinti*, *Collegio de' Dodici*; ces deux derniers ont été portés à vingt-cinq & à quinze.

La quarantie criminelle fut établie en 1179; elle juge ſur la dénonciation des Avogadors les crimes commis de deſſein prémédité; on lui donne le titre de *Sereniſſimo Conſiglio*, parce que c'étoit autrefois le conſeil du doge. Chacune des quaranties eſt une cour ſouveraine, comme le Pregadi, & le conſeil des dix; elle a voix délibérative dans le Pregadi, & ſes chefs entrent dans le collége: il y a trois conſeillers qui y préſident à la place du doge.

La quarantie vieille fut inſtituée en 1400; elle juge les appellations entre Vénitiens en matières civiles au-deſſus d'une certaine ſomme, c'étoit ci-devant huit cent ducats; mais il y a eu de nouveaux réglemens à ce ſujet: elle juge les appellations des ſentences de terre-ferme, qui y ſont portées par les Avogadors. Les conſeillers changent tous les quatre mois dans la quarantie criminelle, & ſervent huit mois dans la quarantie vieille. Il y a en tout cent ſoixante conſeillers, qui font le tour entier des tribunaux en trente-deux mois.

La quarantie nouvelle fut inſtituée en 1492; elle juge les cauſes civiles du dehors au-deſſus de huit cent ducats, ſur l'appellation des autres magiſtrats & des cours.

Le collége des vingt juge les cauſes civiles, depuis quatre cent juſqu'à huit cent, & les cauſes criminelles qui y ſont portées par les Avogadors.

Le collége des douze juge les cauſes civiles, depuis cent juſqu'à quatre cent ducats, & ſommaire-

ment des ſommes moindres ſi les auditeurs ne ſont pas du même avis. Ceux qui voudront avoir une idée des lois de Veniſe, pourront lire les recueils du procurateur Giulio Giuſtiniano & du ſénateur Gio-Battiſta Donà, qui furent choiſis par le ſénat pour en faire la rédaction.

M. Richard évalue les revenus fixes de la république à vingt millions de France, je les ai ouï porter à quarante: il eſt difficile de ſavoir le vrai.

Les impôts ſont à-peu-près réglés ſur le vingt-deuxième du revenu, mais la perception m'en a paru ſujette à bien des inconvéniens.

La république pourroit facilement entretenir ſur pied vingt-cinq mille hommes de troupes; mais il y a long-temps qu'elle n'a eu de guerre, & qu'elle n'a fait de levées conſidérables; elle n'entretient pas plus de ſept à huit mille hommes effectifs, que l'on compte pour dix mille (1), & qui gardent les places frontières du côté de la Turquie & du Milanez. L'état militaire y eſt preſque anéanti, les officiers ſubalternes n'ont pas l'idée du ſervice: on les prend parmi les nobles de terre-ferme & les fils d'officiers; s'ils ſont attachés à quelque grande maiſon, ils font leur chemin ſans avoir beſoin de connoître leur métier & de s'y appliquer. Les ſoldats ne ſavent pas faire l'exercice, ni tenir leur rang, à l'exception de quelques Sclavons. Il y a auſſi un corps de milice de dix mille hommes, qu'on exerce de temps-en-temps. J'ai ouï dire que les payſans de terre ferme ſont ſouvent armés: par exemple, un berger gardera quatre moutons, nuds pieds, avec un fuſil ſur l'épaule, quand il en a eu la permiſſion; mais c'eſt plutôt un défaut de police,

(1) J'ai trouvé même des perſonnes qui réduiſent ce nombre à trois mille hommes: le voiſinage d'une puiſſance qui a trois cent trente mille hommes ſur pied n'effraie point les Vénitiens, ils ſont défendus par la politique de l'Europe, ainſi que le pape & les autres Etats de l'Italie.

qu'une preuve en faveur de l'ardeur militaire : il n'en peut réſulter que des meurtres.

Tant que la république éloignera les patriciens de l'état militaire, elle n'aura jamais de bonnes troupes. On donne le commandement général à un étranger, parce que l'on redoute le crédit d'un patricien : mais que peut-on attendre d'un général ſubordonné à des commiſſaires Vénitiens, qui n'ont jamais fait la guerre, & qui cependant en dirigent les opérations ?

CHAPITRE II.

Des mœurs & des uſages de Veniſe.

APRÈS avoir parlé du gouvernement & des forces de la république de Veniſe, il nous reſte à parler de la nation & de ſes uſages : il n'y a rien de plus diſtingué que la nobleſſe de Veniſe, ſoit par ſon ancienneté, ſoit par ſon illuſtration. Les maiſons que l'on diſtingue principalement, ſont les douze familles électorales, que l'on compare aux douze apôtres, & qui deſcendent des douze Tribuns qui élurent le premier doge l'an 697 : ces familles ſont *Badoer*, *Contarini*, *Moroſini*, *Tiepolo*, *Michiel*, *Sanudo*, *Gradenigo*, *Memo*, *Falier*, *Dandolo*, *Barozzi* ; celle des Polano, qui formoit la douzième, eſt éteinte depuis quelques années. Voyez *Pregi della Nobiltà Veneta*, *del P. Caſimiro Freſchotti*.

Parmi ces premières maiſons, celle des Badoer eſt la plus ancienne ; celle des Contarini eſt la plus étendue, & celle qui a poſſédé les plus belles charges dans la république.

André, roi de Hongrie en 1290, étoit fils d'une Moroſini.

Il y a encore dans la première claſſe de la nobleſſe

quatre familles, que l'on compare aux quatre évangéliſtes : leurs noms ſont *Zuſtinian*, *Corner* ou *Cornaro*, *Bragadin* & *Bembo*; celle des Cornaro a été ſurtout illuſtrée par une reine de Chypre & par beaucoup d'anecdotes glorieuſes : dans l'origine c'étoient des négocians qui avoient juſqu'à quarante vaiſſeaux en mer.

La première claſſe de nobleſſe contient encore huit autres familles, qui étoient diſtinguées longtemps avant cette première fixation du conſeil, qu'on nomma *il ſerrare del Conſiglio*, & depuis laquelle la nobleſſe & le conſeil ont conſervé leur immuabilité : ces familles ſont *Querini*, *Dolfini*, *Soranzo*, *Zorzi*, *Murcello*, *Sagredo*, *Zane & Salomon* (1).

La nobleſſe de Veniſe eſt regardée comme une prérogative ſi éminente, que nos rois l'ont reçue comme une marque de diſtinction ; & Henri III, revenu de Pologne pour prendre poſſeſſion de la couronne de France, paſſa à Veniſe, & y fut reçu noble Vénitien. Quelques uns des généraux étrangers qui ont ſervi la république ont reçu cet honneur pour prix de leurs ſervices, quelques papes l'ont obtenu pour leurs neveux ; la famille de MM. d'Argenſon, & quelques autres en France, l'ont auſſi.

Dans les guerres que les Vénitiens ont eues contre les Génois, & dans la guerre de Candie, on accorda la nobleſſe à beaucoup de familles, moyennant finance ; ces nouvelles familles ſont diviſées en *ducal familie* & *nove familie* : les premières ſont des familles qui ont donné des doges à la république ; mais comme toutes les anciennes familles ont eu le même honneur, quoiqu'elles ne portent pas le titre de familles ducales, de même il

(1) *Della origine e de' Faſti delle famiglie illuſtri d'Italia, di M. Francesco Sanſovini. In Vinegia*, 1582, in-4.

y en a de nouvelles qui l'ont eu, quoiqu'elles ne ſoient pas appelées ducales.

Depuis l'année 1450 juſqu'à 1620, il y avoit une eſpèce de convention faite entre les nouvelles familles, pour conſerver toujours parmi elles la dignité de doge, les anciennes familles ayant trop de prétention & excluant les nouvelles familles des places importantes : il y en eut dix-neuf qui entrèrent dans cette confédération, & s'engagèrent mutuellement à donner l'excluſion à l'ancienne nobleſſe ; elles firent même ſouvent tomber cette dignité dans des familles nouvelles qui n'étoient pas de leur ligue, mais cela leur étoit indifférent, tant qu'elles avoient la principale influence dans l'élection, & qu'elles excluoient les anciennes familles. Ce fut cette ligue qui fit donner le nom de ducales à pluſieurs familles : en 1620, les anciennes familles prévalurent, & l'on élut un Memo ; depuis ce temps-là, il y a eu un Bembo, deux Cornaro, un Contarini, un Zuſtiniani, &c. tous des anciennes maiſons, enſorte que la ligue ne ſubſiſte plus.

Les familles vénitiennes ſont ordinairement très-unies : les frères & les ſœurs vivent enſemble (même après avoir perdu leur père & leur mère) ſans avoir de diſcuſſion d'intérêts, & même ſans partager les biens de famille, ce qui paroîtra extraordinaire à des François : voici un exemple pris dans une des plus grandes maiſons, celle des Mocenigo, & qui s'eſt répété, ou à-peu-près, dans bien d'autres. Un père de famille laiſſé en mourant trois garçons & deux filles, une des deux filles ſe fait religieuſe, l'autre ſe marie avec un jeune homme qui a beaucoup de parens, ce qui procure beaucoup de balles dans les élections, cela forme une relation d'intérêts entre les beaux-frères & leurs parens ; la fille qui ſe marie reçoit une dot convenable, & renonce au reſte du bien ; ſes trois

frères reſtent dans la même maiſon, les palais ſont aſſez vaſtes en Italie pour qu'on n'y ſoit point gêné malgré le nombre. Les biens qui leur reſtent ſont en commun ; ils ont un intendant qui ſouvent eſt prêtre, & qui leur rend compte ; il donne à chacun tant par mois pour ſon entretien & pour ſes domeſtiques particuliers ; quand l'un d'eux fait des dettes, ſa portion ſeule y eſt hypothéquée, & ſa *menzata* ou ſa penſion en eſt diminuée. Ordinairement il n'y en a qu'un par famille qui ſe marie, alors ſes frères lui cèdent une portion plus forte que la leur ; ſi l'un eſt dans un emploi qui exige de la dépenſe, dans une ambaſſade, une place de podeſtà onéreuſe, le ſurcroît de ſa dépenſe eſt pris ſur la maſſe commune, parce qu'il exempte ſes frères de ſemblables charges ; cette union eſt cimentée par le beſoin qu'ils ont d'avoir beaucoup de voix dans le grand conſeil, & par la néceſſité d'employer une partie de leur fortune au ſervice de la république. Le même eſprit s'étend à toutes les familles depuis les plus opulentes juſqu'à celles qui le ſont le moins ; celles qui ont du ſuperflu & qui ont beſoin d'illuſtration font quelquefois des dépenſes conſidérables, pour ſoutenir à Rome un de leurs parens en prélature, & dans des places diſpendieuſes (1), & pour le faire parvenir enfin à un chapeau de cardinal. Cet uſage ſe trouve également à Naples, à Gênes, à Rome & dans le reſte de l'Italie.

Burnet croyoit qu'une des grandes raiſons qui avoit fait dégénérer la nobleſſe italienne, & ſurtout celle de Veniſe, de ſon ancienne gloire, étoit la maxime établie depuis long temps, que pour la conſervation des familles, on ne doit marier qu'un ſeul des enfans : par ce moyen, dit-il, les frères de celui qui eſt marié n'ayant ni biens, ni famille,

(1) Cependant depuis le commencement du ſiècle, on leur défend les nonciatures.

n'ont aucun moyen ni aucune raiſon d'émulation pour ſe diſtinguer, ils ſe livrent à l'oiſiveté & aux vices ; au lieu que dans les autres pays chacun eſt porté à ſervir l'Etat, pour acquérir de la réputation & enſuite de la fortune, & pour la tranſmettre à ſes enfans : mais les Vénitiens ne veulent pas laiſſer multiplier la pauvre nobleſſe, de peur qu'elle ne devienne trop forte ou trop entreprenante. Il eſt très-rare que le mariage d'un noble Vénitien avec une fille qui n'eſt pas d'une maiſon noble ſoit approuvé par le grand conſeil (1), & il n'y en a point d'exemple dans les premières familles ; lorſqu'un mariage de cette eſpèce n'eſt pas ratifié par le grand conſeil, les enfans qui en naiſſent héritent des biens libres, mais les biens ſubſtitués paſſent aux collatéraux de la même famille & du même nom ; ces enfans ne ſont point nobles, & à cet égard M. R. ſe trompe en diſant qu'ils peuvent acquérir la nobleſſe par leurs ſervices : lorſque la république ſe détermine à la vendre, tout le monde peut en profiter, mais cela eſt rare ; on l'a fait vers 1770 pour quarante familles, comme je l'ai dit.

Il y a dans Veniſe des nobles d'un mérite diſtingué, ſupérieurs même à ceux qui ſont employés dans les ambaſſades & dans les grandes charges, pour leſquelles il ne ſuffit pas d'avoir des talens ; ceux-là vivent aſſez retirés & ſe communiquent peu : ce ſont ceux dont la converſation eſt la plus inſtructive, & il y a plus à profiter avec eux qu'avec beaucoup d'ambaſſadeurs ; cependant en général les nobles Vénitiens ſont très-inſtruits des intérêts des autres nations, & même de la forme des gouver-

(1) On excepte cependant les filles des nobles de terre-ferme; on excepte auſſi la fille d'un médecin, d'un tireur d'or, d'un verrier & d'un épicier : ce ſont des profeſſions privilégiées. On obtient auſſi des diſpenſes en général pour celles qui ſont fort riches.

nemens : deux fois la ſemaine ils entendent les dépêches de leurs ambaſſadeurs, ils y apprennent ce qui ſe paſſe dans chaque état, & ils entendent les réponſes qu'on leur fait. Quand un ambaſſadeur revient, il leur rend compte de ſa commiſſion ; c'eſt ainſi qu'ils ſe mettent au fait de toutes les cours : cet objet même fait une de leurs études dans les conférences de la jeuneſſe, & ceux qui ont voyagé dans les différentes cours de l'Europe ſont conſidérés & recherchés, à raiſon des connoiſſances qu'ils ont acquiſes dans leurs voyages.

Les ambaſſadeurs de la république ſont obligés de rendre compte à leur retour, par un mémoire détaillé, de l'état & des forces des pays où ils ont été, des intérêts politiques, des uſages, des caractères de ceux qui gouvernent, & des événemens dont ils ont été les témoins. J'ai eu entre les mains la relation que fit, en 1743, le procurateur Marco Foſcarini, ambaſſadeur près du roi de Sardaigne, & je l'ai citée en parlant de Turin.

La jeune nobleſſe reçoit pour l'ordinaire une fort bonne éducation : on l'envoie hors de Veniſe en terre-ferme à Padoue, (1) quelquefois même hors des états de la république ; ces jeunes gens y cultivent les talens de l'eſprit : après quoi on leur fait apprendre à monter à cheval, danſer, nager, jouer à la paume, &c. Les jeunes gens n'entrent dans le monde que fort tard : à vingt-deux ans ils paroiſſent à Veniſe, & juſqu'à vingt-cinq ans, c'eſt-à-dire, avant de prendre l'habit ordinaire des membres du grand conſeil (2), on les accoutume aux affaires pour qu'ils puiſſent paroître enſuite au Broglio, & dans les charges, avec quelque avan-

(1) On en voit moins à Padoue actuellement, cette univerſité paroît avoir perdu un peu de ſa réputation.

(2) Quelquefois on le leur donne avant vingt-cinq ans, ſurtout aux trente qui ſortent *alla Barbarella*, c'eſt-à-dire, qu'on tire au ſort dans le conſeil le jour de Ste. Barbe.

tage. Cependant j'ai vu des nobles bien inſtruits, mais partout il y a des gens qui manquent d'émulation ou d'eſprit.

Les étrangers trouvent moins de ſociété à Veniſe que dans la plupart des villes d'Italie ; une des choſes les plus déſagréables pour eux, c'eſt la loi que tous les nobles obſervent de ne point fréquenter les miniſtres étrangers ; ils ne peuvent les recevoir, ni aller chez eux, ſouvent même ils n'oſent leur parler en lieu tiers. J'ai connu à Veniſe un miniſtre de Naples qui a épouſé une Vénitienne : il ne va chez les parens de ſa femme qu'en ſecret & avec une eſpèce de déguiſement, quoique ſa femme y aille librement.

Il ſemble que c'eſt encore par reſpect pour les anciens uſages que l'on interdit toujours la communication entre la nobleſſe & les miniſtres étrangers ; cependant nous ne ſommes plus au temps où un ambaſſadeur pouvoit faire une révolution, comme le marquis de Bedmar en 1618. Demandez aux principaux de la république pourquoi ils ne veulent pas abattre ce mur de diviſion entre les miniſtres & eux, ils vous diſent que c'eſt de peur que quelques nobles ne révèlent le ſecret de l'état ; mais excepté tout au plus celui des inquiſiteurs d'état, on ſait toujours les délibérations les plus ſecrettes du ſénat, & avec de l'argent on vient à bout de tout. Mais on craint peut-être que ſi les Barnabotes fréquentoient les étrangers, ils ne puſſent être ſéduits. D'autres vous diſent poliment que c'eſt afin que les miniſtres ne ſoient pas aſſiégés par une foule de nobles pauvres qui iroient piquer leur table ; mais on craint peut-être davantage leur influence dans les délibérations ; quoiqu'il en ſoit, cet uſage paroît mal-fondé : il nuit à l'union des puiſſances, & il retarde l'expédition des affaires.

Il fut auſſi un temps à Paris où un premier pré-

ſident du parlement ne pouvoit pas donner à dîner à un ambaſſadeur ; mais les temps orageux une fois paſſés, l'on a rétabli les choſes dans l'état naturel que la ſociété doit mettre parmi les hommes.

L'éloignement qu'on affecte pour les miniſtres étrangers ne s'étend pas tout-à-fait juſqu'à ceux qui ont des relations avec eux & qui les voient : la marquiſe Vidovi, Milanoiſe, avoit chez elle deux fois la ſemaine une aſſemblée pour les ambaſſadeurs & les étrangers de diſtinction ; les autres jours elle raſſembloit la haute nobleſſe, & elle a ſouvent porté des paroles aux premiers de la république de la part des miniſtres étrangers. J'ai connu un ſeigneur François qui a paſſé à Veniſe près de trois ans à différentes repriſes ; il dînoit preſque tous les jours chez les ambaſſadeurs, mais il n'y logeoit pas ; il avoit ſouvent des nobles à manger chez lui ; il ſoupoit tous les ſoirs chez eux ; il étoit bien reçu partout, & il étoit même le *Cavalier ſervente* d'une dame du premier rang ; mais il ne faut pas que le commun des étrangers compte ſur de pareils agrémens ; il eſt difficile aux étrangers d'être admis même dans les caſins ; quand ils font des viſites ils ne ſont point reçus ; auſſi l'on envoie ſouvent ſa gondole pour faire les viſites.

En général, on ſe communique peu, & l'on eſt aſſez retiré à Veniſe : malgré le coup-d'œil ſingulier & brillant de cette ville, il y règne au-dehors un peu de triſteſſe ; on voit beaucoup de gondoles ſur les canaux, mais peu de monde dans la ville, & perſonne aux fenêtres ; les hommes font tout le commerce, & les femmes ſont retirées au-dedans de leurs maiſons ; on ne les voit guère que dans les égliſes, ou lorſque le haſard les fait rencontrer en gondoles, & les dimanches au ſoir à la place S. Marc : on entendra des boîtes & des rumeurs qui feroient mettre tous les François aux fenêtres, ſans y voir qui que ce ſoit à Veniſe.

Les Vénitiens donnent rarement à manger; cela ne va point avec leur manière de vivre, leurs occupations, leur goût & leur circonſpection; mais quand ils donnent à manger, les étrangers y ſont reçus de même que les gens du pays. S'il y a bal dans quelque maiſon particulière, les étrangers connus y ſont invités; mais quoique la plupart y aillent en bahute ou domino, on ne peut y entrer le maſque ſur le viſage, & ceux qui danſent ne ſont point déguiſés.

Les Vénitiens ſont ſobres autant & plus que les autres Italiens: ils boivent peu de vin ou de liqueurs, & mangent peu de ragoût; la viande & le poiſſon y ſont apprêtés ſimplement; le ris, les pâtes, le chocolat, les glaces, y ſont plus communs que chez nous.

De temps en temps les Vénitiens vont en terre-ferme pour changer d'air, *romper l'aria*, par raiſon de ſanté, parce qu'en effet l'air eſt humide à Veniſe & même un peu marécageux en été.

Pendant l'automne, les maiſons riches ont à la campagne beaucoup de monde, & font beaucoup de dépenſe; ceux qui ſont moins riches vont cependant auſſi à la campagne; & au moins une fois par jour tout le canton, les riches & les autres, ſe raſſemble dans des cafés qui ſont dans les villages, ou ſur les grandes routes.

Perſonne ne ſe fait ſuivre à Veniſe ſi ce n'eſt les Dames, & même quand elles vont en gondole elles n'ont point de laquais: ce qui vient ſans doute de ce qu'il faudroit que le laquais fût dans la gondole. Les magiſtrats ne ſe font pas ſuivre, ils vont ſeuls au palais; on ne leur porte pas la robe, leurs cliens les attendent au paſſage, & leur baiſent la manche ou le bas de la robe.

Les femmes ſont belles à Veniſe, elles y ſont

très-blanches (1); on y voit plus de blondes que dans le reſte de l'Italie.

Les Dames de qualité ſortent ordinairement ſur le ſoir, & toujours avec un *Cavalier ſervente*; il leur eſt abſolument néceſſaire pour leur donner la main, ſoit en entrant dans leur gondole, ſoit en paſſant par les petites rues où les gondoles n'abordent pas, & en arrivant au ſpectacle; en conſéquence elles ne ſortent pas les jours où les nobles ſont occupés au conſeil.

Les Dames ſe raſſemblent une fois le jour, ſoit au café dans des chambres retirées, ſoit dans des caſins ou petites maiſons, où elles trouvent leurs ſociétés; & quand il n'y a pas de théâtre ouvert, on y fait quelque partie de jeu; les étrangers ſont quelquefois admis & diſtingués; on fait même avec eux des *pique-niques* pour un ſouper en mer, une partie de poſte en terre-ferme, ou en péote ſur l'eau: il y règne beaucoup d'aiſance, de liberté & d'enjouement; mais il faut être bien connu pour y être admis: cela eſt beaucoup plus difficile qu'à Paris.

L'uſage des cicisbées ou *Cavalieri ſervenți*, ſi commun à Veniſe parmi les perſonnes de qualité, a fait dire à un Anglois outré (2), que la plupart des filles ſe marient à Veniſe non par amour pour l'époux qu'elles choiſiſſent, mais pour avoir la liberté de vivre ſans contrainte avec leur *Cavalier ſervente*, que c'eſt-là l'ancienne Chypre, l'ancienne Amathonte, une licence affreuſe, une débauche dégoûtante, un impudent débordement, qu'aucun mari ne peut s'y regarder comme le père des enfans qu'il voit dans ſa maiſon: que tous les jours reſſemblent aux fêtes de Vénus chez certains peuples de l'antiquité. Toutes ces déclamations ou plutôt ces invec-

(1) Les François les trouvent un peu pâles.

(2) Sharp *Letters from Italy*, 1767, in-8.

tives ne ſont que de la bile noire d'un homme malade, & qui ne voit rien de bien quand il n'eſt pas en Angleterre : le cicisbée n'eſt jamais un amant que la jeuue mariée ſe ſoit deſtiné d'avance : c'eſt très-ſouvent un homme pour qui elle a peu de goût & qui l'accompagne par décence ; il voit ſa Dame beaucoup plus au ſpectacle & en compagnie qu'en tête-à-tête : & ſi le mari y prend quelque intérêt, le *Cavalier ſervente* ne ſera pas plus libre avec ſa Dame qu'un Anglois ne l'eſt chez la femme de ſon ami ; le cicisbée ſe plaint quelquefois au mari de l'indifférence de ſa femme. Au reſte, cette liberté des femmes de qualité dont cet Anglois ſe plaint, ne s'étend point au moyen ordre, car les citadines à Veniſe vivent beaucoup dans leurs maiſons, & n'ont ni cicisbée, ni caſins ; les femmes de la cour prennent en Angleterre, comme en France, des libertés que les bourgeoiſes n'auroient pas.

Les caſins ſont de petits appartemens autour de la place S. Marc, dans le deſſus des cafés, & dans les procuraties, compoſés de deux ou trois pièces ; le maître du caſin y va ſouper tous les ſoirs avec la Dame qu'il ſert ; il y reçoit ſes complaiſans, ou ſes amis particuliers, & l'on y paſſe ſouvent une grande partie de la nuit ; on y joue & l'on y rit beaucoup ; les étrangers n'y ſont guère introduits : ils troubleroient la gaieté & la liberté de ces petits rendez-vous ; cependant cela n'eſt pas ſans exception. L'uſage des caſins eſt devenu ſi général parmi la nobleſſe, que les plus graves ſénateurs en ont comme les jeunes gens ; c'eſt une affaire de bon ton : ils ne ſe voient preſque jamais chez eux, mais ſeulement dans les caſins, où ils vont ſe rendre viſite à pied & ſans façon ; l'on y trouve l'avantage de voir ceux que l'on aime, en déshabillé, ſans cérémonie, ſans aſſujettiſſement, ſans apprêt, c'eſt ainſi que les Anglois ſe voient au café plus que chez eux : car quoiqu'en général le

commerce les rende plus riches que les Italiens, ils ne donnent pas plus ſouvent à manger, & ne reçoivent pas les étrangers plus que les Italiens, à qui ils font cependant à cet égard un reproche de petiteſſe & d'avarice. A Veniſe, les nobles font quelquefois des pique-niques entr'eux à un ſequin par tête.

Il y avoit auſſi tout autour de la place S. Marc & dans les cafés des réduits ſecrets, où chacun pouvoit ſe retirer en bonne fortune, avec une liberté qui tenoit de la licence: mais depuis quelques années on les a défendus.

Dans tout ce qui n'a pas trait au gouvernement on jouit à Veniſe de la plus grande liberté, & les étrangers n'y ſont point gênés: un jeune François voulant y introduire les manières de ſon pays, excita entre deux Dames une jalouſie qui fit de l'éclat: un marchand accrédité vint le trouver pour le conjurer avec amitié de partir promptement, l'aſſura que le gouvernement l'y forceroit; lui fit entrevoir que peut-être il ſeroit aſſaſſiné; le François ne fut point effrayé, il voulut pouſſer l'aventure juſqu'au bout, & s'occuper quelque temps d'un jeu qui lui plaiſoit; il raconta à ſon ambaſſadeur l'avis qu'on lui donnoit, il en plaiſanta dans les caſins, dans les cafés, dans les loges, avec les premiers de la république, & même avec les femmes qui cauſoient cette tracaſſerie, & il reſta une année à Veniſe ſans entendre parler de rien: ainſi l'on a beau dire à un étranger l'*aria non è buona*, il n'eſt pas toujours forcé de partir comme le prétend M. Richard.

M. Rolland dit auſſi qu'il n'eſt point de ville d'Italie où la ſociété ſoit auſſi agréable, & où un étranger puiſſe autant s'amuſer; ainſi je crois que les jugemens des voyageurs dépendent beaucoup des circonſtances où ils ſe ſont trouvés; pour moi, j'ai tâché de conſulter les perſonnes qui avoient fait un long ſéjour dans chaque ville, & qui n'étoient

ni

ni trop ardens, ni trop froids, car les uns trouvent partout à s'amuſer, tandis que les autres s'ennuyeroient même à Paris.

On lit partout que les courtiſanes ou femmes entretenues ſont en honneur à Veniſe; c'eſt un préjugé dont on revient fort vîte quand on y eſt: il y a un ſiècle qu'elles étoient en vogue, parce qu'on ne fréquentoit point les Dames: maintenant il y a peu de femmes qui ſoient entretenues, & elles ne le ſont pas d'une manière brillante. Les filles publiques ſont le partage de la plus vile populace, & elles ſont dégoûtantes; les eccléſiaſtiques & les moines même n'y ſont pas réduits: car j'ai ouï dire qu'un fameux prédicateur, qui vint prêcher le carême de 1760, amena avec lui ſa maîtreſſe qui étoit bien miſe & très-jolie. Les danſeuſes ſont débauchées, dangereuſes, & à très-bon marché; mais les actrices ſont ſouvent mariées, & vivent de leur talent qui eſt aſſez lucratif.

Les modes françoiſes & les ajuſtemens de nos Dames n'ont pas beaucoup pris à Veniſe: les femmes y portent toujours un corps, jamais de rouge, ſouvent les cheveux noués d'un ruban, ou même en queue, rarement de bonnet ſur la tête: ſouvent on les voit en papillotes & nue tête au ſpectacle, même en grande loge; elles ne portent point de fichu ſur le col, elles portent des caleçons pendant l'hiver. C'eſt de toutes les capitales que j'ai vues, celle où l'on rend le moins hommage à l'élégance de nos modes, quoique l'habillement général ſoit celui de la France, & les coëffures pareilles aux nôtres, quand on ſe pare.

Les Dames ſont fort gênées par les lois ſomptuaires de Veniſe; il n'y a que les étrangères, les femmes d'ambaſſadeurs, les princeſſes (comme étoit la nièce du pape) & les perſonnes de la famille du doge règnant, à qui il ſoit permis de porter des étoffes riches, d'avoir des galons d'or & d'ar-

gent ſur leur livrée, & une portière à leur gondole, c'eſt ce qu'on appelle être *fuori delle pompe*.

Les bourgeoiſes ou citadines portent des habits qui ſont à-peu-près comme en France; mais les manches ſont en petites bottes d'hommes, preſque à la matelote: lorſqu'elles ſortent, elles ſe couvrent la tête d'une grande coëffe de taffetas qu'elles font aller derrière leurs bras, comme les Bolonoiſes, ou qu'elles croiſent par devant & nouent en arrière; elles appellent cette pièce d'étoffe *Sandale* ou Zendalino: elles portent auſſi des mantelets, *Tabarini*; les plus jeunes portent leurs cheveux nattés; quelques-unes les laiſſent tomber par derrière, de toute leur longueur, d'autres les tournent autour du chignon en natte, & les arrêtent avec deux aiguilles d'argent; elles portent de grandes pendeloques aux oreilles.

Les contadines ou payſanes portent de grands chapeaux de paille, & mettent ſur l'oreille une roſe ou une autre fleur, avec ſa branche, d'une manière aſſez galante.

Les hommes ſont habillés comme nous, & ils portent ſeulement un manteau, *Tabaro*, qui eſt ordinairement d'écarlate, ou de ſoie rouge ou griſe, comme nos anciens manteaux à la Françoiſe; mais quand il fait chaud, on ne porte ni manteau ni épée. Les magiſtrats ont des groſſes perruques d'une longueur prodigieuſe, plus ébouriſées que retapées; elles ſont préciſément comme celles que nos comédiens portent lorſqu'ils font des charges.

Les lois ſomptuaires ſont faciles à obſerver pour les nobles, qui ſont preſque toujours en robe; à cet égard ils ſont aſtreints à une étiquette dont ils ne s'écartent point: ils ne vont pas ſur la place avant une certaine heure; ils n'entrent point au café ſans robe, hors le temps des maſcarades: on traiteroit gravement ces minuties. En conſéqueuce ils quittent & reprennent ſouvent leur robe

deux fois par jour, & dans la première boutique, ou même dans leur gondole; il ſeroit difficile qu'ils fuſſent fort parés à Veniſe; mais en campagne, dans les villes de terre-ferme, ſurtout dans le temps où il y a des foires, des ſpectacles, des ridotti, ils ſont vêtus très-richement.

Les robes des magiſtrats ſont à peu-près comme les nôtres, mais moins amples du corps; la plupart ſont habillés de noir; les ſages, *ſavi*, ont des robes de camelot violet; les conſeillers en ont de rouges; tous les gens de robe portent un bonnet d'étoffe à la main.

Les gondoles ſont les ſeules voitures en uſage à Veniſe, ce ſont de petits bateaux longs & fort agiles, conduits ordinairement par deux gondoliers ou barcaroles, qui rament l'un ſur le devant & l'autre ſur le derrière, chacun avec une ſeule rame (1). Il y a au milieu de la gondole une petite chambre où peuvent tenir quatre perſonnes à l'aiſe, & ſix dans le beſoin, la place d'honneur y eſt à gauche; cette chambre eſt fermée par des glaces mobiles dans des couliſſes, qu'on ouvre & qu'on ferme à volonté; au bout de la gondole, il y a une armature de fer pour lui ſervir de contre-poids, & la garantir des autres gondoles dans le choc des rencontres: mais cela n'arrive guère, car l'adreſſe des barcaroles eſt extrême; ils manient la rame ſans l'appuyer avec une agilité ſingulière, on croit voir des poiſſons qui fendent l'eau. Ces gondoles ſont toutes peintes en noir, & il n'eſt pas permis de les avoir autrement. Les lois ſomptuaires s'étendent juſques aux gondoliers, mais non pas, comme dit M. Richard, au point de ne leur pas faire porter de livrée; au contraire, tous les gondoliers portent la livrée de la maiſon où ils ſervent;

(1) On les loue huit *lire*, ou quatre liv. cinq ſols par jour. Celles où il n'y a qu'un rameur, ne coûtent que cinq *lire*, ou cinquante-trois ſols par jour.

mais il ne doit y avoir ni or, ni argent, à l'exception de ceux qui appartiennent à la famille du doge, aux chevaliers, aux princes & aux étrangers.

Les gondoliers publics ſont ſans habits, avec une ſimple camiſole, une ceinture autour du corps & un petit bonnet ſur la tête; ce ſont tous de grands hommes bien bâtis, gais, pleins de ſaillies, un peu concuſſionnaires, comme les cochers de fiacres à Paris, mais d'ailleurs fort sûrs & très-fidelles: on leur confie de l'argent ſans inquiétude. Ils ſont auſſi très-propres: on les voit toute la journée ſe dépouiller tout nuds & changer de chemiſe dans leur gondole, ſans prendre la peine d'abattre le tapis qui en couvre l'entrée; ces barcaroles ſont dans l'uſage de chanter & de réciter des vers italiens, ſurtout du poëme du Taſſe, avec une facilité qui eſt ſouvent étonnante pour des étrangers.

Le langage ordinaire de Veniſe eſt un peu différent du vrai langage italien ou toſcan. Ordinairement on parle italien dans le diſcours ſoutenu & dans la chaire, mais dans le conſeil même on prononce ſouvent des diſcours en pur vénitien.

Le peuple de Veniſe eſt en général du même caractère que les nobles; les perſonnes qui ont le plus fréquenté la petite bourgeoiſie m'ont aſſuré qu'on ne mange jamais chez les Vénitiens, quelque intimité & quelque liaiſon qu'on ait avec eux, à moins qu'on en veuille faire les frais; ils n'ont aucune jalouſie, & l'on peut fréquenter les femmes ſans que les maris s'en offenſent, les mener au ſpectacle, aux guinguettes de la *Giudeca*, de *Caſtello*, de *Murano*, & les ramener même dans le milieu de la nuit. On trouve auſſi qu'ils ſont fort ruſés: il eſt rare que leur amitié n'ait pas un objet relatif à leur intérêt; & en général avec de l'argent on vient à bout de ce qu'on veut. Ils ſont défians, & les étrangers doivent avoir beaucoup de circonſpection à ne point exciter de méfiance, à ne point parler du

gouvernement, & à ne point donner des inquiétudes aux particuliers, qui à l'exemple des grands ont beaucoup de penchant à éviter les étrangers, à moins que leur intérêt ne s'en mêle.

Le peuple eſt ſi poli, qu'il ne répond jamais *oui*, mais toujours *per ſervir-la*, c'eſt-à-dire, pour ſervir votre ſeigneurie (1).

On trouve dans les vieilles deſcriptions de Veniſe une hiſtoire que M. Richard répète (p. 456) des querelles entre deux parties de la populace de Veniſe, ſous le nom de Caſtellans & de Nicolottes; il y avoit autrefois des jeux à Veniſe comme à Piſe, où le peuple ſe battoit à coups de poings, & cela faiſoit des partis, mais ils ne ſubſiſtent plus; & s'il y a encore quelque antipathie, elle ne paroît d'aucune conſéquence.

Ce peuple n'eſt ni remuant ni féroce, mais gai, doux, tranquille, & facile à contenir, même dans les quartiers de Ste. Marthe & de S. Nicolas, où il y a le plus de peuple. Dans un Pregadi qui avoit duré fort avant dans la nuit les bateliers s'enivrèrent, il s'éleva des querelles, on tira les couteaux, & la choſe alloit devenir ſérieuſe; il ne falloit pas cependant que la dignité du ſénat fût compromiſe: on ſonna la cloche qui annonce la fin du Pregadi, & à l'inſtant tout rentra dans le devoir.

Quoique la ville ſoit mal éclairée, on court pendant la nuit ſans aucun riſque malgré les maſques & l'obſcurité: il y a peu de gardes pour la police, & il n'y a point de troupes réglées à Veniſe. Cependant on entend parler moins qu'ailleurs d'aſſaſſinats ou de crimes, quoiqu'on en faſſe de temps en temps pour de l'argent. Il n'y a point de duels, un tiers

(1) A Milan on dit *Padron ſi*; à Rome *ſi Signore*; à Naples *Signor ſi*, ou plutôt *Eccellenza ſi*; mais on le prononce ſi bref qu'on n'entend pas d'autre ſon que *gnor ſi* & *ſenza ſi*; à Veniſe on n'entend que *ſiorſe*. L'exclamation ou le jurement ordinaire eſt *cáspita*.

ſuffit pour une réconciliation, là où des François ſe couperoient la gorge.

L'autorité redoutable du conſeil des Dix tient tout le monde en reſpect. La gondole de ce conſeil annoncée par une flamme rouge ſuffit pour appaiſer le déſordre le plus animé ; on dit même que s'il arrive dans une égliſe un des inquiſiteurs de l'Etat ; & qu'il ſoit connu, il ſe fait un vide ſenſible partout où il paſſe, perſonne n'oſe toucher ſa robe ou ſoutenir ſes regards, tant on eſt circonſpect & craintif. Mais les inquiſiteurs ne ſe font pas connoître, & ils vont comme les autres.

On eſt attaché à l'extérieur de la religion comme dans le reſte de l'Italie, mais il ſemble que cela influe peu ſur la conduite ; le peuple perſuadé que l'abſolution remet tous les péchés ſe livre tranquillement à ſes paſſions : on en voit beaucoup qui ne feroient pas maigre un vendredi pour toute choſe au monde, mais ils vont ſe confeſſer d'avoir une maîtreſſe, reçoivent l'abſolution, communient, & retournent le ſoir chez la maîtreſſe, qui a fait la même choſe de ſon côté.

Parmi les gens au-deſſus du commun l'incrédulité gagne beaucoup, mais l'extrême réſerve qui entre dans le caractère des Vénitiens fait qu'ils ne s'ouvrent pas facilement à ce ſujet ; ceux même que l'on accuſe de ne pas croire reſpectent également la religion, ſes temples & ſes miniſtres. On raconte en Italie qu'un lord Anglois, étant entré dans une égliſe vénitienne où l'on célébroit la meſſe, y reſtoit debout ; un ſénateur vint lui repréſenter qu'il étoit indécent de ſe faire ainſi remarquer ; mais je ne crois pas à la trans-ſubſtantiation, lui dit l'Anglois ; ni moi non plus, répartit le ſénateur ; mais mettez-vous à genoux comme moi, ou ſortez.

A cette diſpoſition générale, ſi l'on joint les raiſons que fournit la politique, on ne ſera pas étonné que la république de Veniſe ſoit toujours en différend

avec le S. Siége, qu'elle ſoit toujours en garde contre ſes entrepriſes, & déclarée contre ſes droits, & qu'elle tolère aiſément ceux qui écrivent contre la cour de Rome, comme Fra-Paolo & beaucoup d'autres.

En 1770 la république a ſupprimé beaucoup de couvens ; on a renvoyé tous les moines étrangers, donné des penſions aux nationaux, & vendu le ſurplus de leurs biens au profit de la république.

Les eccléſiaſtiques étant exclus du gouvernement, le parti de l'égliſe eſt une reſſource aſſez commode pour ceux qui veulent ſe conſacrer à la philoſophie, à l'oiſiveté ou au plaiſir. Si on a nommé un noble à une place qu'il ne veuille pas accepter, il eſt obligé de payer une amende, & s'il veut l'éviter pour la ſuite, il ſe fait abbé ; mais cela ne l'empêche point de ſe marier enſuite, s'il le juge à propos. Cette néceſſité d'accepter un emploi eſt un défaut dans le gouvernement, comme il eſt aiſé de le ſentir. M. l'abbé Farſetti, qui avec une fortune immenſe ne s'occupoit que des beaux arts, & ne ſacrifioit qu'à ſes goûts & à ſes amuſemens, en étoit un exemple remarquable ; il n'avoit pu être libre qu'en prenant l'habit eccléſiaſtique.

Le tribunal d'inquiſition quoiqu'établi à Veniſe n'eſt ſuſceptible d'aucun abus : trois ſénateurs aſſiſtent à toutes les délibérations, & il ne s'y paſſe rien contre les lois civiles de l'Etat.

Ce n'eſt ſouvent point par dévotion qu'une Vénitienne ſe fait religieuſe ; autrefois c'étoit pour être plus libre, car il y avoit plus de mœurs dans les familles que dans les cloîtres, & quelquefois cela arrive encore ; ſouvent ce n'eſt point par économie, car il y a des couvens où la dot eſt conſidérable, où l'on ſe réſerve une penſion très-honnête pour ſes menus plaiſirs, & où la priſe d'habit occaſionne des fêtes ſuperbes : on y raſſemble de la muſique, on y invite toute la nobleſſe & les miniſtres étran-

gers, & l'on y dépenſe quelquefois vingt mille écus, ce qui tout compté feroit une dot aſſez raiſonnable. Dans le ſeul couvent du Sépulcre, (tiers ordre de S. François) il y avoit cinq ſœurs de la maiſon *Giovanelli*.

Dans les couvens réſervés aux *Gentildonne*, c'eſt-à-dire, à la nobleſſe, on s'amuſe encore plus que dans les autres; il n'eſt pas rare de voir des bals maſqués dans le parloir, auxquels les religieuſes prennent part, du moins au travers de la grille.

Veniſe a donné pluſieurs papes, & un grand nombre de cardinaux à l'Egliſe. L'auditeur de Rote Vénitien devient ſouvent cardinal; la république ne diſpoſe pas comme les couronnes d'un certain nombre de chapeaux; mais quelquefois elle recommande un fils de S. Marc, c'eſt-à-dire, un Vénitien, & l'auditeur de Rote ou le doyen ſont ſouvent préférés.

Lorſque le pape Rezzonico fut élu en 1758, les Vénitiens diſoient: Les chapeaux ont été rares long-temps chez nous, mais actuellement nous avons le chapelier.

CHAPITRE III.

Du carnaval & des fêtes de Veniſe.

Le carnaval de Veniſe eſt célèbre depuis long-temps comme le plus brillant de l'Italie, & il eſt encore le rendez-vous général des étrangers qui peuvent s'y trouver. Il commence toujours le lendemain de Noël, & l'on prend le maſque ſi on veut dès le matin; les ſpectacles commencent à la vérité dès le lendemain du Roſaire, qui eſt le premier dimanche d'Octobre, mais alors on prend le maſque ſeulement le ſoir; en carnaval il eſt d'uſage

ſoir & matin, excepté les fêtes & dimanches avant midi. On ne va au ſpectacle qu'en maſque, & on trouve des maſques quelque temps qu'il faſſe ſous les arcades de la place Saint-Marc. Il eſt permis de ſe maſquer non-ſeulement en bahute ou domino, mais de toute ſorte de manières & en habits de caractère ; cependant j'ai vu tout le monde avec le même uniforme.

Les trois premiers jours de l'année ſont une interruption de maſcarades en faveur des prières de quarante heures, qui ſe terminent le 3 Janvier par une grande & belle proceſſion, où le doge & la nobleſſe aſſiſtent en cérémonie, & qui fait le tour de la place Saint-Marc, ſouvent malgré la neige & la gelée. Quelquefois on permet le maſque dans des jours qui ne ſont pas d'uſage ; cela ſe connoît par des maſques émiſſaires qui viennent pour ainſi dire de la part de l'Etat, & qui en donnent le ſignal.

L'habit de maſque conſiſte en un *Mantello*, manteau Vénitien quelquefois gris, mais le plus ſouvent & preſque toujours noir ; ce manteau eſt de ſoie. On met ſur la tête une eſpèce de camail de gaze ou de dentelle noire, appelé *Baüta*, qui couvre le menton juſqu'à la bouche ; le reſte du viſage eſt couvert d'un maſque blanc, *volto*, qui va juſqu'à la bouche ſans cependant la couvrir, & l'on retient ce maſque par un chapeau garni pour l'ordinaire d'un plumet blanc. Les Vénitiens enfoncent leurs chapeaux juſque ſur les yeux de leur maſque ; on reconnoît même les étrangers en ce qu'ils le tiennent plus élevé. Ce déguiſement eſt commun tant aux hommes qu'aux femmes ; on ne diſtingue celles-ci que par la jupe qui paſſe deſſous le manteau : il ne ſeroit pas permis pendant la foire de l'Aſcenſion de prendre un autre déguiſement ni aucun autre habit de caractère, mais on le permet dans le carnaval.

Les jeux énormes du carnaval de Veniſe ſont célèbres partout. On les a ſupprimés depuis 1774 ;

mais il eſt bon d'en donner ici quelque idée. On appelle *Ridotto* quatre à cinq chambres où l'on s'aſſembloit pour jouer ; on y voyoit une foule de maſques tous uniformes & un grand nombre de tables de jeu, dont le voyageur ſage n'approchoit qu'en paſſant ; on prétend qu'il y reſtoit chaque année cinquante mille ſequins. Il n'y avoit que les nobles qui puſſent tailler à la baſſette, & quelqu'un m'a dit que les riſques étoient en commun. On jouoit auſſi quelquefois dans les boutiques, mais il étoit ordonné aux nobles de n'y tailler qu'en robe.

Les amuſemens du peuple ſont d'une autre eſpèce, les farceurs publics abondent à Veniſe ; les tours de force y ſont quelquefois très-ſinguliers ; telle eſt la pyramide formée par douze hommes, qui en portent huit, ceux-ci quatre, les quatre en portent deux, & les deux en portent un, & celui-ci lève encore un enfant.

La dernière ſemaine de carnaval s'appelle à Veniſe *Settimana graſſa ;* elle occaſionne quelquefois des bals chez les particuliers, & l'on y peut faire des connoiſſances, mais cela eſt rare ; en général il n'y a de bals que ceux des procurateurs & du chancelier, lors de leur inſtallation, & il n'y a de maſqués que les ambaſſadeurs.

Il y a auſſi quelquefois des bals publics, qui ſont, pour ainſi dire, ceux de l'Etat : M. Richard, qui étoit à Veniſe au mois de Mai 1762, fut témoin de ceux qui eurent lieu lors de l'élection du doge Foſcarini. Il nous donne dans ſon voyage une relation détaillée du catafalque & des obsèques, où l'on voit la repréſentation en cire du dernier doge ; il décrit l'élection, l'incoronation & la préſentation du doge au peuple au haut de l'eſcalier des géants, après laquelle il eſt porté en triomphe dans un trône rond en forme de chaire ou de puits, appelé *il Pozzo*, tout autour de la place S. Marc ; en pareil cas, il y a des bals pendant

trois nuits conſécutives dans le palais Saint-Marc, où les ſénateurs danſant en robes rouges avec leurs immenſes perruques, & les dames chargées de perles & de diamans, & parées avec éclat, ſont un ſpectacle unique.

Dans ces bals de la république, les ambaſſadeurs étrangers, même le nonce du pape, ſont en maſques, & ils y conduiſent les étrangers qui leur ſont recommandés; mais il n'eſt point néceſſaire pour être admis dans le cercle du bal, qu'un étranger ſoit dans ſes habits ordinaires, quoique M. R. diſe qu'il ne pourroit pas y être reçu autrement; je connois des François qui y ont été en maſque avec l'ambaſſadeur, & qui parloient à toutes les femmes ſans aucune difficulté; les nobles Vénitiens, & les dames lorſqu'elles ne danſent pas, ne demandent pas mieux que de lier converſation avec les ambaſſadeurs, lorſqu'ils peuvent s'entendre; on ſe relâche dans une pareille cérémonie de la contrainte ordinaire qui règne entre les nobles & les miniſtres étrangers.

J'ajouterai que dans toutes ces ſolemnités, on jette au peuple de l'argent pendant trois jours, de la principale fenêtre du palais où ſe donne la fête.

L'habit de ces ſortes de cérémonies, pour les femmes, celui des fêtes & des bals, eſt ce que nous appelons en France des robes de cour; dans les fêtes de doge, de procurateur, de pape & de cardinaux, il eſt rouge; dans celles des mariages ou autres, il eſt noir, excepté pour les femmes qui ne ſont point aſſujetties aux lois ſomptuaires.

Le doge traite la ſeigneurie quatre fois l'année, comme le lendemain de Noël, &c.; le dîner ſe fait en public; le doge eſt en habit de général de mer; les ambaſſadeurs ſont du dîner, & le doge envoie des rafraîchiſſemens aux étrangers de diſtinction qui y aſſiſtent par curioſité; il y a dans ces repas beaucoup plus de profuſion que de délicateſſe, ſi on les compare aux nôtres.

C'eſt l'uſage en Italie de ſouhaiter les bonnes fêtes, à Noël, à Pâques, & les ambaſſadeurs à Veniſe obſervent cet uſage à l'égard de la république ; ceux qui ont fait leur entrée vont eux-mêmes au palais ducal, les autres y envoient. L'ambaſſadeur accompagné d'un nombreux cortége, dans des gondoles très-riches, ſe rend à la ſalle du collége, où il entre ſeul pour faire au doge ſon compliment.

Le jour de l'Aſcenſion occaſionne à Veniſe une ſeconde eſpèce de carnaval, qu'on appelle carnaval d'été, & une foire qui dure quinze jours, à cauſe de la cérémonie des épouſailles de la mer, dont on a vu l'origine, & qu'on appelle la fête de l'*Aſſenſa* ; elle ſe fait réellement ce jour-là, à moins que le mauvais temps ne la faſſe remettre au premier ou au ſecond dimanche d'après, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le temps ſoit favorable. La principale cauſe de cette remiſe, eſt que le Bucentaure ſur lequel s'embarque le ſénat eſt un vaiſſeau de parade, comme nous l'avons dit, où l'on a tout donné à la décoration ; il ne peut pas aiſément ſe leſter, attendu qu'il a peu de fond, & il n'eſt pas aſſez fort pour réſiſter à la violence des flots lorſqu'on le fait aller ſur mer : la remiſe de cette fête dépend de l'amiral qui commande le Bucentaure, & du pilote qui répond ſur ſa tête du retour de la ſeigneurie à Veniſe.

Le Bucentaure eſt remorqué ou tiré avec des cordes par des barques pleines de rameurs ; ſur la poupe on arbore le pavillon de S. Marc, qui eſt à fond rouge, avec un lion dans le milieu ; on y remarque encore une très-grande avance en forme de bec de poiſſon, ſur laquelle eſt un lion d'or ſculpté ; enfin on y arbore l'ombrello, ou paraſol du doge, & les huit étendards de la république.

Le Bucentaure ſe rend ainſi au Lido, qui eſt à deux milles de Veniſe, au bout de la lagune, dans un endroit où commence la pleine mer ; là ſe fait

la cérémonie des épouſailles. Le doge ſe lève, & l'on abat le doſſier de ſon fauteuil, qui eſt une eſpèce de baſcule, c'eſt par-là qu'il jette l'anneau dans la mer (1), en diſant: *Deſponſamus te, mare, in ſignum veri perpetuique dominii.* On tire le canon des châteaux voiſins, & les acclamations générales annoncent la joie publique. Le doge revient entendre la meſſe dans l'égliſe de S. Nicolas de Lido, qui eſt à une demi-lieue de Veniſe, à l'entrée des lagunes; il eſt précédé de quelques hommes habillés de ſoutanes & de robes de damas, d'un rouge pourpre; ce ſont comme des eſpèces d'huiſſiers: enſuite marchent huit prêtres en chappe, quelques trompettes antiques, neuf drapeaux de la ville, les quatre ſecrétaires du ſénat, les deux chanceliers du doge, tous en robes violettes, les domeſtiques du doge: enſuite le grand chancelier; le doge accompagné des ambaſſadeurs, les ſix conſeillers, les trois *Capi di quarantie*, les cenſeurs, les Avogadors, les *Capi di conſiglio de' dieci*, & enfin les ſoixante ſénateurs, habillés de robes de ſoie couleur de feu, tous avec de grandes perruques, ſans rabats; le doge vêtu d'habits très-riches, marche ſous l'ombrello, & on lui porte la robe. Un homme en robe le ſuit en portant l'épée élevée dans le fourreau, comme nous l'avons dit. On porte auſſi un pliant doré pour le doge.

Après que le doge a entendu la meſſe à S. Nicolas de Lido, il retourne au Bucentaure dans le même ordre, & il eſt ſalué par les milices de la république, qui ſont rangées ſur ſon paſſage, depuis le vaiſſeau juſqu'à la porte de l'égliſe, mais habillées ſans uniforme. Les forts & les vaiſſeaux qui ſont en rade le ſaluent tous à coups de canon pendant qu'il eſt en marche pour s'en retourner. Il deſcend à la petite place de S. Marc; toute la

(1) Cet anneau peut valoir une piſtole, & quelquefois des plongeurs le retrouvent.

ville va voir le Bucentaure : on laiſſe entrer tous ceux qui ſont en bahute ; mais on a ſurtout beaucoup de complaiſance & d'attention pour les étrangers. Il n'y a pas ordinairement de ſoldats pour garder le Bucentaure & y mettre le bon ordre, mais ſeulement une douzaine d'hommes ſans uniforme, ayant chacun un gros bâton peint en rouge. Toutes les gondoles de la ville ſuivent le Bucentaure, ainſi que les péottes, ou barques de cérémonie, dont nous parlerons bientôt, ſur la pouppe deſquelles il y a des corps-de-chaſſe qui ſonnent par intervalle, & ſe répondent ; de ſorte que cette marche a l'air d'un triomphe maritime, & forme un coup-d'œil très-ſingulier. Après la cérémonie, l'on va ſe promener ſur la grande place de S. Marc, où il y a foire ce jour-là, & où les boutiques ſont ſuperbes ; le doge donne à dîner à la ſeigneurie & aux ambaſſadeurs. On peut voir une deſcription plus étendue de cette fête dans le livre que nous avons cité.

Après dîner tout le monde va à la Giudeca ; autrefois c'étoit à Murano.

MURANO, eſt une petite ville épiſcopale, à deux milles de Veniſe, & au milieu des lagunes. Depuis l'endroit où commencent les maiſons de Murano juſqu'au pont de bois qui eſt au bout du grand canal de cette ville, on voit de chaque côté des quais ſans parapet, que les Vénitiens appellent *fondamenta* ; ce canal a deux cent toiſes de long ou environ, & il eſt large à-peu-près comme le canal de la Seine vers le Louvre, entre le pont neuf & & le pont royal : lorſqu'on y fait des courſes une file de gondoles & de péottes ſuit un des bords du quai d'un côté, paſſe ſous une des arches du pont, prend ſon tournant par derrière, & rentrant par une autre arche, revient en ſuivant le quai oppoſé. Il n'y a point de plus beau coup-d'œil : les gondoliers ou barcaroles conduiſent leurs gon-

doles avec tant d'adreſſe, même en ſe tenant ſur la pouppe, qu'on dit quelquefois que les gondoles de Veniſe ont plus d'eſprit que les hommes; l'eau battue continuellement à force de rame, eſt couverte d'écume, les gondoles qui ſe coulent entre les péottes reſſemblent à une foule de poiſſons qui veulent éviter la rencontre des monſtres marins; les rameurs piqués d'émulation ſe diſputent de viteſſe; & lorſqu'enfin ils ſont trop fatigués, ils ſe rangent ſur les côtés pour voir paſſer les autres, & ils changent de chemiſe devant tout le monde (1). Les deux côtés de la rive, c'eſt-à-dire, les quais & les fenêtres des maiſons ſont garnis, ſoit par le beau monde, ſoit par les contadines qui viennent de la campagne pour voir auſſi cette fête.

Les péottes qu'on emploie dans ces fêtes ſont de grandes barques, couvertes par en haut d'une impériale de damas ou d'une autre étoffe, & garnies d'un tapis de pied ſur lequel on marche; elles peuvent ordinairement contenir dix à douze perſonnes; il y en a qui décorent les péottes & font porter la livrée à leurs rameurs, d'autres leur donnent des uniformes de mascarades; pour les maîtres, il n'y a jamais d'autre mascarade que la bahute noire.

Pour terminer la fête du Bucentaure, tout le monde ſe rend le ſoir à la foire qui ſe tient ſur la place S. Marc, où l'on ſe promène: on y jouit encore d'un très-beau coup-d'œil, formé par l'illumination des boutiques; elles ſont décorées d'une

(1) Il y a auſſi des courſes de gondoles, *Regate*, qui ſe font depuis la pointe S. Antoine, tout le long du grand canal juſqu'au *Corpus Domini*, & en revenant juſqu'au palais Poſcari, pour leſquelles on donne des prix depuis quinze juſqu'à quarante ducats: il y en a eu dans le temps que le duc d'Yorck étoit à Veniſe, & en 1782, pour le grand-duc de Ruſſie. Les femmes même ſont admiſes au concours, on en voit ſur de petits radeaux longs, étroits & à fleur d'eau, parcourir en peu de minutes toute la longueur du canal.

manière ingénieuſe par le ſeul arrangement des marchandiſes qu'elles renferment. Ces boutiques ſont diviſées par rues ; il y a celles des orfévres, des marchandes de modes, des quincaillers, des peintres, &c. Les rues ſont couvertes de toiles tendues : cette foire qu'on appelle la foire de l'Aſcenſion, dure environ quinze jours, & l'on y eſt toujours en bahute & en maſque, excepté la veille & le jour de la Pentecôte.

CHAPITRE IV.

Des ſpectacles de Veniſe.

Les ſpectacles de Veniſe ſont célèbres dans toute l'Italie, non par la bonté des théâtres, mais par la bonté de la muſique, & le talent des acteurs comiques.

Après Naples, Veniſe eſt l'endroit de toute l'Italie où la muſique eſt la meilleure & la plus cultivée. Il y a ſurtout quatre conſervatoires, dont nous avons déjà parlé dans le Tome VI, dans leſquels on entend tous les dimanches des vêpres en muſique, & ſouvent des *Oratorio*. 1°. *La Pietà*, où il n'y a que des enfans illégitimes ; 2°. *l'Oſpedaletto* ; 3°. les *Mendicanti* ; 4°. les Incurables : ces trois dernières maiſons renferment beaucoup d'orphelins ; la Pietà eſt celle des quatre qui a le plus de réputation pour la bonne muſique & la force des inſtrumens ; les Mendicanti pour l'excellence des voix : la muſique s'exécute derrière un grillage peu ſerré, & l'on a le plaiſir d'y voir des muſiciennes excellentes toucher leurs inſtrumens avec délicateſſe, avec grâce, & avec la force & la ſcience des meilleurs maîtres. Le patricien protecteur de la maiſon, ou les perſonnes en place peuvent faire entrer

entrer un étranger dans l'intérieur. C'étoit aux Mendicanti que chantoit la fameuſe Padouanina, il y a quelques années, on y admira en 1784, la Sacchetti & la Pavana.

Le goût de la muſique d'égliſe y eſt très-gai & même danſant; elle diffère peu de la muſique théâtrale; & elle m'a ſemblé ne pas faire ici un genre particulier.

On a auſſi des concerts à Veniſe, qui ſe font aux dépens d'un certain nombre de citadins, gens aiſés, qui ne ſont point du corps de la nobleſſe; on voit quelquefois ſous les fenêtres de la ſalle une multitude de gondoles remplies de nobleſſe qui vient entendre la muſique ſans façon, *Senza ſogezione.* Tous les théâtres de l'Europe, & même ceux d'Italie, ont des muſiciens de Veniſe; il n'y a pas eu depuis long-temps de compoſiteur plus célèbre que Baltazar Galuppi ſurnommé Buranello, parce qu'il étoit né dans la petite isle de Buran, dans le Dogado; il eſt mort le 3 Janvier 1785, à l'âge de quatre-vingt-deux ans; il étoit maître de muſique de la chapelle ducale. Scarlatti étoit auſſi un muſicien très-célèbre: il fit un *duo* dans l'opéra intitulé, *Clemenza di Tito*, qui tranſportoit les ſpectateurs au point de leur faire jeter des cris d'admiration, qu'on auroit pris pour des hurlemens; c'étoit dans le carnaval de 1760: on y a donné auſſi beaucoup de muſique du fameux Gluk, Saxon.

Les troupes de bouffons ſont excellentes à Veniſe; nous en avons eu à Paris un très-bon échantillon dans la Tonelli qui jouoit en 1753. On prétendoit cependant que nous n'avions recruté pour notre grand opéra que les farceurs des places d'Italie, mais on ſe trompoit; la Tonelli étoit bien la meilleure actrice qu'il y eût en Italie; il n'y en avoit pas qui la ſurpaſsât pour la fécondité du jeu: elle étoit tellement applaudie en Italie, qu'elle ne

pouvoit ordinairement commencer à chanter, que quand on étoit las de crier *brava*, *braviſſima*.

Il y a dès le mois de Novembre ſept théâtres à Veniſe, quatre d'opéra : S. Benedetto, S. Samuël, S. Caſſiano (c'eſt le plus ancien de tous, ayant été établi en 1637), & S. Moyſe : enfin trois de comédies, S. Luca, S. Angelo, S. Criſoſtomo.

A l'opéra, le peuple ne paie que deux livres de Veniſe pour l'entrée, & une pour être aſſis au parterre ; mais à la comédie, ce n'eſt qu'une demi-livre ou cinq ſols quatre deniers de France pour l'entrée, & autant pour la chaiſe, ſi l'on veut être aſſis. Quoique l'opéra ſoit très-bon à Veniſe, ce n'eſt pas le ſpectacle qui eſt le plus en vigueur ; c'eſt pour la comédie que Veniſe eſt célèbre en Italie ; ainſi je parlerai de la comédie par préférence, ſurtout ayant parlé à l'article de Naples de ce qui concerne l'opéra d'Italie.

Les comédies de Goldoni ſe jouent habituellement à Veniſe ; mais il y a encore une quantité de farces & de pièces communes que l'on y repréſente également.

L'uſage & le goût du peuple en Italie, mais ſurtout à Veniſe, ont preſque banni du théâtre le ſérieux & ſurtout le tragique ; les ſpectacles ſont preſque vuides les jours où l'on en donne ; on aime le jeu bouffon, l'expreſſion qui charge, & le burlesque ſouvent groſſier. Les comédiens ne ſont bons que dans le bas-comique ; les caractères les plus ſérieux y ſont joués d'une façon comique. Les inquiétudes du père de famille cauſent autant d'éclats de rire que les bons mots d'arlequin ; les Italiens rient même dans les endroits qui ſont faits pour arracher des larmes, tant le génie de ce peuple eſt porté à la gaieté : auſſi l'on trouve en Italie les polichinelles dans les ſpectacles, dans les converſations, dans les plaiſirs, dans les peintures, dans les écrits, & même dans les égliſes & dans la chaire.

On dit communément que quatre eſpèces d'acteurs doivent contribuer à former une comédie : *Pantalon Veneziano*, *Dottor Bologneſe*, *Arlequin Bergamaſco & Coviello Napolitano*, dont nous avons parlé ci-devant. C'eſt un valet vêtu de noir, avec deux mouſtaches & un bonnet plat, rond, fort large, & un petit manteau à-peu-près comme celui de notre Scapin. On a auſſi quelquefois un *Tartaglia*, c'eſt un perſonnage qui bégaye & bredouille toujours ; j'en ai vu un à Veniſe au théâtre S. Angelo, qui étoit excellent auſſi-bien que l'arlequin Sacchi ; Pulicinello y joue quelquefois un rôle, mais en général, il ne ſe voit que dans les places publiques. Brighella eſt auſſi un perſonnage que l'on n'avoit point dans notre troupe italienne de Paris, un valet Bergamasque, dont l'habillement eſt blanc, avec des fleurs noires, & de la même forme que celui de Scapin.

Toutes ces eſpèces d'acteurs entrent dans les farces qui ſe jouent habituellement en Italie, beaucoup plus que dans le haut comique, tel que le genre de Goldoni.

Outre les comédies modernes de Goldoni, on eſtime beaucoup celles de Chiari & de Gozzi ; il y a même pluſieurs autres auteurs comiques dont on fait cas en Italie : les plus célèbres ſont Bernardo Accolti, Luigi Alamanni, Lodovico Arioſto, Lodovico Dolce, Aguolo Firenzuola, Francesco Guidoboni, Ubaldino Malavolti, Camillo Scaligeri, Giambatiſta Salviati, Lionardo Salviati, Giulio Strozzi, Luigi Tanzillo, Torquato Taſſo, Giangiorgio Triſſino, Benedetto Varchi. Il y a de ces pièces anciennes aſſez bonnes, qui ont de la force & du bon comique ; mais à force de charger l'action & le comique, les auteurs manquent l'effet, faute de s'arrêter au point de vraiſemblance.

Les Italiens ont peu de ces pièces de mœurs & de caractères, qui conſtituent le genre de notre

bonne comédie : on cite pourtant dans ce genre ; *Giambattiſta della Porta*, *Bernardino Rota*, *Angelo di Coſtanzo*, *il Canonico d'Iſa*, *Nicolo Amenta*, & même encore D. Pietro à Naples ; le ſénateur Albergatti qui demeure près de Bologne paſſe pour le meilleur qu'il y ait en Italie. Une de leurs pièces les plus célèbres eſt la Mandragore de Machiavel ; Algarotti la mettoit au-deſſus même des meilleures pièces de Molière, parce que, diſoit-il, les mœurs & le ridicule y ſont auſſi bien rendus, & que de plus l'intrigue en eſt parfaitement bien conduite juſqu'à ſon dénouement, article ſouvent négligé par Molière : l'on peut en avoir quelqu'idée par la traduction libre qu'en a donnée Rouſſeau, mais il n'en faut pas juger exactement par-là ; la Mandragore eſt une très-bonne comédie, écrite naturellement, très-comique, parfaitement convenable aux mœurs des Italiens, ſurtout dans le ſiècle où elle a été compoſée, peignant à merveille les ruſes de la galanterie italienne, l'hypocriſie monacale & la ſotte ſuperſtition du peuple ; mais l'action en eſt ſi licencieuſe & ſi éloignée de nos mœurs, qu'elle ne ſeroit pas ſupportable parmi nous ; il ne l'eſt pas non plus de l'entendre comparer aux bonnes pièces de Molière, qui ſeroient excellentes dans toute l'Europe, & qui ſont des chefs-d'œuvres pour nous.

Les anciennes pièces italiennes imprimées ne ſe jouent preſque point à Veniſe ; on y joue comme on faiſoit ci-devant à la comédie italienne à Paris de ces pièces non écrites, dont les acteurs ont par tradition une eſpèce de canevas qu'ils rempliſſent & dialoguent à l'impromptu : elles n'ont ni mœurs, ni caractères, ni vraiſemblance ; tout conſiſte en intrigues & en événemens ſinguliers, en lazzi, en bouffonneries, en actions plaiſantes ; cela eſt divertiſſant lorſqu'on n'eſt pas prévenu, mais devient inſipide pour nous, quand nous les voyons pluſieurs fois ; cette manière de jouer à l'*impromptu*,

qui rend le ſtyle très-foible, rend en même temps l'action très-vive & très-vraie, d'autant plus que la nation eſt vraiment comédienne. On voit juſques parmi les gens du monde & dans la converſation, un feu qui ne ſe trouve point chez nous; le geſte & l'inflexion de la voix ſe marient toujours avec le propos au théâtre, les acteurs vont & viennent, & dialoguent comme chez eux: cette action eſt bien plus naturelle, & l'on y trouve un tout autre air de vérité, que quand on voit comme à la comédie françoiſe à Paris, quatre ou cinq acteurs rangés à la file ſur une ligne comme un bas-relief audevant du théâtre, débitant un dialogue tour-à-tour. Toutes les troupes de comédiens que l'on voit en Italie, ſont pour le moins auſſi bonnes que celles qu'on avoit à Paris; mais il ſemble que ces acteurs ſoient déplacés quand ils jouent des pièces étudiées; on eſt obligé de leur ſouffler mot-à-mot leur rôle d'un bout à l'autre; j'en ai eu ſurtout ce déſagrément au théâtre de S. Luca: ils ne ſont bons que quand ils jouent de nature & d'imagination; ainſi les Italiens ont d'excellens comédiens & de pauvres comédies: il eſt étonnant cependant combien Molière a emprunté de ces anciens canevas italiens; il en a pris quelquefois les inventions entières & de ſuite, comme il a pris les deux Soſies de Rotrou pour ſon Amphitrion; mais Molière n'en eſt que plus admirable, d'avoir ſu faire de bonnes pièces avec de ſi mauvaiſes farces.

Les Italiens ne s'amuſent que de la partie extravagante & ridicule d'une pièce: ils aiment ſurtout celles où l'on berne les François, il n'y a point de carnaval qu'on ne les donne par prédilection; on charge le rôle du François, ainſi qu'à Londres, & on le défigure par quelques extravagances, dans un opéra bouffon, l'on faiſoit précéder le François, au moment qu'il entroit dans la chambre de ſa maîtreſſe, par deux coureurs bien friſés, galonnés en

argent ſur toutes les coutures, & qui portoient des cannes dont les pommes étoient preſque auſſi groſſes que leurs têtes : pour rendre la plaiſanterie plus délicate, on avoit traveſti ainſi deux pauvres, qui étoient boſſus, tortus, & connus de toute la ville, pour demander l'aumône ſur le port. Ce cortége paroiſſoit très-convenable à un petit maître François qui vouloit faire figure en pays étranger. Lorſque le petit maître paroiſſoit avec ces hideux perſonnages ſi richement vêtus, on rioit à gorge déployée en regardant les François qui ſe trouvoient au ſpectacle, & cela duroit ſi long-temps que l'actrice étoit un demi-quart-d'heure avant de pouvoir commencer à ſe faire entendre.

LA TRAGÉDIE, ce genre de ſpectacle ſi grand, ſi noble, ſi touchant, *ingenti violenta tragedia paſſu*, eſt peu cultivé chez les Italiens ; ils ne cherchent plus ces tableaux qui élèvent l'ame par l'exemple des grandes vertus, & qui nous mettent preſque ſous les yeux les hommes extraordinaires des plus beaux ſiècles de l'Italie & de la Grece ; c'eſt un indice & peut-être une des cauſes de la décadence de l'héroïſme.

Quoique la tragédie ſoit peu du goût des Italiens, ils en ont cependant de fort bonnes : telle eſt la *Mérope* du Marquis Maffei, la *morte di Ceſare* de l'abbé Antoine Conti, *Bione*, *Sedecia*, *Manaſſe & Scilla* du Père Granelli, un des meilleurs poëtes tragiques de l'Italie, dont on a un recueil, intitulé : *Poëſie ſcielte del padre Giovanni Granelli della compagnia di Geſu*, in Modena 1772.

Maffei fit imprimer en trois volumes à Vérone, un recueil des meilleures tragédies anciennes de l'Italie, intitulé : *Teatro Italiano o ſia ſcelta di tragedie, per uſo della ſcena, in Veron*, 1728. *in*-12.

Albrizi a fait imprimer à Veniſe en 1731, *Scelta di rare e celebri tragedie*, *in*-8°. Enfin le libraire Bettinelli a recueilli à Veniſe en 1743, les meilleu-

res tragédies, voici le titre de ſon recueil: *Nuovo teatro Italiano contenènte l'Uliſſe il Giovane, dell' abate Lazarini; la Merope del ſignor marcheſe Maffei; il Ceſare del nobile uomo abate Conti; il Rutzvanſcad; il Giovane*, celle-ci eſt une tragi-comédie burleſque, de Valarezzo, noble Vénitien.

On compte parmi les bonnes tragédies *Euſtachio*, du P. Auguſtin Palazzi, Jéſuite; elle a paru en 1763, elle eſt dans le goût de Polieucte, & je l'ai ouï citer comme un chef-d'œuvre. On cite auſſi *Medo*, *Teone*, *Ciane*, de Philippe Roſa Morando; *Sara in Egitto*, & la *Jeruſalemme*, du P. Ringhieri, Olivetin; *Soſonisbe*, du Triſſin; *Oreſte*, de Rucellaï; *Merope*, de Torelli; *Toriſmondo*, du Taſſo; *Demetrio*, de M. Varano, de Ferrare, &c.

Parmi les auteurs vivans, on diſtingue M. le comte Alfieri, de Turin, qui a donné trois volumes de tragédies dont on prépare une nouvelle édition, en 1785; & M. le comte Alexandre Pepoli, de Bologne, qui a fait imprimer quatre tragédies à Parme en 1785.

Les Italiens ont quelques tragédies traduites ou imitées du François, ſurtout au théâtre de S. Chryſoſtôme: j'ai parlé à l'article de Rome de la manière ridicule dont on y jouoit, il y a quelques années, Rhadamiſte & Zénobie; on donnoit à Florence d'une manière plus raiſonnable la tragédie de Mahomet II, traduite en italien; les acteurs jouoient fort bien, mais les actrices n'étoient pas de la même force: on n'y avoit point déguiſé, ainſi que nous le faiſons, l'habillement des Turcs, on ſuivoit exactement leur coſtume; il y avoit même des ſcènes où les acteurs étoient aſſis par terre ſur des carreaux, & cela donnoit à la repréſentation un plus grand caractère de vérité. Le peuple de Florence commence à goûter beaucoup les tragédies; mais les gens de condition, accoutumés à cauſer au ſpectacle, qu'ils ne regardent que comme

un lieu d'aſſemblée pour converſer, s'en ſoucient peu ; ils préfèrent les comédiens, ou pour mieux dire, les farces qui n'exigent pas une attention ſoutenue & qui les gênent moins : quant aux Véniciens, ils ſont encore plus pour les farces.

Les tragédies & les comédies, & ſurtout les opéra bouffons, ſont entre-mêlés de ballets pantomimes, où il y a beaucoup de ſauteurs ſuivant l'uſage des Italiens, qui connoiſſent très-peu notre danſe noble, comme je l'ai fait remarquer à l'article de Naples.

Les baladins, les farceurs de toute eſpèce, les joueurs de gobelets, les faiſeurs de tours & de parades, ſont plus communs à Veniſe que partout ailleurs. Une de leurs ſingularités, eſt de commencer toujours par le ſigne de la croix, & au moment où l'on ſonne l'*Ave Maria*, les baladins interrompent leur jeu, ſe mettent à genoux ſur leur théâtre, & ne continuent qu'après que les ſpectateurs, qui ſe mettent auſſi à genoux ſur la place, ont fini leur *Angelus*.

C'eſt à Veniſe qu'on imprime le plus de pièces de théâtre & de romans, ſoit compoſés en italien, ſoit traduits du françois : le genre des auteurs de nouvelles s'y eſt ſurtout multiplié, à l'imitation de Boccace ; tels ſont Matteo Bandello, Laſca, Baſtiano Erizzo, Franceſco Sanſovino, Cintio Giraldi, Carlo Gualteruzzi, Niccolo Granucci, Gian Ranuzio Strapparola, Celio Malaſpini, *le novelle* de Sachetti, &c. mais dans ce nombre il y en a de bons, de médiocres & de mauvais. Parmi les romans eſtimés en Italie, & qui ſont en petit nombre, on cite ſurtout *la Ballerina* de l'abbé Chiari de Breſcia, *il Caloandro fedele*, & *la Roſalinda* ; les autres ſont la plupart traduits de l'anglois ou du françois.

CHAPITRE V.

Des ſciences & des arts.

LES VÉNITIENS ont de l'eſprit, & il y a eu beaucoup de grands hommes à Veniſe dans les lettres, on peût conſulter à ce ſujet l'ouvrage intitulé : *Della Letteratura Veneziana, Libri otto, da Marco Foſcarini Cavaliere Procuratore in Padova*, 1752. in-folio. Le ſecond volume de cet ouvrage n'a point paru. On trouvera auſſi le détail des écrivains Vénitiens dans Giacomo Alberici, dont l'ouvrage parut en 1605, & dans celui de Pietro Angelo Zeno, en 1662.

Tout le monde connoît Marc Paul, célèbre voyageur Vénitien, qui vers l'an 1288 enrichit ſon ſiècle & ſa patrie par ſes voyages en Aſie ; le cardinal Beſſarion, qui étoit Grec, mais qui ſe retira à Veniſe après la priſe de Conſtantinople ; le cardinal Bembo ; Aldo Manuccio, célèbre vers l'an 1580 ; Fra-Paolo Sarpi ; Anton Franceſco Gori ; Louis Cornaro, dont l'ouvrage ſur les avantages de la vie ſobre ſe compare avec celui du célèbre Santorio, médecin de Padoue.

Il y a eu pluſieurs académies à Veniſe ; la plus connue fut celle qu'établit dans ſa maiſon Fréderico Badoraro. Voyez *Catologo delle opere che in tutte le ſcienze ed arti più nobili ha mandate in luce l'academia Veneziana*, 1558. in-folio. Il y eut une académie appelée, *Della Calza*, dont il eſt parlé dans Bernado Giuſtiniani, *Iſtoria delle Religioni*, & dans la *Cronica univerſale di F. Sanſovino* ; une autre appelée *Academia Veneta*, dont le P. G. B. Alberti Somaſque, dans ſon diſcours *dell' origine dell' academie* ; celle des *Incogniti*, fondée par G.

Fr. Loredano, (voyez l'ouvrage intitulé : *le glorie degl' Incogniti*); celle des *Delfici*, qui fut établie par Marco Bembo; celle des *Uniti* qui ſubſiſtoit au commencement de ce ſiècle; celles des *Imperfetti*, des *Paragoniſti*, des *Pacifici*, des *Dodonei*, des *Filadelfici*, des *Induſtrioſi*, des *Acuti*, des *Suſcitati*, des *Unici*; celle des *Animoſi*, qui dut principalement ſa fondation au célèbre Apoſtolo Zeno; enfin celle des *Argonauti*, qui fut établie vers 1684, par le doge Giuſtiniani, ſur laquelle a écrit le Père Antonio Pariſotti, & dont il y a pluſieurs ouvrages imprimés. Un de ſes membres les plus connus a été le P. Coronelli, Cordelier, célèbre par ſes grands globes, par ſes divers ouvrages ſur l'hiſtoire, la géographie, le blaſon, les voyages, & par ſa bibliothéque univerſelle.

Nous citerons pluſieurs autres auteurs diſtingués à l'article de Padoue.

Parmi les poëtes modernes Apoſtolo Zeno, ou Zen a été l'un des plus célèbres; ſes opéra ſont plus tragiques & plus forts que ceux de Métaſtaſio; il y a plus de génie & plus d'invention; s'il y avoit autant de grâces & d'harmonie que de force, ſes opéra ſeroient préférés à ceux de Métaſtaſio. Ses lettres, ſon journal, & ſes autres ouvrages ſont également eſtimés. On a imprimé ſes poëſies en dix volumes à Veniſe en 1744.

Tout le monde connoît les comédies du célèbre avocat Carlo Goldoni, Vénitien, que nous avons vu il y a quelques années à Paris.

M. l'abbé Chiari a fait auſſi des comédies qui partageoient les ſuffrages avec celles de Goldoni; mais ſa ſœur l'avoit pris chez elle pour le retirer, diſoit-elle, de cette perdition.

La poëſie a toujours été cultivée à Veniſe. Il y a même des improviſateurs; & comme nous l'avons déjà remarqué, les comédies qu'on joue ſur les théâtres de Veniſe ſont des eſpèces d'*impromptus*.

Voici les auteurs que l'on citoit en 1765 à Veniſe : Le P. Bernard Marie de Rubeis, Dominicain, qui a écrit ſur la théologie ; Flaminio Corner ou Cornaro, ſénateur diſtingué, qui a écrit l'hiſtoire des égliſes de Veniſe ; le P. Gaëtan Marie Travaſa, Théatin, ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique ; Jérôme Coſtantini, ſur la juriſprudence ; Biagio Ugolini, ſur les antiquités hébraïques.

En matière d'érudition le plus célèbre étoit le P. Angelo Calogera, Camaldule, qui a fait un recueil en pluſieurs volumes, très-ſouvent cité & conſulté en Italie, & où l'on trouve des opuſcules intéreſſans ; Antoine-Marie Zanetti, & Jérôme Zanetti, antiquaires ; M. André Cornaro, patricien de Veniſe, a écrit ſur la poëtique. Je l'ai cité dans le tome ſecond.

M. Joſeph Baretti, Piémontois, a écrit en vers & en proſe ; il a fait pendant quelque temps un journal intéreſſant ſous le nom de *Fruſta Letteraria*, le fouet de la littérature ; il critiquoit avec une force & une liberté qui ont fait à la fin ſupprimer le journal, & l'auteur eſt allé s'établir à Londres, où il a fait un livre ſur l'Italie pour répondre à celui de M. Sharp Anglois ; mais il a donné dans l'excès oppoſé à celui de l'auteur Anglois ; il y a une traduction françoiſe de l'ouvrage de M. Baretti ; je l'ai cité dans ma préface.

Il y avoit auſſi à Veniſe un Jéſuite Portugais, nommé Azevedo, qui avoit aidé Benoît XIV dans la rédaction & l'édition de ſes ouvrages ; il y a de lui une jolie deſcription de cette ville : c'eſt un poëme latin en douze chants, ſous le titre de *Venetæ urbis deſcriptio à Nicandro Saſſæo, Venetiis, ex typographiâ Zattiana*, in-8°. Il a donné ſous le même nom un recueil des plus beaux ſonnets italiens, avec la traduction en vers latins, ſous le titre *Racolta di Sonetti ſcelti tradotti in verſi è ſametri latini, da Nicandro Saſſæo, in Venezia* 1780. Cet auteur a quitté Veniſe.

Les mathématiques ſont plus négligées à Veniſe que les autres genres de connoiſſances. Je n'y ai connu que le P. Panigaï, Jéſuite, actuellement doyen du chapitre de Belluno, & M. Roſſi, ancien mathématicien de la république; mais à Padoue il y a pluſieurs mathématiciens, comme j'aurai ſoin de le dire.

Pour l'hiſtoire naturelle, on connoiſſoit à Veniſe M. Griſelini, qui avoit entrepris la traduction italienne des mémoires de l'académie des ſciences de Paris, travail cependant qui eût été ſuperflu, vu la facilité avec laquelle tous les ſavans & même les ſimples curieux en Italie liſent & entendent les livres François. M. Griſelini étoit auteur d'un journal d'hiſtoire naturelle; il s'eſt retiré en Allemagne.

Le comte Covolo, jeune gentilhomme de Feltri, déſigné pour ſucceſſeur de Morgagni, donna en 1764 un diſcours ſur l'irritabilité qu'il avoit découverte dans certaines fleurs; il s'eſt noyé en 1767.

M. Orteſchi étoit auteur d'une gazette de médecine, qui a été continuée par M. Panzani.

M. Païton avoit donné des commentaires ſur Hippocrate.

M. Cornaro, alors évêque de Murano, avoit un jardin de plantes exotiques & une bibliothéque conſidérable de botanique; il a paſſé depuis à l'évêché de Vicenſe.

Il y avoit auſſi un cabinet d'hiſtoire naturelle chez le P. Vio, Camaldule de Murano: milord Bute l'a acheté; & un chez le P. Panigaï aux Jéſuites.

M. Strange, réſident d'Angleterre à Veniſe, de la ſociété royale & de celle des antiquaires de Londres, très-ſavant dans l'hiſtoire naturelle, a donné un très-bon ouvrage ſur les volcans: *de' monti Colonnari e d'altri fenomeni Volcanici del ſtato Veneto*; in Milano 1778, in-4°. On a auſſi beaucoup de diſſertations de lui dans la *raccolta degl' opuſcoli ſcientifici e fiſiologici*, & dans les mémoires de la ſociété des antiquaires de Londres.

Nous parlerons à l'article de Padoue de M. l'abbé Fortis, célèbre naturaliſte.

Voici maintenant les auteurs qui ſe ſont fait connoître à Veniſe, ou dont j'ai eu connoiſſance depuis mon voyage.

Le P. Jacques-Marie Paitoni, Somaſque, a donné en 1774 un excellent ouvrage en cinq volumes *in* 4°. intitulé : *Biblioteca degli autori antichi, greci e latini Volgarizzati.* Cet ouvrage eſt beaucoup plus ample que celui d'Argelati ſur la même matière. Le P. Paitoni eſt mort.

M. Jacques Morelli, bibliothécaire de S. Marc, que l'on a comparé à Magliabecchi pour l'érudition, eſt en effet un des plus ſavans hommes de l'Europe dans les antiquités, l'hiſtoire littéraire, la connoiſſance des manuſcrits & des langues ſavantes ; il a donné un ouvrage ſur l'hiſtoire de la bibliothéque de S. Marc, intitulé : *Della publica libreria di San Marco in Venezia diſſertatione ſtorica di D. Jacobo Morelli ; Venezia* 1774 in-8°. & un catalogue raiſonné, intitulé : *Codices manuſcripti latini Bibliothecæ Nanianæ à J. Morello relati; opuſcula inedita, ex iiſdem deprompta ; Venetiis* 1774 in-4°. Il a publié auſſi des catalogues des manuſcrits & des anciennes comédies italiennes de la riche bibliothéque de M. Joſeph Farſetti, & un ouvrage intitulé : *De vita Victorini Feltrenſis dialogus Franciſci Prindilaquæ Mantuani ; annotationes adjecit Jacobus Morellius. Patavii* 1774.

M. Dominique Coleti, frère des ſavans libraires dont je parlerai ci-après, a publié d'excellens ouvrages en latin, en italien & en eſpagnol, ſur les antiquités, les inſcriptions, &c. Il va faire imprimer l'*Italia ſacra* d'Ughelli avec des additions & des corrections très-importantes, en ſept volumes *in-folio*, & des augmentations conſidérables au traité de Sertorio Orſato ſur les abbréviations qui ſe trouvent dans les inſcriptions ; il eſt auſſi prédicateur & poëte. Un de ſes ouvrages les plus curieux

eſt un excellent dictionnaire de l'Amérique méridionale, où il a demeuré long-temps ; *Dizionario ſtorico geografico dell' America meridionale*, en deux volumes *in*-4°. à Veniſe 1772. Cet ouvrage mérite fort d'être traduit en françois. On a de lui auſſi *Hiſpellates inſcriptiones muratatoriani theſauri emendatæ*, in-4°. *J. Domeni Coletii epiſtola de nova ovarii voce & officio ex inedità inſcriptione mevanate.*

Son frère M. Jacques Coleti, ex-jéſuite, va donner la continuation de l'*Illyricum ſacrum* de Daniel Farlati. Le cinquième frère, M. André Coleti, prêtre, eſt auſſi fort inſtruit ; leur oncle maternel, feu M. Corradion ab Allio, eſt connu par ſes éditions de Catulle, des académiques de Cicéron, &c. par ſa traduction italienne de Coluthus, &c.

M. l'abbé Sioppalalba, aumônier de la confrérie de la Charité, & l'un des plus ſavans hommes de Veniſe dans la littérature grecque, a donné en 1767 une diſſertation : *Super antiquam ſacram tabulam græcam inſigni ſodalitio S. M. Charitatis à Card. Beſſarione datam.*

M. le comte Guarnieri, neveu de l'ancien évêque d'Oſimo, & qui s'eſt fixé depuis long-temps à Veniſe, s'eſt fort occupé d'anciennes inſcriptions ; il prépare un bel ouvrage pour réfuter les fauſſetés de Ligori, antiquaire, qu'il regarde comme une eſpèce d'impoſteur.

Le P. Cantiani fait imprimer chez les Coleti une collection des lois des barbares qui ont dévaſté l'empire romain, avec des notes ſavantes.

M. l'abbé Paſtore, né dans le royaume de Naples, mais établi depuis long-temps à Veniſe, y a fait imprimer en 1776, en deux volumes *in* 8°., une traduction de Lucrèce, beaucoup plus exacte que celle de Marchetti : *La ſiloſophia di Tito Lucrezio Caro, e confutazione del ſuo Deiſmo e Materialiſmo, col poëma di Antonio Paleario dell' immortalità degli animi, dell abate Raffaële Paſtore.*

M. l'abbé Chriſtophe Ridolfi, ex-Jéſuite, a donné en vers libres (*verſi ſciolti*) une traduction eſtimée de l'Iliade d'Homère en deux volumes, à Veniſe en 1776. Il avoit déjà donné d'autres ouvrages : *Canzoni ſcelte di Anacreonte con tre pezzi dell' Iliade d'Omero, il tutto nuovamente tradotto dell' originale teſto greco* 1773 ; *poëſie ſacre*, 1778, in-8°. Il a un très-beau cabinet d'hiſtoire naturelle à Veniſe.

M. le docteur delle Laſte eſt un très-bon latiniſte. Nous avons de lui divers ouvrages : *Natalis Laſteſii Maroſticenſis gratulationes ; accedit epiſtola de muſeo Filippi Farſetti. Patavii* 1767, in-8°. ; ſes *Carmina*, imprimés également à Padoue en 1779, *in*-4° ; & ſa pièce ſur l'Apollon du Vatican, qui eſt un chef-d'œuvre de poéſie & de latinité.

M. le comte Gaſparo Gozzi eſt un des bons littérateurs & des meilleurs poëtes de l'Italie. Il a donné une traduction en vers italiens de la belle tragédie de Klopſtock de Hambourg : *La Morte d'Adamo, tragedia del ſignor Klopſtock, tradotta in italiano.* On a les *opere in verſi e in proſa del ſignor conte Gaſparo Gozzi, in Venezia* 1758, ſix volumes *in*-8°. Les œuvres de ſon frère ont paru auſſi ſous le titre d'*Opere del conte Carlo Gozzi, in Venezia* 1772, huit volumes *in*-8°. M. Gaſpard Gozzi a fait des comédies que l'on compare à celles de Goldoni & de Chiari.

M. Thomas-Joſeph Farſetti, commandeur de Malte, noble Vénitien, eſt neveu de l'abbé Farſetti, qui étoit connu par ſon goût pour les arts ; c'eſt un des meilleurs poëtes latins qu'il y ait en Italie ; il a donné un très-bon recueil de poëſies latines : *Joſephi Farſetti carminum libri duo, editio emendatior & auctior ; Parmæ*, in-8°. ; ſa traduction en vers italiens des Bucoliques de Nemeſianus & de Calpurnius, dédiée à Mde. du Bocage, a été imprimée à Veniſe en 1761, ſous ce titre : La *Bucolica di Nemeſiano e di Calpurnio, Volgarizzata da Tom-*

maſo-Giuſeppe Farſetti , Patrizio Veneto ; Venezia 1761 , in-8°. Le *Trachinieſi , l'Ajace ſlagelliſero , ed il Filottete , tragedie di Sofocle Volgarizzate da T. G. Farſetti , in Venezia* 1773 , in-12.

M. le comte Ludovico Arnaldi , noble Vénitien , doit être compté parmi les patriciens les plus diſtingués de la république , les plus profonds philoſophes & les plus grands politiques de l'Italie : il excelle ſurtout dans la métaphyſique & dans la connoiſſance du droit public : il a fait imprimer un diſcours intitulé : *Delle lodi del ſereniſſimo doge Marco Foſcarini* , 1765 *in*-4°. C'eſt l'oraiſon funèbre du célèbre doge Foſcarini , dont nous avons un ſavant ouvrage , parfaitement écrit , intitulé : *Della letteratura Veneziana. Padova* 1752 in-fol.

Parmi les nobles Vénitiens qui ſe diſtinguent par leur ſavoir , on cite encore M. le doge Renier , M. André Giuliani , ci-devant ambaſſadeur à Rome , où il découvrit le tombeau de Scipion , M. André Quirini , le Caton de Veniſe , ſavant dans le droit public , la politique & la littérature , & qui a été utile à ſa patrie pour la police & les mœurs.

M. Aſcanio Giuſtiniani , M. le procurateur Peſaro , ambaſſadeur en Eſpagne , M. Mamolo Molin , & M. Jean Vidiman.

M. Carlo Marini , noble Vénitien , a épouſé Mde. Eliſabeth Theotoki , née à Corfou , qui ſe diſtingue par ſon ſavoir dans la littérature italienne & françoiſe : ſon mari a fait de charmantes idylles & d'autres poëſies italiennes du meilleur goût , qu'il ſe propoſe de publier.

Mde. Cornelia Griti eſt comptée parmi les meilleurs poëtes de Veniſe ; un de ſes fils marche ſur ſes traces , & il a déjà donné d'excellentes poëſies.

Mde. la comteſſe de Roſenberg , veuve d'un ambaſſadeur de Vienne , établie depuis long-temps à Veniſe , a publié les fêtes que la république donna au grand-duc de Ruſſie , au mois de Janvier 1782 ; cet

cet ouvrage eſt en françois, très-bien écrit, & contient la plus belle deſcription de Veniſe en gala; l'ouvrage eſt intitulé : *Du ſéjour des comtes du Nord à Veniſe.*

Mde. Cecilia Grimani Corner, de la famille de l'ancienne reine de Chypre, poſsède au plus haut degré la littérature françoiſe, italienne & latine, les mathématiques, l'hiſtoire politique, l'hiſtoire naturelle & la phyſique.

Je joindrai aux gens de lettres de Veniſe M. le chanoine Azzoni Avogaro, qui a écrit ſur l'hiſtoire, parce qu'il demeure à Treviſo, ville où je n'ai point été, & dont je n'aurai point à parler. C'eſt auſſi à Treviſo qu'habitoit le comte Giordano Riccati, l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie; il étoit frère du P. Riccati, Jéſuite, célèbre profeſſeur de mathématiques à Bologne, mais qui eſt mort. On cite encore à Treviſo M. le chanoine Rambald. de gli Azzoni Avogaro, qui a donné beaucoup de bons ouvrages ſur les antiquités du moyen âge.

A Aſolo, M. le comte Pierre Trieſte de' Pellegrini a publié en 1780 un eſſai ſur les hommes illuſtres de ſon pays.

A Belluno, dix-ſept lieues au nord de Veniſe, M. Collé a donné, en 1775, une diſſertation ſur l'éducation des Grecs, relativement à la muſique, & ſur l'avantage qu'il y auroit à la faire entrer dans le plan de notre éducation nationale.

A Udine, dans le Frioul, le docteur Bianchini, Napolitain, eſt connu par une diſſertation adreſſée à l'académie des ſciences de Paris, ſur l'électricité, une autre ſur le fleuve Timavus. Le comte Florio étoit un excellent poëte, quoique né parmi les neiges & les montagnes du Frioul, il indiquoit, pour ainſi dire, le paſſage de la poéſie de l'Italie à l'Allemagne, où il y a eu depuis quelque temps des poëtes très-eſtimés, tels que Geſsner, Gellert, Hagedorn, Rabner, Zacharia, Uz, &c.

Après ces notices littéraires, je vais rapporter celles que j'ai reçues de M. de Villoiſon ſur les bibliothéques de Veniſe. Cet académicien très-célèbre, quoique très-jeune, ayant fait en 1778, par ordre du roi, un voyage à Veniſe d'où il comptoit paſſer dans la Grèce, pour des recherches littéraires, fut retenu pendant quatre ans dans la bibliothéque de S. Marc, par les manuſcrits précieux qu'il y trouva; il commença par copier une verſion grecque du Pentateuque, & de quelques autres livres ſaints, qu'il ſe propoſe de publier avec des notes. Cette verſion faite ſur l'hébreu, très-littérale & totalement différente de toutes les autres, répand une lumière ſur la Bible; elle ſert à fixer le vrai ſens de différens paſſages, & à faire connoître des variantes d'après ce manuſcrit hébreu qui étoit probablement très-ancien. M. de Villoiſon y a joint des notes les plus importantes, & on l'imprime à Strasbourg.

Le ſecond manuſcrit dont il s'eſt occupé, & qui s'imprime à Veniſe en deux volumes *in-folio*, eſt une Iliade d'Homère écrite dans le dixième ſiècle, avec les ſignes critiques, placés à la marge pour indiquer les vers faux ou douteux, les équivoques, les contradictions, les expreſſions propres à Homère & les traits d'hiſtoire qui s'y rapportent. M. de Villoiſon donnera l'explication de tous ces ſignes avec les variantes qu'on croyoit perdues des anciennes éditions d'Homère, données par différentes villes de la Grèce. Les principaux critiques de l'école d'Alexandrie s'aſſembloient dans le muſée, académie célèbre, fondée par les Ptolémées; ils y diſcutoient les paſſages difficiles d'Homère, & c'eſt le recueil inconnu juſqu'ici de ces précieuſes ſolutions dont M. de Villoiſon va enrichir la littérature, en y joignant une immenſité d'autres recherches ſur Homère, qui feront voir combien on étoit éloigné de l'entendre complètement.

M. de Villoiſon a examiné enſuite un autre manuſcrit, qui eſt unique dans l'Europe ; c'eſt un ouvrage de Macare Chryſocéphale, auteur du quatorzième ſiècle, qui contient une collection des plus belles penſées des auteurs Grecs. Il a publié les morceaux les plus intéreſſans dans ſes *Anecdota Greca e regia Pariſienſi & e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, publiées à Veniſe en 1781, en deux volumes *in*-4°. Cet ouvrage ſe trouve à Paris chez Debure ; ainſi que les *Epiſtolæ Vinarienſes*, impriprimées à Zurich, chez Geſsner, Füesli & Orell, 1783 *in*-4°. L'on trouve dans ces ouvrages les notices les plus amples des manuſcrits de Veniſe.

Ce ſavant a trouvé dans la même bibliothéque pluſieurs manuſcrits grecs, qui n'étoient point connus, & pluſieurs fragmens juſqu'alors inédits de Sophocle, d'Euripide, d'Anacréon, &c. Il a corrigé beaucoup de fautes & d'omiſſions dans le catalogue de cette bibliothéque, publié par Zanetti & Bongiovanni.

On trouve dans cette bibliothéque de S. Marc les originaux autographes du Paſtor Fido & de l'hiſtoire du concile de Trente, par Fra-Paolo ; une carte marine faite en 1436, par André Biancho, Vénitien, & où l'on voit les Antilles, *Iſola di Antillia*, quoique le voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique ne ſoit que de 1492. M. Mallet Dupan fait voir que les Italiens avoient alors des connoiſſances ſingulières dans la navigation. *Mercure du 12 Mars* 1785.

Parmi les bibliothéques particulières, la plus remarquable eſt celle de M. le chevalier Nani, riche en manuſcrits grecs qu'il a raſſemblés dans les isles grecques vénitiennes, lorſqu'il étoit général du Levant. M. Mingarelli en fait imprimer le catalogue à Bologne ; & M. Morelli a déjà publié, en 1777, le catalogue des manuſcrits latins, avec

des opuſcules & des anecdotes curieuſes, qu'il en avoit tirés, comme je l'ai déjà dit plus haut.

M. Nani a auſſi une belle collection de marbres antiques & d'inſcriptions, une entr'autres de l'isle de Mélos, qui eſt au moins de quatre cent cinquante ans avant Jéſus-Chriſt, & qui a été imprimée pluſieurs fois. Le Père Paciaudi a publié la plus grande partie de ces inſcriptions dans ſes *marmora Peloponneſia*.

On trouve dans la maiſon Gradenigo de Ste. Juſtine & chez M. Swaier, négociant & conſul de la nation Allemande à Veniſe, beaucoup de manuſcrits très-curieux pour l'hiſtoire & la politique de la république de Veniſe, de bonnes chroniques inédites & très-précieuſes, ſurtout chez M. Swaier, qui a de plus le teſtament olographe du fameux Bembo, & une foule de pièces fort rares.

M. l'abbé Canonici, ex-Jéſuite, poſsède beaucoup de manuſcrits orientaux, grecs, latins, italiens & même françois; & une belle ſuite de toutes les éditions de la Bible dans toutes les langues, &c.

La plus belle collection d'auteurs grecs & latins ſe trouve chez M. Baſtien Zen, noble Vénitien, & chez M. Pinelli, imprimeur du ſénat, & auteur d'une notice utile des différentes éditions des auteurs claſſiques, grecs & latins, traduite de l'anglois.

M. Vrachin, conſulteur de la république, & M. Paitoni ſon premier médecin, ont auſſi de très-belles bibliothéques, le premier ſurtout dans le droit public & le ſecond dans la médecine; celui-ci eſt parent du Père Paitoni, dont j'ai cité les ouvrages.

M. Daniel Farſetti a une galerie précieuſe, qui feroit honneur à un ſouverain, où ſont les plâtres des plus fameuſes ſtatues antiques de Rome & de Florence.

Il a auſſi une bonne collection d'auteurs claſſiques italiens, ſurtout des éditions très-recherchées en Italie, qui ſont cités dans le dictionnaire de la

Cruſca, & dont M. Jacques Bravetti a donné un catalogue à Veniſe en 1775; ſous le titre de *Indice de' teſti di lingua.*

M. ſon frère, Thomas-Joſeph Farſetti, commandeur de Malthe, qui a donné d'excellentes poéſies latines & italiennes, a auſſi la même ſuite d'auteurs italiens, ſurtout d'anciens comiques florentins, dont il a fait imprimer le catalogue ſéparément; il poſsède beaucoup de manuſcrits latins & italiens, toutes les bonnes éditions des auteurs grecs & latins, & un recueil de toutes les hiſtoires particulières des différentes villes d'Italie; les moindres villes renferment ſouvent des monumens intéreſſans pour l'hiſtoire générale de l'Italie.

M. Antoine Coleti, au pont S. Moyſe, & ſes trois frères, ſont les plus ſavans Libraires de l'Europe; ils ont ſurtout une collection immenſe de toutes les hiſtoires particulières d'Italie, elle contenoit déjà deux mille quatre cent volumes en 1779, & ils ne ceſſent de l'augmenter. Cette collection qui eſt unique, leur a coûté beaucoup d'argent, de temps & de recherches, & ils ne s'en déferont pas à moins de deux mille ſequins.

M. Antoine Coleti, qui eſt très-verſé dans la littérature grecque, latine, italienne & françoiſe, a donné une notice raiſonnée de cette collection: *Catalogo delle ſtorie particolari, civili ed eccleſiaſtiche delle città e de' luoghi d'Italia, le quali ſi trovano nella domeſtica libraria de' fratelli Coleti in Vinegia, nella ſtamperia degli ſteſſi.* 1779. *in*-4°.

Son frère & aſſocié, M. Nicolo Coleti, également inſtruit, a collationné à Rome les manuſcrits de Luciferus, & a beaucoup contribué à la belle édition qu'en ont donnée MM. Jacques & Dominique Coleti, ex Jéſuites, avec de ſavantes notes: *Luciferi Epiſcopi Calaritani opera omnia, quæ extant, curantibus Johanne Dominico & Jacobo Coletis. Venetiis*, 1780. *in-fol.*

mais en arménien ſeulement, & qui ſont pour cette langue ce qu'eſt celui de la Cruſca pour l'italienne. Il ſeroit bien à ſouhaiter que quelque ſavant allât s'établir pendant quelques années à Veniſe, pour apprendre dans toute ſa perfection une langue riche, féconde, utile pour le commerce, pour la connoiſſance de l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique, des médailles & de la géographie, ſans parler de l'utilité qu'on peut tirer de la verſion arménienne de la Bible, pour reſtituer la verſion des Septante, & de ſes rapports avec l'ancienne langue mède ou zend.

Les Arméniens ont encore une autre imprimerie à Trieſte.

Le P. Gabriel, Capucin, né à Alexandrie de la Paille, & qui étoit à Paris en 1780, a prêché long-temps en arménien à Aſtracan; il a fait un dictionnaire arménien, latin & italien-arménien; il ſeroit à ſouhaiter que la propagande le fit imprimer; cette entrepriſe ſeroit digne de l'attention du ſavant prélat M. François Borgia; M. l'abbé Lourdet, profeſſeur au collége royal à Paris, en a fait un très-conſidérable, arménien-latin, en ſix vol. in-4°, & qu'il ſeroit également utile de faire paroître. Il ſe propoſe même de faire un voyage à Veniſe & à Trieſte, pour cet objet.

Il y a des Juifs très-ſavans à Veniſe, tels que Calamani & Abouaf; M. Kuhnans, ſecrétaire du réſident d'Angleterre, eſt fort ſavant dans l'hébreu, dans le rabbiniſme, & dans la connoiſſance des uſages & des cérémonies des Juifs, ainſi que M. Gallicioli.

Dès l'an 1459, Nicolas Janſon établit l'imprimerie à Veniſe; les Aldes y acquirent ſurtout la plus grande célébrité. Il n'y a point de ville en Italie où l'on ait tant imprimé & où l'on imprime tant encore actuellement. On publie dans cette ville la grande collection des conciles, dans laquelle on a ajouté beaucoup de choſes à celles du P.

Labbé, du P. Coſſart, & de Coleti; l'on en étoit en 1765 au douzième Tome.

Il y a pluſieurs imprimeries pour le grec, une pour l'hébreu, elle appartient à l'ancienne maiſon Bragadin, & une d'arménien dans le couvent dont j'ai fait mention.

Les libraires les plus riches & les plus célèbres à Veniſe, ſont les Coleti, dont j'ai déjà parlé; le comte Remondini, dont je parlerai à l'article de Baſſano, où eſt ſa principale maiſon; les Zatta, Betinelli, Occhi, Paſquali: la plupart des libraires demeurent dans la rue appelée *Merceria*.

M. Baglioni, noble Vénitien, a une imprimerie compoſée de plus de ſoixante ouvriers; elle étoit dirigée en 1765 par un jeune François.

On imprime pluſieurs journaux à Veniſe, il y en avoit cinq de mon temps; l'un avoit pour titre: *La Minerva o ſia nuovo Giornale de' letterati d'Italia*; il fut commencé en 1762 par un Camaldule; il n'a pas eu de ſuite. Le ſecond étoit un journal de médecine, commencé en 1766, dont on donnoit toutes les ſemaines une feuille in-4°; il étoit principalement du Docteur Orteſchi. Le troiſième étoit le *Corrier Letterario*, dont on donnoit une feuille & demie chaque ſemaine, il n'a plus lieu. Le quatrième étoit le *Giornale d'Italia ſpettante alla Scienza naturale e principalmente all' Agricoltura, alle arti ed al commercio*; il étoit du docteur Griſelini, & il en paroiſſoit une feuille toutes les ſemaines. M. l'abbé Fortis s'en chargea en 1776, au treizième volume. Le cinquième étoit la *Biblioteca moderna, overo eſtratti di libri nuovi e Memorie ſtorico letterarie*, qui paroiſſoit auſſi chaque ſemaine; il étoit formé par différens auteurs; il a ceſſé. On a vu enſuite l'*Europa letteraria*, par la ſignora Eliſabetta Caminer.

On imprime actuellement deux journaux à Veniſe; l'un s'appelle *Giornale da' confini d'Italia*, &

il eſt intitulé : *Progreſſi dello ſpirito umano nelle ſcienze e nelle arti ;* il en paroît une feuille toutes les ſemaines.

L'autre eſt un journal de médecine, dont il paroît un cahier tous les mois.

On traduiſoit à Veniſe le journal encyclopédique de Bouillon, cela n'a duré qu'un an ; mais il y a un journal encyclopédique de Vicenſe très-répandu dans l'Etat de Veniſe.

M. l'abbé Fortis avoit commencé en 1776 & 1780, une traduction du journal de phyſique de M. l'abbé Rozier, qu'il n'a pas continuée : on le réimprimoit en françois ; mais cela n'a pas duré long-temps.

J'ai parlé ailleurs des journaux de Modène, de Florence, de Piſe, de Rome, & de Macerata. Voyez les Tomes II & III.

Veniſe a été ſurtout célèbre dans les arts : les grands peintres de l'école Vénitienne ont été les meilleurs coloriſtes ; ils ſont, dit M. Cochin, les vrais peintres de l'Italie ; moins aſſujettis que les autres à la correction du deſſin, mais plus remplis d'enthouſiaſme dans leurs compoſitions ; plus ſavans dans ce qui concerne l'intelligence de la lumière, & plus hardis dans ſes oppoſitions, ils ont employé, ſans crainte, les plus vives couleurs de la nature & les plus beaux tons, c'eſt-à-dire, les charmes les plus ſéduiſans que puiſſe offrir la peinture.

LE TITIEN, *Tiziano Vecellio da Cadore*, qui eſt le peintre le plus fameux de cette école, naquit à Cadore dans le Frioul en 1477, & mourut en 1576 ; c'eſt certainement le plus grand coloriſte qui ait exiſté ; quoiqu'on puiſſe à bien des égards lui comparer Rubens, on peut dire néanmoins que la magie de la couleur eſt encore plus admirable & plus vraie dans le Titien ; il n'a pas toujours été égal, & l'on trouve en Italie pluſieurs tableaux de lui, qui, quoique remplis de beauté, préſen-

tent cependant quelque ſéchereſſe : mais c'eſt à Veniſe que l'on voit le plus grand nombre de ſes ouvrages, & c'eſt de ſon meilleur temps ; on y trouve une largeur de pinceau admirable, & le plus parfait coloris : on peut encore admirer en lui la vérité, la juſteſſe & le caractère de ſon deſſin, qualité fort rare chez les coloriſtes.

L'empereur Charles-Quint voulut être peint juſqu'à trois fois par le Titien, il le créa chevalier, comte Palatin ; les poëtes le célèbrèrent à l'envi, & il jouit, plus que la plupart des grands peintres, des honneurs & de la fortune qu'il méritoit.

Il n'y a point de maître plus étonnant que le Tintoretto ; l'enthouſiaſme de ſon génie, & la fureur, pour ainſi dire, de ſon pinceau, ſont au-deſſus de toute comparaiſon. Il paſſe ſouvent les bornes de la raiſon, & cependant on ne peut ſe refuſer aux ſentimens d'admiration qu'il excite. On ne le connoît véritablement qu'à Veniſe, & ce que l'on voit ailleurs de lui, ſemble ne donner que l'idée de ſes défauts ; car il n'eſt véritablement grand que dans les grandes choſes qu'il a exécutées avec tout ſon feu. L'on y trouve, avec le faire le plus étonnant, la plus belle intelligence de lumière, les tons de coloris les plus beaux & les plus hardis.

PAUL VÉRONÈSE eſt le plus riche & le plus beau génie pour la compoſition raiſonnée d'un tableau ; perſonne ne l'a ſurpaſſé pour la belle ordonnance ; l'enchaînement ingénieux de ſes groupes, la manière dont la lumière y eſt répandue, & l'intelligence ſupérieure de ſes reflets ; ſon coloris eſt auſſi vrai que fier & précieux. Quoiqu'on puiſſe lui reprocher un ton général un peu violâtre dans les ombres, néanmoins il eſt digne d'admiration & préſente les demi-teintes les plus belles & les plus fraîches. La facilité &, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, la fleur de ſon pinceau, offrent ce que la peinture a de plus ſéducteur ; la magnificence des étoffes

dont il habille ſes figures, répand dans ſes ouvrages un agrément inexprimable que l'on connoiſſoit peu avant lui.

Enfin on peut compter Paul Véronèſe au rang des plus grands peintres qu'il y ait eu en Italie ; & c'eſt un de ceux qui ont réuni le plus de parties dans la peinture.

Le Giorgione, le Palma, le Padouanino, les Baſſans, le Ricci & quantité d'autres maîtres augmentent encore la gloire de cette fameuſe école de Veniſe, dont preſque tous les peintres ont été coloriſtes, cela vient de la manière d'étudier : d'ailleurs, on imite naturellement ce dont on eſt environné.

On peignoit autrefois à Veniſe le dehors des maiſons, on en voit encore quelques veſtiges ; mais on dit que cela fut défendu par une loi ſomptuaire, & c'eſt de-là qu'on date la décadence de la peinture. On comprend en effet combien d'occaſions de travail ont été ſupprimées par la ceſſation de cet uſage : d'ailleurs, les gens riches à Veniſe avoient autrefois pour la peinture un goût qu'on n'y trouve plus actuellement, les honneurs & les récompenſes qui font germer les talens n'ont plus lieu ; mais on y conſerve du moins avec ſoin ce qui reſte des grands maîtres. Les fameux tableaux d'égliſe, où la république met ſon cachet ou ſes armes, ne peuvent plus être aliénés, ni tranſportés au-dehors.

Veniſe a eu des peintres modernes d'un très-grand mérite, tels que Tiépolo, Piazetta, qui ont eu le plus beau génie, la couleur la plus agréable, la plus grande facilité, & le pinceau le plus flatteur. M. Gochin, Tom. III, p. 159.

LA ROSALBA a ſurtout illuſtré dans ces derniers temps l'école vénitienne ; pluſieurs femmes s'étoient déjà rendues célèbres dans les arts, comme nous l'avons obſervé dans le Tome II. Mais on peut dire, qu'à l'exception d'Eliſabeth Sirani de Bolo-

gne, l'admiration qu'on leur accordoit étoit accompagnée de quelque indulgence, & fondée plutôt ſur la rareté de leurs ſuccès, que ſur l'excellence de leurs talens. Privées de la liberté d'étudier la nature nue, comme le font les hommes, on n'eſt point en droit d'exiger d'elles un ſavoir auſſi étendu dans des arts où cette étude eſt d'une néceſſité indiſpenſable. La Roſalba s'étant attachée aux talens du paſtel & de la miniature, les a portés à un ſi haut degré de mérite, que non-ſeulement les hommes les plus célèbres dans ce genre ne l'ont point ſurpaſſée, mais qu'il en eſt bien peu qui puiſſent lui être comparés. La pureté & la fraîcheur des tons qu'elle a ſu employer dans ſon coloris, ſont admirables, & la belle facilité auſſi-bien que la largeur de ſa manière, l'ont égalée aux plus grands maîtres; elle étoit devenue aveugle en 1748, & elle eſt morte en 1761.

On a du regret qu'un pinceau ſi exquis ſe ſoit exercé dans un genre ſi fragile que le paſtel, ces ouvrages ſéduiſans paſſeront bientôt; mais M. Loriot a publié depuis quelques années la manière de le fixer, & les copies multipliées qu'on a faites de ces belles têtes, en conſerveront les grâces, & éterniſeront le ſouvenir de cette imagination qui a produit des genres de beautés plus variés & plus piquans, pour ainſi dire, que la nature.

Parmi les peintres Vénitiens actuellement vivans, je n'en connois point de plus habile que Tiépoletto, qui eſt à Madrid.

CHAPITRE VI.

Poids, meſures, monnoies, commerce de Veniſe.

IL y a dans les poids de Veniſe une diverſité & une confuſion plus grande qu'en aucun endroit de l'Italie.

1°. La livre qui ſert à peſer le pain & les drogues vaut neuf onces deux gros ſoixante-deux grains de France ; elle ſe diviſe en douze onces, dont chacune vaut par conſéquent ſix gros dix-ſept grains & un ſixième. L'once ſe diviſe en ſix ſazi quand il s'agit de peſer le pain, la ſoie, le fil & tout ce qui ſert à coudre.

2°. Le marc qui ſert à peſer la monnoie, les matières d'or & d'argent, les perles & les diamans, *peſo di oreſice*, vaut ſept onces ſix gros trente-deux grains & demi, & on l'emploie dans l'Etat de Veniſe ; il ſe diviſe en huit onces, dont chacune vaut ſept gros cinquante-huit grains & un ſeizième. L'once ſe diviſe en cent quarante quatre carats, & le carat contient quatre grains (1). M. Tillet, *mémoire de l'académie*, 1767. La livre *dell' oreſice*, qui contient douze des mêmes onces, doit donc être de ſix mille ſept cent quarante-cinq grains ; d'après les poids que M. Toaldo m'a envoyés, ce ſeroit ſix mille ſept cent trente-ſept ou ſix mille ſept cent trente-neuf & demi, mais elle

(1) Cette once de ſept gros cinquante-huit grains & un ſeizième, eſt le poids de huit ſequins neufs & demi de Veniſe, moins quatre grains de Veniſe ; c'eſt-à-dire, qu'il faut ajouter quatre grains aux huit ſequins & demi pour avoir l'once des orfévres.

M. Criſtiani m'écrivoit que le marc valoit quatre mille cent & dix grains de Paris, mais j'en trouve quatre mille quatre cent quatre-vingt-ſeize & demi.

vaut ſix mille neuf cent & douze grains de Veniſe.

3°. La livre, *libra groſſa*, *peſo groſſo*, qui ſert pour les métaux & autres marchandiſes peſantes, & pour les comeſtibles, vaut quinze onces, quatre gros, & ſoixante-cinq grains, ou huit mille neuf cent quatre-vingt-treize grains de France ; elle ſe diviſe en douze onces groſſes, chacune de dix gros vingt-neuf grains ; chaque once en cent quatre-vingt-douze carats, le carat en quatre grains. On trouve trois grains & demi de moins pour la livre, en ſe ſervant de l'once qui a été envoyée de Veniſe, ſoit à M. Tillet, ſoit à moi, & qui ne s'accorde pas exactement avec la livre totale. M. Criſtiani, dans ſon traité des meſures, dit qu'elle doit contenir quinze onces des orfèvres ; mais cela ne feroit que quatorze onces deux gros douze grains.

4°, La livre légère, *alla ſottile* ou *peſo ſottile*, qui ſert à peſer la ſoie & les drogueries, eſt de neuf onces ſix gros ſoixante grains, ou cinq mille ſix cent ſoixante-ſeize grains de France, en ſe ſervant de l'once qui a été envoyée, ſoit à M. Tillet, ſoit à moi ; cette livre légère ſe diviſe en douze onces, dont chacune par conſéquent vaut ſix gros & quarante-un grains (ſuivant M. Criſtiani, ſix gros & deux dix-neuvièmes de grain) & répond à cent vingt-un carats & un grain : on ſuppoſe auſſi que dix-neuf onces légères font la livre peſante. Il eſt vrai que M. Chriſtiani fait cette livre de huit onces ſept gros & vingt-ſix grains, ou cinq mille cent trente-huit grains de France ; mais j'ai vérifié la valeur de cette livre ſur une once étalonnée au bureau de Veniſe. L'once ſe diviſe en huit dragmes, *dragme*, & la dragme en trois ſcrupules (1) quand il s'agit des drogues ; mais elle ſe diviſe en ſix *ſazi*, quand il s'agit de peſer la ſoie & autres marchandiſes.

(1) Le ſcrupule en vingt grains. Pour les marchandiſes peſantes, l'once ſe diviſe en moitié & en quarts.

5°. La livre qui ſert à peſer les galons & l'or filé eſt plus légère que celle qui ſert pour les lingots & la monnoie; elle ſe diviſe auſſi en douze onces, mais elle ne vaut que ſept gros, ſept grains & neuf ſeizièmes, & les douze onces, qui font la livre, ne valent que dix onces cinq gros, ou ſix mille cent vingt grains : cette once ne vaut que ſix gros quarante-ſix grains & un ſixième, ſuivant M. Criſtiani; elle ſe diviſe en cent trente carats (1).

Le dictionnaire du commerce de Savary ne parle point des deux onces qui ſervent pour la monnoie & pour les galons; & M. Criſtiani lui-méme, quoique Vénitien, n'avoit point éclairci cette matière dans ſon traité des meſures. Les valeurs qu'il m'a envoyées par lettres, depuis l'impreſſion de ſon livre, ne s'accordent point avec celles que j'ai déterminées ſur les poids venus de Veniſe : cependant j'ai cru devoir tout rapporter, pour qu'on puiſſe conſtater les articles ſur leſquels je diffère de M. Criſtiani.

L'on compte à Veniſe par *livre numéraire*. Les louis d'or de France y paſſent pour quarante-cinq livres au moins, ainſi la livre de Veniſe vaut dix ſols huit deniers de France : auſſi les paules de Rome paſſent pour une livre à Veniſe, & valent intrinſéquement un peu plus.

Le *ducat* de Veniſe vaut ſix livres & un cinquième de Veniſe, ou trois livres ſix ſols de France; on le ſuppoſe quelquefois en compte rond, égal à notre écu de trois livres. Quand on dit ſimplement *ducato*, c'eſt celui-là que l'on entend.

(1) M. Criſtiani m'écrivoit enſuite que cette livre répondoit à cinq mille ſept cent trente-huit grains, & qu'elle étoit au marc comme quinze cent quatre-vingt-quatre eſt à onze cent cinquante-deux. Il ajoute que la livre pour le pain eſt à la précédente, comme trente-trois eſt à trente-un, ainſi elle vaut cinq mille trois cent quatre-vingt-dix grains. Elle ſe diviſe auſſi en douze onces.

Le *ducat d'argent* vaut huit livres de Veniſe, ou quatre livres cinq ſols quatre deniers de France, & c'eſt celui que l'on emploie le plus ſouvent dans l'uſage; mais on le ſpécifie toujours en diſant *ducato d'argento*.

Le ſequin vaut vingt-deux livres de Veniſe, ou onze livres quatorze ſols huit deniers de France (1).

Le *ſcudo* vaut ſept livres de Veniſe, mais c'eſt une monnoie idéale.

La monnoie n'eſt point marquée de la tête du doge, on permet ſeulement qu'il y ſoit repréſenté à genoux aux pieds de S. Marc.

Le pied avec lequel on meſure à Veniſe, vaut dix lignes de plus que celui de Paris, ou cent cinquantre-quatre lignes, ſuivant une comparaiſon exacte faite par M. Toaldo.

Six pieds font la perche, une perche quarrée s'appelle *Tavola*; le *campo*, ou l'arpent eſt de huit cent quarante perches quarrées, ou huit cent quarante Tavole.

Le *paſſo* eſt de cinq pieds; il ſert à meſurer les diſtances & la maçonnerie.

Le *moggio*, meſure de bled, pèſe cinq cent vingt-huit livres de Veniſe; le ſac de bled pèſe cent trente-deux livres groſſes; le *ſtaio* en pèſe quarante-quatre, il ſe diviſe en *quarte*, la quarta en *quartaroli*. Le prix moyen du bled depuis un ſiècle, ſuivant M. Toaldo, eſt de ſoixante-huit livres de Veniſe pour le *moggio*, cela vient à quinze livres ſix ſols le ſetier, argent & meſure de France; le prix moyen depuis dix ans eſt de vingt-une livres quatorze ſols, & en 1782, il a été à trente-ſix livres. *Giornale aſtro-meteorol. per l'anno* 1784.

La meſure du vin eſt le *bigonzo*, qui contient quatorze *ſecchi*, chacun de dix *inguiſtares*.

(1) *Delle Monete e dell' inſtituzione delle Zecche d'Italia, dell' Antico e preſente ſiſtema di eſſe, del Conte Don Giun. Rinaldo Carli-Rubbi.* 2 vol. in-4. *à l'Aja*, 1754. *In Piſa*, 1757.

La

La viande de mouton revenoit, en 1765, à quatre ſols ſix deniers la livre, poids & monnoie de France; celle de bœuf à ſix ſols & demi ou ſept ſols, ſuivant ſa bonté; celle de veau y coûtoit huit ſols huit deniers, c'eſt-à-dire, ſeize ſols la livre, poids & monnoie de Veniſe.

La poſte arrive de France, d'Eſpagne & de Portugal, de Piémont, par le courier de Milan, le vendredi, & part le ſamedi après le Pregadi.

Elle arrive d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Danemarck, le vendredi matin & le dimanche au ſoir, & part le mercredi & le vendredi.

De Vienne en Autriche, elle arrive le lundi & le vendredi, & part le mercredi & le ſamedi.

De Rome, elle arrive le mercredi en été, le jeudi en hiver, & part le ſamedi.

Le commerce de Veniſe qui étoit immenſe autrefois, comme nous l'avons dit, a ceſſé depuis qu'on a été aux Indes par mer, & que les Vénitiens ont perdu leurs principales poſſeſſions au Levant. Il diminue encore par les entraves qu'on y a miſes pour favoriſer l'induſtrie, par le voiſinage d'Ancône & de Trieſte, qui ſont des ports francs, & parce que l'entrée des légumes eſt ſouvent difficile. (M. Rolland, Tom. VI. pag. 91.)

Cependant les Vénitiens font encore un commerce aſſez conſidérable au Levant : pour le rendre plus ſûr, ils ont fait, en 1764, avec les Barbareſques un traité peu honorable, mais qui les diſpenſe d'avoir plus de cinq à ſix bâtimens armés : on diſoit cependant que les Barbareſques alloient le rompre, ayant pour Veniſe fort peu de ménagement; & depuis ce temps-là, on a été obligé de faire un armement conſidérable contre Tunis.

Auſſi la crainte des Barbareſques qui infeſtent la Méditerranée oblige les Vénitiens d'embarquer quelquefois ſur les vaiſſeaux marchands des ſoldats, qui augmentent la dépenſe des négocians, & leur

cauſent du déſavantage, en comparaiſon des Anglois, des François, des Hollandois, qui peuvent donner leurs marchandiſes à un moindre prix. Si la république avoit une eſcadre qui en imposât aux Corſaires, elle ſeroit indemniſée de la dépenſe par le bénéfice réſultant des retours & des taxes ſur le commerce; elle ſe feroit reſpecter, & ſes navires marchands ne conſumeroient point en équipage trop fort une partie de leur bénéfice. Il eſt rare que la république arme une eſcadre, elle le fit en 1759; ce n'étoit qu'un armement d'oſtentation, qui ne rapporta aucun profit, & coûta immenſément: cette eſcadre manqua de périr auprès de Lisbonne. En 1770, on envoya auſſi une eſcadre du côté de Corfou, commandée par Angelo Emo.

On a eſſayé de faire un commerce de corail; le doge Foſcarini avoit entrepris une manufacture qui n'a pas ſubſiſté: on le pêche avec facilité dans la mer Adriatique, mais il n'eſt pas d'une auſſi bonne qualité que celui qu'on travaille à Livourne, & qui ſe pêche en Corſe, en Sardaigne & en Afrique. Voyez le Tome III.

Des Juifs & des marchands Anglois établis à Veniſe avoient entrepris d'envoyer des vaiſſeaux directement en Amérique; mais la courſe eſt trop longue & les haſards trop grands, ce qui rend les profits médiocres.

Actuellement les nobles Vénitiens ne font pas le commerce directement, mais ils ont des fonds chez les négocians. En 1765, les négocians les plus riches étoient les Tamozzi, Teſtori, Burati, Treveſe, Uzeli, Bonfil, Camuzzini, &c. L'argent n'eſt point rare à Veniſe, l'Etat ne paie que trois & demi pour cent d'intérêt; les particuliers quatre ou quatre & demi quand il y a ſureté & hipothéque. Les négocians paient ſouvent ſix pour cent, à cauſe des riſques du commerce.

On trouve à Veniſe beaucoup de vins de Chypre,

de maraſquin de Corfou, (qui ſe fait avec l'amande d'une ceriſe noire diſtillée) & autres denrées du Levant.

Le commerce de Veniſe en terre-ferme conſiſte en riz du Véronois & du Vicentin, en ſoie, en toiles, en armes du Breſcian : on avoit fait dernièrement avec la cour de Dreſde un traité de commerce qui annonçoit beaucoup, mais qui n'a pas eu grande exécution : Veniſe envoie auſſi des bleds de ſon territoire en Eſpagne & à Gênes ; elle en fourniſſoit même à Rome & à Naples dans le temps de la cherté.

Les arts en général ne ſont point en vigueur à Veniſe, & l'on eſt obligé de tirer beaucoup de choſes d'ailleurs. Les ſoieries ont le défaut commun à toutes celles d'Italie d'être mal écruées, dures, sèches, caſſantes : les étoffes brochées & en dorures, les broderies, les galons, les gaſes en ſoie, or & argent, ſe tirent de France en contrebande ; les draps fins ſe tirent de France & d'Angleterre. M. Rolland, Tom. VI, p. 93.

On fait cependant des étoffes à Veniſe : les damaſquettes ont un grand cours au Levant ; ce ſont de petites étoffes légères, un peu croiſées, qui ne ſe font qu'à Veniſe.

Les glaces de Murano vont partout, il n'y a que celles de France qu'on leur préfère ; mais celles-ci coûtent le double.

Il y a une quinzaine de maiſons dans l'isle de Murano, où l'on fait des ouvrages de verreries, comme des gobelets, des fleurs, &c. Il n'y a que celles de Jean Mota, où l'on faſſe des glaces ; on n'y travaille que deux jours de la ſemaine, & une douzaine d'ouvriers qui y ſont, ſuffiſent pour ſouffler ſoixante glaces dans une matinée : l'on fait la frite avec de la cendre d'Eſpagne & de la terre de Vicenſe dans un fourneau à part, en ſix heures de temps ; & cette frite, miſe dans un autre creuſet

pendant ſept à huit jours, ſert à faire le verre. On ſouffle des glaces de *nove quarte* ou quatre pieds & demi en tout ſens, mais communément elles n'ont pas plus de trois pieds. Après les avoir ſoufflées avec beaucoup de peine, on les coupe, on les étend ſur une pierre, on les prend avec une pelle de fer pour les mettre au-deſſus du fourneau, ſur un plan incliné, où elles ne ſe réfroidiſſent que peu-à-peu; les creuſets ſont faits auſſi avec de la terre de Vicenſe, ils ſervent pendant ſept à huit ſemaines.

Dans la manufacture de criſtal de Briati, qui eſt à Veniſe dans le Rio del Anzelo, près Ste. Marie Majeure, il ſe fait des ouvrages de la plus grande délicateſſe; j'y ai vu des luſtres de ſix à ſept pieds de diamètre, on les appelle *Ciocche*. Les perles fauſſes & les verrotteries ſont un article de commerce aſſez conſidérable: le quartier de Caſtello eſt plein d'ouvriers & de marchands de ce genre; on y voit deux cent eſpèces différentes pour la forme & la couleur, en ouvrages de verrotteries; on en fait des aſſortimens & des envois à Lisbonne & à Cadix, pour ſervir à la traite des Nègres, à Alexandrie & dans tout le Levant.

On y fait des aventurines artificielles, mais un ſeul homme en a le ſecret; il demeure à Murano.

Un opticien nommé Domenico Selva y faiſoit d'aſſez bons téleſcopes.

On y travaille auſſi la crême de tartre en grand, le ſublimé corroſif, le blanc de céruſe; & la thériaque s'y fait avec le plus grand appareil en préſence des commiſſaires du ſénat.

Les caractères d'imprimerie qui ſe fondent à Veniſe vont dans toute l'Italie; on y imprime plus de livres que dans aucune autre ville d'Italie, comme nous l'avons dit dans le volume précédent, & il n'en coûte que la moitié de ce qu'il en coûte à Paris (1). On ne donne aux ouvriers que neuf

(1) Un volume *in*-12. de vingt-cinq feuilles, ne s'y vend que vingt-cinq ſols du pays.

livres douze ſols par ſemaine, & ils ſont obligés de travailler depuis douze heures juſqu'à quatre heures de la nuit.

Le climat de Veniſe eſt doux comme celui de la Lombardie, cette ville étant à la même latitude que Milan. M. Farſetti avoit fait venir du plan de Bourgogne pour mettre dans ſa campagne, du côté de Treviſo, & non-ſeulement les ſeps de vigne, mais encore la terre même priſe en Bourgogne, afin qu'il ne manquât rien à la qualité de ſon vin, il avoit bien raiſon, puiſqu'on ſait par l'analyſe chimique, qu'une même plante telle que la ſoude, ne renferme pas les mêmes ſels quand elle eſt ſemée dans nos provinces intérieures de la France, ou quand elle eſt cueillie dans les bords de la mer. M. Farſetti eut en effet quelque ſuccès. Un connoiſſeur m'a aſſuré que dans les premières années, ſon vin n'étoit point mauvais, mais il ne pouvoit manquer de dégénérer bientôt.

On pêche de fort bon poiſſon dans le canal de Veniſe; & tout le long des murs des canaux, on trouve une quantité prodigieuſe de petits crabes, grands comme des écus de ſix livres, qui s'attachent aux murs, & qui ſont fort bons à manger, quand on les a tenu dans un vivier pour les ramollir.

Veniſe étant au milieu des eaux ſalées, celle qui eſt bonne à boire y eſt fort rare; on n'a que l'eau des citernes, auſſi l'on en compte à Veniſe cent ſoixante, qui ſont toutes publiques, & le grand puits de S. Marc n'eſt lui-même qu'une citerne.

M. Joannin en a vu conſtruire une dont voici le détail. On commença par creuſer un eſpace de cent pieds de long & autant de large ſur quinze à vingt de profondeur. On fit des murs très-ſolides de brique à l'entour, on les fonda ſur pilotis: on épuiſoit l'eau de la mer qui filtroit à travers les terres, & l'on parvint à paver cet eſpace avec un bon ciment qui ferma l'entrée à l'eau de la mer.

La place étant nette & sèche, on éleva un mur en forme de puits dans le milieu, en laissant des ouvertures au bas, pour que l'eau pût y entrer: tout autour du puits, on remplit de sable de rivière le reste du cube, jusqu'à la hauteur du pavé de la place, on le pava avec des briques posées de champ. Aux quatre extrémités de ce pavé, on fit quatre puisards ou petits puits d'environ trois à quatre pieds de profondeur, posant sur la masse de sable; ces puisards furent couverts d'une dalle percée & grillée pour recevoir l'eau de pluie: on dirigea toutes les rigoles du voisinage sur ces quatre puisards.

Il résulte de cette construction, que les eaux ne tombant qu'aux angles du quarré, ont une masse de sable de vingt pieds de profondeur & de cinquante pieds de largeur à traverser avant d'arriver au puits, & qu'en y arrivant, elles sont nécessairement bien filtrées; cela est d'autant plus nécessaire, que les pluies qui tombent sur toutes les parties d'une maison balayent des ordures de toute espèce; mais avec les précautions que l'on prend l'eau des citernes est fort bonne, lorsqu'elle est reposée quelques jours après la pluie, & il ne paroît pas qu'elle ait aucun inconvénient pour la santé.

Dans les temps de sécheresse, comme en 1762, on est obligé de faire venir de l'eau de la Brenta; on l'apporte dans des barriques sur des bateaux.

Le climat de Venise paroît assez bon, puisque les habitans de Venise passent pour vivre plus longtemps que les autres: je crois cependant que leur sobriété en est la principale cause; leur position au milieu des eaux ne paroît point favorable à la santé. L'on assure, il est vrai, que les eaux salées ne sont point sujettes à cette putréfaction qui rend les eaux croupissantes si dangereuses en terre-ferme; mais je crois que cela vient de l'agitation continuelle des eaux par le vent & la marée: car les endroits où l'on fait du sel sur le bord de la mer,

ſont fiévreux en été, les habitans déſertent au printemps, il n'y reſte que les ouvriers néceſſaires, & preſque tous prennent la fiévre. C'eſt du moins ce que j'ai ouï raconter de Trieſte, de Stagno près Raguſe, & de la Rochelle en France. De Veniſe à Trieſte on compte cent dix-neuf milles ou quinze poſtes & demie; mais je n'ai point fait ce voyage, & de Veniſe je ſuis revenu par Padoue.

CHAPITRE VII.

Chemin de Padoue; hiſtoire de cette ville.

La route que nous allons faire de Veniſe à Milan par Padoue, Vicenſe, Vérone, Breſſe & Bergame, eſt de cinquante-cinq lieues en ligne droite; on compte cent quatre-vingt-quatorze milles, & l'on paie vingt-deux poſtes. On peut faire la majeure partie de cette route par eau; car il y a une barque pour Modène, qui part de Veniſe le ſamedi à minuit. On change de barque à Poléſine, & l'on ſoupe pendant le déménagement; on dîne le dimanche dans une auberge au bord du canal; on arrive le lundi à cinq heures du matin à Pontelago; on paſſe, vers onze heures, du Pô dans le Panaro; à dix heures du ſoir on eſt à Finale dans le Modenois, on y paſſe la nuit; le mardi on va le jour & la nuit, & l'on arrive alors à Modène le mercredi matin à porte ouvrante.

De Veniſe à Padoue il y a vingt-cinq milles: on y va pour l'ordinaire par la Brenta, en prenant un *Burchiello*; c'eſt un grand bateau, dont la chambre eſt communément ornée de peintures, avec des tapis, des glaces & des portes vitrées: on le fait remorquer par une ou deux barques à quatre rames, depuis Veniſe juſqu'à Fuſina, le long des

lagunes, où la route eſt indiquée par des piquets, pour que les barques ne ſoient point expoſées à s'égarer ou à donner ſur les bas-fonds. Il faut environ une heure pour aller de Veniſe en terre-ferme, c'eſt-à dire, pour faire cinq milles, on prend enſuite deux chevaux pour tirer la barque le long du canal de la Brenta.

Depuis Veniſe juſqu'à Padoue les vues ſont admirables: tant qu'on eſt ſur les lagunes, on a d'un côté la perſpective ſingulière de Veniſe, de l'autre un rivage charmant couvert des plus belles maiſons, & qui ſemblent ſortir des eaux; quand on eſt entré dans le canal (qui vient de la Brenta), on trouve une double file de villages & de maiſons qui ſe ſuccèdent ſans interruption, des palais ſuperbes, des caſins ornés, des jardins ſans nombre, une belle verdure: je n'ai point vu de rivages auſſi rians & auſſi bien peuplés.

A un mille de l'embouchure du canal, on trouve les premières écluſes, appelées *Porte del Morazano*, & deux milles plus loin le palais Foſcari, ſur la rive gauche, dont l'architecture eſt de Palladio: on y remarque des peintures à freſque, ſurtout un beau ſalon qu'on aſſure être du Titien, & ſix chambres peintes par Paul Véronèſe, ou qui ſont du moins de ſon école. Du palais Foſcari à Mira, il y a cinq milles.

MIRA eſt un gros village à quatorze milles de Veniſe & onze de Padoue, où l'on paſſe les ſecondes écluſes; il eſt rempli de belles maiſons: la plus remarquable eſt celle des *Bembo*, actuellement des Dolfin, où il y a deux fenêtres feintes que Paul Véronèſe a peintes: elles ſont traitées de bon goût & bien conſervées.

DOLO eſt un autre bourg conſidérable, à dix-ſept milles de Veniſe, où M. Tron a un très-beau palais: on y paſſe des écluſes, & l'on entre dans la Brenta qu'on a détournée des lagunes, & qui va

juſqu'à la mer, par le canal appelé Brentone. En 1777, M. Friſi & M. Ximenès furent appelés à Padoue pour examiner un projet de M. Lorgna, relativement à ces eaux de la Brenta, qui cauſent beaucoup de dommages dans ces campagnes. La maiſon Tiepolo, qui eſt à un mille plus loin que Dolo, eſt auſſi fort belle: de-là juſqu'à *Stra*, il n'y a qu'environ deux milles.

STRA eſt un gros bourg à vingt milles de Veniſe & à cinq milles de Padoue: c'eſt-là qu'eſt la belle maiſon *Piſani*, dont les bâtimens & les jardins ſont d'une étendue & d'une magnificence extraordinaire. Le plan des jardins ſurtout eſt beau, ſymétrique dans le total, & bien varié dans les détails; on y trouve quantité de pelouſes à l'angloiſe, & de charmilles taillées dans le goût de celles de Marly, & un beau berceau de limoniers. Les terraſſes, les peintures, les ſtatues, les colonnes de marbre, tous les genres de décoration y annoncent un des plus riches poſſeſſeurs de Veniſe.

NOVENTA, village à trois milles de Stra, & à deux milles de Padoue, où eſt le palais de Giovanelli (on prononce à Veniſe Tzuanelli), ſur le canal de Piovego: c'eſt une des plus belles maiſons de campagne qui ſoit ſur la route; le bâtiment eſt très-grand, l'entrée eſt d'un beau caractère; les jardins ſont ſurtout très-beaux, quoique ſur un plan très-ſimple.

PADOVA, Padoue, en latin *Patavium*, eſt une ville de quarante mille ames, ſituée à huit lieues de Veniſe vers le couchant. Sa latitude eſt de quarante-cinq degrés vingt-trois minutes quarante ſecondes à l'obſervatoire, & ſa longitude eſt trente-huit degrés de temps, à l'orient de Paris, ſuivant les obſervations de M. Toaldo. Elle eſt ſituée au midi de la Brenta, au N. E. des collines appelées *Monti Euganei*, ce nom vient de Εὐγενὴς *nobili genere ortus*; c'étoit le nom des anciens habitans de ce

pays-là. Nous n'avons point de témoignage plus brillant ſur l'ancienneté de Padoue, que ces vers de Virgile, qui en attribue la fondation à Antenor :

Antenor potuit mediis elapſus Achivis,
Illyricos penetrare ſinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum & frontem ſuperare Timavi.
. . . . . .
Hic tamen ille urbem Patavi ſedesque locavit
Teucrorum.

Æneid. L. 1. v. 242.

Les ſavans, il eſt vrai, diſputent pour ſavoir ſi la Brenta eſt véritablement le *Timavus* de Virgile, & ſi la ville qu'il appelle *Patavium* eſt la même que nous appellons Padoue; mais il eſt difficile de croire qu'il ait pu s'y méprendre, & le plus grand nombre des hiſtoriens s'accorde à rapporter la fondation de Padoue à Anténor.

Tacite paroît le ſuppoſer encore, quand il dit: *Thraſea Patavii unde ortus erat ludis Ceſticis à Trojano Antenore inſtitutis, habitu Tragico cecinerat.* Annal. L. XVI. On place cette époque onze cent quatre-vingt-trois ans avant Jéſus-Chriſt, & c'eſt ainſi qu'on l'a gravé ſur la porte *del Portello* ou d'*Ogni Santi*. Voyez *Pignoria, origini Padovane.*

Padoue a toujours été une des villes les plus célèbres de l'Italie, même ſous l'empire Romain. Strabon dans le cinquième livre de ſa géographie, nous dit qu'elle avoit pu fournir à la fois juſqu'à cent vingt mille ſoldats, & qu'on y avoit compté juſqu'à cinq cent chevaliers Romains; il y a des hiſtoriens qui diſent qu'elle renfermoit un million & demi d'habitans.

La victoire que les habitans de Padoue remportèrent ſur Cléonime, capitaine des Grecs, à Oriago, fit établir des combats naumachiques, dont il eſt parlé dans Tite-Live : *Patavii monumentum navalis pugnæ eo die quo pugnatum eſt ſolemni certamine na-*

vium in flumine oppidi medio exercetur. Dec. I. L. X.

Dans le temps où les Romains, aſſiégés juſque dans le Capitole par les Gaulois Sénonois, étoient réduits aux dernières extrémités, les troupes de Padoue ſecondant la valeur de Camille, contribuèrent ſurtout au ſalut des Romains. Ceux-ci reçurent encore de grands ſecours dans d'autres occaſions, de la part des habitans de Padoue. Voyez le *Cavalier Orſato*, dans ſon Hiſtoire, pag. 24.

Vers l'an 224 avant Jéſus-Chriſt, toute la Lombardie & la Gaule Ciſalpine ayant été conquiſe par les Romains, Padoue ſe trouva réunie à la république de Rome. Cn. Pompée Strabon lui donna le *Jus Latii*, & Jules-Céſar la fit ériger en colonie Romaine dans la tribu *Fabia*, l'an 49 avant Jéſus-Chriſt, en même temps que pluſieurs autres villes Tranſpadanes, Milan, Mantoue, Bergame, Breſce, Vérone; mais Padoue fut toujours traitée avec plus de diſtinction que les autres villes; ſes habitans avoient droit de ſuffrage comme les citoyens Romains: elle ſe gouvernoit elle-même; elle avoit ſes lois municipales: elle étoit plutôt alliée que ſujette.

Cette ville fut ſaccagée par Alaric, enſuite par Attila, l'an 455: ſes habitans prirent la fuite, quelques-uns ſe retirerent dans les lagunes, & y formèrent des villages qui furent long-temps ſous la juriſdiction des magiſtrats de Padoue, juſqu'à ce qu'ayant formé la ſuperbe Veniſe cette colonie ſubjugua ſon ancienne métropole.

Padoue fut encore brûlée ou ſaccagée pluſieurs fois: l'an 600, par Agilulfe, roi des Lombards, l'an 903, par les Hongrois, & l'an 1174, par l'effet des diviſions inteſtines, excitées entre Forzate & Tranſalgardi; il y eut cette fois-là deux mille ſix cent maiſons de brûlées; on en voit la date ſur une porte latérale de S. Canziano; enfin le palais fut brûlée l'an 1420, par un accident dont on ignore la cauſe. Si l'on ajoute à cela les tremblemens de

terre qui la déſolèrent en 369, 1004 & 1117, & le fléau de la peſte, on ne ſera pas ſurpris que cette ville, autrefois ſi floriſſante, ſoit ſi fort déchue de ſon ancien éclat.

Charlemagne ayant détruit le royaume des Lombards l'an 773, fit rétablir Padoue; la tradition porte qu'il fit bâtir l'égliſe de S. Egide; du moins on le lit ainſi dans une inſcription qui eſt ſur la porte extérieure de cette égliſe.

Padoue fut très-favoriſée par les empereurs Othon, Henri III, Henri IV; ce dernier lui accorda, en 1090, preſque toutes les prérogatives d'une ville libre; & Fréderic II tranſporta l'univerſité de Bologne à Padoue, l'an 1222. Mais lorſque les ſeigneurs particuliers envahirent l'Italie, Padoue eut le ſort de toutes les autres; en 1237, elle tomba ſous la tyrannie d'Acciolino ou Ezellino, il y exerça mille cruautés & mille horreurs, juſqu'à l'année 1256: enfin il mourut déſeſpéré dans une bataille donnée près de Soncino, en 1259 (1).

Ezellino, immaniſſimo tiranno
Che ſia creduto figlio del Demonio;
E diſtruggendo il bel paeſe Auſonio,
Che pietoſi appo lui ſtati ſaranno
Mario, Silla, Neron, Caio, ed Antonio.

La ville reprit une forme républicaine & s'y maintint juſqu'à l'an 1318. Les *Carrara* ou *Carrareſi* eurent enſuite la principale autorité; mais ils l'exercèrent avec modération & pour le bien public: ce furent eux qui firent achever les anciens murs de la ville, rétablir les fortifications & le château, & paver les rues en 1340; ils bâtirent le palais appelé aujourd'hui *Prefetticio*, avec un corridor qui conduiſoit au château; ils accordèrent des privilé-

(1) M. Verci de Baſſano a écrit l'hiſtoire d'Ezellin & de ſa famille.

ges aux ouvriers en laine, & encouragèrent le commerce.

Cette ville paſſa enſuite ſous la puiſſance des Scaligeri; les Carrares reprirent le deſſus, mais Galéas Viſconti fit priſonnier François *Carrara*, qui mourut dans ſa captivité à Monza, en 1393; il eſt enterré dans le baptiſtère de la cathédrale de Padoue. Cette ville revint encore aux Carrares: enfin elle ſe ſoumit aux Vénitiens en 1405. Le dernier des Carrares fut étranglé, & Padoue n'a éprouvé depuis aucune variation.

Cette ville eſt dans une plaine agréable, ſur la Brenta, dont nous avons déjà parlé: il y a dans le voiſinage des collines d'où ſe tire le meilleur vin & la meilleure huile de l'Italie; ſi l'on n'étoit pas aſſuré, diſoit l'empereur Conſtantin Paléologue, « que le Paradis terreſtre a été dans l'Aſie, je croi» rois qu'il n'a pu être que dans le territoire de Pa» doue ». En effet, ce territoire eſt un des plus beaux de l'Italie; il contient huit petites villes, huit gros bourgs, plus de quatre cent villages ou communautés, & l'on y compte environ trois cent mille ames.

La ville a la forme d'un triangle, qui a ſept milles ou deux lieues & un tiers de tour; les fortifications, compoſées de fortes murailles & de larges foſſés, ſont en bon état: ces fortifications furent faites à grands frais par la république de Veniſe, après la ligue de Cambrai: on fit abbattre tous les ouvrages anciens, & conſtruire vingt baſtions, avec des caſemattes, des mines, & de belles portes. Ozanam nous dit dans ſon dictionnaire de mathématique, que les longues guerres des Vénitiens contre les Turcs, firent inventer la méthode de fortifier avec des baſtions; mais un des plus vaſtes & des plus beaux qu'on ait faits, eſt le baſtion *Cornaro* à Padoue, près de la porte *di Ponte Corbo*. Il fut conſtruit en 1539, de même que le baſtion de

Santa Croce, dans le temps que Jérôme Cornaro étoit *Capitanio* de Padoue; l'architecte fut *San Micheli*, Véronois, en 1484. Vasari, dans la vie de ce célèbre architecte, fait mention de ces deux bastions, comme étant les premiers & les plus beaux que l'on ait construits; on ne faisoit auparavant que des tours rondes, bien moins propres à la défense : *San Micheli* imagina de faire des faces rectilignes, & des flancs de bastions concaves, comme on le voit à Vérone; ce fut lui qui fortifia Candie, & la mit en état de supporter, cent cinquante ans après, le siège le plus mémorable qu'il y ait eu depuis long-temps, contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Nous avons parlé de *Marchi*, à Bologne, dans le Tom II.

L'intérieur de Padoue n'a pas beaucoup d'apparence : en général les rues sont longues, & ressemblent à des cloîtres, soutenus par de gros piliers courts & sans goût : mais on y a l'extrême commodité des portiques, sous lesquels on est à couverts le long des rues, comme à Bologne. Il y a trois belles portes de ville, qui sont comme des arcs de triomphe : 1°. *porta di S. Giovanni*, 2°. *porta di Savonarola*, qui va du côté de Vicense. Ces deux ouvrages sont de Jean-Marie Falconetto de Verone; le marquis Poleni a fait graver celle ci dans son Vitruve, comme un véritable modèle. 3°. La troisième & la plus belle des trois est la *porta del Portello*, ornée de huit colonnes composites : elle est à l'un des trois angles de la ville : les portes *di Savonarola* & *di Santa Croce* sont aux deux autres angles.

La ville de Padoue est pavée de pierres bleuâtres & grisâtres, tachetées de points blancs, ou parsemées de trous, d'où cette matière blanche est sortie, à-peu-près comme les pierres de la voie Flaminia. Cette pierre se tire des montagnes voisines de Padoue. On tire une espèce de moilon ou de

pierre blanche, de Coſtoza; mais l'on en tire encore des côteaux de Vicenſe. On trouve auſſi à Padoue, dans les rues & ſur les troitoirs, beaucoup de marbre rouge de Vérone.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de Padoue.

LA CATHÉDRALE fut d'abord fondée par l'empereur Fréderic II, vers l'an 1222. L'évêque & les Chanoines ſont les plus riches de l'Etat de Veniſe; les Chanoines ont depuis ſix cent ſoixante livres juſqu'à huit mille deux cent livres de rente, ſans compter les revenus de la ſacriſtie: auſſi dit-on que l'évêque de Padoue eſt un petit pape, & que ſes Chanoines ſont les cardinaux de la Lombardie. Voyez Salmon, Tom. XIX.

Le pape Clément XIII, qui avoit été évêque de Padoue, a décoré les Chanoines d'une croix: on y voit d'un côté l'aſſomption de la Vierge, & de l'autre le bienheureux Grégoire Barbarigo; & ils ont tous le titre de protonotaires apoſtoliques, *extrà muros.*

Parmi les ſix papes Vénitiens qu'il y a eu dans l'Egliſe, trois ont été tirés de ce chapitre; Eugène IV, en 1432; Paul II, en 1464; Alexandre VIII, en 1689; il faut y ajouter Clément XIII, élu en 1758, & qui avoit été quinze ans évêque de Padoue.

On eſt perſuadé que S. Proſdocimo, diſciple de S. Pierre, fût le premier évêque de cette ville, l'an 46 de Jéſus-Chriſt, & on le regarde comme le premier protecteur de la ville, quoiqu'elle en ait encore trois autres.

Le bâtiment actuel de la cathédrale fut com-

mencé l'an 1123, aux dépens du chapitre, par un architecte, nommé Macilo, comme on le voit par une inſcription qui eſt ſur le chapiteau d'une des colonnes de l'égliſe; elle fut rétablie, achevée & embellie en 1400, par Etienne de Carrare, évêque de Padoue. Elle menaçoit ruine encore en 1524 : on y fit des reconſtructions conſidérables ſur les deſſins de Jaques Sanſovino, on les a continuées par parties aux dépens des évêques, du chapitre & des quêtes publiques juſqu'à l'année 1754, que l'égliſe a été finie; elle a été conſacrée par le cardinal Rezzonico, en 1756; la coupole a été faite d'après les deſſins de Jean Gloria, elle eſt établie ſur quatre grands arcs très-ſolides, dont la pouſſée eſt dans la direction des gros murs, liés dans les angles par quatre autres arcs plus petits, qui rendent les premiers encore plus ſolides : cette méthode eſt très-propre à aſſurer la plus vaſte coupole; on en doit l'idée à Bernard Squarcina, architecte ou *Proto* de cette cathédrale, qui eſt mort il n'y a pas long-temps.

Cette égliſe eſt grande, décorée de pilaſtres compoſites; mais ils ſont lourds & d'aſſez mauvais goût.

Dans la branche droite de la croiſée de l'égliſe eſt une Vierge du célèbre Giotto, le reſtaurateur de la peinture en Europe, mort en 1336. Pétrarque étoit poſſeſſeur de ce tableau, dans le temps qu'il étoit chanoine de cette cathédrale; & par ſon teſtament il le laiſſa, en 1374, à François de Carrara, comme un chef-d'œuvre de l'art; les dévotes regardent auſſi cette image comme miraculeuſe.

Dans la ſacriſtie eſt une collection de tableaux, où l'on voit entr'autres une Vierge du Titien, beau tableau, très-bien empâté & vigoureuſement colorié : un S. Jérôme & un S. François, de Jaques Palma le jeune, & le portrait de Pétrarque parmi ceux de pluſieurs autres chanoines.

La bibliothéque du chapitre contient beaucoup de

de manuscrits & d'éditions rares : elle fut donnée par Jaques Zeno & Pierre Foscari, évêques de Padoue, (voyez Tomasini, *Biblioth. Patav.*) Pétrarque même avoit laissé une partie de ses livres à la cathédrale.

On voit aussi dans cette église les tombeaux de plusieurs hommes célèbres, tels que Marc-Antoine Pellegrini, jurisconsulte : Jaques Dondi, surnommé *Orologio*, parce qu'il fut l'auteur d'une des premières horloges qu'on ait faites avec des roues dentées : & Charles Patin, célèbre médecin de Paris, qui étoit allé professer dans l'université de Padoue.

Le baptistère est dédié à S. Jean-Baptiste ; il est séparé de l'église, suivant l'ancien usage, que l'on remarque encore à Rome, à Florence, à Parme, à Novare, &c. on y batisoit tous les enfans par immersion, le samedi de Pâques & de la Pentecôte, à l'exception de ceux qui étoient en danger de mort, & que les curés baptisoient en particulier.

En sortant de la cathédrale, on trouve le mont de Piété, qui est d'une belle architecture.

IL SANTO, église de S. Antoine, c'est la seconde par son rang, mais la première par sa célébrité, à cause de S. Antoine de Padoue, qu'on appelle le saint par excellence, & qui fut le Taumaturge (1) de son siècle ; il naquit à Lisbonne l'an 1195 ; il entra dans l'ordre de S. François, qui commençoit à se rendre célèbre ; il prêcha en Italie avec tant de succès, il fit tant de conversions, on lui attribua tant de miracles, qu'étant mort en 1231, à l'âge de trente-six ans, il fut canonisé l'année suivante.

L'église qui lui est consacrée est un des lieux de dévotion les plus célèbres de l'Italie ; elle fut commencée en 1255 aux dépens de la ville, par Nicolas de Pise, architecte & sculpteur de réputation, & terminée en 1307.

(1) Qui fait des miracles.

Avant que d'y entrer, on voit ſur la place une ſtatue équeſtre de bronze, qui repréſente Eraſme de Narni, ſurnommé *Gattamelata*, général des troupes de Veniſe ; cet ouvrage eſt du Donatello, célèbre ſculpteur Florentin, & Vaſari en parle avec beaucoup d'éloges. On ne peut rien voir, dit-il, de plus animé, de plus fier, de plus noble, & l'on fut étonné de cet ouvrage lorſqu'il parut : il y a véritablement du mérite dans cette figure, le cheval a aſſez d'action, & l'on y trouve des choſes vraies dans les enſembles, mais peu d'élégance & peu de fineſſes dans le détail.

L'égliſe de S. Antoine eſt du vieux gothique, à-peu-près comme l'égliſe de S. Marc à Veniſe : on y voit ſix dômes dont deux compoſent la nef. Dans la chapelle du S. Sacrement, il y a des basreliefs en bronze du Donatello ; au milieu, Jéſus-Chriſt mort, qui eſt entre deux anges ; à droite un enfant qui peu de jours après ſa naiſſance, nomme & montre du doigt, par ordre du ſaint, celui qui étoit véritablement ſon père, ſauvant par ce moyen l'honneur d'une mère qui étoit injuſtement accuſée ; à gauche, la mule qui ſe met à genoux devant la ſainte hoſtie, que S. Antoine lui montre, pour convertir un hérétique. Il y a encore quatre autres anges de bronze à demi-relief, qui ſont du Donatello. Le tabernacle eſt diviſé en trois ordres d'architecture, avec des ſtatues & ornemens de bronze, des colonnes de verd antique, &c. dans la manière de Sanſovino ; on en ignore l'auteur. Le grand autel au fond du chœur eſt de Jérôme Campagna, habile ſculpteur de Vérone, élève de Sanſovino, & de Céſar Franco, architecte de Padoue.

Le martyre de Ste. Agathe, par Tiepolo, eſt dans une chapelle derrière le chœur ; c'eſt un très-beau tableau, au jugement même de M. Cochin, qui lui reproche cependant quelques petits défauts

dont les Italiens ne conviennent point. (Roſſeti, pag. 43). Le mérite de ce peintre a été fort célébré dans un poëme du P. Bettinelli, & dans l'eſſai ſur la peinture du comte Algarotti : il ſemble, dit-il, qu'on voie ſur le viſage de la ſainte la douleur des ſouffrances, & la joie d'une félicité prochaine.

La chapelle du ſaint eſt la partie principale de l'égliſe : elle fut commencée en 1352 ; la façade eſt toute en marbres fins, ſoutenue par quatre colonnes compoſites, de marbre de Carrare, & ornée de ſtatues ; dans l'intérieur on voit neuf bas-reliefs, qui repréſentent divers miracles de S. Antoine, dont les figures ſont preſque de grandeur naturelle.

Dans le premier cadre, on voit S. Antoine, qui voulant aller chercher la gloire du martyre, quitte l'habit des chanoines réguliers, pour prendre celui des Frères-Mineurs à Coïmbre ; ce bas-relief eſt d'Antoine Minello de Bardi, ſculpteur de Padoue, dont les ouvrages ont un peu de ſéchereſſe. Dans le ſecond, on voit le ſaint qui fait le ſigne de la croix, pour rappeler à la vie une femme que ſon mari avoit jetée par la fenêtre ; l'expreſſion eſt un peu dans le goût de Raphaël ; on en ignore l'auteur.

Le troiſième bas-relief eſt de Jérôme Campagna, Maffei, (tome 3. p. 192.) & M. Cochin en parlent avec beaucoup d'éloges : il repréſente le ſaint reſſuſcitant à Lisbonne un jeune homme, pour délivrer ſon père, injuſtement accuſé de l'avoir maſſacré. Cet ouvrage eſt le ſeul des neuf dont nous parlons, auquel M. Cochin ait accordé de la correction & de la beauté.

Le quatrième eſt du célèbre Sanſovino : on y voit S. Antoine reſſuſcitant une jeune fille des environs de Padoue, qui s'étoit noyée dans un foſſé. Il eſt parlé de cet ouvrage avec éloge dans la vie de Sanſovino, écrite par Vaſari, & dans les notes de monſignor Bottari.

Le cinquième eſt de Daneſe Cataneo, un des meilleurs élèves de Sanſovino : il repréſente le ſaint qui reſſuſcite un enfant ſubmergé par une tempête imprévue, dans le temps qu'il jouoit dans une barque avec d'autres enfans.

Le ſixième fut fait en 1525, par Tullio Lombardi ; c'eſt S. Antoine qui montre dans la bourſe d'un avare déjà mort, ſon cœur encore palpitant.

Dans le ſeptième, qui eſt du même artiſte, S. Antoine remet le pied d'un enfant qui ſe l'étoit coupé lui-même, pour ſe punir d'avoir donné un coup de pied à ſa mère.

Le huitième, dont on ignore l'auteur, repréſente une hiſtoire de l'hérétique Aleardino ; il jeta un verre par la fenêtre, en diſant qu'il reconnoîtroit Antoine pour un ſaint, ſi ce verre ne ſe caſſoit pas ; on voit le verre entier rompre la pierre ſur laquelle il eſt tombé, & l'hérétique ſe convertir.

Le neuvième & dernier de ſes bas-reliefs eſt d'Antonio Lombardi ; c'eſt l'enfant nouveau né que nous avons déjà vu repréſenté par le Donatello.

Au milieu de cette chapelle eſt un très-bel autel de granit, qui renferme, dans une châſſe d'argent, le corps de S. Antoine ; le tout eſt porté ſur une table de verd antique. Trois figures de bronze, qui repréſentent S. Antoine, S. Proſdocime, & S. Louis, évêque de Toulouſe, ainſi que quatre anges de bronze qui ſoutiennent des chandeliers, ſont de Tiziano Aſpetti, ſculpteur célèbre de Padoue ; les portes de bronze qui forment le deſſous de la châſſe, & celles qui ferment les marches de l'autel, ſont encore du même maître ; cet ouvrage fut achevé en 1590 : des deux côtés de l'autel s'élèvent deux groupes d'anges en marbre, qui portent des chandeliers d'argent d'un très-grand travail, & qui pèſent trois mille cent trente-quatre onces de Padoue.

Le devant d'autel eſt d'argent, & dans les gran-

des fêtes on en met un autre qui eſt enrichi de pierres précieuſes.

Il y a une lampe d'or, & vingt-quatre lampes d'argent dans la chapelle; quatorze ſous les arcades, & neuf en dehors de la chapelle, avec un très-grand luſtre; les *Ex-voto* en or & en argent y ſont accumulés de tous côtés avec la plus grande profuſion.

De l'égliſe on monte dans le chœur par trois marches, au-deſſus deſquelles on voit une baluſtrade fermée par deux portes de bronze, qui ſont de Tiziano Aſpetti, auſſi-bien que les quatre ſtatues placées aux angles de la baluſtrade, qui repréſentent la Foi, la Charité, la Tempérance, & la Force; ſous les cantories ou tribunes de la muſique, on voit à droite S. Marc & S. Luc; à gauche, S. Matthieu & S. Jean, figures en bronze de Donatello; les 12 autres bas-reliefs de brouze ſont de Vellano de Padoue, diſciple de Donatello & de Riccio : Vaſari parle de l'un & de l'autre avec éloge.

La muſique de cette égliſe eſt compoſée de quarante perſonnes, dont ſeize pour la voix, & vingt-quatre pour les inſtrumens; le célèbre Tartini en étoit encore en 1765; on citoit auſſi Antonio Vandini de Bologne, fort eſtimé pour le violon; Matteo Biſſioli de Breſſe pour le haut-bois, Valloti Piémontois, maître de chapelle, l'un des meilleurs de l'Italie; mais ils ſont morts depuis mon voyage. Quatre grands buffets d'orgue, dorés auſſi-bien que le baldaquin du grand autel, font un coup-d'œil très-majeſtueux.

Le portrait de S. Antoine que l'on voit ſur le mur du chœur à gauche, renfermé ſous une glace, paſſe pour avoir été fait d'après nature.

Au fond du chœur où l'on a bâti le nouvel autel d'ordre corinthien, orné de marbres, on voit cinq ſtatues de brouze du Donatello, faites en 1468, qui repréſentent la Vierge & les quatre protecteurs

de Padoue ; il y a auſſi des ſtatues de pierre, par Jérôme Campagna ; dans le milieu eſt une grande niche, où l'on voit un beau crucifix de bronze, du Donatello ; dans la partie extérieure qui regarde la chapelle du ſanctuaire eſt un grand cadre de marbre, où ce célèbre artiſte a repréſenté notre Sauveur dans le tombeau ; on admire les ſaintes femmes qui pleurent autour de lui.

Dans le milieu de l'égliſe, ſur le troiſième pilier à droite, eſt le monument du cardinal Bembo, célèbre par pluſieurs ouvrages, hiſtoire de Veniſe, poéſies italiennes, &c. Il étoit ſecrétaire du pape Léon X, & d'une illuſtre famille de Veniſe ; on voit ſon portrait en marbre de Carrare, par Cataneo de Carrare, diſciple de Sanſovino : Cataneo étoit à la fois ſculpteur & poëte : on a de lui *Gli amori di Marfiſa*.

Dans une niche de marbre jaune on voit le buſte d'Hélène Cornaro Puiſcopia, noble Vénitienne, qui reçut à Padoue le titre de docteur en philoſophie, & ſe rendit célèbre par ſon ſavoir ; elle eſt enterrée à Ste. Juſtine ; Burnet l'a célébrée dans ſes lettres ſur l'Italie.

Dans la cinquième chapelle à droite, qui eſt celle de S. Félix, ſont des peintures à freſque de Giacopo Avanzi ; elles ſont encore aſſez bien conſervées ; on y trouve de très-bons caractères de têtes & des vérités de nature ; mais la manière en eſt sèche.

A la cinquième chapelle à gauche, derrière le chœur, eſt la décollation de S. Jean Baptiſte, de Piazetta ; il a beaucoup d'effet, mais le S. Jean n'a pas un beau caractère ; la couleur du tableau eſt piquante ſans être vraie.

Dans le premier cloître du couvent eſt le tombeau de Gabriel Fallope, grand philoſophe & médecin célèbre, qui a donné ſon nom aux trompes de la matrice ; il étoit profeſſeur d'anatomie à Padoue, & il y mourut.

Il y a beaucoup d'autres tombeaux remarquables, ſur leſquels on pourra voir le P. Polidore : *Religioſe memorie della Chieſa del Santo* ; Tomaſini, Salomoni, & Roſſetti *deſcrizione delle pitture*, &c. On y trouve ſurtout des tombeaux de médecins, cette profeſſion ayant toujours été très-diſtinguée à Padoue.

La bibliothéque du couvent mérite d'être vue : la voûte a été peinte par Pellegrini.

SCUOLA DEL SANTO eſt une confrérie ou un oratoire qui eſt à côté de l'égliſe : on y voit ſeize freſques, dont trois, ſavoir, la quatrième à droite, la ſixième & la ſeptième à gauche ſont du Titien, & repréſentent des miracles de S. Antoine ; elles firent la réputation de ce peintre, & déterminèrent le ſénat de Veniſe à le charger des peintures de la ſalle du grand conſeil, qui ont péri par un incendie. Il y a de bonnes têtes dans ces tableaux, mais elles ſont peintes avec un peu de dureté.

Près de cette égliſe eſt le jardin de botanique, dont nous parlerons dans la ſuite.

SANTA GIUSTINA, égliſe de Bénédictins du mont Caſſin, l'une des plus ſuperbes de l'Italie ; elle eſt d'André Riccio, architecte de Padoue, & appartient à une abbaye de Bénédictins riche & ancienne. Cette égliſe eſt bâtie dans l'endroit où étoit autrefois un temple de la Concorde, & fut commencée vers l'an 1520 : elle a quatre cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur du levant au couchant, cent & huit de hauteur, cent & vingt-neuf de largeur, en y comprenant les trois nefs, & trois cent trente-deux dans la croiſée. Elle eſt bâtie en briques, mais les chapiteaux des pilaſtres ſont d'une belle pierre blanche de Vicenſe (1) ; elle eſt grande, majeſtueuſe & bien proportionnée ; la compoſition eſt d'un ſeul ordre placé ſur un piédeſtal fort bas, ce qui lui donne une proportion encore plus majeſ-

(1) Voyez la deſcription imprimée de cette égliſe.

tueuſe ; les pilaſtres ſont ioniques, un peu lourds, ainſi que leurs chapiteaux : le chœur eſt plus élevé de neuf marches que la nef, ce qui fait un bon effet. L'égliſe eſt couverte par huit coupoles, dont la plus haute a intérieurement cent ſoixante-quinze pieds ſous la voûte, & deux cent trente-deux au-dehors, en y comprenant la ſtatue de Ste. Juſtine, qui fait le couronnement ; ces coupoles éclairent avec beaucoup d'effet l'intérieur de l'édifice.

Cette égliſe eſt remarquable encore par de belles peintures : la principale eſt au fond du chœur, c'eſt le martyre de Ste. Juſtine de Padoue, par Paul Véronèſe ; tous les auteurs l'ont cité comme un des plus beaux ouvrages de ce maître ; cependant la compoſition de la gloire de ce tableau eſt confuſe, celle d'en-bas eſt médiocre ; la ſainte n'eſt point belle, les couleurs locales en ſont trop tranchantes, & le fond a totalement changé, de ſorte qu'il a perdu une grande partie de ſon accord. On trouve néanmoins des beautés de détail dans les têtes & dans les figures. Ce tableau a été gravé par Auguſtin Carrache en deux grandes feuilles, d'une manière propre à immortaliſer l'original.

Le corps de Ste. Juſtine, vierge & martyre, protectrice de Padoue & titulaire de cette égliſe, repoſe ſous l'autel du chœur.

Dans la croiſée de l'égliſe eſt le corps de S. Luc évangéliſte, qui mourut en Bithynie, mais dont le corps transféré à Conſtantinople fut enſuite apporté à Padoue : du moins la queſtion a été ainſi décidée contre les Obſervantins de Veniſe, qui prétendoient poſſéder les reliques de S. Luc dans leur égliſe de S. Giobbe : voyez *Cavaccio hiſtoriarum Cœnobii D. Juſtinæ.*

Je ne parlerai pas de beaucoup d'autres tableaux eſtimés qui ſont dans cette égliſe ; on peut voir la critique qu'en fait M. Cochin & la réponſe de M. Roſſetti, qui les juſtifie dans ſa deſcription des pein-

tures de Padoue : il ſuffit de dire qu'il y a plus de vingt autels dans cette égliſe, qui ſont tous fort riches & ornés de tableaux, parmi leſquels on diſtingue les Innocens & la Rachel. On ſe propoſe de mettre dans toutes les chapelles des ſtatues de marbre, & d'ôter les tableaux, comme on a ſubſtitué des moſaïques à ceux de S. Pierre de Rome. Les ſtalles des religieux ont été ſculptées par un François, qui y a repréſenté des hiſtoires de l'Ecriture-Sainte.

L'Aſſomption de Paul Véronèſe, qui étoit autrefois dans l'égliſe, eſt aujourd'hui dans l'appartement de l'abbé, ainſi que beaucoup d'autres tableaux du Titien, du Tintoret, de Maratte, de Solimène, &c.

Il y a quelques monumens antiques à Ste. Juſtine. C'eſt là qu'on a trouvé l'inſcription qui eſt ſous le buſte de Tite-Live dans le *Salone* de Padoue, dont nous parlerons bientot; on y a trouvé auſſi des oſſemens qu'on a cru être ceux de Tite-Live même. Voyez à ce ſujet *Pignoria*, *page* 222, *Orſati Monumenta*, *page* 27.

Albert in Muſſato, gentilhomme de Padoue, poëte, hiſtorien & orateur très-célèbre, fut enterré dans cette égliſe, & on voit encore une inſcription à ſon honneur dans le cloître des religieux; il mourut en 1329. Le marquis Maffei dans la préface du Théâtre Italien, & Facciolati (*Faſti Gymnaſii Patavini*, I. 16) regardent Muſſato comme le reſtaurateur des lettres en Italie; il remit en vigueur la bonne latinité, qui depuis ſix cent ans étoit tombée dans la barbarie, & reçut la couronne de laurier, comme grand poëte, des mains de l'évêque de Padoue, & d'Albert duc de Saxe. Nous parlerons plus bas de J. F. Muſſato.

Gui Pencirole, célèbre juriſconſulte, eſt auſſi enterré à Ste. Juſtine, auſſi-bien qu'Hélène Cornaro Piſcopia, dont le monument eſt à S. Antoine, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

La bibliothéque du couvent eſt très-belle, ſoit par la beauté du vaiſſeau & de la menuiſerie, ſoit par la quantité des beaux & bons livres qu'on y a raſſemblés. On a fait l'acquiſition de la bibliothéque du marquis Poleni, un des plus ſavans hommes de l'Italie dans la phyſique & les mathématiques; elle a coûté ſeize mille livres, & contient une collection fort complète, & qui avoit été difficile à former; j'y ai vu des livres qu'on ne trouve preſque plus, comme la *machina celeſtis* d'Hévelius, l'analyſe de Harriot, & certains ouvrages du célèbre Dominique Caſſini.

La grande place qui eſt devant Ste. Juſtine s'appelle *Prato della Valle*; elle eſt regardée comme un lieu conſacré par le martyre d'une multitude de chrétiens. Les auteurs nationaux, Cavaccio, Pignoria, Portenari, Orſato, Ongarello, diſent qu'il y avoit très-anciennement ſur cette place un théâtre, où l'on repréſentoit des tragédies, ſpécialement dans des jeux qui ſe célébroient tous les trente ans, & auxquels on ſe rendoit de tous côtés: Tacite en fait mention: *Thraſea Patavii, unde ortus erat, ludis cæſticis à Trojano Antenore inſtitutis habitu tragico cecinerat. Ann. XVI.* 12.

On lit dans un ancien manuſcrit qu'en 1243 pour la fête de Pâques, on donna ſur le *Prato della Valle* une repréſentation des ſouffrances & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt. Ces ſortes de ſpectacles ne furent uſités en Toſcane que vers l'an 1273, & en France vers 1398. Voyez les notes d'Apoſtolo Zeno ſur la bibliothéque Italienne de Fontanini. C'eſt à ce ſujet que Voltaire, dans un recueil publié en 1764, dit que nous imitâmes ces repréſentations des Italiens de qui nous tenons tout, & que nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts. Voyez les tablettes dramatiques & l'hiſtoire du théâtre François.

On voit encore par un décret de la ville, daté de

1257, qu'on faiſoit chaque année une courſe de chevaux le 12 de Juin, & qu'on donnoit pour premier prix douze bras d'écarlate; c'étoit après avoir été délivré du tyran Ezelin, & en mémoire de cette heureuſe délivrance. Ces courſes de chevaux ont été enſuite imitées dans toute l'Italie. C'eſt auſſi ſur cette place, une des plus vaſtes qu'on puiſſe voir, que ſe tiennent les grandes foires de Padoue, qui commencent le 12 Juin & le 6 Octobre. On y a fait en 1775 une iſle environnée d'un canal, avec quatre ponts; au milieu eſt un amphithéâtre avec un périſtile & des boutiques pour la foire; les bords ſeront ornés de ſtatues des hommes célèbres du pays. Le ſpectacle de cette place étoit admirable, ſurtout dans l'illumination que l'on fit en 1782 au paſſage du pape, qui logea pendant trois jours à Ste. Juſtine.

Les trois égliſes dont je viens de donner une petite deſcription ſont les plus conſidérables de Padoue; il ne me reſte qu'à donner une notice de celles qui ont quelque choſe de remarquable: je ſuivrai pour cela l'ordre alphabétique de la deſcription italienne de Roſſetti.

S. AUGUSTIN, égliſe des Dominicains; on y voit une annonciation, de Jaques Palma, & des tombeaux de deux princes Carrara, ſeigneurs de Padoue, avec une belle inſcription compoſée par Pétrarque. Cette égliſe eſt bâtie dans l'endroit où étoit autrefois, ſuivant une ancienne tradition, le temple de Junon, auquel on ſuſpendit les proues des vaiſſeaux pris ſur l'ennemi, dans le combat dont parle Tite-Live (Dec. I. Liv. X.). On croit auſſi que c'étoit en face de ce temple, qu'on faiſoit chaque année la naumachie ou le combat naval dont parle auſſi le même auteur, en réjouiſſance de cette ancienne victoire.

S. ANNUNZIATA, *nell' Arena*, eſt ainſi appelée à cauſe d'un ancien amphithéâtre qui étoit dans la grande place qu'on voit devant le palais Foſcari;

il y a dans cette égliſe des hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament, peintes à freſque en 1306, par Giotto. Ce peintre qui eut la gloire d'être après Cimabué, le précurſeur de Michel-Ange & de Raphaël, étoit de Florence, & s'appeloit Augelo di Bondone, d'où l'on a fait Angelotto, & enfin Giotto; il étoit très-lié avec le Dante, qui dit dans ſon Purgatoire, que la réputation de Giotto paſſe celle de Cimabué.

Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido
Si' che la fama di colui oſcura.

On croit même que l'imagination hardie du poëte fourniſſoit au peintre des idées ſingulières, que l'on voit dans quelques parties de ſes ouvrages, comme dans ſon Enfer.

S. BENOIT, égliſe d'Olivétans: la bibliothéque du couvent fut formée par le Taſſe, qui paſſa quelque temps dans cette maiſon avec Don Oddi, qui en étoit abbé; il lui faiſoit lire ſa Jéruſalem délivrée, à meſure qu'il la compoſoit, de même qu'à pluſieurs autres gens de lettres, dont parle Fontanini dans ſa bibliothéque italienne.

Vis-à-vis de cette égliſe, après avoir paſſé le pont, on voit ſous l'arc des anciens murs la figure de Fracaſtor en bronze; elle eſt de Cavino de Padoue, célèbre pour les médailles, qu'il imitoit de l'antique de manière à tromper les connoiſſeurs; on en conſerve à Ste. Geneviève de Paris. L'autre figure eſt celle d'un noble Vénitien, nommé André Navagero, poëte célèbre.

CA'DIDIO, hôpital pour les enfans-trouvés: il y a dans l'égliſe une aſſomption de Palme le jeune. C'eſt dans les fondemens de cette maiſon qu'on trouva, en 1274, des oſſemens dans un cercueil de cyprès qui étoit renfermé dans un autre de plomb; on les a placés ſous le nom d'Antenor, contre

l'égliſe de S. Laurent ; ce tombeau étoit accompagné de beaucoup de médailles d'or & d'argent. L'épée qui étoit dans le cercueil, & ſur laquelle il y avoit des vers latins, d'un ſiècle barbare, a prouvé que ce n'étoit point là le tombeau d'Antenor. Voyez *Facciolatti faſti Gymnaſii Patav. parte I, pag.* 7.

SCUOLA DEL CARMINE, égliſe de confrérie : le tableau du grand autel eſt une Vierge du Titien ; il y a auſſi une Viſitation du même maître. Près de-là eſt le *Torrione di Ezzelino*, ancienne tour du tyran Ezelin.

SANTA CROCE, paroiſſe où il y a une Aſſomption du Tintoret. Dans la même rue, il y a une maiſon bâtie par Palladio, la ſeule qui ſoit à Padoue.

BEATA ELENA Enſelmini, couvent de religieuſes de S. François de Sales ; elles demeuroient à un mille de la ville hors la porte de Codalunga, dans un couvent appelé d'Arcella Vecchia, dont S. François poſa la première pierre. Il ne reſte de l'ancien couvent qu'une petite chapelle appelée S. Antonino, où l'on montre derrière l'autel une ſtatue de S. Antoine, placée à l'endroit même où il eſt mort ; le couvent fut démoli au temps de la ligue de Cambrai en 1509, pour faire l'eſplanade.

BREMITANI, égliſe des Auguſtins ; le fond du chœur fut peint à freſque par Guariento, de Padoue, peintre qui étoit célèbre vers l'an 1360. Au maître autel eſt un tableau de Ludovico Fiumicelli Trivigiano, repréſentant la Vierge & l'enfant Jéſus ; on voit au-bas du tableau S. Antoine de Padoue, pluſieurs autres ſaints & un doge qui tient en main la figure de la ville qu'il met ſous ſa protection ; la Vierge eſt belle, ainſi que l'enfant Jéſus ; ces figures ſont vigoureuſes de couleur ; le général du tableau eſt un peu trop rouge de tons, & ſingulièrement compoſé.

A la chapelle de la croiſée à droite, des freſques

d'André Mantegna : ces peintures ſont maniérées & d'un goût gothique ; mais il y a des vérités de nature, & même une bonne perſpective dans l'architecture des fonds.

Le mauſolée de Mantova, grand juriſconſulte, fut fait par Bartolommeo Ammanati, de Florence, élève de Sanſovino ; il étoit à la fois ſculpteur, peintre & architecte de mérite. Il y a de lui un géant & un bel arc dans les jardins qui ſont près de la maiſon Mantova.

On voit dans la même égliſe le tombeau d'Antoine Valiſnieri, un des plus grands phyſiciens qu'il y ait eu, médecin célèbre, & profeſſeur de médecine dans l'univerſité de Padoue. L'autel de la ſacriſtie eſt orné par un S. Jean-Baptiſte, du Guide ; c'eſt le ſeul tableau de ce maître qu'il y ait à Padoue, on en fait le plus grand cas, quoique M. Cochin n'en faſſe pas mention ; il eſt compoſé dans une très-bonne attitude & fin de deſſin, mais un peu rouge de couleur.

S. GAETANO, égliſe de Théatins, de l'architecture de Scamozzi : on y voit une Purification, de Palme le jeune ; une Annonciation, du même : ſur l'autel de la petite chapelle du S. Sépulcre, on voit une Notre-Dame de Pitié, du Titien. Derrière l'autel eſt une repréſentation du S. Sépulcre, au-deſſus duquel eſt une Réſurrection, par le jeune Palme. S. Simon & S. Jude ſont auſſi de la même main ; la voûte eſt peinte à freſque par un François, que je crois être Subleiras : il y a peu de mérite dans la compoſition en général, mais les figures priſes en particulier ſont bien penſées, & il y en a de très-bien exécutées ; la couleur en eſt cependant crue.

LA MADDALENA, égliſe de Hiéronimites ; ce couvent a été changé en une école vétérinaire. On voit dans l'égliſe une Vierge, de Paul Véronèſe, un S. Jérôme, un S. Pierre de Piſe, du même

maître ; il a peint à fresque dans le cloître en face de la porte de la rue, une apparition de Jésus-Christ à la Magdelaine. C'est dans la même église qu'est enseveli Jean-François Mussato, qui fut un des fondateurs de l'académie Delia & de celle des Ricovrati ; il n'a publié que quelques poësies grecques dans les recueils de son temps, mais il étoit regardé comme un homme extraordinaire par sa science & sa vertu. L'académie lui a élevé une statue dans le *Prato della Valle*.

SAN-MICHELE, église paroissiale ; à la droite du vestibule qui conduit à la porte latérale, on voit les portraits de quelques-uns des anciens Carrares, seigneurs de Padoue, & les funérailles de la Vierge, où sont peintes quatre figures de spectateurs, qu'on assure être les véritables portraits du Dante, de Boccace, de Pétrarque, & de Pierre d'Albano.

Le SÉMINAIRE, dans la rue appelée *Vanzo*, fut formé par le bienheureux Barbarigo, cardinal & évêque de Padoue, mort en 1697 : il y établit une belle bibliothéque, & une imprimerie qui y subsiste encore ; l'on y a exécuté des ouvrages considérables, même dans les langues orientales, tels que l'Alcoran de Maraccius, &c. il y fonda des maîtres en tout genre. On y voit dans l'église une fameuse descente de croix, du Bassan, faite en 1574, dont parle M. d'Argenville dans ses vies des peintres ; mais ce tableau a été retouché.

CHAPITRE IX.

Descriptions des palais de Padoue.

IL SALONE, ou la salle d'audience, est le bâtiment le plus singulier de Padoue, & c'est aussi la plus grande salle qu'il y ait au monde ; elle a

trois cent pieds de long, de l'eſt à l'oueſt, & cent pieds de large, ſans autre ſoutien que les murs, dans leſquels ſont placés quatre-ving-dix gros pilaſtres. La hauteur eſt de cent pieds en dedans. Ce grand édifice fut commencé l'an 1172 par Pierre de Cozzo, le même qui fit le fameux aqueduc & la grande tour près de Ségovie en Eſpagne; le 17 Août 1756, un ouragan terrible renverſa la voûte, elle fut refaite avec le ſecours du ſénat de Veniſe, ſous la direction d'un très-habile artiſte, nommé Barthelemi Ferracina, qui y a fait une grande méridienne.

On a peint dans la ſalle les douze ſignes du zodiaque, & d'autres conſtellations, les planètes, les mois, les ſaiſons: les apôtres y ſont placés, chacun vers le ſigne du zodiaque le plus approchant de ſa fête. Il y a encore beaucoup d'autres ſujets de piété; une partie de ces peintures fut faite vers 1312 par Giotto; elles ont été reſtaurées en 1762, par François Zanoni, d'une manière aſſez reſſemblante à l'original.

On voit dans cette ſalle un monument qui fut élevé à l'honneur de Tite-Live en 1547; l'ancienne inſcription qu'on y voit a paſſé long-temps pour être relative à cet hiſtorien: mais elle a été faite plutôt pour un affranchi de Livia, quatrième fille de Tite-Live. Voyez *Orſato Marmi eruditi*. La tête antique ſuppoſée de Tite-Live, fut donnée à la ville par Alexandre Baſſano, célèbre antiquaire de Padoue; les ſix vers latins qui y ſont gravés ſur le bronze, ſont de Lazare Bonamico, autrefois profeſſeur de l'univerſité de Padoue. Il y a aux deux côtés de ce monument deux petites ſtatues de bronze, qui repréſentent Minerve & l'Eternité; au-deſſous ſont repréſentés le Tibre & la Brenta, & dans le milieu la louve qui allaite Remus & Romulus.

Près de-là eſt le buſte de Sperone Speroni, noble

de

de Padoue philoſophe, orateur & poëte, exécuté en marbre de Carrare.

On y voit auſſi le buſte de la marquiſe *Lugrezia Dondi Orologia*, femme de *Pio Ena*, *March. de gli Obizzi*: elle ſuccomba le 16 Novembre 1654. ſous les coups d'un amant furieux qui ne put parvenir à la ſeduire, & la ville de Padoue a fait ériger ce monument en 1661, à la gloire d'une ſi chaſte héroïne, digne concitoyenne de *Bianca de' Roſſi*, qui ſe laiſſa tuer ſur le tombeau de ſon mari, plutôt que de ſe rendre aux vœux du tyran Ezelin. L'hiſtoire de celle-ci eſt peinte à freſque dans la ſalle du conſeil, qui eſt ſur la *Piazza de' Signori*.

La pierre d'opprobre, où les perſonnes inſolvables vont ſe faire déclarer telles, pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de leurs créanciers, eſt placée dans le ſalon que nous décrivons.

Au-deſſus des quatre portes en dehors on voit quatre buſtes de marbre de Tite-Live, de F. Alberto, de Paul, juriſconſulte, & de Pierre d'Albano, tous les quatre de Padoue. Le dernier fut célèbre pour le grec, la philoſophie, la médecine, les mathématiques, la peinture; le comte Jean-Marie Mazzuchelli a écrit ſa vie, & il en parle encore dans le premier volume de ſon grand ouvrage, intitulé: *Scrittori Italiani*.

PALAZZO DEL PODESTA, renferme des peintures eſtimées, entr'autres un grand tableau de Palme le jeune, on voit le Sauveur entre l'abondance & la juſtice, qui bénit la ville de Padoue, aſſiſté des quatre ſaints protecteurs de cette ville; un autre de Varotari, où eſt repréſentée l'alliance de Pie V & du roi d'Eſpagne avec la république de Veniſe, ſous le doge Mocenigo. Il y a une terraſſe au ſecond étage, ornée d'un ordre dorique, qu'on dit être de Palladio; mais M. Temanza, célèbre architecte, a jugé qu'elle étoit de Falconetto. Près de-là eſt une tour, qui depuis pluſieurs ſiècles eſt

ſenſiblement inclinée ; cela n'a pas empêché qu'on n'y ait fait une coupole fort peſante.

PALAZZO DEL CAPITANIO, ſitué ſur la *Piazza de' Signori*, étoit la maiſon des Carrares ; on y a bâti une façade régulière avec deux ordres de pilaſtres l'un ſur l'autre, commencée en 1599 par Falconetto : Vaſari en parle avec éloge ; cependant l'architecture n'en paroît pas belle : la tour qui eſt au-deſſus de la porte renferme une ancienne horloge qui marque le lieu du ſoleil, les jours du mois, & les phaſes de la lune, elle fut faite en 1428 par Novello Orinolajo : on a cru que cette horloge avoit fait donner à la maiſon Dondi le ſurnom d'*Orologio ;* mais il y a des ſavans qui penſent que c'eſt une horloge plus ancienne, faite par Jacques Dondi en 1344, ſous Ubertin de Carrare, & qu'il plaça dans cette maiſon, près de la cathédrale ; on a une idée de ce fait dans les vers latins gravés ſur ſon tombeau dans le mur extérieur du baptiſtère : quoiqu'il en ſoit, il y eut enſuite à Padoue un autre mathématicien, nommé Jean Dondi, qui fit une machine pour repréſenter le cours des planètes ; elle fut long-temps à Pavie dans la bibliothéque des Viſconti, juſqu'à ce que l'empereur Charles V la fit tranſporter en Eſpagne en 1529. Dondi étoit profeſſeur à Padoue ; mais Jean Galéas Viſconti l'attira dans l'univerſité de Pavie, l'employa enſuite auprès de l'empereur, & lui donna des terres dans le Milanez. On voit dans le teſtament de Pétrarque, mort en 1374, une mention honorable de ce Jean Dondi, qui eſt appelé le premier aſtronome de ſon temps ; Pétrarque dit qu'il a reçu le ſurnom d'*Orologio*, à cauſe d'une machine merveilleuſe qui repréſente les mouvemens des planètes, & que le vulgaire croit être une horloge : & il lui laiſſe cinquante ducats d'or, pour l'achat d'une bague qu'il le prioit de porter en mémoire de lui.

La bibliothéque publique de Padoue donne ſur

une cour du même palais ; elle eſt dans la ſalle des Géans, ainſi nommée à cauſe des portraits en grand de divers empereurs ou héros, peints à freſque par Domenico Campagnola, & que l'on met à Padoue preſque de pair avec les freſques du Titien.

LOGGIA, ſalle du conſeil de ville, eſt un bâtiment ſitué ſur la même place *de' Signori*; la façade eſt compoſée des neuf arcs, ſoutenus par ſix colonnes & quatre pilaſtres de marbre d'ordre corinthien, ou plutôt d'une eſpèce de compoſite qui n'eſt pas trop beau. Elle fut commencée en 1494, ſuivant le modèle d'Annibal Caſſano, gentilhomme de Padoue, qui étoit auſſi très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité. Les murs de la ſalle où ſe reſſemble le conſeil de ville ſont ornés par les hiſtoires des hommes ou des femmes illuſtres de Padoue, peintes à freſque par Antoine Torre, peintre de Vérone. Il y a ſous le portique une boîte de dénonciation ſecrète, ſemblable à celles du palais ducal à Veniſe.

Le reſte de la place eſt environné de maiſons particulières fort communes, avec des piliers bas & informes, portant des arcades qui ſont devant les boutiques, & ſous leſquelles on peut aller à couvert.

Près du pont de S. Laurent, on voit une arche d'un pont antique dans la cave d'une maiſon particulière. L'inſcription a donné lieu à une diſſertation.

Je paſſe ſous ſilence, pour ne pas rendre trop volumineux ce volume, pluſieurs maiſons particulières de Padoue, où il y a des choſes remarquables pour les antiquités ou pour les arts ; on les trouvera indiquées dans l'ouvrage de Roſſetti.

CHAPITRE X.

De l'univerſité & de l'état des lettres à Padoue.

IL BO, eſt le nom qu'on donne au bâtiment de l'univerſité ; cet édifice eſt d'une architecture grande & majeſtueuſe ; la façade eſt ornée de quatre colonnes doriques cannelées ; la cour eſt environnée d'un grand portique à deux étages, de l'architecture de Sanſovino, quoiqu'on le trouve encore au commencement du recueil des *Inedita* de Palladio.

Le nom de *Bo*, ſuivant Salmon, vient du chiffre ſoixante, qu'on a pris pour deux lettres par corruption ; il y avoit en effet ſoixante chaires dans cette univerſité : d'autres diſent que ce nom vient d'une ancienne hôtellerie, qui avoit pour enſeigne le bœuf.

L'univerſité de Padoue eſt une des plus anciennes & des plus célèbres qu'il y ait eu ; elle ſubſiſtoit déjà avant que l'empereur Fréderic y tranſportât celle de Bologne en 1223 : les profeſſeurs étoient dans la plus grande conſidération, & les nobles ſe faiſoient honneur d'entrer dans leur corps ; les étudians étoient la partie la plus conſidérable de la ville, & même dans les ſiècles les plus barbares, on y accouroit de tous les pays ; on y a vu juſqu'à dix-huit mille étudians, & il n'y en a pas cinq cent actuellement. On peut voir l'hiſtoire qu'en a donné Facciolati dans ſes *Faſti Gymnaſii Patavini*, de même que Scardeone, *Uomini illuſtri di Padova* : Tomaſini, *Gymn. Patav. Zabarella illuſtrium Patavinorum.* Les Vénitiens, les Grecs, & même les Turcs y envoyoient leurs élèves étudier en médecine. Les profeſſeurs ont depuis douze cent quatre-vingt juſqu'à huit mille cinq cent livres de rente, &

il y en a de très-habiles : les ſupérieurs ſont trois Sénateurs Vénitiens, ſous le titre de *Riformatori dello ſtudio di Padova.*

Le théâtre anatomique fut élevé en 1594. Il eſt petit & peu commode ; le profeſſeur en 1765 étoit le célèbre Morgagni, l'un des plus illuſtres médecins de l'Europe, dont les ouvrages ont été raſſemblés en cinq volumes *in-folio*, en 1764. Nous en avons parlé à l'article de Forli : M. Caldani lui a ſuccédé.

La ſalle de phyſique expérimentale fut établie au mois de Novembre 1740, par le marquis Poleni : il y a raſſemblé une ample collection de machines de toute eſpèce, faites en France, en Angleterre, en Hollande, ſous les yeux des meilleurs phyſiciens ; pluſieurs ont été imaginées ou perfectionnées par Poleni lui-même, & je ne connois guère de plus beau cabinet de phyſique : le profeſſeur en 1765 étoit le P. Gian Alberto Colombo, Bénédictin de la congrégation du mont Caſſin : actuellement c'eſt M. le comte Stratico.

Le ſénat de Veniſe fournit l'argent néceſſaire pour l'augmentation de ce cabinet, auſſi-bien que pour les frais du théâtre anatomique.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, où l'on fait des leçons publiques, vient originairement du célèbre Valliſnieri, père du dernier profeſſeur ; mais il s'augmente chaque jour. On peut voir une partie de ce qu'il contient dans l'ouvrage de Facciolati. On eſtime ſpécialement dans ce cabinet la belle ſuite de foſſiles, ſurtout des poiſſons & des feuilles renfermées dans des pétrifications.

Le jardin de botanique, *Orto de' ſimplici*, eſt auſſi une dépendance de l'univerſité, & c'eſt ici l'endroit d'en parler, quoiqu'il ſoit dans un quartier différent. Il fut formé en 1545 par la république de Veniſe, à la ſollicitation de Daniel Barbaro & de François Bonafède. Il eſt ſitué entre les belles égliſes de S.

Antoine & de Ste. Juſtine ; on y entre par une avenue agréable, dans laquelle eſt la maiſon du profeſſeur à gauche, & celle du jardinier à droite : à côté de la première eſt un petit jardin pour les plantes exotiques, avec des ſerres chaudes : à côté de la ſeconde eſt un boſquet agréable, ou *Arboretum*, compoſé d'arbres de toute eſpèce ; ils ont été rangés dans le plus bel ordre par les ſoins de M. Marſili, qui en eſt profeſſeur.

Ce jardin eſt beau, bien diſtribué, & ſur un deſſin agréable ; il eſt de figure ovale, environné d'un mur qui ſe termine par une baluſtrade, avec quatre grandes portes aux extrémités de deux allées principales, qui ſe coupent à angles droits. Les quatre parterres ſont diviſés en cinq cent petits eſpaces, diſtribués en forme d'étoiles & de roſes, & il y en a encore autant dans les ſegmens qui ſont vers la circonférence du cercle : tout cela eſt garni de plantes, rangées ſuivant la méthode botanique du profeſſeur. Outre les deux allées principales qui ſervent à la promenade, il y en a une autre qui tourne entre les quatre quarrés & les ſegmens. Dans l'interſection des deux allées on voit une fontaine principale, & pluſieurs autres diſtribuées çà & là pour l'utilité & l'ornement du jardin, où il y a une eau courante qui eſt fort utile à la culture des plantes.

Au-deſſus de la baluſtrade qui environne le jardin, on a placé les buſtes de Salomon & de Dioſcoride ; enſuite ceux de Proſper Alpin, de Fabius Colonna & de Pontedera, botaniſtes de la première réputation, qui ont profeſſé ſucceſſivement à Padoue.

M. Marſili, qui eſt le profeſſeur actuel, eſt un botaniſte habile qui a voyagé en France, en Angleterre, & herboriſé dans différens climats : notre célèbre Juſſieu en faiſoit cas ; il a une très-belle collection de livres de botanique, & un herbier

conſidérable ; il a ſuccédé à Pontedera, qui étoit un des grands botaniſtes de ce ſiècle.

On voyoit dans ce jardin le *papyrus* de Sicile, qui avoit ſix pieds & demi de hauteur ; la *bignonia* à quatre feuilles ; le *ketmia ſinenſis fructu ſubrotundo*, l'arbre puant, ou petit *anona* ; l'*acacia jalibriſen* ; le *pſoralea glanduloſa*, le plus bel azedarac que l'on connut, & pluſieurs autres plantes fort rares.

M. Arduini profeſſeur d'agriculture, qui a publié des diſſertations de botanique, a dans un autre endroit un emplacement de quinze arpens pour faire des expériences.

Depuis quelques années le ſénat de Veniſe a fait dans l'univerſité de Padoue d'autres établiſſemens utiles.

1°. L'obſervatoire, *Specola*, bâti en 1769 ſous la direction de M. l'abbé Toaldo ; il a coûté douze mille ſequins. Il y a un mural de Ramſden de ſept pieds & demi de rayon. On s'eſt ſervi d'une tour d'Ezelin, ce qui a donné lieu à M. Boſcovich de faire ce diſtique :

Quæ quondam infernas Turris ducebat ad umbras
Nunc Venetum auſpiciis pandit ad aſtra viam.

2°. Le laboratoire de chymie très-bien fourni, & dirigé par le comte Carburi.

3°. Le cabinet pour l'école d'accouchemens, le plus beau de l'Italie ; M. le profeſſeur Calza, Bolonois, en eſt le directeur.

4°. Une école vétérinaire : le profeſſeur eſt M. Orus de Parme, élève de l'école royale vétérinaire de Paris.

Padoue a toujours été célèbre par le grand nombre de gens de lettres qui y ont pris naiſſance, ou que le ſénat de Veniſe a pris ſoin d'y attirer pour l'honneur de cette univerſité. Parmi les premiers on compte Tite-Live, dont Pollion diſoit, au rapport de Quintilien, *Livius ſapit Patavinitatem* :

Dondi, Pierre d'Albano, Albertin Muſſato, Orſati, Brunaci; pluſieurs hiſtoriens, & une foule de grands juriſconſultes & de médecins célèbres.

Parmi les étrangers on y a vu Pétrarque, Galilée, Bernoulli, Montanari, Herman, Veſale, Acquapendente, Veslingius, Sigonius, Robortellus, Ferrari, Valliſnieri, Guglielmini, Ramazzini, Morgagni, &c. Chriſtophe Colomb y avoit étudié la navigation & la géographie.

Dès l'an 1540 il ſe forma une académie à Padoue ſous le nom d'*Infiammati*, dont l'emblême étoit un Hercule ſur ſon bûcher, avec cette deviſe: *Arſo il mortale, al ciel n'andra l'eterno*; les beaux eſprits d'Italie s'y firent aſſocier. Depuis ce temps-là on a compté, ſuivant M. l'abbé Gennari, vingt autres académies à Padoue: voici les plus connues.

L'académie des *Ricovrati* (Réfugiés) fut établie en 1599 par Fréderic Cornaro, qui fut enſuite cardinal; l'emblême étoit l'antre des Naïades, où Uliſſe ſe réfugia, (Odyſſ. L. XIII.) dans laquelle il y avoit deux entrées, & la deviſe tirée de Boëtius étoit *Bipatens animis azilum*. Galilée illuſtra cette académie; & la république de Veniſe vient d'en faire une académie des ſciences.

Celle des *Delii* fut établie en 1608 pour les exercices militaires, manége, eſcrime, mathématiques. Elle a pour deviſe l'iſle de Délos avec ce mot, *nunc tandem immota*; elle ſubſiſte encore: elle eſt compoſée de ſoixante gentilshommes de la plus ancienne nobleſſe de Padoue.

On voit dans la ſalle de cette académie les portraits de ceux qui l'établirent: Duodo capitaine de Padoue, le marquis del Monte général de l'infanterie Vénitienne, Jean-François Muſſato gentilhomme de Padoue, très-éloquent & très-eſtimé pour ſon ſavoir.

Il y a un ouvrage qui contient un cours de ſciences qu'on y cultivoit, c'étoient principalement les mathématiques.

L'académie des *Orditi*, (ourdis) établie vers le même temps, avoit pour emblême un ourdiſſoir, avec cette deviſe de Virgile : *Formavimus orſum* (1). Elle dura peu, mais on l'a reſſuſcitée en 1740 ; & pendant une dixaine d'années pluſieurs perſonnes diſtinguées en prenoient le titre ; il en eſt parlé dans Moreri & autres écrivains modernes.

Le ſénat a fondé depuis quelques années une *Académie des ſciences, belles-lettres & arts*, compoſée de vingt-quatre penſionnaires, douze aſſociés libres, vingt-quatre élèves, ſeize aſſociés de l'Etat de Veniſe, & vingt-quatre étrangers, outre les honoraires.

Je vais citer d'abord les ſavans que j'ai connus à Padoue en 1765, après quoi je parlerai de ceux qui ſe ſont fait connoître depuis cette époque.

J'ai cité le célèbre Morgagni.

L'abbé Jacques Facciolati, qui vers 1760 profeſſoit encore à Padoue, paſſoit alors pour un des plus grands humaniſtes de l'Italie ; ſon dictionnaire eſt un ouvrage claſſique : il a donné les faſtes de l'univerſité de Padoue ; il eſt mort au mois de Septembre 1766, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Le P. Stellini, Somaſque, étoit profeſſeur en morale ; on a de lui un livre très-eſtimé *de ortu & progreſſu morum*, & pluſieurs bonnes diſſertations de morale. On vient d'imprimer ſes leçons en quatre beaux volumes *in*-4°. & ſes mélanges en ſept vol. *in*-8°.

Le P. Colombo & M. Stratico étoient profeſſeurs en mathématiques. M. le comte Rinaldi étoit connu pour un habile mathématicien, ainſi que M. l'abbé Suzzi, mort depuis pluſieurs années.

Gian-Antonio Volpi étoit très-bon poëte ; il a écrit en latin d'un très-bon ſtyle.

L'abbé Melchior Ceſarotti, poëte, écrivain cé-

(1) *Atque ut Araneoli tenuem formavimus orſum.* Virg. Culex.

lèbre, connu par ſes traductions de Démoſthène & d'Oſſina ; il étoit profeſſeur en grec.

Le P. Daniel Farlatti étoit Jéſuite ; il a écrit ſur les antiquités ſacrées : nous avons de lui *Hiſtoria Illyrici ſacri*, dont il a paru trois vol. in-folio.

Le P. Lucchi, Franciſcain, qui étoit profeſſeur en hiſtoire-ſainte, a donné des ouvrages de critique & d'érudition ; le P. Leoni auſſi Franciſcain étoit profeſſeur en théologie.

Le P. Valſecchi, Dominicain, étoit profeſſeur en théologie ; il publia en 1767 un ouvrage intitulé *de' Fondamenti della Religione*, *in*-4°. qui a eu une très-grande réputation ; il y en a nne traduction latine, & un Dominicain de la Minerve à Rome en promettoit une traduction françoiſe. Il y a auſſi un ouvrage du même auteur intitulé : *la Religion victorieuſe*, publié en 1776 ; on les a réimprimés pluſieurs fois.

Voici actuellement les profeſſeurs en exercice les plus diſtingués, & les ſavans dont il y a des ouvrages imprimés.

M. Joſeph Toaldo, prévôt de l'égliſe de la Ste. Trinité, membre du collége de théologie & de philoſophie, profeſſeur en aſtronomie, géographie & météorologie, & aſſocié des plus célèbres académies de l'Europe, eſt connu par un excellent ouvrage *della vera influenza degli aſtri*, imprimé en 1770 & 1781 par la découverte du ſaros météorologique ou de la période de dix-huit ans, qui ſemble ramener les années pluvieuſes, du moins ſuivant les obſervations faites en Italie, *Journal de phyſique*, tome XXI, p. 176. Il y a traduit en italien l'abrégé d'aſtronomie de la Lande, il a donné des obſervations aſtronomiques, & il publie chaque année des obſervations météorologiques, faites avec autant d'intelligence que de ſoin.

M. l'abbé Chiminello, neveu de M. Toaldo & ſon adjoint à l'obſervatoire, a déjà remporté un

prix à Manheim, conjointément avec ſon oncle ſur la météorologie.

Les profeſſeurs en mathématiques ſont M. le comte Stratico, qui a traduit l'architecture navale du célèbre Euler, & qui a donné quelques mémoires de mathématiques; M. l'abbé Nicolaï, dont il y a auſſi des pièces eſtimées, M. l'abbé Marinelli.

M. l'abbé Coi a écrit ſur les rivières du pays.

M. l'abbé Foſtis, célèbre naturaliſte de l'académie de Padoue, a donné un ouvrage intitulé: *Saggio d'oſſervazioni ſopra l'iſola di Cherſo ed Oſſero, in Venezia* 1781. Il avoit publié déjà en 1774 un ouvrage très-curieux, intitulé: *Viaggio in Dalmazia*, avec l'hiſtoire des Morlaques. Feu M. Jean Louriche a fait quelques obſervations critiques en 1776 ſur ce voyage.

M. l'abbé Fortis a donné beaucoup d'autres ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle; c'eſt lui qui a fait connoître, en 1784, une mine de ſalpêtre dans la Pouille. Nous en avons parlé dans le cours de notre voyage.

M. le marquis Orologio a écrit ſur les *Colles Euganei*, montagnes voiſines de Padoue.

Le docteur Vianello demeure actuellement à Chiozza; il a obſervé les inſectes lumineux de la mer.

Le P. Barbarigo, Somaſque, a publié un abrégé de phyſique.

Le profeſſeur de chimie eſt M. le comte Carburi, de Céphalonie, frère de celui qui eſt à Paris, & dont un autre frère s'étoit fait connoître par le tranſport du bloc immenſe de granit qui eſt à Pétersbourg, où il ſert de baſe au monument de Pierre le grand.

M. Marſili, profeſſeur de botanique, a donné des ouvrages ſur cette ſcience, & M. Arduini, profeſſeur d'agriculture, de bonnes obſervations.

M. Caldani & M. Bertoſſi, profeſſeurs de médecine, ont publié de bonnes inſtitutions.

M. le comte de Piombiolo, professeur de médecine, a écrit *de aëre Patavino*, & M. Pisoni, *de medecina Patavina.*

M. Dalla Bona, professeur de médecine, est né à Vérone, on a de lui un excellent traité du scorbut imprimé à Vérone en 1761, *in*-4°. & plusieurs dissertations.

M. Bonioli & M. Sograffi, professeurs de chirurgie, ont donné tous deux de bons ouvrages dans leur partie.

Le P. Contini, Théatin, professeur d'histoire ecclésiastique, est un écrivain connu.

M. le chanoine Schiavetti, professeur de métaphysique, a donné des ouvrages d'une latinité élégante.

M. l'abbé Lavagnoli, professeur de logique, est aussi un écrivain élégant.

Un des plus savans antiquaires de l'Italie & des plus habiles dans la connoissance des inscriptions, est M. le comte Polcastro, de l'académie de Padoue, & établi dans cette ville; il descend de Sertorio Orsato, si célèbre dans cette partie; il a publié en sa faveur un ouvrage intitulé : *Apologia in difesa del cavaliere conte Sertorio Orsato, contra le censure dell' autore del museo Veronese : in Padova*, 1752, *in*-4°. Voici encore des livres publiés par M. de Polcastro : *Romanarum inscriptionum fasciculus, cum explicatione. Patavii*, 1774, *in* 8°. *Notizia della scoperta fatta in Padova d'un ponte antico, con una Romana iscrizione. In Padova*, 1773, *in*-4°. Il y a encore de lui d'autres ouvrages sur les antiquités.

M. Pappafava, noble Vénitien, descendu de l'illustre & malheureuse maison des Carrara, a donné, vers 1780, une dissertation historique & critique sur les Carrara & Pappafava; c'est un ouvrage plein de recherches & d'érudition en deux cent trente-une pages *in*-4°. avec un arbre généa-

logique à la fin, & dédié à M. le comte Fréderic della Torre, ſans date, ni nom d'imprimeur.

L'abbé Sibiliati, profeſſeur de belles-lettres, eſt un écrivain diſtingué.

M. l'abbé Bileſimo, conſulteur de la république, homme très-ſavant, eſt profeſſeur émérite.

L'hiſtoriographe de l'univerſité, eſt M. l'abbé dalle Laſte, écrivain latin, très-élégant, dont nous avons parlé à l'article de Veniſe.

M. l'abbé Gennari eſt connu par divers ouvrages d'érudition.

M. l'abbé Gaudenzi, eſt un bon littérateur.

En 1781, on a imprimé auſſi à Padoue un ouvrage en 2 vol. *in*-8°. du P. Pianzola, très-commode pour apprendre à la fois, le latin, le grec vulgaire & le turc, intitulé : *Dizionario, grammatiche, e dialoghi, per apprendere le lingue italiana, latina, greca volgare e turca, il tutto diſteſo in duo tomi in carattere latino*, dal P. M. *Bernardino Pianzola, eſprovinciale ed eſprefetto delle miſſioni d'Oriente, de' Minori conventuali. In Padova*, à San Lorenzo, 1781.

Nous avons dit que la muſique eſt très-bien cultivée à Padoue : la ſalle de théâtre eſt aſſez jolie ; on y arrive par de beaux eſcaliers de pierre ; ſa forme eſt celle d'un ovale qui s'élargit un peu vers les extrémités ; elle a cinq rangs de vingt-neuf loges chacun, qui ſeroient beaucoup mieux ſi elles ne faiſoient pas ſaillie les unes ſur les autres. Il y a dans le parterre deux cent cinquante ſiéges qui ſe ferment à cadenas, & les loges ſe ferment avec des volets ; les décorations ſont de Jean Gloria. La ſalle eſt précédée par une chambre de Ridotto, ou eſpèce de ſalon de jeu. Il y a dans la ville opéra & comédie pendant l'hiver, & pendant l'été opéra ſeulement. Le théâtre eſt très-fréquenté, ainſi que le ſalon d'aſſemblée qui eſt au théâtre, pendant la foire qui ſe tient vers le milieu de Juin pour la fête de S. Antoine, & qui dure trois ſemaines d'une

manière très-brillante ; on fait alors des courſes de chevaux, & le concours eſt conſidérable.

Il y a encore à Padoue un théâtre appelé *Teatro obizzo*, parce qu'il appartient à la famille des Obizzi, il eſt près de l'évêché, & on le préfère pour l'harmonie au grand théâtre ; on y joue dans le carnaval & dans l'automne.

On ne peut guère parler de muſique, ſans citer le célèbre Joſeph Tartini, qui a été long-temps le premier violon de l'Europe ; on l'appeloit en Italie *il maeſtro delle nazioni*, ſoit pour le violon, ſoit pour la compoſition ; M. Pagin qui a brillé à Paris, étoit allé à Padoue exprès pour ſe former avec lui. Tartini a donné un traité des principes & des régles de la compoſition, où il y a d'excellentes choſes, & un ſyſtême ingénieux que Jean-Jaques Rouſſeau, dans ſon dictionnaire de muſique, élève beaucoup au-deſſus de celui de la baſſe fondamentale, & de la génération harmonique de Rameau.

Tartini naquit en 1692 à Pirano en Iſtrie ; ſon père l'ayant enfermé à cauſe d'une inclination qui ne convenoit pas à ſa famille, il s'amuſoit à jouer des inſtrumens pour charmer l'ennui de ſa captivité ; il reconnut ainſi par haſard le talent & la facilité qu'il avoit pour la muſique : ce fut à Aſſiſe & à Ancône qu'il exerça enſuite ſes talens ; & depuis 1722, il eſt demeuré attaché à l'égliſe de Padoue juſqu'à ſa mort.

Perſonne n'a mis plus d'eſprit & de feu dans ſes compoſitions que Tartini ; il me raconta un trait qui prouve bien à quel point ſon imagination étoit embraſée par le génie de la compoſition.

« Une nuit, en 1713, me dit-il, je rêvois que » j'avois fait un pacte, & que le diable étoit à » mon ſervice ; tout me réuſſiſſoit à ſouhait : mes » volontés étoient toujours prévenues, & mes déſirs » toujours ſurpaſſés par les ſervices de mon nou- » veau domeſtique ; j'imaginai de lui donner mon

» violon pour voir s'il parviendroit encore à me » jouer de beaux airs : mais quel fut mon éton- » nement, lorſque j'entendis une ſonate ſi ſingu- » lière & ſi belle, exécutée avec tant de ſupério- » rité & d'intelligence, que je n'avois même rien » conçu qui pût entrer en parallèle. J'éprouvois » tant de ſurpriſe, de raviſſement, de plaiſir, que » j'en perdois la reſpiration : je fus réveillé par » cette violente ſenſation ; je pris à l'inſtant mon » violon, eſpérant de retrouver une partie de ce » que je venois d'entendre ; mais ce fut en vain : » la pièce que je compoſai pour lors eſt à la » vérité la meilleure que j'aie jamais faite, & je » l'appelle encore la ſonate du diable ; mais elle » eſt ſi fort au-deſſous de ce qui m'avoit frappé, » que j'euſſe briſé mon violon, & abandonné pour » toujours la muſique, ſi j'euſſe été en état de » m'en paſſer ».

Il y avoit auſſi à Padoue un artiſte étonnant dans le genre des machines, il s'appeloit Barthelemi Ferracino, ou Ferracini ; il étoit né à Solagna près de Baſſano en 1692 ; le premier indice qu'il donna de ſes talens fut une machine qu'il imagina pour s'éviter la peine de faire tourner la meule, & de ſcier des planches pour ſon père ; il ne s'étoit jamais appliqué à rendre raiſon de ce qu'il inventoit, & ſemblable au célèbre Zabaglia, il alloit toujours au but ſans s'en douter, par la route la plus ingénieuſe & la plus ſimple ; c'eſt lui qui fit l'horloge de S. Marc à Veniſe, qui dirigea la voûte du ſallon immenſe de Padoue ; il fit un pont près de Baſſano. Semblable à Rennequin, qui avoit fait la machine de Marly, dans le dernier ſiècle, Ferracini conſtruiſit, en 1749, une machine qui élève l'eau à trente-cinq pieds par le moyen de pluſieurs vis d'Archimède, & qui a réuſſi contre l'eſpérance des gens de l'art ; en conſéquence on y a mis une inſcription à ſon honneur : cette machine

eſt dans une maiſon du procurateur Belegno à Baſſano ſur la Brenta. Cet homme ſingulier demeuroit ordinairement à Padoue, mais il alloit auſſi travailler de côté & d'autre, ſuivant qu'il étoit appelé pour des ouvrages de différente eſpèce : Rome n'a eu que Zabaglia, & nous n'avions à Paris que Loriot, à oppoſer à un génie auſſi décidé par la nature pour la méchanique. On a imprimé un recueil des inventions de Ferracino : il en a été parlé dans la Gazette littéraire. Il eſt mort en 1777 ; M. Verci de Baſſano a écrit ſa vie. On a mis une épitaphe ſur ſon tombeau à Solagna, & on lui a élevé un monument à Baſſano.

Le commerce de Padoue étoit renommé parmi les anciens : cette ville fourniſſoit à Rome des étoffes, des habits de toute eſpèce, des tapiſſeries, & d'autres marchandiſes précieuſes, comme nous l'apprennent Strabon & Pline. Martial en parle auſſi comme d'une choſe très-connue.

Vellera cùm ſumant Patavinæ multa trilices,
Et pingues tunicas ſerra ſecare poteſt.
Epig. L. XIV.

Il y a dans le parloir des chanoineſſes de Saint Pierre, une inſcription ancienne, ſur laquelle le Père Salomoni a donné des éclairciſſemens (*Inſcr. Patav.* p. 120) : elle fait voir que le corps des marchands de laine étoit déjà floriſſant à Padoue ſous le règne d'Auguſte ; les Carrares rétablirent ce corps en lui donnant des prérogatives, & le droit même d'élire un magiſtrat pour régler tout ce qui appartenoit à cet art. La république de Veniſe y apporte encore la même attention, elle a récompenſé François Sberti, fabricant de draps, qui s'eſt diſtingué par la qualité de ſes ouvrages & par une exportation conſidérable. Auſſi Padoue eſt-elle renommée en Italie pour la draperie : on y fait ſupérieurement les bas & des bonnets de poil de

de caſtor, en noir & en blanc; il eſt peu de voyageurs, qui paſſant dans le pays, ne veuillent en remporter. La laine de Padoue eſt la plus eſtimée après celle d'Eſpagne.

Le pied de Padoue eſt de quinze cent quatre-vingt-un dixièmes de lignes du pied de Paris, ou treize pouces deux lignes & un dixième (1), ſuivant une comparaiſon exacte faite par M. Toaldo; celui de Veniſe quinze cent quarante dixièmes, ou un pied & dix lignes, & celui de Treviſo dix-huit cent trente dixième de ligne, un ſix, ou quinze pouces trois lignes & ſix centièmes; nous parlerons ailleurs de ceux de Vicenſe & de Vérone.

Le bras de Padoue eſt de deux ſortes: *Braccio à Lana*, qui eſt de trois mille & une ligne, ou vingt-cinq pouces & un dixième de ligne.

Braccio da Seta, de deux mille huit cent quinze lignes, ou deux pieds moins ſix lignes & demie.

Pour la meſure des terres, on emploie une perche de ſix pieds; l'on appelle *Tavola* une perche quarrée, & *Campo* une ſurface de huit cent quarante perches quarrées, à Veniſe, à Padoue, à Vicenſe & à Treviſo; en employant reſpectivement pour chaque pays le pied qui eſt d'uſage. Pour meſurer les diſtances, ainſi que les murailles & les édifices, on ſe ſert du pas, *paſſo*, de cinq pieds; ainſi le mille de Padoue, qui fait mille pas, revient à neuf cent quinze toiſes de Paris.

Pour meſurer le bois à brûler, on ſe ſert d'un pas de quatre pieds du pays; & l'on appelle *Paſſetto di legno* un cube de quatre pieds en tout ſens.

Il y a deux ſortes de poids à Padoue, la *libra groſſa* & la *libra ſottile*; l'une & l'autre ſe diviſe en douze onces. La première ſert à peſer les comeſtibles naturels, non artificiels; la livre légère ſert

(1) C'eſt par erreur que M. Criſtiani (pag. 79.) le fait de quinze pouces neuf lignes.

à peſer le pain, les pâtes, la ſoie, la laine, le fil, les drogues; mais pour la médecine on ſe ſert de la *libra ſottile* de Veniſe.

M. l'abbé Cerato, profeſſeur d'architecture, & M. Toaldo, profeſſeur d'aſtronomie, ont comparé les poids originaux des deux livres de Padoue avec la livre des orfévres de Veniſe, qui contient dix-ſept cent vingt-huit carats, & ils ont trouvé les livres de Padoue de deux mille trois cent quarante-ſix & ſeize cent trente-huit de ces mêmes carats: la livre des orfévres ſe diviſe en douze onces, l'once en cent quarante-quatre carats, le carat en quatre grains. M. Toaldo m'a de plus envoyé des modèles exacts de chacune de ces livres, & M. Tillet les a peſées à Paris avec ſoin; la *libra ſottile* qui pèſe ſix mille cinq cent cinquante-deux grains du poids des orfévres, faits à Paris onze once un demi gros & quatorze grains, ou ſix mille trois cent quatre-vingt-ſix grains. La *libra groſſa*, qui pèſe neuf mille trois cent quatre-vingt-quatre *grani d'orefice*, fait à Paris quinze onces ſept gros & ſix grains, ou neuf mille cent cinquante grains, ce qui diffère de quatre grains de la quantité trouvée par M. Toaldo pour le rapport de deux livres de Padoue; cela diffère beaucoup de ce que M. Tillet avoit donné (*mém. de l'ac.* 1767. p. 406.); mais la livre *dell' orefice* s'accorde aſſez bien avec le marc des orfévres que donne M. Tillet, car il en réſulte pour la livre ſix mille ſept cent quarante-cinq grains.

Voici donc les deux livres de Padoue, comparées avec la livre des orfévres de Veniſe, & avec celle de France.

		Grains de France.	Grains de Veniſe.
Libra del orefice	1728.	6740.	6912.
Libra groſſa	2346.	9150.	9384.
Libra ſottile	1638.	6386.	6552.

(1) Suivant M. Tillet, la livre groſſe eſt de neuf mille cent

La livre de France eſt de neuf mille deux cent ſeize grains.

Le ſequin de Veniſe peſant ſeize carats, & trois grains & demi, il faut trente-neuf ſequins & un grain & demi pour faire la première livre ; il faut quatre-vingt-dix-ſept ſequins & quatre grains & demi, pour faire la ſeconde.

Un pied cube d'eau de puits, meſuré de Padoue, pèſe quatre-vingt-dix-huit livres groſſes & un tiers quatre onces & cent quarante-quatre carats, tandis qu'un pied cube de France pèſe ſoixante-huit livres, huit onces & deux tiers de Paris. Ainſi la livre groſſe de Padoue eſt à celle de Paris comme quatre-vingt onces & trois cinquièmes eſt à quatre-vingt-dix-huit & deux cinquièmes, ou preſque comme quinze eſt à ſeize : cent petites livres de Padoue font cent & douze petites livres & demi de Veniſe, *libre ſottili*.

Cent livres groſſes de Padoue font cent & deux livres groſſes de Veniſe.

Le *ſtaio*, qui eſt la meſure du bled à Padoue, pèſe quarante-quatre livres groſſes, qui font à-peu-près quarante-une livres de Paris : c'eſt un cylindre qui a de diamètre treize pouces quatre lignes & un quart de France, & de hauteur dix pouces ſix lignes. Il ſe diviſe en *quarte* & la *quarta* en *quartaroli*.

Le *ſacco* contient quatre *ſtaia* à Padoue & à Vicenſe, mais trois ſeulement à Veniſe, Treviſo, & Poleſine.

Le ſac de bled à Padoue pèſe cent ſoixante-ſeize livres groſſes de Veniſe, ou cent quatre-vingt-dix livres poids de marc.

Le *mojo* ou *moggio*, meſure idéale dont on parle dans le commerce, eſt de douze *ſtaia*, ou de cinq cent vingt-huit livres groſſes ; le prix moyen du

quatre-vingt-cinq grains de France, & la livre légère de cinq mille huit cent quarante-ſix ; mais il y avoit ſans doute erreur dans les mémoires qu'on lui avoit envoyés.

bled eſt de ſoixante-huit livres neuf ſols de Veniſe le muid. (M. Toaldo, *Giornale*, 1784, p. 71.)

La *botta*, meſure de vin à Padoue, ſe diviſe en douze *maſtelli*, le *maſtello* en ſoixante & douze *inguiſtare*, ou *boccie*. Une *inguiſtare* d'eau de puits pèſe deux liv. groſſes & cinquante carats & demi ou deux cent & deux grains; le *ſecchio* vaut dix *inguiſtare*, & le tonneau quatre-vingt *ſecchi*.

CHAPITRE XI.

Environs de Padoue; deſcription de Vicenſe.

LES environs de Padoue renferment divers objets de curioſité; tels que les bains d'Abano (1), la Chartreuſe, les couvens de Praglia & de Monte-Ortone, & ſurtout le palais Obizzi à Cataio.

M. l'abbé Farſetti étoit auſſi occupé à embellir une maiſon à Sala, qui eſt à trois lieues au nord-eſt de Padoue, où il s'étoit retiré pour s'occuper d'hiſtoire naturelle & d'agriculture; il y fit venir des arbres de tous les pays, de la vigne de Bourgogne avec un vigneron, & de la terre même où elle croît, pour eſſayer s'il étoit poſſible d'avoir du vin de Bourgogne en Italie; il y a de beaux berceaux de citronniers ſur leſquels on bâtit une ſerre pendant l'hiver, des ananas, des plantes exotiques; des boſquets charmans, & des curioſités d'agriculture & de phyſique; par exemple, un jaſmin greffé ſur un oranger, tous les deux très-bien venus; le pêcher, le figuier, la vigne, greffés ſur des orangers, lui ont donné des fruits pour la plupart; enfin, il mettoit dans ce nouveau genre d'occupa-

(1) Claudien a donné une deſcription intéreſſante des bains d'Abano, qui étoient célèbres dans le temps de Tibère; il y a eu un ouvrage à ce ſujet.

tion autant de dépenſe & d'ardeur qu'il en avoit mis quelques années auparavant dans la peinture & les antiquités, lorſqu'il faiſoit la collection dont nous avons parlé au commencement de ce volume.

La maiſon du ſénateur Angelo Quirini, à Altichiero, une petite lieue au nord de Padoue, n'eſt pas ſi grande, mais d'un goût plus recherché, & digne de curioſité, ainſi que celui qui l'habite.

Il y a après d'Abano, à ſept milles au midi de Padoue, une montagne, où l'on voit des colonnes priſmatiques de baſalte, on l'appelle *Monte-roſſo*, nous en parlerons à la ſuite de Vicenſe.

ARQUA, village à quatre lieues au S. S. O. de Padoue du côté d'Eſte, eſt remarquable par le tombeau de Pétrarque, qui y mourut en 1374, jouiſſant de la plus grande réputation, & comblé des plus grands honneurs que jamais poëte ait reçus du ſon vivant.

Après cette digreſſion nous allons reprendre la route de Padoue à Vicenſe, que nous avions interrompue. De Padoue à Arſleſica, ou Sleſega, il y a une poſte ou huit milles; de Sleſega à Vicenſe, une poſte de dix milles. On paie quinze paules par couple de chevaux, & ſept & demi par bidet, à moins qu'on n'ait un ordre comme nous l'avons dit. Lorſque l'on eſt à une lieue de Vicenſe, on paſſe la Teſina ſur un beau pont de pierre, bâti par Palladio.

VICENZA, Vicenſe, en latin, *Vicentia*, eſt une ville d'environ trente mille habitans, ſituée à quinze lieues de Veniſe, du côté du couchant; elle fut fondée, ou du moins agrandie & peuplée par les Gaulois Sénonois, trois cent quatre-vingt douze ans avant Jéſus-Chriſt, auſſi-bien que Vérone, & tomba comme elle ſous la puiſſance des Romains; il en eſt parlé dans Cicéron (1). A l'arrivée des

(1) *Vicentini me & M. Brutum præcipue obſervant; his ne*

Goths, cette ville fut saccagée par Attila; soumise ensuite aux Lombards, puis aux rois d'Italie; mais elle secoua le joug, & forma pendant quelque temps une république particulière. Elle fut brûlée par l'empereur Fréderic II, dans le temps qu'il faisoit la guerre au pape Grégoire IX en 1236, guerre cruelle dont l'empereur fut la victime, & qui donna naissance aux longues divisions des Gibelins & des Guelfes.

Les Carrares de Padoue, les Scaligers de Vérone, les Viscouti de Milan, possédèrent Vicense successivement; enfin lassée comme tant d'autres villes des divisions intestines & des tyrannies particulières, elle se donna aux Vénitiens en 1404, sous la garantie de ses lois, de son gouvernement, & de ses priviléges, dont elle jouit encore à quelques égards. L'empereur Maximilien la prit en 1509, mais il la rendit aux Vénitiens en 1516. Voyez *Marzari*, *storia Vicentina*, & *Pagliarino*, qui a publié aussi une histoire de Vicense.

Il est difficile de donner une évaluation de l'étendue de Vicense, parce qu'elle a une figure irrégulière; mais elle a plus d'une lieue de tour; elle est environnée d'une double muraille, mais l'ancienne entre dans les maisons, & la seconde ne suffiroit pas pour la mettre en état de défense.

La ville est traversée par deux rivières, *Bachiglione* & *Retone*; ce sont des espèces de torrens, qui la désolent par des inondations. Il y a six ponts, l'un desquels, appelé le pont *delle Barche*, est remarquable par sa grandeur, & forme un bel arc. Il y a sur les parapets une balustrade de marbre à-peu-près dans le genre de celle qui est dans la cour du Luxembourg à Paris. La grandeur de ce pont

---

quam patiare injuriam fieri in Senatu vernarum causa à te peto; causam habent optimam; Officium in Rempublicam summum. Cic. Lib. 9. ad Br. Ep. 19.

faiſoit dire à un plaiſant : Achetez une rivière ou vendez ce pont.

Les bâtimens particuliers de Vicenſe ſont plus remarquables que les égliſes. Le célèbre architecte Palladio, mort en 1580, qui étoit né dans cette ville, y a déployé ſes talens d'une manière brillante. Vincent Scamozzi, ſon contemporain & ſon rival, célèbre par ſes écrits comme par ſes édifices, ſe diſtingua également à Vicenſe ; & les jeunes architectes devroient ſéjourner dans cette ville pour y étudier la pureté du ſtyle & la juſteſſe des proportions.

Il y a près de vingt maiſons décorées qui paſſent à Vicenſe pour être de Palladio ; elles n'en ſont pas toutes, mais il y a eu des imitateurs diſtingués. Je commencerai par le théâtre de Palladio, qui eſt le plus célèbre édifice de Vicenſe, & le chef-d'œuvre de ce fameux architecte.

TEATRO OLIMPICO, théâtre ainſi appelé du nom de l'académie Olympique ; ce fut l'une des plus anciennes de l'Italie, puiſqu'on lit dans un ancien manuſcrit de Vicenſe, qu'en 1568, la maiſon de l'archidiacre Porto avoit été louée pour les aſſemblées des académiciens Olympiques.

Ce théâtre eſt ſitué vers la place de l'Iſola, dans un grand bâtiment, où l'on entre par pluſieurs rues ; il eſt dans la forme des théâtres anciens ; les modernes ne l'ont point imitée : elle auroit cependant des avantages pour le ſpectacle, & il ſemble que M. Cochin l'ait penſé de même, par un projet de théâtre qu'il donna en 1765, à l'occaſion de la reconſtruction de l'opéra de Paris, qui avoit été brûlé en 1763 ; ſon plan approche beaucoup de celui du théâtre de Vicenſe.

Le Proſcenium, ou l'avant-ſcène, a ſoixante-dix-huit pieds & demi de largeur, vingt-un de profondeur, il repréſente l'entrée d'une ville. On voit un arc de triomphe à l'honneur d'Hercule ; les ſtatues

& les bas-reliefs ſont relatifs à ce héros. Il y a ſept eſpèces de rues qui partent du fond du théâtre, & aboutiſſent dans l'avant-ſcène; l'ouverture principale a treize pieds dix ponces; les autres, ſix pieds ſept pouces; on apperçoit dans ces différentes avenues des maiſons, des temples, des forêts en relief, ou en perſpective; & tout eſt diſtribué d'une manière très-propre aux tragédies. Les décorations ſont de Scamozzi. La façade du théâtre, au-delà de l'avant-ſcène, eſt décorée de deux ordres de colonnes corinthiennes, ſurmontés d'un attique, avec des niches & des ſtatues en très-grand nombre; le premier ordre a vingt pieds de hauteur, le ſecond en a ſeize, l'attique a neuf pieds & demi.

Le parterre eſt environné par quatorze rangs de gradins en face du théâtre, qui forment les places des ſpectateurs, ou la Scalinata. Ces gradins ſont diſpoſés ſur une demi-ellipſe, dont le grand axe eſt parallèle à la face du théâtre, ainſi qu'étoient les théâtres anciens, ſuivant les deſcriptions de Vitruve, & de Daniel Barbaro: ils occupent un eſpace de vingt-trois pieds & demi de profondeur: le rang inférieur des gradins a environ quatre-vingt pieds dans le contour de ſon demi-ovale, & le rang ſupérieur a cent quarante pieds. Au-deſſus du dernier rang eſt une tribune décorée, qui règne tout autour, dont les colonnes ont quatorze pieds & demi, y compris l'entablement. Le grand diamètre intérieur de la ſalle a cent & deux pieds, & celui du bas des gradins au niveau de l'orcheſtre, a cinquante-ſix pieds; la profondeur eſt de quarante pieds y compris les gradins & de dix-ſept & demi, au bas des gradins: on élève le parquet à la hauteur du théâtre, pour en faire une ſalle de bal. La hauteur totale eſt de cinquante-deux pieds au-deſſus du pavé.

On voit dans cette ſalle un grand nombre de ſtatues faites par Vittoria & Marinali; elles ſont d'une pâte ou d'une eſpèce de ſtuc extrêmement

dur ; toute la façade du théâtre, & toute la colonnade qui eſt au-deſſus des gradins de la ſalle, en ſont ornées.

Les académiciens Olympiques, en faiſant conſtruire ce théâtre, avoient pour objet de donner une idée des ſpectacles anciens ; ils y jouoient eux-mêmes des pièces de Sophocle & d'Euripide, traduites en vers italiens : on y repréſenta auſſi la Sophonisbe du Triſſino, tragédie, où pour la première fois, l'on voit les trois unités. Aujourd'hui l'on y joue rarement ; on y tient les aſſemblées publiques de l'académie, dont les ſalles ſont contiguës.

Ce théâtre fut fait en 1584, comme on le voit par l'inſcription qui eſt au-deſſus de l'avant-ſcène : *Virtuti ac genio, Olympicorum academia theatrum hoc à fundamentis erexit, anno* 1584, *Palladio, Architt.* Il y a des auteurs qui diſent qu'il fut commencé le 23 Mai 1580. Palladio étant mort le 19 Août 1580, n'eut point le plaiſir de le voir finir, mais ce fut ſur ſes deſſins & ſur ſes plans qu'on en continua la conſtruction. J'ai vu des connoiſſeurs qui regardoient cet ouvrage comme la plus belle architecture moderne de l'Italie (1).

Parmi les palais de Vicenſe, il faut d'abord compter les deux palais publics : la *Ragione*, ou *Palazzo della Raggion*, eſt celui où ſe rend la juſtice ; il eſt ſitué ſur la place des ſeigneurs ; c'eſt un grand & bel édifice de Palladio, où il y a deux portiques l'un ſur l'autre, décorés d'ordres doriques & ioni-

(1) On peut voir au ſujet de ce théâtre *Temanza*, dans la vie de Palladio, *Il Foreſtiere inſtruito delle coſe di Vicenza*, Scamozzi, 1761, *in*-4. Description du théâtre de Vicenſe, par M. Patte. A Paris, chez Gueffier, rue de la Harpe, 1780. Eſſai ſur l'architecture théâtrale, par M. Patte, 1782. On le trouve dans la collection des plans de théâtres, par M. Dumont. Dans ce dernier ouvrage, le plan du théâtre de Vicenſe n'eſt point exact ; mais il eſt gravé en cinq planches *in-folio*, dans la dernière édition des œuvres de Palladio, donnée par M. Bertolli Scamozzi en quatre volumes. Il y en aura un cinquième pour les deſſins des antiquités, qui furent faites par Palladio.

ques. La ſalle eſt grande, mais elle n'eſt pas belle; c'eſt-là que les plaideurs ſe raſſemblent, comme dans la grand-ſalle du palais à Paris.

Sur la porte de la ſalle du conſeil, eſt un grand tableau de Jacob Baſſan repréſentant deux recteurs aux pieds de la Ste. Vierge, bien coloriés, mais bizarrement compoſés.

Sur une des faces de la place, vis-à-vis le palais public, eſt le *Palazzo del Capitanio*, qui eſt d'un ordre compoſite, de Palladio.

Un peu plus loin, ſur la même ligne, eſt le mont de Piété, où l'on prête pour treize mois à quatre & un ſixième pour cent d'intérêt; il y a dans le même lieu une fondation conſidérable pour des aumônes, & une bibliothéque publique; l'eſcalier en eſt très-beau; l'architecture eſt maigre, elle eſt de Giacomo Borella; on en peut voir la deſcription, comme de beaucoup d'autres palais de Vicenſe, dans le *Foreſtiere iſtruito* que j'ai déjà cité.

La place de l'Iſola, auprès de laquelle les deux rivières s'uniſſent, eſt vaſte & environnée de maiſons ordinaires; mais on y remarque un beau palais des comtes Chiericati; il eſt de Palladio, & d'une étendue immenſe: le premier ordre forme un périſtile de colonnes doriques ſans piédeſtaux, qui poſent ſur un ſimple ſoubaſſement; le ſecond ordre eſt décoré de colonnes ioniques; elles ſont engagées dans les croiſées qui forment le principal corps de bâtiment, mais elles ſont iſolées dans les deux loges ou pavillons qui ſont de chaque côté.

Les autres palais principaux, décorés par le célèbre Palladio, ſont les ſuivans: *Valmarana Triſon; Conte Porto Barbaran; Tiene mori*, celui-ci n'eſt pas entièrement fini; *Triſſino di ponte ſuro*, *Orazio Porto*; *Conte Schio*, ci-devant *Monti*. Il y a auſſi la *Caſa di Palladio*. Le palais des comtes Orazio Trento, & de Triſſino Baſton, ſont de Scamozzi; le ſecond eſt le plus magnifique de tous, de même que celui

de *Tiene del Caſtello.* On ignore de qui eſt le palais Caldogno, ainſi que le palais du comte *Valmanaro del Giardino*; on le déſigne ainſi à cauſe d'un très-beau jardin qu'il y a dans ſon palais.

Je pourrois citer beaucoup d'autres maiſons qui ſont très-belles; pluſieurs ne ſont point achevées, ſurtout dans les environs; Palladio avoit tellement donné aux Vicentins le goût de bâtir, qu'il ruina, par ce moyen, pluſieurs familles: on diſoit qu'il ne les aimoit pas, & que c'étoit par malice qu'il avoit trouvé le moyen de ſe venger d'eux, en leur faiſant faire de ces folies ruineuſes: on remarque, par exemple, la maiſon du comte Julio Porto, actuellement habitée par Trivilli, marchand de ſoie, c'eſt la cinquième partie d'un palais, dont Palladio avoit donné les deſſins, & qui eût été immenſe; il n'y a que deux croiſées, décorées de trois colonnes engagées, d'ordre compoſite, qui poſent ſur un piédeſtal ſervant de ſoubaſſement; il n'a point été fini, faute d'argent.

On compte plus de ſoixante égliſes à Vicenſe, mais elles ne renferment que peu d'objets de curioſité, ſi l'on en excepte les ſuivantes.

LA CATHÉDRALE. On y voit une vaſte tribune, ou élévation du rond point, qui fait fort bien; elle fut décorée à l'occaſion du concile de Trente, qui devoit s'y aſſembler: le pavé du chœur eſt en compartimens. D'ailleurs, cette égliſe eſt gothique, il n'y a point de bas-côtés; au-deſſous du chœur eſt une égliſe ſouterraine.

SANTA CORONA, égliſe des Dominicains, dans la chapelle du fond des bas-côtés à gauche, on voit une adoration des Mages, de Paul Véronèſe, bien compoſée, peinte avec une grande fraîcheur, & une belle fineſſe de tons: on diroit que ce tableau vient d'être fait. Il y a de riches draperies qui ſont vraies; la Vierge eſt belle, quoiqu'elle n'ait pas aſſez de nobleſſe. Le peintre a tenu ſes figures

trop ſur le bord de la toile de ſon tableau, ce qui en rapproche le premier plan, & nuit à ſon effet.

Au troiſième autel à gauche, S. Antonin, archevêque de Florence, diſtribuant l'aumône aux pauvres, tableau de Léandre Baſſan, bien compoſé, mais dont l'effet n'eſt pas piquant; les plans ſont correctement obſervés, la couleur en eſt un peu dure, & le point de vue trop haut.

On conſerve dans cette égliſe une épine de la couronne de Jéſus-Chriſt, dont S. Louis fit préſent à un évêque de Vicenſe.

Dans le chœur de l'égliſe de S. Laurent, le mauſolée de Léonard Porto; il eſt décoré de colonnes d'ordre ionique; la compoſition en eſt très-ſimple & bien exécutée.

A S. Roch, il y a un tableau du Baſſan, & un de Zelotti, qui étoit du temps & du pays de Véronèſe.

Dans l'égliſe de S. Michel, à la chapelle au fond des bas-côtés à gauche, S. Auguſtin qui guérit des peſtiférés, tableau du Tintoret: il eſt traité d'une couleur aſſez claire, & il n'eſt pas mal compoſé, mais la perſpective aërienne pourroit y être mieux obſervée: ce n'eſt pas un des meilleurs ouvrages de ce maître.

On ne voit à Vicenſe que de légers reſtes d'antiquités: dans les jardins des Pigaſetta, ou Battiſtelli, les ruines d'un théâtre qu'on croit avoir été bâti du temps d'Auguſte; un reſte du palais impérial qui en étoit proche; une partie de l'aqueduc qui y portoit les eaux, dont on voit trois arcs au village de Lobia; une ſtatue d'Iphigénie en marbre grec, qui eſt aux Dominicains; un chapiteau de colonne qui ſert de bénitier à S. Thomas, & un morceau de colonne cannelée qui eſt ſur la place Gualdi.

J'ai vu avec plaiſir une grande manufacture de ſoie, qui étoit établie depuis quelques années à

Vicenſe, & qu'on appelle *Negozio di Franceſchini*, où travailloient plus de quinze cent perſonnes : l'auteur qui eſt un homme intelligent, a ſu tirer parti d'un ruiſſeau de la façon la plus ingénieuſe : tous ſes dévidoirs & ſes moulins ſont diſpoſés de manière à employer le moins de bras qu'il eſt poſſible ; je crois que Vaucanſon, mort en 1782, qui a fait de ſi belles choſes à Aubenas, eut trouvé encore des idées ingénieuſes dans la manufacture de Vicenſe. On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de ſoie qui ſe répandent en Italie & en Allemagne.

On fait auſſi à Vicenſe des fleurs artificielles très-eſtimées, ſurtout les petites plantes herbacées, dans le couvent de Ste. Marie la Neuve, & dans celui des *Convertite*.

Il y a une grande foire qui commence le 15 Mai, & qui ſe tient principalement dans la place de Vicenſe.

La ville a le privilége d'être gouvernée par la nobleſſe du pays, diviſée en deux corps, *Collegio de' Dottori*, & *Conſiglio*, qui choiſiſſent les juges & les chefs de la ville, & qui décident toutes les cauſes ſans appel. Auſſi la nobleſſe de Vicenſe eſt-elle riche & en grande conſidération : on dit en Italie, *Conti di Vicenza*, *Marcheſi di Mantova*.

Le podeſtà, qui eſt nommé par la république de Veniſe, préſide au conſulat & au conſeil ; c'eſt un juge civil ; les particuliers ſont les maîtres de le prendre pour juge, à la place des magiſtrats ordinaires, mais c'eſt à la charge de l'appel à Veniſe : les ſentences de mort doivent être ſoumiſes à la réviſion du conſeil des dix à Veniſe. Le capitanio a dans ſon département le militaire & l'adminiſtration économique, ainſi que dans les autres villes de l'Etat de Veniſe.

Les habitans de Vicenſe paſſent pour être un peu vindicatifs & ſauvages, le voiſinage des mon-

tagnes entretient naturellement un peu cet ancien caractère de férocité, que les diviſions, les guerres, les trahiſons, formèrent pendant pluſieurs ſiècles en Italie : on comptoit qu'il y avoit eu en 1765 plus de trois cent meurtres ou aſſaſſinats dans le territoire de Vicenſe, qui ne renferme pas deux cent mille habitans ; auſſi avoit-on fait paſſer en proverbe les aſſaſſins de Vicenſe : l'on dit du côté de Vérone, *Vicentini Cani e Gatti* ou *Mangia Gatti*, & les Vicentins répondent pour faire la rime, *Veroneſi Mezzomatti*.

Les femmes ſont jolies à Vicenſe, & elles ont un beau teint. Les contadines ou villageoiſes ont bonne grâce : elles portent ordinairement des chapeaux de paille ; mais quelques unes ont leurs cheveux treſſés avec des rubans & roulés derrière la tête ; elles mettent communément une roſe ou un œillet à leurs cheveux avec la branche, d'une manière fort galante, ſurtout vers Padoue.

Parmi les gens de lettres qui étoient à Vicenſe, on diſtinguoit le comte Jean Leoni Montanari, mathématicien, qui eſt mort, ainſi que le comte Louis Barbieri, métaphyſicien qui avoit écrit ſur la philoſophie. Actuellement on cite M. l'abbé Pieropan, maître de phyſique, auteur de pluſieurs machines ingénieuſes, ſurtout de celle qui ſert à remettre les fractures, & qu'on a publiée à Paris avec éloge en 1782.

M. Antoine Turra, médecin de Vicenſe, a donné un catalogue des plantes du mont Baldo, & du mont Sumano, & il travaille à une flore d'Italie, qui contiendra plus de ſeize cent plantes décrites, avec leurs ſynonymes & propriétés.

M. Jaques Zigno, qui avoit fait imprimer à Vicenſe, en 1771, les trois premiers chants de la Meſſiade de Klopſtock, les a retouchés, & a donné les dix premiers chants de ce poëme à Vicenſe, en 1782, en deux vol. *in* 8°.

Madame Eliſabeth Caminer Turra, eſt auteur d'un journal & de pluſieurs poëſies ; elle a donné à Vicenſe, en 1781, le premier volume de ſa traduction du Geſſner, intitulée : *Le opere del ſignor Salomone Geſnero tradotte della ſignora Eliſabetta Caminer Turra ; con le due novelle morali del ſignor Diderot.* Vicenza, 1781, *in*-8°.

M. Bertolli Scamozzi, habile architecte, garde du théâtre olympique, a donné une belle édition de Palladio ; il s'appelle Scamozzi, parce qu'il jouit d'une penſion que Scamozzi fonda pour le meilleur architecte de ſon pays, à la condition de porter ſon nom.

M. Calderari, jeune gentilhomme, exerce l'architecture avec le plus grand ſuccès.

M. le docteur Feſtari eſt auſſi connu à Vicenſe.

M. Jean Arduini étoit ingenieur de la ville, & profeſſeur de chymie, de métallurgie & d'oryctologie ; c'eſt un homme très-intelligent, très-actif, & très-utile dans ſon état ; mais il eſt allé à Veniſe, & on l'a mis à la tête de l'adminiſtration économique & rurale dans l'Etat de la république ; on peut voir l'éloge que M. de Sauſſure fait de ſon ſavoir, dans le *Journal de phyſique* Janvier 1776.

Son frère, M. Pierre Arduino eſt un ſavant botaniſte, dont nous avons parlé à l'article de Padoue.

Le territoire de Vicenſe eſt très-peuplé : on y recueille aſſez de bled pour nourrir le pays pendant trois ans. On y fait environ deux cent mille livres de ſoie, poids de Vicenſe (1), mais on la tranſporte ailleurs. La grande manufacture de Schio fourniſſoit cinq cent pièces d'étoffes par an ; mais ce commerce eſt fort diminué.

(1) La livre ſottile de Vicenſe équivaut à dix onces ſix gros quarante-huit grains de Paris. Elle ſe diviſe en huit *dramme*, chacune en trois ſcrupules, le ſcrupule en ſoixante grains, c'eſt-à-dire, que la livre contient mille quatre cent quarante grains.

Dans le village *delle Nove* on a établi une fabrique de faïence & une de porcelaine.

L'abondance des eaux, dont le territoire eſt arroſé, le rend très-fertile, & on l'appelle le jardin de Veniſe.

Les environs de Vicenſe offrent un grand nombre de choſes remarquables en architecture, en peinture & en hiſtoire naturelle. On trouve d'abord au ſortir de la ville le champ de Mars, grande eſplanade bordée de foſſés; on va le ſoir y prendre le frais: le milieu eſt ſemé de ſainfoin; on y entre par un arc de triomphe où il y a une grande porte ceintrée & deux petites quarrées, avec une fenêtre auſſi quarrée au-deſſus; il eſt décoré de colonnes doriques à refends, qui ſont engagées, & porte un petit attique, au milieu duquel il y a une inſcription. Cet attique eſt terminé par un fronton: aux deux extrémités de l'entablement on voit deux petites pyramides. Cet arc eſt d'une bonne proportion.

Le jardin du comte Valmarana eſt ſitué vis-à-vis de cet arc de triomphe; on y voit un petit périſtile, qu'on dit être du Palladio, décoré de ſix colonnes d'ordre dorique qui portent un fronton. Il ſert pour prendre le frais à couvert, il eſt précédé de quelques chambres qui forment un petit caſin.

La rotonde eſt un caſin du marquis Capra à un mille de Vicenſe, il eſt de Palladio; on y lit dans la friſe *Marius Capra Gabrielis F.* On y monte par quatre eſcaliers qui conduiſent aux quatre faces différentes, compoſées d'un périſtile de ſix colonnes ioniques qui ſupportent un fronton; ainſi extérieurement cet édifice a le caractère d'une égliſe; on entre dans les ſalles à manger & dans tous les bas par des portes pratiquées au milieu des eſcaliers: au premier étage il y a dans le milieu un ſalon de forme ronde, avec quatre eſpèces de galeries qui conduiſent aux quatre périſtiles; ces galeries étant ſans portes font partie du ſalon: il eſt décoré en peinture

peinture d'un ordre dorique composé. Ce faux ordre soutient un balustre réel qui est sur l'entablement, au-dessus duquel on peut tourner autour du salon.

La coupole est divisée en cadres, où sont des tableaux & des niches; elle est trop chargée d'ornemens, & ces ornemens sont un peu lourds. Les peintures qui sont dans ces cadres sont des fresques du Fiammingo, elles représentent des vertus, & plus bas des divinités : le dessin n'est ni léger ni correct ; cependant les figures ne sont pas mal composées, la couleur en est vigoureuse & assez bonne : on trouve qu'il a cherché à imiter Paul Véronèse.

Quand on sort de Vicense par la porte de la *Madonna del monte*, on trouve à droite un arc de Palladio, décoré de quatre colonnes corinthiennes engagées, portant un petit attique sur leur entablement : on voit au-dessus les figures de Notre Seigneur & de S. Vincent, & le lion aîlé de S. Marc dans le milieu. Cet arc, auquel on ne reproche que les colonnes engagées, est fort joli, bien en proportion : l'entablement en est cependant un peu serré. Il fait l'ouverture d'un escalier de deux cent quatre-vingt-dix marches, qui conduit à l'église dont nous allons parler.

MADONNA DEL MONTE, église des Servites, à laquelle on arrive par des arcades dans le goût de celles du portique de Bologne. Voyez le tome second. Cette galerie en arcades a un mille de long depuis la ville ; on y a travaillé long-temps avec le secours des ames dévotes.

L'église est moderne & décorée d'un ordre corinthien ; mais elle n'est point belle : on y a entassé beaucoup de mauvais ajustemens. On y remarque des statues & des bas-reliefs d'Orazio Marinali.

Dans le réfectoire des Servites il y a un fort beau tableau de Paul Véronèse, dont la composition est très-simple, dans le goût de celle de son tableau qui

eſt au réfectoire de S. Jean & S. Paul de Veniſe, du moins l'architecture qui eſt très-belle eſt la même en général, & il n'y a de changement conſidérable que dans la diſpoſition des figures. Ce tableau repréſente une cène donnée par S. Grégoire à cinq pauvres, dont l'un eſt Jéſus-Chriſt, l'autre S. Pierre, deux cardinaux ſont aux deux coins de la table : l'ordonnance du tableau eſt admirable ; il eſt bien colorié, les figures bien penſées, bien drapées & de beau caractère : une belle couleur locale ſupplée à l'intelligence du clair-obſcur, qu'on ne trouve pas aſſez dans ce tableau. On remarque ſur le devant à droite, auprès d'un pilier, un chien : à gauche, un ſinge & un page qui tient un petit chien : toutes les attitudes ſont très-variées, & les teintes très-fines, mais les ciels ont un peu changé.

La vue de la campagne & de la ville dont on jouit dans ce couvent eſt belle. On y découvre une grande plaine couverte d'arbres, & une campagne très-riche.

A deux lieues de Vicenſe eſt une maiſon des comtes Caldonio ou Caldogno, où il y a des peintures eſtimées. Ce bâtiment paſſe pour être de Palladio, du moins il en a le goût & la richeſſe.

Les comtes Triſſino, les comtes Poianna, les comtes Gualdi, les Tiene, les Tornieri, les Quinti, & ſurtout les Porti ont auſſi de fort belles maiſons de campagne. J'en pourrois citer beaucoup d'autres remarquables par leur architecture ; car Palladio n'a pas reſtreint à l'intérieur de la ville l'exercice de ſes talens.

Les amateurs de la bonne architecture doivent aller voir le petit temple dans le goût du Panthéon, qui eſt un chef-d'œuvre, à huit lieues de Vicenſe.

Coſtozza eſt un village ſitué à deux lieues au midi de Vicenſe dans les *Colles Berici*, qui ſont compoſés de pierres calcaires : on y voit une grotte fameuſe, creuſée dans l'intérieur de la colline en

forme de labyrinthe & d'une vaſte étendue ; on l'appelle *Covoli* : on y trouve des ſalles, des allées, des routes, des arcs commencés, des ſources, des incruſtations, & d'autres ſingularités dignes de l'attention des curieux ; le labyrinthe paſſe pour avoir une lieue de longueur ; ce n'eſt ſans doute qu'une carrière qu'on a creuſée anciennement.

A *S. Pancrazio di Barbarano* il y a des eaux chaudes ſulfureuſes. On trouve auſſi beaucoup de mines dans ce territoire, ſurtout dans les collines de Tretto, où l'on tire encore une terre argilleuſe, très-blanche & très-onctueuſe, connue ſous le nom de terre de Vicenſe. On s'en ſert pour la porcelaine de Veniſe. Les eaux de Recoaro ſont dans les montagnes du Vicentin, à deux lieues de Valdagno, & huit de Vicenſe au N. O. M. le chevalier Lorgna en a publié une analyſe complète en 1780. Ces eaux ſont martiales, & elles ont de la réputation depuis 1689, que la principale ſource fut découverte. M. Lorgna a trouvé dans chaque livre quinze pouces cubes, meſure de Veniſe, d'air acide vitriolique, ſuivant la dénomination de Prieſtley, c'eſt-à-dire, de gaz ſulfureux ; huit grains, poids de Vicenſe, de ſélenite ; trois grains de fer en diſſolution ; deux grains de ſel amer à baſe terreuſe ; deux grains de terre calcaire commune, & un tiers de grain de terre vitrifiable.

Les montagnes qui ſont au midi de Padoue & de Vicenſe, *Colles Euganei*, furent le ſéjour des premiers habitans de la Lombardie, à qui l'on attribue la fondation de pluſieurs villes ; nous en avons parlé à l'occaſion de Padoue.

Sette Communi ſont ſept villages ſitués ſur des rochers eſcarpés entre Vicenſe & Vérone, habités par des hommes très-forts & très-vigoureux ; on croit qu'ils deſcendent des Cimbres & des Teutons qui, chaſſés par Marius, vinrent ſe réfugier dans ces montagnes : ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'ils

parlent encore dans le ſein de l'Italie l'ancien Saxon. Le roi de Danemarck étant à Veniſe en 1709 eut la curioſité de les aller voir : il entendit leur langue, & s'en fit entendre en parlant danois. Nous avons ſur cette matière un ouvrage curieux : *Dei Cimbri Veroneſi e Vicentini libri* 2, *di Marco pezzo Veroneſe, terza editione ; in Verona* 1763, in-8°. On parle auſſi une eſpèce d'allemand dans dix-ſept communautés des montagnes de Vérone.

Une partie des montagnes qui ſont au nord de Vicenſe du côté du Tirol, & au nord de Vérone, ſont volcaniques. La montagne du Diable auprès de S. Jean Ilarion, trois lieues au nord-oueſt de Vicenſe dans le territoire de Vérone, renferme des colonnes priſmatiques de baſalte, ſemblables à celles de la chauſſée d'Antrim, ou de la chauſſée des Géans en Irlande. M. Strange en a donné la deſcription & la figure dans les Tranſactions philoſophiques de 1775, & dans un mémoire imprimé à Milan en 1778 : *De' Monti Colonnari, e d'altri phenomeni volcanici dello ſtato Veneto.* M. l'abbé Fortis a donné auſſi ſur cette matière un mèmoire intitulé : *Della valle volcanico-marina di Ronca vel territorio Veroneſe, Venezia* 1778, *in*-4°. Voyez le Journal de phyſique, Décembre 1779, p. 507. La deſcription de la chauſſée des Géans a été donnée par Drury, elle eſt rapportée dans l'Encyclopédie au mot *Pavé des Géans*, & repréſentée dans les planches du tome VI. Il faut conſulter auſſi ſur cette matière l'ouvrage de M. Faujas ſur les volcans éteints du Vivarez, pag. 333, & la deſcription de la belle grotte de Fingal dans l'isle de Staffa, au N. O. de l'Ecoſſe, à cinquante-ſept degrés de latitude. Lettres ſur l'Islande, par M. de Troil, Paris 1781. A Tour in Scotland, par M. Pennant 1774, *in* 4°.

Dans les montagnes qui ſont au S. E. ou du côté de Padoue, on rencontre auſſi des pierres ponces & autres débris de volcans, à ce que m'a aſſuré M.

Arduini ; on y trouve beaucoup de coquilles & de corps marins, des ſaphirs, des jacintes, des topaſes, des terres colorées, comme la terre verte de Vérone, dont nous parlerons plus bas ; du verre foſſile, des pierres obſidiennes, des pierres meulières ; du zinc, de l'arſenic, de l'alun, du charbon, & même des métaux précieux. On en voyoit des échantillons chez M. Arduini, qui a publié quelques lettres à ce ſujet, chez M. Antonio Maſtini à Valdagno, & chez M. Turra, médecin de Vicenſe.

En ſortant de Vicenſe par la porte de Vérone on trouve à un mille de diſtance un caſin de l'architecture de Palladio, appartenant ci-devant au comte Arſiero, actuellement aux Tornieri.

Mais avant que de parler de la route de Vérone, nous ferons une digreſſion pour les petites villes de Baſſano & de Roveredo.

BASSANO eſt une ville de dix mille habitans, qui eſt à ſept lieues au nord de Vicenſe, & à dix lieues de Padoue ſur les bords de la Brenta, à ſa deſcente des Alpes, & ſur la route d'Allemagne, dans une ſituation agréable, environnée de villages très-peuplés & de collines qui ſont plantées de vignes & d'oliviers. On ignore ſa première origine, mais elle paſſe pour être ancienne. Elle dut ſon principal accroiſſement aux Ezelins qui s'y établirent. Cette famille étoit de la Marca Trivigiana, & M. Verci en a publié l'hiſtoire. A la mort du dernier Ezelin en 1259, cette ville reprit ſa liberté ſous la protection des habitans de Padoue ; elle paſſa enſuite ſucceſſivement ſous la domination des Scaligers, des Carrares, des Viſconti. Enfin en 1404 elle paſſa ſous la domination de la république de Veniſe, & fut fortifiée & embellie.

Dans le temps de la ligue de Cambrai, Baſſano fut priſe & repriſe pluſieurs fois ; les Allemands la ſaccagèrent. Mais depuis elle s'eſt relevée ; elle a

tous les priviléges de ville, & ſon conſeil eſt réputé noble à Veniſe, comme ceux des autres villes de terre-ferme.

Le pont qui eſt ſur la Brenta, & qui joint la ville avec le faubourg appelé de Vicenſe, étoit un bel ouvrage de Palladio; mais il a été refait tout à neuf par Ferracini.

On remarque à Baſſano une grande & belle place, ſur laquelle ſe bâtit actuellement la nouvelle égliſe de S. Jean-Baptiſte.

Il y a ſix portes de ville, dont l'une eſt de l'architecture de Palladio. Il y a trente égliſes, tant grandes que petites, dans leſquelles on trouve beaucoup de tableaux des Baſſans, qui ont fait la réputation de cette ville dans l'hiſtoire de la peinture. Il y en a ſurtout au dôme, à S. Joſeph, à S. François, aux Capucins, & à Notre Dame-des-Grâces. La ſalle du conſeil eſt pour ainſi dire une petite galerie de leurs ouvrages.

Le plus célèbre des Baſſans eſt *Giacomo da Ponte*, appelé auſſi le vieux Baſſan; il naquit en 1510; ſes quatre fils ſe diſtinguèrent auſſi, ſurtout François & Léandre Baſſan.

Cette ville eſt encore la patrie d'un habile méchanicien, nommé Barthélemi Ferracini, dont nous avons parlé, à qui on a élevé en 1783 un monument où l'on voit ſon buſte en marbre de Carrare. Il y a eu d'autres perſonnages remarquables, tels que Lazarre *Buon-amico*, qui eut dans le ſeizième ſiècle une très-grande réputation; Campeſano poëte, Vittorelli théologien, Marinali ſculpteur.

M. l'abbé Roberti auteur connu, Jean Baptiſte Verci hiſtorien & antiquaire, M. Vittorelli poëte, y ſont actuellement, & font honneur à cette ville, ainſi que Volpato, habile graveur de Rome.

On peut voir dans les ouvrages de M. Verci les noms des autres perſonnages diſtingués, auxquels cette ville a donné naiſſance.

L'imprimerie de Remondini eſt le plus grand établiſſement de ce genre qu'il y ait en Europe ; on y occupe mille perſonnes, ſans compter ce qu'on fait imprimer à Veniſe. Il y a dix-ſept preſſes pour les livres, vingt-une pour les eſtampes, quatre pour les papiers dorés ou marbrés, onze graveurs en taille-douce, deux en bois, trois papeteries qui renferment dix cuves. M. Remondini a fait conſtruire en 1783 des cylindres à la manière de Hollande, tels qu'on peut le voir dans l'art de faire le papier, qui fait partie de la collection des arts de l'académie ; on y a établi des manufactures de papiers peints à la manière de France ou des Indes, des fonderies de caractères ; enfin on trouve à Baſſano ce qu'on auroit peine à trouver dans de très-grandes villes, & l'on en a l'obligation à M. le comte Remondini ; il poſsède actuellement un grand fief qui lui donne ce titre : il a ſeize mille ducats de revenu indépendamment d'un commerce immenſe. Au mois de Mai 1783, M. Boſcovich eſt allé s'y établir pour faire imprimer la collection de tous ſes ouvrages mathématiques en cinq volumes *in*-4° ; on en faiſoit un volume tous les deux mois.

Le commerce de ſoie eſt conſidérable à Baſſano, & il s'augmente encore de jour en jour ; on y fait diverſes étoffes. Il y a une manufacture de porcelaine ; on y travaille les cuirs & les peaux, & le commerce en général y a beaucoup d'activité. On tire des marchandiſes d'Allemagne par Trente pour les diſtribuer dans l'Etat de Veniſe.

Le territoire produit beaucoup de bled, de vin & d'huile : la viande, le laitage, le gibier y ſont excellens & en abondance. L'air y eſt pur, & contribue à la ſanté des habitans, comme à l'exercice de leurs talens.

M. Goldoni, ingénieur & naturaliſte, a découvert en 1785 à trois lieues de Baſſano des reſtes de volcans, & de la bonne pouzolane.

Au nord de Baſſano on trouve le Feltrin, province de la Marche Treviſane, dont la capitale eſt Feltri, ville ſituée à dix-huit lieues au nord-oueſt de Veniſe. Ce pays eſt remarquable par les productions marines dont la vallée eſt remplie. M. Odoardi a publié en 1764 une diſſertation en forme de lettre à M. Valliſnieri, dans laquelle il prouve par le grand nombre de teſtacées qu'il a trouvés dans ce territoire, par les couches du terrain, & autres obſervations minéralogiques, que la mer adriatique a couvert la vallée de Feltri, qui n'eſt qu'une continuation des lagunes de Veniſe. Les différentes couches de pierres, de coquillages & de terres ſont inclinées vers la mer, & ſemblent marquer qu'elles en ont été abandonnées ſucceſſivement, & que les lagunes de Veniſe ſe deſſécheront auſſi à leur tour.

Baſſano n'eſt qu'à douze lieues de Roveredo & de Trente; il y a des voyageurs qui vont viſiter ces deux villes avant que d'aller à Vérone, & c'eſt ici le lieu d'en donner une idée.

CHAPITRE XII.

De la ville de Roveredo & de l'académie des Agiati.

ROVEREDO, Rovereto, ou Rovereid, en latin *Roberetum* ou *Roveredum*, eſt une ville d'environ huit mille habitans, ſituée dans le Trentin Autrichien, & la Marca Trivigiana (1), preſqu'au milieu de la

(1) On la comprend quelquefois dans le Tirol, mais elle n'en dépend qu'accidentellement pour l'adminiſtration. Il en eſt de même de Trente, qui eſt véritablement une ville d'Italie, ſituée dans la Marca Trivigiana, fondée par les Etrusques ou par les Gaulois, vers le même temps que Vérone & Breſſe. C'eſt la première ville qu'on trouve en Italie, lorsqu'on vient par l'Allemagne. Mais comme j'écris pour les François, qui ne vont guère jusques-là, je ne parlerai pas de Trente plus en détail.

vallée agréable de Lagarina, ſur les bord du Leno, à la gauche de l'Adige, quatre lieues au midi de Trente qui la renferme dans ſon diocèſe, & dix lieues au nord de Vérone; on y paſſe quand on prend la route d'Allemagne; l'empereur en 1765, & le pape en 1782, y ont ſéjourné.

On ne ſait guère quelle a été la première origine de cette ville; c'étoit autrefois une dépendance du château de Lizzana, (*Arx Liciniana*) mais l'on n'a preſque rien écrit ſur cette matière. M. Andrea Saverio Bridi, ſecrétaire de l'académie des Agiati, ſe propoſe de travailler ſur cette hiſtoire.

Le ſavant abbé Tartarotti (*Mem. ant. di Rovereto*) eſt porté à croire qu'elle a été fondée par l'ancienne maiſon des comtes de Caſtelbarco, qui étoient les maîtres de toute la vallée Lagarina, & qui y avoient bâti pluſieurs châteaux dans des temps antérieurs à toutes les notices qui nous ſont parvenues de Roveredo. En 1200, c'étoit la réſidence du juge de la vallée; en 1300, elle fut environnée de murs, & l'on y bâtit un fort. Il eſt ſouvent parlé de cette ville dans les titres poſtérieurs au onzième ſiècle; mais il paroît que ce n'étoit alors qu'un fort petit endroit, appelé ſimplement *Borgo* ou *terra di Reveredo*. Lorſqu'en 1416, elle paſſa de la domination des comtes de Caſtelbarco à celle de la république de Veniſe, on en fit une fortereſſe conſidérable; on augmenta la population, & l'on y plaça un Capitanio & un Podeſtà.

Cette ville étant ſur les confins de l'Italie & de l'Allemagne, & ſes habitans naturellement induſtrieux, il s'y forma bientôt un commerce conſidérable, ſurtout celui des laines, qui attira dans la ville un grand nombre de familles nouvelles.

La culture des mûriers & la fabrication des étoffes de ſoie s'y établirent avant l'an 1500, & firent abandonner le commerce des laines; alors les citoyens les plus aiſés de Roveredo voulurent acqué-

rir le droit de bourgeoiſie ou de nobleſſe à Vérone.

En 1488, Roveredo ſe défendit vaillamment contre les Allemands.

En 1509, Roveredo fut cédée par les Vénitiens à la maiſon d'Autriche, qui la poſsède encore actuellement; l'empereur Maximilien lui accorda le titre de ville, avec divers priviléges; & par les traités de Worms en 1518, elle fut unie au comté de Tirol. L'année ſuivante, il y eut pluſieurs perſonnes agrégées à la nobleſſe de cette province, & pluſieurs autres dans la ſuite qui ont reçu le titre d'*Eques Auratus*, de chevalier, de baron, ou de comte du S. Empire; en ſorte que l'on y compte actuellement environ quarante familles ainſi décorées. Pluſieurs des citoyens de cette ville ont eu le titre de conſeiller de l'empereur, & pluſieurs ont rempli des poſtes diſtingués dans les armées d'Allemagne.

L'égliſe archipresbytérale de S. Marc eſt la principale égliſe de Roveredo; elle fut interdite par l'évêque de Trente, à l'occaſion d'un mauſolée que la ville vouloit élever à l'abbé Tartarotti, qui avoit écrit contre le prétendu martyre de S. Adelprêt, évêque du douzième ſiècle, pour lequel on a une grande vénération à Trente; les habitans de Roveredo ſoutinrent leur droit de patronage ſur l'égliſe, & ils gagnèrent leur procès.

Il y a une bibliothéque publique dans le collége, fondée en 1662, par le chanoine Ferdinand de gli Orefici, & l'on y a réuni celle de l'académie.

Le commerce actuel de cette ville conſiſte principalement dans le tranſport & les commiſſions de ſoie pour l'Allemagne; celle que l'on recueille dans le pays eſt peu conſidérable, à cauſe de la petiteſſe du territoire, mais on l'y travaille parfaitement: l'art des teintures y eſt auſſi porté aſſez loin, ſurtout pour un pays où l'on a peu de reſſources. Les richeſſes que ce commerce y a ver-

, { LAURENT II, duc d'Urbin, fils de Pierre II, père de Catherine de Médicis, & le dernier de la première branche.

e | ALEXANDRE, ſon fils naturel, fut fait duc de Florence en 1531, par Charles-Quint, dont il épouſa une fille naturelle. Il fut tué, en 1537, par Laurencin de Médicis, & qui étoit excité par les Florentins mécontens, & ſurtout par les Strozzi.

s
t
t

JEAN
CIS, fils
ta, gon
Florence
1360,
1428. I
fils.

NÇOIS II, gonfalonier de la répu-
6, prince extrêmement populaire.
Laurencin qui tua, en 1537, Alexan-
lorence, qu'il trompa ſous prétexte
rtune.

r-
e
n | CÔME I, ſecond duc de Florence, ſucceſſeur d'Alexandre. Il reçut le titre de *Grand-Duc* en 1659, du pape Pie V. Il mourut le 2 Avril 1574.

FRANÇOIS-MARIE, fils de Côme, mort le 19 Octob. 1587. Il fut père de Marie de Médicis, femme d'Henri IV.

FERDINAND I, frère du précédent, mort le 7 Février 1609.

CÔME II, fils de Ferdinand I, mort le 28 Février 1621.

FERDINAND II ſon fils, mort le 24 Mai 1670. Le cardinal Léopold ſon frère, mourut en 1675.

CÔME III, fils de Ferdinand II, mort le 31 Octobre 1723.

JEAN GASTON, ſon fils, né en 1671, mort le 9 Juillet 1737.

ſées, de même que le luxe & le goût de ſociété qui en eſt une ſuite, ont contribué à en polir les mœurs; & le changement eſt devenu ſi grand depuis quelques années, que les perſonnes d'un certain âge ne reconnoiſſent plus leur propre pays : le même changement me paroît avoir eu lieu dans la plupart des villes d'Italie, par la très-grande fréquentation des étrangers qui y voyagent plus que jamais.

Cette ville eſt jolie, les maiſons ſont bâties d'une belle pierre blanche ou rouge, ſemblable à celle dont on ſe ſert à Trente : on s'apperçoit de l'augmentation des richeſſes de cette ville par le grand nombre de nouveaux édifices, par les équipages, par les ameublemens & autres ſuperfluités du goût le plus moderne : on y a bâti une ſalle de théâtre, & le nombre des habitans paroît s'accroître de jour à autre.

Le langage du pays eſt moins dur que celui de bien d'autres villes de la Lombardie; il eſt ſuſceptible même des agrémens de la poëſie, comme l'a fait voir le cavalier Joſeph Vanetti, dans un petit ouvrage fait ſur ce ſujet.

Le goût des belles lettres s'y eſt répandu en même temps que les autres genres de culture, & l'on en a banni la vieille manière de philoſopher, qui infectoit encore l'Italie il n'y a pas bien long-temps.

On attribue le principal mérite de cette révolution à l'abbé Jérôme Tartarotti, mort en 1761, qui étoit un ſavant critique, & un poëte très-eſtimé. Il a écrit contre le préjugé des ſorciers, & il a eu la gloire de faire revenir bien des perſonnes de cette ſtupide crédulité. Il fut ſecondé par ſon frère Jaques Tartarotti, auteur de la notice des écrivains du Tirol & de Trente, par le P. Mariano Ruele, Carme, par le docteur Antoine Chiuſole, qui a donné une bonne géographie, & par le cavalier Joſeph Valérien Vanetti, qui a donné plu-

ſieurs ouvrages d'érudition & de poëſie. M. Vanetti contribua ſurtout à répandre dans la bonne compagnie le goût des lettres; ſa femme Bianca Laura Saïbante, qui dès ſa jeuneſſe avoit cultivé ſon eſprit ſous la direction de l'abbé Tartarotti, s'occupoit de poëſie, de muſique, de deſſin; elle a été regardée comme une des femmes diſtinguées de l'Italie; on imprime actuellement quelques-unes de ſes lettres ſur les devoirs & la parure des femmes, dans la *Raccolta d'opuſcoli*, que publie l'abbé Meloni de Ferrare, avec d'autres ouvrages des Italiennes diſtinguées. Elle contribua beaucoup, vers 1750, à l'établiſſement d'une académie qui eſt devenue célèbre. Les perſonnes qui ſe raſſembloient chez elle, telles que l'abbé Joſeph-Felix Givanni, l'abbé Gotardo Feſti, M. François Saïbante, s'occupoient de poëſie & d'éloquence; ils s'aſſocièrent enſuite MM. Clément Baroni Cavalcabo, le baron Valeriano Malfatti, l'abbé Jean-Baptiſte Graſer; enfin l'académie des Agiati de Roveredo commença au mois de Décembre 1750; les principaux auteurs de cette inſtitution furent MM. Joſeph-Valérien Vanetti, François Saïbante, & Mde. Vanetti, chez laquelle ſe tenoient les aſſemblées.

Le nom d'Agiati ſignifie *a lor Agio*, à leur aiſe; c'eſt l'académie des gens qui donnent carrière à leur goût & à leur génie, ſans gêne & ſans contrainte: les autres académies pourroient toutes, ou à-peu-près, ſe donner le même nom, du moins en Italie. La deviſe (*impreſa*) eſt un petit eſcargot (*Chiocciolino*), qui ſe gliſſe juſqu'au ſommet d'une pyramide, avec cette légende: *Giunto'l vedrai per vie lunghe e diſtorte.*

Le 27 Septembre 1751, cette académie tint une aſſemblée publique pour la première fois; l'impératrice-reine s'en déclara protectrice par un diplôme du 29 Septembre 1753. Voyez le P. Zaccaria, *Storia letteraria d'Italia*, tome VIII. Bientôt

les ſavans les plus illuſtres de l'Italie & de l'Allemagne ornèrent la liſte de cette académie, mais elle languit un peu depuis la mort de M. Vanetti.

La ville de Roveredo eſt la patrie de pluſieurs auteurs célèbres ; j'en ai déjà cité quelques-uns : M. l'abbé Jean-Baptiſte Graſer, profeſſeur de morale & bibliothécaire à Inſpruck, eſt connu pour la poëſie & la critique ; on connoît M. Félix Fontana, dont nous avons parlé dans le tome II ; le P. Grégoire Fontana des Ecoles-Pies, profeſſeur à Pavie, dont nous avons parlé dans le tome premier ; M. Joſeph Fontana, leur frère, eſt un médecin de réputation ; M. l'abbé Adam Chiuſole a donné un poëme italien ſur la peinture.

M. Vanetti a été remplacé dans les fonctions de ſecrétaire de l'académie, par M. Clémentino Vanetti ſon fils, à qui je dois divers articles de la notice que je viens de donner. Il a publié pluſieurs ouvrages en latin & en italien, en vers & en proſe, entr'autres la vie de Gaſpard Antonio Baroni Cavalcabo, peintre habile, né à Sacco, dans le territoire de Roveredo, & qui ſe diſtingua au commencement du ſiècle.

M. Clément Baroni, dont j'ai déjà parlé, a écrit ſur la philoſophie, ſur les matières d'érudition, une hiſtoire du val Lagarina.

M. Chriſtophe Baroni, ſon frère, s'eſt occupé de méchanique & d'hydraulique.

M. l'abbé André Bridi, archiviſte de Mantoue, eſt auſſi de Roveredo.

CHAPITRE XIII.

Deſcription de Vérone.

APRÈS cette digreſſion pour Baſſano & Roveredo, nous allons reprendre la route ordinaire de Vérone. En partant de Vicenſe, on paſſe au château de Monte-Bello; il y a une poſte de dix milles; de Monte-Bello à Torre de' Confini, une poſte & demie de treize milles; de-là à Vérone, une poſte de neuf milles.

Depuis Vicenſe juſqu'à Vérone, le terrain eſt un peu pierreux; il y croît des mûriers en abondance: & à chaque mûrier il y a une treille, qui, paſſant d'un mûrier à l'autre, forme des chaînes & des guirlandes de verdure dont l'effet eſt très-agréable.

VÉRONE, *Verona*, eſt une ville de cinquante-huit mille ames, ſituée dans l'Etat de Veniſe, à vingt-cinq lieues de la capitale, & à trente-deux lieues de Milan, à quarante-cinq degrés vingt-ſix minutes de latitude, & vingt-huit degrés cinquante-huit minutes trente ſecondes de l'isle de Fer. Elle eſt ſituée aux pieds des montagnes, ſur les bords de l'Adige; il y a une plaine du côté du couchant & du midi.

Les uns rapportent la fondation de Vérone aux anciens Etruriens, ou aux Euganéens, d'autres à des peuples ſortis des provinces qui ſont entre la Seine & l'Yonne, qui habitèrent les premiers la Lombardie, avant Belloveſe, qui paſſa en Italie l'an 613, avant les Cénomans (I. 345) & les Sénonois, dont l'expédition eſt de l'année 391 ans avant Jéſus-Chriſt. (III. 268.) Verone fit enſuite partie de l'Empire romain. Ce fut auprès de Vérone, à l'endroit appelé Raldone, que Marius défit, cent &

dix ans avant Jéſus-Chriſt, les Cimbres, peuples Gaulois-Germains, qui venoient s'établir en Italie; il en reſta ſix cent mille ſur le champ de bataille. Jules-Céſar en fit une colonie romaine, & de-là vint le droit de bourgeoiſie dont les habitans de Vérone jouiſſoient à Rome. Tacite l'appelle *Coloniam copiis validam.* Martial la préfère à Mantoue.

Dans la guerre de Vitellius, l'an 69, Veſpaſien choiſit la plaine de Vérone, pour ôter à Vitellius une puiſſante colonie; les Véronois le ſervirent utilement, & donnèrent l'exemple aux autres villes.

L'empereur Philippe fut vaincu & tué l'an 249, près de Vérone. Quelques années après, les Germains y furent défaits, lorſqu'ils venoient au ſecours d'Auréole, & le ſecond fils de Gallien reſta gouverneur de Vérone.

Il y eut encore près de cette ville une bataille mémorable, l'an 285: l'empereur Carin défit Sabinus, qui s'étoit emparé de l'empire, après la mort de Carus.

Les premiers avantages de Conſtantin ſur Maxence, l'an 312, commencèrent par la priſe de Vérone; c'eſt à cette époque que s'établit l'indiction, par les impôts qui furent levés dans le pays.

A la décadence de l'empire, Vérone fut la proie des Barbares, qui déſolèrent l'Italie, à commencer par Attila. Odoacre y fit ſa réſidence: il fut défait par Théodoric, l'an 489, près de Vérone. Celui-ci s'établit alors dans cette ville, & lui rendit ſon premier éclat: il y fit une nouvelle enceinte de murailles, des forts, des bains & un amphithéâtre.

Les empereurs de Conſtantinople ayant envoyé des armées contre les Goths, les ſuccès furent variés. Vérone en profita pour reprendre ſa liberté; mais les Francs en 553, & enſuite les Lombards, conduits par Alboin, vinrent à leur tour, & s'emparèrent de Vérone, ainſi que des autres villes de la Venete; Alboin y fut tué l'an 574. Agilulf y réſidoit l'an 590; Didier en 756.

Charlemagne aſſiégea Didier dans Vérone, & la pris d'aſſaut l'an 774. Pepin, ſon frère, reſté en poſſeſſion du royaume d'Italie, fit auſſi ſa réſidence à Vérone, & l'on croit qu'il y fut enterré. Vers ce temps-là vécut le fameux archidiacre Pacificus, dont l'épitaphe ſe voit au-deſſus de la porte de la cathédrale. Vérone eut enſuite le rang de ville libre. En 1440, elle étoit ſujette aux empereurs; mais les diviſions des Guelfes & des Gibelins la déréchirent; les Traverſari étoient Guelfes, les Monticoli étoient Gibelins; elle fut gouvernée par Ezelin, qui vers 1250 y commit toutes ſortes d'excès juſqu'en 1259. Après ſa mort, on élut pour Podeſtà, Martino Dalla Scala, ou Scaliger, qui en 1260 fut fait capitaine perpétuel du peuple; ſes ſucceſſeurs eurent auſſi le titre de vicaires perpétuels de la ville, & la tyrannisèrent juſqu'en 1387. Les Viſconti y regnèrent juſqu'en 1405; enfin pour ſe ſouſtraire à la tyrannie, Vérone ſe donna à la république de Veniſe, l'an 1405. Ce furent ces guerres qui donnèrent occaſion à l'inimitié des familles des Capeletti & des Montecchi, que nous appelons Capulets & Montaigus. Les amours de Romeo & de Juliette, & leur fin tragique, ont paſſé pour des faits hiſtoriques; il en eſt même parlé dans Muratori: on voyoit encore dans le dernier ſiècle la maiſon des Capulets à Vérone. Cette aventure devenue ſi célèbre de Giulietta Cappeletti, & Romeo Montecchi, eſt en effet rapportée par Corte, dans ſes hiſtoires de Vérone, Liv. X, & il la met à l'année 1303. Mais Biancolini, dans ſes additions aux chroniques de Zagata, ſoutient que l'hiſtoire n'eſt pas vraie, & rapporte pluſieurs circonſtances pour le prouver. Ces deux familles étoient puiſſantes à Vérone, & à la tête de deux partis oppoſés; mais elles ne ſubſiſtent plus, & l'on ignore aujourd'hui où étoient leurs habitations. Le ſujet de la tragédie de Shakespear, & de celle de M. Ducis, a été pris

dans

dans les hiſtoires de Bandel, religieux Dominicain de Lombardie, qui vivoit dans le ſeizième ſiècle; il fut évêque d'Agen pendant quelques mois : c'eſt dans cette ville qu'il publia les nouvelles galantes, qui le rendirent célèbre. Lopez de Vega traita auſſi le même ſujet, dans ſa tragédie des Caſtelvins & des Monteſes ; on trouve un extrait de ſa pièce dans le quatrième volume de la traduction de Shakeſpear, par M. le Tourneur.

On a reproché à M. Ducis le caractère atroce de vengeance qu'il donne à Montaigu ; mais quand on lit les hiſtoires, on voit que ce caractère dans les guerres du douzième ſiècle n'y étoit pas très-rare, & malheureuſement l'auteur n'eſt point ſorti de la nature, en faiſant cependant l'intrigue la plus horrible qu'il y ait ſur le théâtre françois. Auſſi cette tragédie fit dans Paris la plus vive ſenſation en 1772.

Lorſqu'après la ligue de Cambrai, les Vénitiens, vers l'an 1520, prirent le parti de fortifier à grands fraix toutes leurs places, Vérone fut environnée de baſtions & de larges foſſés, & l'on fortifia les trois châteaux qui étoient bâtis plus anciennement : San Micheli, célèbre architecte, préſidoit à ces ouvrages, qui pouvoient être alors d'une aſſez bonne défenſe ; mais on ne peut pas regarder actuellement ces fortifications comme bien importantes, d'autant que la ſituation de Vérone n'eſt point forte par elle-même ; il y a trois châteaux qui commandent la ville : *Caſtello Vecchio*, *Caſtello S. Felice* & *Caſtello S. Pietro*. Le vieux château fut conſtruit par Can grande Scaliger, en 1355 ; c'étoit ſa demeure. Le château de S. Felix fut bâti par Viſconti, en 1393, & perfectionné par les Vénitiens ; celui de S. Pierre étoit déjà en bon état ſous Bérenger. L'hiſtorien Luitprand l'avoit fortifié ; c'eſt-là que l'empereur Louis fut ſurpris par Bérenger, qui lui fit crever les yeux. On a établi au château vieux une école militaire pour vingt-

quatre jeunes gens, ſous la direction de M. Lorgna; & M. Jouve eſt un des profeſſeurs.

On ne tient pas de garniſon à Vérone, quoi qu'en diſe M. Richard; mais en temps de guerre, on y peut mettre juſqu'à ſept à huit mille ſoldats.

L'enceinte de Vérone eſt de ſix milles & demi. Il y a cinq portes qui ſont ornées d'architecture: la plus belle de toutes, qui eſt fermée actuellement, s'appelle *Porta Stupa* ou *Porta del Pallio*, à cauſe du prix de la courſe des chevaux, qu'on appelle en Italie *Pallio*. Elle eſt de San Micheli, & paſſe pour un des beaux morceaux de l'architecture du ſeizième ſiécle.

Parmi les quatre portes qui ſervent aujourd'hui pour entrer à Vérone, la plus remarquable s'appelle *Porta Nuova*, elle conduit à Mantoue; celle qui eſt du côté de Vicenſe s'appelle *Porta del Veſcovo*; celle qui va à Breſcia, s'appelle *Porta S. Peno*: enfin la porte qui eſt du côté de la montagne s'appelle *Porta S. Giorgio*; c'eſt la moins belle.

Dans un endroit des fortifications, on voit d'immenſes ſouterrains, avec quatre larges ouvertures, qu'on appelle *le Boccare*, & dont on admire la conſtruction.

L'hiſtoire & la deſcription de cette ville ſe trouvent fort au long dans un grand ouvrage du marquis Maffei, imprimé en 1732, *in folio*, & enſuite *in*-8°. ſous le titre de *Verona illuſtrata*: il n'y a guère de ville en Italie dont on ait une deſcription auſſi complète. M. le marquis Muſelli ſe propoſoit de donner auſſi un *Muſeum Veronenſe*, mais il eſt mort ſans l'avoir achevé; comme l'hiſtoire de Maffei ne va que juſqu'à Charlemagne, il faut avoir recours à celles de Jérôme della Corte, de Saraina, Tinto & Moſcardo; Biancolini, mort il y a quelques années, a donné les chroniques de Zagata, & huit volumes ſur les égliſes de Vérone.

La ville eſt traverſée par l'Adige, dont la vue eſt

très-belle ; ce fleuve descend du Tirol, passe à Trente, & va tomber dans la mer Adriatique, huit lieues au-dessous de Venise. Il divise Vérone en deux parties, dont la communication est établie par quatre beaux ponts. Le plus remarquable des quatre est le *Ponte di Castel Vecchio*, il y a plusieurs marches qui en rendent l'accès impraticable aux voitures ; il ne s'ouvre qu'une fois l'année pour le peuple, qui va par-là dans la campagne ; il est peu nécessaire, si ce n'est pour une sortie en temps de guerre, mais c'est aussi pour cela qu'il fut bâti. Ce pont a trois cent cinquante-neuf pieds de long, sur trois arches de soixante-douze, quatre-vingt-cinq, & cent quarante pieds d'ouverture : on vante beaucoup celle-ci ; elle est plus grande en effet que celle du fameux pont de Rialto à Venise, qui n'a que quatre-vingt neuf pieds d'ouverture ; mais elle n'égale pas celle du pont de Brioude, en Auvergne, qui en a cent soixante & douze.

Quoique l'Adige ne paroisse pas considérable, il y a des temps où il devient très-dangereux ; on en a vu un exemple fâcheux dans le débordement de 1757, qui inonda une grande partie de la ville, & renversa le pont *delle Nevi* ; ceux de 1767 & 1776 ont aussi causé beaucoup de dommage.

L'ARENA est la chose la plus curieuse qu'il y ait à Vérone : c'est un amphithéâtre magnifique, bâti dans le goût du colisée de Rome, & qui est de la plus belle conservation ; le marquis Maffei en a fait graver le plan. Ce bel édifice est d'une forme ovale, il a extérieurement quatre cent soixante-quatre pieds de long, & trois cent soixante sept de large, ainsi il est moindre que le colisée de Rome, qui a cinq cent quatre-vingt-deux pieds, sur quatre cent quatre-vingt-deux ; la circonférence entière de l'amphithéâtre de Vérone, extérieurement prise, est de treize cent trente-un pieds, tandis que celle du colisée est de seize cent quinze. L'arêne, pro-

prement dite, ou la place vuide du milieu, a deux cent vingt-cinq ſur cent trente-trois pieds. Il y a tout autour de cette arêne quarante-cinq rangs de gradins, faits de beaux blocs de marbre, qui ont dix-huit pouces de hauteur ſur vingt-ſix de profondeur ou de giron; il peut y avoir vingt-deux mille perſonnes aſſiſes, en comptant un pied & demi pour chacune, & il y en avoit davantage le 12 Mai 1782, lorſque le pape y vint.

Cet édifice eſt exactement réparé, & entretenu avec ſoin aux dépens de la ville; on travailloit encore, en 1765, à dégager l'arêne, qui étoit encombrée, de ſorte que les premiers gradins ſembloient être à fleur de terre: il en coûte beaucoup à la ville; mais auſſi l'édifice eſt en très-bon état, & pourroit ſervir aujourd'hui de la même façon qu'il ſervoit il y a dix-ſept cent ans; on y donne même de temps à autres des ſpectacles, comme des courſes, des combats d'animaux, ou d'autres fêtes, & je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus propre à des ſpectacles, c'eſt-à-dire, plus magnifique & plus vaſte; en 1769, on y donna pour l'empereur un combat de taureaux, & tout l'amphithéâtre étoit rempli.

Aux extrêmités du grand axe de cette enceinte, il y a deux grandes portes, & au-deſſus de chaque porte une plate-forme ou tribune, de vingt-pieds ſur dix, formée par une baluſtrade; on a fait ces tribunes pour le gouverneur & la nobleſſe. Il y a auſſi un grand nombre d'iſſues (vomitoires) dans la circonférence de l'amphithéâtre.

L'extérieur de ce bâtiment eſt peu décoré: on voit, il eſt vrai, d'un côté le commencement d'une enceinte à trois ordres d'architecture, appelée l'*Ala dell' Arena*; mais il paroît qu'elle n'a jamais été finie. Le marquis Maffei croit que cet amphithéâtre a été conſtruit ſous le règne de Domitien

ou de Trajan, c'eſt-à-dire, vers la fin du premier ſiècle.

Sur cette place, appelée la *Bra*, & qui eſt très-vaſte, on a fait un beau bâtiment pour les fêtes extraordinaires: le bas eſt à arcades & à refends; le premier étage eſt formé par un ordre dorique; c'eſt-là où la garde ſe tient, & on l'appelle la *Gran Guardia*.

On a fait ſur cette place un trottoir pavé de dalles, appelé *Liſtone*, qui borde le chemin des carroſſes, & où l'on ſe promène à pied.

LE MUSEUM, ou recueil d'antiquités de l'académie de Vérone, eſt auſſi ſur cette place: on y entre par une cour environnée d'un portique, ſous lequel eſt le *Lapidario*, conſtruit en 1719; c'eſt une collection très-curieuſe d'inſcriptions, & autres monumens antiques; on y voit des bas-reliefs, des autels de marbre, des colonnes milliaires, des tombeaux; des inſcriptions orientales, grecques, étruſques, latines, ſur le bronze, eſt le porphyre & le marbre; tout cela eſt rangé avec la plus agréable ſymmétrie: le marquis Muſelli y a mis des chiffres de renvois, qui ſerviront à la deſcription de ce lapidaire, quand on la donnera au public; dans la cour, que ce portique environne, on projetoit un jardin de botanique, mais l'emplacement eſt trop étroit. Le portique ſert d'entrée à un théâtre, qui eſt annoncé par périſtile de ſix grandes colonnes ioniques. Au-deſſus de la porte qui conduit à la ſalle de l'académie, eſt le buſte du célèbre marquis Maffei, qui a fait tant de bien & tant d'honneur à ſa patrie; ce buſte avoit été placé de ſon vivant, il le fit ôter; mais on l'a rétabli après ſa mort, comme l'annonce l'inſcription qui eſt au-deſſous. *Marchioni Scipioni Maffeo viventi, academia Philarmonica decreto & ære publico. Anno* 1727.

Marchionis Scipionis Maffei, Muſæi Veronenſis con-

ditoris, protomen ab ipso amotam (1), *post obitum Academia Philarmonica restituit, anno* 1755.

Le rendez-vous de la bonne compagnie est dans un appartement de cet édifice, *Camera della conversazione*; c'est une espèce de *ridotto* ou casin, meublé aux dépens de vingt-quatre familles nobles du pays, sous la protection du gouvernement, où l'on se rend tous les soirs, hommes & femmes, pour le jeu & la conversation; cet usage, qui se retrouve dans plusieurs villes d'Italie, est extrêmement commode pour tout le monde; personne n'est assujetti aux embarras de tenir maison, de recevoir, de donner à jouer, & personne n'est forcé à ces égards particuliers qu'on doit à ceux chez qui l'on est, quelquefois malgré soi.

Les portraits des académiciens les plus célèbres, & ceux des fondateurs de l'académie filarmonique de Vérone se voient dans une salle voisine.

On passe ensuite au théâtre, *Teatro Filarmonico*; il a avoit été construit en 1718, on l'a rétabli après un incendie arrivé en 1752. Il est très-spacieux & très-beau; le vestibule forme une très-belle salle, peinte d'un bon goût d'architecture ionique; la salle du théâtre est jolie, d'une belle forme, presque circulaire: elle a cinq rangs de vingt-sept loges; c'est dommage qu'on les ait fait saillir en ressauts les unes sur les autres de quelques pouces, comme dans beaucoup d'autres théâtres d'Italie. On y jouoit au mois de Novembre 1765 l'opéra d'Antigone, paroles de Metastasio, musique de Giuseppe Sarti Faëntino; ce spectacle étoit composé supérieurement: il y avoit surtout une actrice qui avoit paru depuis peu en Italie, avec une voix surprenante, elle s'appeloit *Aguiari*; mais on la nommoit plus communément la *Bastar-*

(1) On croit qu'il devoit y avoir *Amotum*, mais il y a bien certainement *Amotam*.

dina, parce qu'on prétend qu'elle étoit bâtarde, née à Ferrare: je n'ai véritablement rien entendu de ſi ſingulier, que l'étendue & la flexibilité de ſa voix; elle eſt morte il y a peu de temps.

Il y avoit auſſi un acteur de la première force à Vérone, nommé *Manzoli*, & une danſeuſe très-connue, la *Mantuanina*. Ces acteurs viennent paſſer à Vérone un temps mort pour les autres théâtres de l'Italie, & ne laiſſent pas d'y gagner beaucoup. La Baſtardina avoit trois cent cinquante ſéquins, ou quatre mille deux cent liv. de France pour une quinzaine de repréſentations; c'eſt-à-dire, pour le mois de Novembre. Ce ſpectacle coûte quarante mille livres aux entrepreneurs, auſſi eſt-il très-beau; les étrangers y viennent en foule, & les habitans de Vérone en ſont très-empreſſés. Quelquefois ils ont un opéra-bouffon, mais c'eſt ſur un autre théâtre, appelé *Teatro dell' Academia Vecchia*.

Les principaux reſtes d'antiquités qu'on remarque à Vérone, ſont les ſuivans: un grand arc appelé *Arco de' Gravii*, qui paroît avoir été le tombeau d'une famille diſtinguée. On voit le nom de Gravius ſous les niches des ſtatues, il eſt près du *Caſtello Vecchio*, on l'appelle auſſi arc de Vitruve, parce que l'inſcription prouve que l'architecte de ce monument s'appeloit Vitruve, différent de ce célèbre architecte, ami d'Auguſte, & dont les écrits nous ſont reſtés. Il ne ſubſiſte plus de ce monument que les cintres de l'arc, & quatre colonnes cannelées, ſans chapitaux: il eſt d'un aſſez mauvais goût.

Porta de' Borſari, où eſt l'inſcription de l'empereur Galien; c'eſt une porte à double ſortie, que cet empereur fit faire vers l'an 265, avec une enceinte pour ſe garantir des Germains. Cette porte eſt jointe à un ancien mur de la ville dont on voit des veſtiges ſous les maiſons; il y a deux arcades avec frontons; elles ſont ſoutenues par des colonnes corinthiennes, & ſurmontées de deux petits

ordres un peu gothiques, qui ont ſix fenêtres chacun.

Foro Giudiziale ou *Porta di Leone*, dont on voit quelques reſtes près des Jéſuites, dans la rue appelée *Via de' Leoni*, eſt décoré de colonnes compoſites cannelées, & d'un petit ordre attique au-deſſus de trois fenêtres : le tout eſt mauvais.

On voit encore des reſtes du théâtre dans des caves & des maiſons particulières, & les fondemens des murs du cirque, vers la maiſon des prêtres de Ste. Cécile.

Le Capitole ou le Panthéon de Vérone étoit ſur la colline de S. Pierre ; & c'eſt-là qu'étoit la ſtatue qu'on voit à la place des Herbes ; il eſt fait mention de ce Panthéon dans une deſcription trouvée depuis peu.

Au-dedans de la ville eſt une vieille enceinte de Théodoric, de l'an 490 environ, & une de l'an 1387, que Galéas Viſconti fit conſtruire pour s'emparer de Vérone ; ce fut lui qui fit faire enſuite le château S. Félix en 1393, après s'être rendu maître de la ville, mais ce château a été fortifié par la république de Veniſe.

Les égliſes de Vérone n'ont rien d'extrêmement remarquable : dans la cathédrale, *il Duomo*, on voit le tombeau du pape Lucius III, qui fut chaſſé de Rome l'an 1185 ; on y a mis une épitaphe à ſon honneur.

On y montre auſſi un beau crucifix de brouze.

Dans la première chapelle à gauche, une Aſſomption du Titien, la Vierge eſt trop coloriée, & tranche dans le haut du tableau ; le bas eſt bien & ſagement compoſé ; on y voit de beaux caractères.

Sur le portail de l'égliſe, on remarque de figures gothiques de Roland & d'Olivier, qui fut ſon compagnon d'aventures ; ſur l'épée de Roland, on lit ce mot, *Durindara* : c'étoit le nom de cette épée, dont l'Arioſte parle en pluſieurs endroits de ſon poëme, ſous le nom de Durindana (XI 50. XXIII. 79.)

M. Dioniſi, qui a donné en 1773, l'explication du rithme Pipinien, eſpèce de chanſon ancienne, y parle d'une tapiſſerie brodée, où eſt repréſentée la Ville de Vérone, environnée de ſes quarante-trois évêques, depuis S. Euprepe, qui vivoit l'an 72, juſqu'à S. Annon, l'an 760; on en voit à l'évêché les portraits faits par le Bruſaſorzi, l'an 1567.

M. Jean Moroſini, évêque actuel, a mis ſon ſéminaire & les études de théologie ſur le meilleur pied.

L'égliſe de S. George, occupée par des Bénédictines, eſt d'une architecture qu'on prétend être de S. Micheli & de Sanſovino; ſur le maître-autel eſt un tableau de Véronèſe, repréſentant S. George qu'on mène devant les idoles, & qui refuſe de ſacrifier; le groupe de S. George eſt très-beau, & bien colorié; le groupe qui eſt devant le ſaint, aux pieds de l'idole, eſt mal compoſé; il y a dans le haut une gloire, qui eſt trop bleue & gris de lin: la Vierge qu'on y voit eſt belle: elle eſt au milieu de S. Pierre & de S. Paul, & a devant elle la Foi, la Religion & la Charité: les deux premières figures ſont jolies, la troiſième, qui eſt vue par derrière, eſt mal compoſée, elle ſemble près de tomber: le petit ange qui apporte la couronne & la palme eſt d'un gris violet; les figures ſont en général trop à l'angle, & au bord du tableau (1).

Dans la cinquième chapelle à gauche, S. Barnabas, apôtre, qui lit l'évangile ſur la tête des malades; ce tableau eſt auſſi de Véronèſe; il eſt bien compoſé, & d'une couleur vigoureuſe; les caractères en ſont variés, & il s'y trouve une belle intelligence de clair-obſcur; il eſt meilleur que celui du maître-autel.

Près de cette égliſe eſt un réſervoir, où l'eau eſt amenée par un aqueduc de deux milles de longueur, pour l'uſage de la ville.

(1) Toute cette critique a été contredite par un connoiſſeur.

On voit encore dans la même rue, la maiſon qu'habitoit S. Pierre, martyr, de l'ordre de S. Dominique.

Aux Capucins eſt un S. Antoine de Padoue, du Guerchin.

A S. Firmo e Ruſtico, on voit un beau mauſolée des Torre, avec des figures en bronze : on leur trouve un caractère de figures idolâtres.

A Santa Maria Antica, on remarque les tombeaux des Scaligers, & ſurtout de Can Signorio, qui, en 1359, fut élu capitaine-général du peuple pour ſa vie. Ces tombeaux ſont des plus riches qu'il y ait, mais dans le genre gothique.

S. Zénon eſt une ancienne abbaye, ſituée vers la porte du même nom : ce couvent paſſe pour avoir été fondé par Pepin, fils de Charlemagne, & roi d'Italie, qu'on dit être enterré près de-là, ſous le cimetière de S. Procule. Les portes de l'égliſe ſont couvertes de bronze, avec des bas-reliefs qui ſont eſtimés pour le genre groteſque : le bénitier eſt un vaſe de marbre, de trois pieds & demi de diamètre ; le corps de S. Zénon, évêque de Vérone, eſt ſous le maître-autel. Il n'y a plus de religieux dans ce couvent.

L'oratoire de S. Zénon fut rebâti ou embelli par S. Pétrone, dans le cinquième ſiècle ; c'eſt-là qu'étoit autrefois le corps de S. Zénon. S. Grégoire, pape, dit que dans le débordement de l'an 509, les eaux de l'Adige montèrent juſqu'aux fenêtres, ſans pouvoir y entrer, *ad oſtendendum cunctis meritum martyris*. Onofrio Panvinio, dans ſes Antiquités Véronoiſes, parle de l'oratoire de S. Zénon, & du ſouterrain de Procule, comme des reſtes d'égliſes des premiers chrétiens ; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre, eſt à S. Nazaro, du côté de la porte de l'évêque, à la partie orientale de Vérone : on y voit une ancienne égliſe, dédiée à S. Michel, taillée dans le roc, pavée de

moſaïque, avec des peintures anciennes : c'eſt un des plus beaux monumens d'antiquité ſacrée ; mais l'on ne peut y entrer, parce que c'eſt dans l'intérieur du couvent des religieuſes.

Dans la grotte de S. Jean in Valle, il y a deux beaux ſarcophages anciens.

A S. Procule, on montre le tombeau de Pepin, un devant d'autel de *verde antico*, & un ſouterrain de la primitive égliſe.

A S. Bernardino, on voit une chapelle des Pellegrini, conſtruite par Michel San Micheli.

Il nous reſte à parler de quelques édifices profanes, que l'on remarque à Vérone. Dans le palais des recteurs eſt la ſalle du conſeil de ville, *Sala del Conſiglio del Proveditore e della Nobilta*, c'eſt l'endroit où s'aſſemble le conſeil des nobles. On a placé ſur les murs extérieurs de ce bâtiment les ſtatues de Pline le naturaliſte, de Vitruve, de Catulle, de Cornelius Népos ; tous ces grands hommes étoient de Vérone, du moins on le prétend, & l'on a voulu en conſerver le ſouvenir par ces monumens ; on y voit auſſi les ſtatues d'Æmilius Macer, de Jérôme Fracaſtor, & celle du marquis Maffei, en habit de magiſtrat.

LA FIERA, ou le bâtiment de la foire, eſt une choſe très-remarquable, que Vérone doit aux ſoins du marquis Maffei, dans le temps qu'il étoit proveditеur de la ville ; il y a un grand nombre de maiſons & de boutiques, diſpoſées ſur un plan très-régulier & très-commode. Les deux foires de Vérone ſe tiennent au mois de Mai & au mois de Novembre.

La Dogana eſt un autre grand bâtiment remarquable.

Parmi les palais de Vérone, on diſtingue ceux de Canoſſa, Bevilacqua, Verzi, , Pompei, Pellegrini, voyez Maffei, Tom. III, p. 86, & celui de Guaſtaverza, ſur la place de la Bra, qui eſt de l'architecture de San Micheli.

Dans le palais Bevilacqua, on conſerve encore de belles antiques, & de fort beaux tableaux.

On voit auſſi des tableaux ou autres curioſités dans la galerie Muſelli, dans le palais Gherardini, & chez M. Serpini, négociant retiré.

Les jardins de la maiſon Juſti, près de S. Zeno in monte, ſe remarquent de fort loin, & ont une vue fort agréable.

J'ai été voir auſſi avec plaiſir le palais où habitoit le marquis Maffei, & où demeure ſon neveu; il eſt près le jeu du Pallone, du côté de la citadelle. M. Torelli avoit été chargé par la ville d'écrire la vie de ce grand homme, & c'eſt un tribut de reconnoiſſance qui étoit bien dû à ſa mémoire; M. le chevalier de Pindemonti s'en eſt acquitté. Le crédit que donnoient au marquis Maffei & ſa naiſſance & la réputation de ſes ouvrages, fut toujours employé au bien de ſa patrie; il la ſervit, ſoit comme hiſtorien, ſoit comme magiſtrat; tantôt comme interceſſeur auprès de la république de Veniſe, tantôt comme riche particulier: & nous trouvons dans l'hiſtoire peu d'exemples d'un auſſi parfait citoyen.

La ville de Vérone eſt bien bâtie, on y voit de grandes places & de fort belles rues, la plupart ont des trottoirs, *Portici*, extrêmement commodes pour les gens de pied; de la *Brà*, c'eſt-à-dire, la place où eſt l'arêne, part une grande & belle rue qui conduit à la porte neuve du côté de Mantoue; *le Corſo* eſt une autre grande rue où l'on fait des courſes de chevaux, au commencement du mois de Mai; les prix conſiſtent en velours ou autres étoffes de prix.

Il y a une place appelée *Piazza delle Erbe*, décorée d'une fontaine avec une ſtatue couronnée d'un diadême. Le peuple dit qu'elle repréſente Vérone. Il y a auſſi une place affectée aux aſſemblées de la nobleſſe.

Les maiſons, les ponts, les trottoirs & autres bâtimens à Vérone, ſont preſque tous en marbre, parce que le marbre eſt très-commun dans les carrières des environs de la ville. M. Spada, qui en a donné la liſte dans le catalogue des foſſiles des environs de Vérone, en compte trente-cinq eſpèces, tirées d'autant de marbrières différentes; elles ſont auſſi nommées dans les mémoires de M. Guétard, Tom. I. pag. 399. On y trouve en quantité la pierre blanche, ſemblable à la pierre d'Iſtrie, que nous avons vue à Veniſe, & une pierre qui eſt encore plus facile à travailler, & qu'on appelle *Mattone*, où l'on diſtingue des coquilles d'huitres, & d'autres pétrifications en quantité: les parapets & les cordons des baſtions San Micheli, & la porte du Pallio, ainſi que la décoration des autres portes, ſont de cette pierre.

CHAPITRE XIV.

Des ſciences, des arts, & du commerce de Vérone.

VÉRONE eſt célèbre par les gens de lettres qu'elle a produits. Pline le naturaliſte, Catulle, Vitruvius Cerdo, Cornélius Népos, Emilius Macer, Caſſius Severus, Pomponius Secundus, ſont comptés parmi ſes anciens citoyens. On met dans le nombre des modernes, Fracaſtor, mathématicien, médecin & poëte diſtingué, & ſurtout Jules-Céſar Scaliger, né à la Ferrara dans la vallée de Caprino, qui eſt du territoire de Vérone; il naquit en 1484: on a écrit de lui qu'il n'y a point eu de plus grand philoſophe depuis Ariſtote, point de plus grand poëte depuis Virgile, point de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juſte-Lipſe dit que les quatre plus grands hommes qui aient paru dans

le monde, ſont Homère, Hippocrate, Ariſtote & Scaliger; enfin, Huet dit qu'il ſembloit formé par la nature, pour que nos derniers temps euſſent de quoi oppoſer à toute l'antiquité.

Le cardinal Norris, & Bianchini, aſtronome célèbre, étoient auſſi de Vérone; nous avons déja parlé du marquis Maffei, un des hommes les plus célèbres de ce ſiècle.

On y trouve encore de nos jours beaucoup de gens de lettres.

M. Ant. Mar. Lorgna, colonel d'ingénieurs, chevalier de l'ordre royal de S. Maurice, & directeur de l'école militaire de Vérone, eſt auſſi correſpondant de l'académie des ſciences de Paris, & il n'y a guère de ſavans auſſi diſtingués en Italie; il eſt né le 18 Octobre 1738 à Cerea, dans le territoire de Vérone, où ſon père étoit réſident, comme officier de dragons. L'établiſſement auquel il eſt attaché, qui eſt l'*Academia Militare*, a été formé en 1760 dans le vieux château, pour vingt-quatre jeunes gens, qui y ſont élevés & inſtruits dans les ſciences relatives à leur état: on n'y voit que des gentilshommes de terre-ferme & des fils d'officiers, car les patriciens ou les nobles Vénitiens, proprement dits, ne ſuivent guère l'état militaire. Il ſort de cette école des ingénieurs & des officiers de mérite. M. Lorgna a donné beaucoup d'ouvrages de haute géométrie, d'hydraulique, de phyſique; & en 1782, il a partagé les prix de l'académie des ſciences de Paris ſur la théorie du ſalpêtre, & la manière d'en multiplier la production.

Il a été demandé, en dernier lieu, pour aller viſiter le lac da Seſto ou de Bientina, qui eſt en Toſcane, entre l'Arno & le Serchio, & auquel on voudroit donner un écoulement, en perçant une montagne ſous le Serchio, ſur une longueur de quatre milles, pour procurer le deſſéchement d'une partie du territoire de la république de Luques.

M. Lorgna a reconnu une colline où l'on peut faire une coupure à ciel ouvert, qui n'aura que ſoixante pieds de hauteur, & par laquelle on pourra conduire à la mer les eaux du lac de Seſto.

M. Cagnoli, un des plus habiles aſtronomes que je connoiſſe, eſt né à Zante le 29 Septembre 1743; mais ſon pére étoit de Vérone. Il a bâti un obſervatoire à Paris en 1782, & doit bientôt en faire un à Vérone; il a fait faire les meilleurs inſtrumens par M. Megnié, & il les a vérifiés avec une ſagacité & une patience peu communes. Il va publier un excellent traité de Trigonométrie ſphérique, dans lequel il y a beaucoup de choſes ingénieuſes & nouvelles.

M. Salimbeni, capitaine d'ingénieurs, a donné, en 1782, des recherches ſur les équations du troiſième degré.

M. Pierre Coſſali a écrit auſſi ſur le cas irréductible des équations du troiſième degré.

M. Paul Delanges, ingénieur, a écrit ſur le frottement des cordes & ſur la pouſſée des terres.

M. l'abbé Gaëtano Marzagaglia eſt auſſi un mathématicien connu à Vérone.

M. le comte Betti, ſecrétaire de l'académie d'agriculture, a fait de très-bons ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle, & il eſt encore excellent littérateur; il a écrit ſur la morale, & il a donné des poëſies eſtimées.

Son zèle pour l'académie d'agriculture & de commerce, dont il eſt ſecrétaire, a été ſi utile à cet établiſſement, que la république de Veniſe a fait frapper une médaille à ſon honneur en 1782, avec cet exergue :

Virtuti & Solertiæ.

Et ſur le revers :

Zachariæ Betti Comiti, de pub. Veroni Academ. opt. merito ex. S. C.

Pour la médecine, on cite M. Jean-Everard Ziviani, auteur de pluſieurs bons ouvrages ; M. Jean Dalla Bona, mais ce dernier eſt actuellement profeſſeur à Padoue ; M. Targa, connu encore par une belle édition de Cornélius Celſus.

Il y a un cabinet conſidérable chez M. le comte Jacques Muſelli, ſavant antiquaire, où l'on voit une grande collection d'inſectes, de poiſſons, & autres pièces d'hiſtoire naturelle ; une petite collection de verres, lampes & bronzes antiques, & une belle ſuite de médailles qu'il a fait graver en quatre volumes.

Il y a un cabinet d'hiſtoire naturelle chez M. le chanoine Dioniſi, où l'on voit beaucoup de poiſſons & d'empreintes de plantes ; nous en parlerons ci-après, à l'occaſion des poiſſons pétrifiés de Vérone.

On voit encore des collections d'hiſtoire naturelle chez M. le comte Rotari, chez M. l'abbé Dorigni, chez M. le comte Jérôme Burri, chez M. le comte Pompei, chez M. Bordoni, & chez M. Vincent Bozza, apothicaire & chymiſte diſtingué, qui a raſſemblé avec beaucoup de ſoins & de dépenſes des pièces très-curieuſes.

M. Moreni avoit formé une collection qui eſt chez M. le marquis Canoſſa, d'une famille illuſtre, où il y a une belle ſuite de poiſſons pétrifiés & de foſſiles ſinguliers des environs de Vérone.

M. Ignace Paletta a une collection très-rare d'inſectes & de poiſſons.

M. Bettinelli, ci-devant Jéſuite de Vérone, dont nous parlerons à l'article de Mantoue, comme d'un poëte célèbre, avoit auſſi une collection de curioſités naturelles.

Une des plus belles collections qu'on ait faites relativement au territoire de Vérone eſt celle que M. Séguier avoit formée, & qu'il a tranſportée à Nîmes ſa patrie, après la mort de ſon illuſtre ami le marquis Maffei ; elle contient des morceaux admirables,

rables, surtout des poissons pétrifiés d'une grosseur extraordinaire & d'une ressemblance singulière : je ne me rappelle pas d'en avoir vu d'aussi beaux, excepté peut-être le poisson qui étoit à Beaune, & dont on avoit refusé des sommes considérables : il est actuellement au cabinet du roi ; je parlerai bientôt de la montagne où l'on trouve ces poissons. M. Ségnier est mort en 1784 ; mais il a laissé son cabinet à l'académie de Nîmes.

La collection du comte Moscardie, *musæum calceolarium*, a été célèbre à Vérone ; elle est actuellement en désordre, mais elle est des plus complètes pour les antiques, les médailles, surtout celles des empereurs : il y a aussi dans cette maison des tableaux des meilleurs maîtres, & des curiosités de toute espèce, soit de l'art, soit de la nature.

M. Toderini, ex Jésuite de Vérone, y avoit rassemblé beaucoup de médailles rares, surtout celles des rois Goths ; il s'étoit appliqué aussi à chercher toutes les médailles frappées pour des Jésuites illustres, & le nombre de ces médailles s'est trouvé fort considérable. M. Toderini est actuellement à Constantinople avec le baile de Venise, & il s'occupe d'un ouvrage sur la littérature des Turcs. *Nouvelles littéraires de Florence*, 4 Mars 1785.

M. le comte Jacques di Verita, garde du cabinet d'antiques, a lui-même une collection de médailles & d'antiques.

M. Joseph Torelli, mort en 1781, a donné plusieurs dissertations mathématiques & littéraires, & de bonnes traductions du grec & du latin ; il étoit littérateur & poëte : nous avons de lui une vie de Maffei, une dissertation sur le prêt à intérêt, & un ouvrage de calcul différentiel, de *nihilo geometrico*. Il préparoit une édition d'Archimède en grec & en latin : on regardoit M. Torelli & M. Facciolati comme les meilleurs écrivains latins de l'Italie. M. Torelli a légué sa bibliothèque au chapitre de

Vérone, qui l'a rendue publique ; ſon éloge eſt dans le ſecond volume des Mémoires de la Société Italienne.

MM. Pierre & Jérôme Ballerini ont été éditeurs des Œuvres de S. Zenon & de S. Léon, & de Raterio évêque de Vérone.

L'abbé Vallarſi a donné une belle édition de S. Jérôme.

Le P. Jérôme de Prato de l'Oratoire a été éditeur de Sulpice Sévère ; ces ſavans ſont morts actuellement.

M. le marquis Jean-Jacques Dioniſi, chanoine, a donné depuis 1758 ſix ouvrages ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique & civile, les antiquités, les monnoies.

M. le marquis Hippolyte de Pindemonte, chevalier de Malthe, eſt auteur d'excellentes poéſies, ainſi que M. ſon frère ; (ils viennent d'être aggrégés tous deux à la nobleſſe Vénitienne). Le marquis Hippolyte a donné une excellente tragédie, intitulée *Uliſſe*, *tragedia. In Firenze* 1778. Il a auſſi traduit en vers italiens des poëmes grecs.

L'oncle de MM. Pindemonte, feu M. le marquis Antoine Pindemonte, avoit fait une excellente traduction en vers italiens de Valérius Flaccus : ſon neveu l'a fait imprimer à Vérone en 1776, *in*-8°. avec le texte latin, & de judicieuſes obſervations ſur la traduction en vers italiens de la Thébaïde de Stace, par le cardinal Bentivoglio.

M. l'abbé Lorenzi eſt un des meilleurs improviſateurs d'Italie. On dit même qu'il n'y a point d'endroit, ſi ce n'eſt la Toſcane, où l'on ait trouvé plus ſouvent ce genre extraordinaire de poëtes Italiens. Il a publié un poëme ſur la culture des montagnes, &c.

L'académie filarmonique de Vérone fut établie en 1543 par Denys Dioniſi, ſuivant le marquis Dioniſi ; il y réunit celle des *Incatenati*, encore plus ancienne. On s'y occupoit de poéſie & de muſique.

L'académie des *Alétophiles* a été établie en 1768. Elle s'aſſemble au vieux château.

L'académie d'*agriculture* a été formée par le gouvernement de Veniſe, depuis qu'on s'en eſt occupé dans toute l'Europe à l'exemple de la ſociété d'agriculture de Bretagne.

Il y a une académie d'eſcrime, *Academia Filotoma*, établie à Vérone.

C'eſt auſſi à Vérone qu'eſt le chef-lieu d'une nouvelle académie ou d'une aſſociation littéraire, formée entre tous les ſavans d'Italie pour la publication de leurs mémoires. C'eſt à M. Lorgna que l'on doit cette entrepriſe, & il en a déjà réſulté deux volumes de mémoires intéreſſans. Le premier a paru en 1782, ſous le titre de *Memorie di matematica e fiſica della Società Italiana*; tome I *Verona* 1782, 854 pages *in*-4°. avec figures. Ce volume contient vingt-deux mémoires ſur les ſciences, compoſés par des ſavans de toutes les parties de l'Italie, & envoyés à M. Lorgna qui en a procuré l'impreſſion; ils ſont de M. Boſcovich, du P. Barletti, des deux MM. Fontana, de MM. Landriani, Moſcati, Morozzo, Riccati, de Saluces, Spallanzani, Ximénez, Malacarne, Malfatti, Zeviani, & de M. Lorgna lui-même. Ces mémoires ont pour objet l'aſtronomie, la géométrie, la méchanique, la météorologie, l'électricité, l'anatomie, & formeront une nouvelle collection académique, digne d'être réunie à celles que nous connoiſſons de vingt-ſept académies: ſavoir, celles de Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg, Stockholm, Upſal, Copenhague, Bologne, Sienne, Turin, Bruxelles, Breſt, Montpellier, Toulouſe, Dijon, Gœttingue, Gieſſen, Dantzick, Manheim, Erfort, Harlem, Fleſſingue, Rotterdam, Lauſanne, & celles de Bavière, de Bohême & de Philadelphie; il faut joindre à ces mémoires le Journal de phyſique de M. l'abbé Rozier, dont il y a vingt-ſept volumes *in*-4°. Le ſe-

cond volume de la Société Italienne a paru en 1784.

Les études ſont ſur un bon pied à Vérone. Après la ſuppreſſion des Jéſuites, la ville a fait l'acquiſition du collége, & l'a confié à des prêtres ſéculiers. L'Etat contribue en partie aux frais de l'entretien de ce collége; la ville y nomme un chapelain qui exerce les fonctions de curé; on y enſeigne les humanités, la philoſophie, la théologie & les mathématiques.

Le ſéminaire eſt auſſi un établiſſement de même eſpèce, où l'on enſeigne les humanités, la philoſophie, la théologie, la morale, le droit canon, l'hébreu, &c.

La bibliothéque du chapitre, qui eſt à l'évêché, eſt publique & fréquentée; elle eſt riche en livres & en manuſcrits anciens. M. Torelli y a joint la ſienne, comme nous l'avons dit ci-devant. L'évêque M. Moroſini l'a enrichie, & il paie le bibliothécaire.

Quant aux arts de goût, le nom de Paul Véronèſe annonce que Vérone fut la patrie de ce peintre immortel, devenu ſi célèbre par la fertilité de ſon imagination, la vérité de ſes couleurs, le beau naturel de ſes expreſſions. Il naquit à Vérone en 1532, & mourut en 1588 à Veniſe, ville qu'il a enrichie de ſes plus belles productions, comme nous avons eu occaſion de le remarquer dans la deſcription de Veniſe. Le beau choix de ſes ſujets, ſes grandes compoſitions pleines de chaleur & de véhémence faiſoient dire au Guide que s'il avoit à choiſir parmi les peintres il voudroit être Paul Véronèſe.

Michel San Micheli, architecte célèbre, étoit de Vérone; cette ville a produit encore dans la peinture Dominique Ricci & Felix Ricci, ſurnommés les *Bruſaſorzi* (Brûle-Souris), Farinato, Orbetto, Claude Ridolfi, Paſqualotto & Moro. Parmi les modernes, Signorini, Baleſtra, Rotari, qui ſont morts; le dernier étoit allé à Pétersbourg: Baleſtra étoit le plus eſtimé. On doit ſurtout citer

Zambettin Cignaroli, mort depuis quelques années; c'étoit un des meilleurs peintres de l'Italie; il étoit fort employé par de riches Anglois qui verſent beaucoup d'argent en Italie.

Ange Sartori étoit un ſculpteur eſtimé.

Le commerce de Vérone, comme celui de toute la plaine de Lombardie, roule principalement ſur la ſoie; on y travaille cependant en laine. Les productions naturelles du territoire ſont du riz, qu'on envoie juſqu'à Conſtantinople. On en recueille chaque année plus de quatre-vingt-dix mille *ſtara*: on y fait auſſi un commerce d'huiles, de vins, & de beſtiaux. Il y a dans le territoire pluſieurs rivières, qui ſont un moyen de commerce & une richeſſe dans le pays. La campagne y eſt très-agréable; on y trouve beaucoup de haies faites avec le *Paliurus*, l'arbre de Ste. Lucie, & le *Spiræa hyperici folio*.

Le pied de Vérone a préciſément douze pouces ſept lignes & un cinquième, meſure de Paris.

Le *Braccio* commun eſt cinquante-cinq vingt-neuvièmes du pied de Vérone.

Le *Braccio* dont on ſe ſert pour meſurer les étoffes eſt moindre d'un centième que le *Braccio* commun.

Il y a deux ſortes de livres à Vérone, la petite & la groſſe, dont chacune eſt diviſée en douze onces; vingt-cinq petites livres forment le *peſo*. La petite livre, *peſo ſottile*, vaut huit onces de la groſſe, & revient à dix onces ſix gros quarante-huit grains, ou ſix mille deux cent trente-huit grains de Paris; c'eſt ſix grains de plus, ſuivant M. Tillet; ainſi la groſſe doit avoir neuf mille trois cent ſoixante-ſix grains.

Nous ajouterons que, ſuivant le calcul du pays, cent livres légères de Veniſe ſont cent & dix livres légères de Vérone, & que cent livres peſantes de Veniſe ſont cent cinquante-huit livres quatre onces, poids léger de Vérone; enfin qu'un *ſtaro* de Veniſe vaut cent quarante livres groſſes de Vérone, comme

on l'a vérifié au magaſin du ſel, qui ſe vend à Vérone par meſure & poids de Veniſe.

Le *ſacco*, meſure des grains, contient environ deux cent cinquante livres légères de Vérone, du moins en riz : il ſe diviſe en trois *minali*; la quatrième partie d'un *minale* s'appelle *quarta*, & la ſeizième eſt le *quartarolo*.

La meſure des liquides eſt l'*inguiſtara*, la *ſecchia*, la *brenta* & la *botte*; dix-huit *inguiſtare* font la *ſecchia*, quatre *ſecchie* font une *botte*, qui pèſe cent *peſi*. En conſéquence l'*inguiſtara* pèſe deux livres dix onces & treize dix-huitièmes. Un pied cubique de Vérone contient deux *ſecchie* & deux *inguiſtare*.

Pour arpenter les terres on ſe ſert de la perche, qui eſt de ſix pieds; la perche quarrée s'appelle *Tavola*. Le *campo* ou arpent de Vérone vaut ſept cent vingt perches quarrées, ou *tavole*; chaque *campo* eſt diviſé en vingt quatre parties, nommées *vanezze*.

Pour meſurer la quantité des eaux courantes, on a établi qu'une rivière qui coule avec une pente de trois pieds & un tiers par cent toiſes eſt cenſée donner autant de pouces d'eau, qu'il y a de pouces quarrés dans la ſection de la rivière.

Chaque pied quarré de cette ſection s'appelle un *quadretto* d'eau; on le diviſe en douze parties égales, qu'on appelle pouces d'eau, *unce* : enfin chaque douzième partie du *quadretto* eſt diviſée en douze autres parties, qu'on appelle *punti*. C'eſt une convention tout-à-fait arbitraire. Mais on n'eſt point d'accord ſur le produit effectif, ou la dépenſe d'eau, ce qui eſt ſurprenant dans un pays où l'hydraulique eſt extrêmement cultivée.

Les écus de ſix livres portés à Vérone paſſoient dans le commerce pour onze livres cinq ſols de Veniſe; les monnoies vénitiennes y étoient rares, & nos louis-d'or y paſſoient pour quarante-huit livres, quoiqu'à Veniſe ils ne valuſſent que quarante-cinq;

par la même raiſon les ſequins de Veniſe ſe payoient à Vérone vingt-deux livres trois-quarts, au lieu qu'à Veniſe ils ne valoient que vingt-deux livres vénitiennes, & on payoit en baſſe monnoie du pays, qui ne vaut pas celle de Veniſe. Actuellement les monnoies de Veniſe y ſont communes, les ſequins y valent vingt-deux livres de Veniſe, & les louis environ quarante-cinq ou quarante-quatre livres quinze ſols; on donne même encore un pour cent d'agiotage, quand on en a beſoin.

Les habitans de Vérone ſont doux & accueillans; les mœurs y ſont plus réglées, & la religion plus reſpectée que dans beaucoup d'autres villes; les plaiſirs du carnaval y ont beaucoup de vivacité: on s'y maſque comme à Veniſe, & tout y reſpire l'enjouement. Les femmes y ſont belles, & le ſang eſt en général très-beau ſoit à Vérone, ſoit dans les environs.

La ville eſt gouvernée par un Podeſtà & un capitaine, envoyés par la république, & qui changent tous les ſeize mois; deux provéditeurs élus par la ville, & un magiſtrat appelé *Vicario di Mercanti*, & qui ſont des nobles de Vérone. Voyez Maffei, tom. III, pag. 12. Les *Cavalieri di Comun* ſont chargés de l'approviſionnement: tous ces officiers ſont élus par le conſeil de la ville.

Les environs ſont connus par pluſieurs ſingularités d'hiſtoire naturelle. M. Séguier a donné un ouvrage entier ſur les plantes de Vérone. Les eaux minérales chaudes de Caldiero ſont très-eſtimées; elles ſont près d'un village qui eſt à trois lieues de Vérone du côté de Vicenſe. Le mont Balde eſt célèbre par la deſcription que Pona, fameux botaniſte, en a donnée, & qui fut imprimée à Anvers en 1601.

Le pont de Veja, à quatre lieues de Vérone, dans les montagnes de Valpolicella, eſt une arcade naturelle dont la corde eſt de cent quatorze pieds

de Vérone d'un côté, & de l'autre cent cinquante-quatre, avec quatre-vingt-six de flèche & vingt d'épaiſſeur; on en trouve la deſcription & la figure dans un livre de M. Zacharias Betti, & les étrangers y vont ſouvent par curioſité.

La terre de Vérone donne une couleur d'un vert foncé, douce, agréable & permanente, fort uſitée dans la peinture à l'huile; elle ſe trouve à neuf lieues de Vérone: c'eſt un dépôt cuivreux, formé dans une terre argilleuſe par des eaux courantes, qui ſont impregnées de cette diſſolution de cuivre. On n'a pas encore bien analyſé la nature & les propriétés de cette terre; mais M. Séguier, qui avoit demeuré à Vérone, promettoit d'en donner la deſcription, avec beaucoup d'autres obſervations qu'il avoit faites ſur l'hiſtoire naturelle de ce pays: voici ce qu'il m'avoit communiqué ſur cette matière.

Dans les pays qui ſont annexés au Tirol, entre Trente & Vérone, il y a une longue vallée traverſée par l'Adige, on l'appelle *Val-Lagarina*; elle confine au midi avec le territoire de Vérone. Dans cette vallée eſt le village de Brentonico qui dépend de l'évêché de Vérone, & qui eſt un fief des comtes de Caſtel-Barco. C'eſt dans le diſtrict de ce village que ſe trouve la terre verte, & ceux qui la débitent à Vérone, l'appellent en effet, *Terre verte de Brentonico*. Pour y aller, on prend le chemin du mont Baldo, & après avoir paſſé la Ferrara, qui eſt dans une de ſes vallées, on laiſſe les ſommets les plus élevés de cette montagne à gauche, & l'on pourſuit ſa route juſqu'à la hauteur de celui qu'on nomme *Artilon*. C'eſt dans ces environs que l'on trouve, en ſe détournant à droite, l'endroit de la montagne où eſt la terre verte; c'eſt à neuf lieues de Vérone.

Les rochers qui recouvrent la mine & ceux des environs ſont de pierre calcaire; l'ouverture eſt tournée au midi, elle n'eſt pas bien ſpacieuſe: des

amas de roches amoncelées la retréciſſent & gênent les petites routes qui y conduiſent. Ces rochers n'étant point par lits, mais entaſſés les uns ſur les autres, on n'y voit que des fentes & des crevaſſes; la grotte eſt tapiſſée de vert, dont les nuances ſont fort variées: ce qui s'en eſt détaché eſt de la même couleur; le cahos y eſt ſi grand, qu'il empêche de juger des travaux que l'on y a faits pour fouiller cette terre: d'ailleurs, on y travaille que dans certains temps, lorſqu'on en a beſoin.

La terre verte eſt logée dans les fentes du rocher; ſes lits ne ſont ni étendus, ni ſuivis: les rochers ne gardent aucun ordre entr'eux. Ce ſont de petites maſſes ou des globes denſes, peſans & durcis, mêlés de petits graviers. Lorſque ces petites maſſes ont été bien comprimées, la ſuperficie en eſt luiſante, liſſe, graſſe au toucher; elles happent à la langue: on ne recherche que celles qui ſont pures, homogènes, dégagées de tout corps étranger, d'un beau vert, de couleur égale, qui peuvent ſe réduire aiſément en poudre. C'eſt la terre marchande; toute celle qui n'eſt pas de cette qualité, eſt au rebut.

Cette terre ne fait point efferveſcence avec les acides; ils en dégagent tout au plus quelques bulles d'air, à meſure qu'ils en pénètrent la ſubſtance. Les maſſes de terre verte miſes au feu pétillent, ſe diviſent par écailles; elles deviennent brunes, & perdent leur couleur verte, quand on les a fait rougir; elles ſont alors âpres & roides au toucher. M. Hill, dans ſon hiſtoire des foſſiles, dit qu'on en a trouvé en France qui ne lui cède point en bonté; mais il ne dit point en quel endroit. M. Valmont de Bomare l'appelle ochre de cuivre, il la range avec les Chryſocolles; c'eſt le *Lithomarga viridis cum acidis non efferveſcens*, de Ludwig, *Terræ muſ. Dreſd.*

Les poiſſons pétrifiés, dont nous avons déjà parlé, & qui ſont une des ſingularités des environs de Vé-

rone, ſe trouvent au mont Bolca. Le village de Bolca, qui eſt à ſix lieues de Vérone, eſt placé ſur les confins du territoire de cette ville & de celui de Vicenſe, à l'orient : ce village eſt fort élevé ; l'égliſe paroiſſiale eſt bâtie ſur le ſommet d'une montagne où il y a des iudices de volcans. A un mille au-delà, & tout-à-fait ſur les confins, on trouve un côteau compoſé, du côté du midi, de pierres qui ſe débitent par dalle : de-là le nom de *Laſtara* de Bolca (*Laſta* dans la langue du pays ſignifie un dalle de pierre) ; c'eſt là où ſe trouvent les belles empreintes de poiſſons : un petit ruiſſeau ſépare ce côteau des monts de Valeço au midi ; un autre plus abondant deſcend du côté du nord, & ſe réunit au premier à la pointe orientale du côteau, pour en former un qui traverſe la vallée de Cherpa. Ce côteau appartient aujourd'hui aux héritiers du célèbre Maffei, qui l'avoit acheté quelques anuées avant ſa mort.

Ces dalles de pierre ſont ſemblables à de l'ardoiſe blanchâtre, mais preſqu'auſſi dures & compactes que la pierre vive ; elles ſont ſonores, d'un grain uni, nuancées par des veines jaunâtres, griſes & brunes : il y en a qui ont un pouce & plus d'épaiſſeur, & d'autres qui n'ont que quelques lignes ; chacune peut ſe refendre en feuilles beaucoup plus minces : leur longueur & leur largeur n'eſt point limitée ; il y en a de pluſieurs pieds de long. Si l'on prenoit ſoin de les détacher avec les précautions néceſſaires, on pourroit en tirer des pièces fort grandes.

Le côteau, qui eſt du côté du midi, contient des couches parallèles à l'horizon, & ſéparées de celles qui ſont au ſeptentrion par un cordon de pierres ; celles du nord ſont inclinées à l'horizon d'environ quarante-cinq degrés ; les couches du cordon ſont à-peu-près perpendiculaires, & ſe détachent mal aiſément, parce qu'elles ſont courbes ; c'eſt ce qu'a

obſervé M. Séguier, & ce qu'avoit déjà remarqué le comte Marſigli, Œuvres de Valliſnieri, Tom. II. pag. 361. Dans ce cordon de pierres, on ne trouve aucune empreinte de poiſſons, c'eſt ſeulement dans les autres couches. On détache les dalles au haſard, & en les tenant élevées, on les ouvre avec des ciſeaux : lorſqu'elles ſont tirées fraîchement de la couche, elles s'ouvrent aſſez facilement ; les poiſſons qui y ſont logés offrent ſur chaque ſuperficie de la pierre l'empreinte d'une moitié, & cela d'une manière ſi diſtincte & ſi marquée, qu'on en peut aiſément connoître l'eſpèce. Ils y paroiſſent comme s'ils venoient d'être enfermés & moulés ; il n'y a point d'endroit en Europe qui préſente un pareil phénomène. On y remarque le contour du corps, la tête, l'œil, l'arête, les épines, la queue, & tous ce qui peut les caractériſer ; il ne s'en trouve cependant aucun en relief : on remarque tout au plus dans ceux qui ſont les plus gros, des parties plus ſaillantes vers la tête ; on n'en rencontre pas dans toutes les pierres qu'on détache, & l'on travaille ſouvent en pure perte. Ceux qui ſont engagés dans les dalles qui ne ſont pas égales, peuvent ſe refendre en entier, & on les tire pièce à pièce. Il faut beaucoup de précaution & d'adreſſe pour bien réuſſir ; on a preſque fouillé dans toute l'étendue du côteau, ſi ce n'eſt du côté oriental où le terrain eſt trop eſcarpé. Dans les endroits où l'on n'a pas encore fouillé, on voit que les couches des ardoiſes où ſont les poiſſons, ſont recouvertes de trois lits de pierre plus dure, qui ne peut pas ſe refendre ; par-deſſus il n'y a que quelques pouces de terre végétale.

L'eſpace où ſont toutes les dalles à poiſſons a environ cent toiſes d'étendue en tout ſens ; le côteau a trente-cinq toiſes de long par en-bas, & à-peu-près la moitié vers le ſommet. La partie eſcarpée à l'orient a plus de trente-huit toiſes d'élévation ;

mais toute cette hauteur n'eſt point remplie par les ardoiſes, elles n'ont que deux pieds au plus de profondeur.

Outre les poiſſons, on y trouve pluſieurs empreintes de différentes plantes, mêlées avec les poiſſons ; mais on n'y rencontre aucun coquillage. Les eſpèces de poiſſons ne ſont point ſéparées ; on trouve les grands & les petits mêlés enſemble ſur les mêmes couches. M. Séguier avoit un catalogue de toutes les eſpèces de poiſſons qui ſe trouvent dans cette curieuſe mine : il y en a quelques-uns de gravés dans le Muſæum de *Moſcardi*, dans celui de *Colceolari*, dans le livre intitulé : *Piſcium quærelæ* de Scheuchzer, & dans l'ouvrage de Valliſnieri, que l'on pourra conſulter, ainſi que Maffei, Part. III. M. Séguier avoit fait des deſſins de plus d'une quarantaine, & il en conſervoit preſque tous les modèles, outre un grand nombre de doubles ; c'eſt une des parties les plus intéreſſantes du cabinet de Nîmes.

Il y en a une collection à Vérone, chez M. le marquis Dioniſi, chanoine de la cathédrale de Vérone, dont nous avons parlé : l'on y voit des eſpèces de poiſſons exotiques qui ne ſe trouvent pas ailleurs, & ſi bien conſervés, que perſonne ne peut en montrer de ſemblables ; il en a envoié au jardin du roi, à Paris. Nous avons parlé ci-deſſus de pluſieurs autres collections de poiſſons à Vérone.

Si l'on avoit ſoin de faire des recherches dans les endroits de France où il y a des ardoiſes blanches, je ne doute point que l'on n'y trouvât auſſi des empreintes de poiſſons, ſemblables à celles du mont Bolca. M. Séguier en a vu la moitié d'un, venu des plâtrières d'Aix en Provence, & il en a trouvé deux petits dans les Cévennes ; on aſſure qu'il y en a à Dreſde.

On trouve auſſi dans les environs de Vérone des traces de volcans, & même des colonnes baſalti-

ques. Journal de phyſique, 1779. Déc. pag. 507.

M. Cavichioli a découvert, en 1784, une mine de nitre dans les montagnes de Vérone ; on dit qu'elle eſt abondante & de bonne qualité.

Le ſel d'epſum, qu'on tiroit du ſel marin, ou des ſources amères par évaporation, s'eſt trouvé foſſile & pur dans les montagnes de Belluno. M. Lorgna en a fait l'expérience en 1785.

CHAPITRE XV.

Deſcription de Mantoue.

LE chemin de Vérone à Mantoue eſt d'environ ſept lieues.

De Vérone au village de Roverbella il y a deux poſtes & demie, ou dix-huit milles. A dix milles de Vérone, on paſſe ſous les murs du bourg de Villa Franca. A cinq milles de Villa Franca, on ſort de l'Etat de Veniſe, dont les limites ſont marquées par des bornes, & à trois milles de ces bornes, on trouve le village de Roverbella : depuis Vérone juſqu'à ce village, on a un terrain couvert de cailloux, mais très-abondant en plantations de mûriers.

De Roverbella à Mantoue il y a une poſte de ſept milles, que l'on fait parmi d'excellens pâturages ; c'eſt un pays baigné par les eaux, & par conſéquent très-fertile. De Villa Franca à Parme, on paie quatorze paules par couple de chevaux, & cinq paules par bidet.

Quand on entre à Mantoue par le nord, on paſſe entre douze moulins à blé, qui ſont ſous une eſpèce de portique ou galerie couverte. On trouve ſur la même chauſſée un moulin pour ſcier les bois, & un autre pour fouler les draps ; ils ſont

mûs par la chûte des eaux du lac ſupérieur au lac inférieur.

MANTOUE, en italien *Mantova*, eſt une ville de vingt-ſix mille habitans, y compris les Juifs & deux bataillons de garniſon; elle eſt au milieu d'un lac formé par le Mincio : cette poſition la rend très-forte, mais y cauſe un air qui doit être très-dangereux en été & en automne, quoique les habitans ne veuilleut pas tous en convenir. Cette ville paſſe pour être beaucoup plus ancienne que Rome; elle fut fondée par les anciens Etruriens ou Toſcans, trois cent ans avant la fondation de Rome. Voyez Platina, Equicola & Agnello Maffei, dans leurs hiſtoires de Mantoue, Virg. X, 198. On croit que ſon nom vient de *μαντία*, *Divinatio*, ſoit qu'on voulût indiquer que ſa fondation avoit été de bon augure, ſoit qu'il y eût des oracles dans cet endroit.

Après les Etruriens, ce furent les Gaulois Cénomans qui occupèrent Mantoue; & lorſque ceux-ci furent défaits par les Romains, cette ville fit partie de la Gaule Ciſalpine, ou *Gallia Togata*; elle avoit voix dans les comices du temps de Céſar; elle étoit de la tribu Sabatine, comme on l'apprend par les inſcriptions. Dans le partage des triumvirs, elle échut à Antoine. On trouve dans pluſieurs inſcriptions les curateurs de la république de Mantoue; il paroît auſſi qu'on y avoit établi une école militaire; cependant comme elle n'étoit point ſur les grandes routes militaires, elle ne joua pas un très-grand rôle.

Crémone ayant ſoutenu le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci donna les terres des environs de Crémone à ſes ſoldats vétérans, l'an 31 avant Jéſus-Chriſt; & comme il ne s'en trouva pas aſſez, on y ajouta une partie du territoire de Mantoue; c'eſt à quoi Virgile fait alluſion, en diſant :

Mantua væ miſeræ nimium vicina Cremonæ.

Ecl. X. v. 28.

Mais la grande diviſion des terres, dans laquelle Virgile perdit ſon patrimoine, avoit eu lieu dix ans auparavant.

Dans la guerre entre Vitellius & Othon, celui-ci fut défait à Bedriacum, qui eſt aujourd'hui Canneto.

Mantoue eut beaucoup à ſouffrir dans l'irruption d'Attila. Il rencontra le pape S. Léon près de cette ville, & ce fut à ſa ſollicitation qu'il renonça au projet d'aller faire le ſiége de Rome.

Mantoue fut priſe par Alboin; les Grecs de Ravenne l'enlevèrent aux Lombards, mais elle fut repriſe par Agilulfe. Charlemagne la fortifia, & l'on a prétendu qu'il l'avoit donnée au pape. Lothaire publia un de ſes capitulaires à Mantoue. On y tint un concile, lors du ſchiſme qu'il y eut entre le patriarche d'Aquilée & celui de Grado.

Après la mort de Bérenger, elle fut moleſtée par les Hongrois. Jean I, évêque de Mantoue, qui gouvernoit cette ville, la céda à Boniface de Canoſſa; les empereurs confirmèrent cette inféodation à la même famille, & ce fut ainſi qu'elle paſſa à la fameuſe comteſſe Mathilde, en 1064; le pape Alexandre II y tint un concile contre l'antipape Cadiolus.

Après la mort de Mathilde, les empereurs accordèrent pluſieurs priviléges à cette ville. Ezelin voulut s'en emparer: elle fut ſecourue alors par Sordello Viſconti, beau-frère d'Ezelin, & les habitans le prirent pour leur ſeigneur. Après ſa mort, ils reprirent le gouvernement républicain; mais un des capitaines de la république, Pinamonte Bonacolſi, ou Bonacorſi, s'en rendit maître vers l'an 1274. Il eut pour ſucceſſeurs trois Bonacorſi, ſavoir, Bottigella, Paſſarino & Butirone; le peuple ſe ſouleva contr'eux, Paſſarino fut tué; les autres Bonacolſi furent mis en priſon, & l'on choiſit pour chef Louis de Gonzague. L'empereur Sigiſmond donna, en 1433, le titre de marquis de Mantoue à Jean-

François de Gonzague, & Charles-Quint, en 1530, donna le titre de duc à Fréderic de Gonzague, & il tranſmit à ſes deſcendans la ſouveraineté de Mantoue.

Ferdinand-Charles de Gonzague, dernier duc de Mantoue, ayant pris parti contre la maiſon d'Autriche, au commencement de ce ſiècle, ſes Etats furent envahis & ſaccagés. Le duc mourut en 1708 à Padoue, dépouillé de ſa ſouveraineté & ſans enfans; ſa troiſième femme, qui étoit Françoiſe de Montaut de Navailles, mourut à Paris en 1710. Il ne reſte de cette illuſtre maiſon qu'un enfant naturel, qui eſt à Rome en prélature, & des branches collatérales, mais éloignées; le duché de Mantoue eſt reſté à la maiſon d'Autriche. L'hiſtoire de cette ville fut écrite dans le quatorzième ſiècle, par Alipandri, & par Battiſte Platina, & au commencement du ſeizième ſiècle, par Mario Equicola. L'hiſtoire de la maiſon de Gonzague a été écrite en latin avec élégance par Poſſevino. L'hiſtoire eccléſiaſtique de Mantoue a été donnée par Monſignor Scipione Agnelli Doneſimondi.

Mantoue eſt aſſez bien bâtie; ſes fortifications & ſa citadelle ſont en bon état; elle contient quinze paroiſſes, & trente-neuf couvens, ſans compter les confréries & les conſervatoires, ce qui prouve bien qu'elle a été plus conſidérable qu'elle n'eſt actuellement: auſſi dit-on, que vers la fin du dernier ſiécle, il y avoit cinquante mille ames; peut-être le mauvais air, qui fait déſerter une partie des habitans en été, l'a fait abandonner entièrement de pluſieurs.

Elle eſt ſéparée de la terre par deux cent toiſes de lac du côté de Crémone, & par quatre-vingt toiſes du côté de Vérone; elle eſt tellement engagée dans les marais, qu'on ne peut l'aborder d'aucun coté, que par des chauſſées étroites. Malgré cela, cette ville paroît vivante & habitée, & l'on

n'y

n'y voit pas d'herbe dans les rues, comme dans d'autres villes d'Italie, mais comme ces lacs rendent l'air mal-ſain, on ſe propoſe de les diminuer & d'en deſſécher une partie, ſpécialement la partie méridionale, qui eſt une portion du lac de Païolo, & l'on employoit en 1784 plus de cinq cent ouvriers, dirigés par M. Biſaghi, ingénieur.

La ville a trois mille cent quarante-quatre toiſes de tour, ou en y comprenant les lacs cinq mille ſix cent toiſes. Il y a ſix portes, au nord *Porta Molina*, ou de' Molini, qui conduit à la citadelle de Porto, ſur le chemin d'Allemagne, par l'Etat de Veniſe. Près de cette porte eſt un grand portique, entre le lac ſupérieur & le lac inférieur, avec des moulins dont nous avons parlé.

La porte appelée *Pradella*, à l'occident, conduit à Marcana & à Crémone; c'eſt le chemin de Lombardie.

La porta *Puſtella*, ou porte du Thé, au midi, conduit au palais de ce nom, mais il n'y a pas de grande route de ce côté-là.

La porta *Cereſe*, qu'on appelle quelquefois porte Virgilienne, eſt au midi du côté de Pietolo, d'où l'on va à Modène & à Parme; il y a ſur cette porte un buſte de Virgile.

La porta *Catena*, à l'orient, conduit au port où ſont les barques qui viennent du Pô par le Mincio.

La porta *S. Georgio*, auſſi à l'orient, conduit à un grand pont de pierre, qui a quatre cent ſoixante-cinq toiſes de long, traverſe le lac inférieur, & le partage en deux parties, celle qui eſt à gauche quand on ſort, ou au nord, s'appelle lac du milieu, *Lago di mezzo*, & l'autre *Lago di Sotto*, qui fait partie du lac inférieur. La porte S. George conduit à Ferrare, à Veniſe & à Modène, en paſſant le Pô.

Le lac ſupérieur a ſix milles de long ſur huit cent toiſes environ; il eſt ſéparé des lacs inférieurs

par une digue de trois cent vingt toiſes. Celle qui eſt hors la porte Pradella, & qui ſoutient le même lac, eſt de deux cent cinquante toiſes.

Le lac de Païolo eſt ſoutenu par une digue de quatre cent ſoixante-dix toiſes, qui commence à neuf cent toiſes de la ville; une écluſe ſert à le mettre à ſec. Une grande écluſe qui ſoutient les eaux du lac inférieur à dix milles de Mantoue, rend navigable juſqu'à la ville ce bras du Mincio.

IL DUOMO, ou *S. Anſelmo*, belle égliſe, qui eſt la cathédrale de Mantoue, fut bâtie ſur un plan de Jules-Romain; elle a cinq nefs, & des bas-côtés doubles, portés par des colonnes corinthiennes cannelées, ſans piédeſtaux, qui forment un beau périſtile. Le ſecond ordre de la nef du milieu eſt en pilaſtres compoſites, entre leſquels il y a alternativement des croiſées & des niches; tout ce deſſin eſt chargé d'ornemens, & paroît un peu lourd; mais on remarque du grand dans le général de cet édifice.

A la première chapelle à droite eſt un tableau du Guerchin, repréſentant le miracle de S. Eloi, qui, après avoir coupé le pied d'un cheval pour le ferrer, en fait la réunion avec un ſigne de croix: ce tableau eſt trop noir; l'effet n'en eſt pas heureux, mais la tête du ſaint eſt bien.

A gauche de la chapelle du S. Sacrement, vis-à-vis de l'orgue, Jéſus-Chriſt qui appelle S. André à l'apoſtolat; tableau de Jules-Romain, bien compoſé, deſſiné de grande manière, mais d'une couleur peu vraie; il a été retouché & gâté.

Dans la chambre du chapitre, où l'on va en traverſant la ſacriſtie, il y a la tentation de S. Antoine, par Paul Véronèſe; un diable tient le ſaint à la gorge, & culbuté ſur lui, ſemble prêt à lui porter un coup ſur le nez, avec un pied de cheval qu'il tient de l'autre main; une jolie femme par derrière retient la main de S. Antoine, pour

l'empêcher de ſe défendre ; la tête de cette femme, qui eſt dans la demi-teinte, eſt bien peinte ; le reſte du tableau ſe voit moins, ayant beaucoup ſouffert, & paroît un peu gris ; il y a auſſi des incorrections dans cet ouvrage.

S. AGNÈS, égliſe qui étoit occupée par les Auguſtins, & dont la tour eſt ſenſiblement inclinée ; ce défaut d'à-plomb peut bien être cauſé par le peu de ſolidité d'un terrain auſſi détrempé par les eaux du lac ; cependant on creuſe à dix ou douze pieds pour les fondations, ſans y trouver de l'eau.

Cette égliſe a été ſupprimée, & les Auguſtins ont été transférés à la Trinité, où étoient les Jéſuites.

S. ANDREA, grande & belle égliſe, de l'architecture de Léon-Baptiſte Alberti, qui ramena le goût de la bonne architecture en Italie, en s'éloignant du gothique de ſon temps. Il n'y a qu'une ſeule nef avec une coupole très-haute, conſtruite depuis quelques années, par les contributions du public, & peinte par George Anſelmi de Vérone.

Cette égliſe eſt célèbre par ſes reliques ; on y montre du ſang de Jéſus-Chriſt dans une ſuperbe châſſe.

Dans une chapelle à gauche on voit la ſtatue en bronze du fameux peintre André Mantegna, maître du Corrège, dans laquelle il y avoit autrefois de petits diamans pour former les prunelles ; cette figure eſt faite avec vérité, mais avec ſéchereſſe. Au-deſſous on lit cette inſcription :

Eſſe parem noris, ſi non præponis, Apelli,
Æneu Mantiniæ qui ſimulacra vides.

Sur le pavé de l'égliſe on lit cette autre épitaphe :

Oſſa Andreæ Mantiniæ famoſiſſimi Pictoris, cum duobus filiis in ſepulchro per Andream Mantinam, nepotem ex filio conſtructo repoſitu. 1560.

Sur l'autel il y a une Nativité de S. Jean-Baptiſte, par Mantegna ; mais ce n'eſt pas un bien beau ta-

bleau : il eſt peint d'une manière sèche ; d'ailleurs on en jouit peu ; on voit cependant que la figure de Ste. Eliſabeth a de l'expreſſion.

André Mantegna naquit en 1451, & mourut en 1517 ; il a été regardé par pluſieurs écrivains comme l'inventeur de la gravure en cuivre : il a du moins contribué beaucoup à la perfection de cet art (1).

Dans l'égliſe des Dominicains on voit le monument en marbre de Pierre Strozzi. On ſait auſſi que Jean de Médicis, frère de Côme I duc de Florence, eſt enterré dans cette égliſe ; mais on ne ſait pas en quel endroit. Elle a été rebâtie depuis quelques années.

Dans l'égliſe de S. Maurice ou des Théatins on voit au ſecond autel à droite une Annonciation de Louis Carrache, aſſez bien peinte ; la tête ou le profil de la Vierge a de la naïveté, mais la figure, ainſi que celle de l'ange, eſt trop longue : la tête de l'ange eſt mauvaiſe ; ſon attitude & ſon expreſſion le ſont encore davantage. Dans la troiſième chapelle des bas-côtés à droite, le martyre de Ste. Marguerite, par Annibal Carrache, bon tableau, dans lequel cependant on blâme les têtes, ou pour mieux dire, les figures des ſpectateurs, coupées en bas par la bordure du tableau.

A la ſeconde chapelle des bas-côtés à gauche les deux lunettes ſont de Louis Carrache, & ſont aſſez bien : l'une repréſente S. Jean dans le déſert ; l'autre S. François auſſi dans le déſert avec un ange qui joue du violon ; ils paroiſſent d'une aſſez bonne couleur & bien compoſés, quoiqu'on ait peine à les bien voir.

Dans l'égliſe de Ste. Urſule au maître-autel, le martyre de cette ſainte & de ſes compagnes, par

(1) Dictionnaire des graveurs anciens & modernes, depuis l'origine de la gravure, avec une notice des principales eſtampes qu'ils ont gravées, par F. Baſſan. Paris, 1767, 2 vol. *in*-12.

Louis Carrache ; ce tableau eſt bien deſſiné, & la ſainte eſt belle ; mais il péche en général par l'effet ; la couleur n'en eſt pas mauvaiſe, ſans être d'une grande vérité ; la compoſition aſſez bonne, quoique confuſe.

L'égliſe de la Trinité, où étoient les Jéſuites, a été donnée aux Auguſtins ; on voit au ſanctuaire à droite la Transfiguration, par Rubens, où il a choiſi les mêmes ſujets que Raphaël, en y introduiſant un démoniaque, mais où il eſt entièrement différent de ce maître, ſoit dans le général de la compoſition, ſoit dans toutes les attitudes, les caractères, & même dans le ſite. Il n'a pas coupé ſon ſujet en deux ; il a mieux lié ſon épiſode avec le ſujet principal, en le raprochant du haut de la montagne : le ſujet eſt bien, quoiqu'il n'ait pas toute la vérité qu'on pourroit y déſirer ; ce tableau eſt un peu dur de tons, mais l'ordonnance en eſt admirable.

Le tableau du milieu repréſente la famille d'un duc de Mantoue, invoquant la Trinité ; il eſt bien compoſé, autant qu'il a été poſſible de le faire, le peintre étant aſſuetti à des portraits. Les draperies ſont de couleur dure ; elles manquent de vérité, & elles ſont trop chargées.

Le Baptême de Jéſus-Chriſt, tableau où il y a du feu de compoſition, mais dont la couleur eſt encore crûe, quoiqu'il s'y trouve beaucoup de clair-obſcur ; le Chriſt & les anges ſont trop rouges ; les figures de S. Jean & de ceux qui viennent ſe faire baptiſer ſont trop noires. Ce tableau ne paroît pas de Rubens.

On y voit auſſi un Ecce-Homo, du Dolci.

Dans la ſacriſtie, S. François Regis tenant un crucifix, tableau de Creſpi ou l'Eſpagnolet de Bologne ; il eſt d'une couleur piquante, mais ſans fineſſe de deſſin.

Le bâtiment du collége eſt grand & beau ; il fut fait par les Jéſuites quelques années avant leur ex-

tinction, il a le titre de *Ginnaſio Regio* & d'univerſité : on y enſeigne la théologie, la phyſique, les mathématiques, & l'on y confère des grades en médecine & en droit, parce que les colléges des médecins & des juriſtes ſont aggrégés à ce collége. Cependant ceux qui veulent être reçus docteurs vont à Pavie, où eſt la grande univerſité, qui depuis quelques années a le privilége excluſif du doctorat. Il y a dans le collége de Mantone un cabinet d'hiſtoire naturelle, un de phyſique, un laboratoire de chymie, un jardin de botanique. Il y a un obſervatoire bâti en 1758 ; c'eſt une eſpèce de tour à pluſieurs étages, très-vaſte & très-ſolide ; à la partie ſupérieure eſt une terraſſe qui domine l'horizon, & un toît tournant en forme de cône, dont la fenêtre peut ſe diriger à toutes les régions du ciel. Le P. Joſeph Mari jéſuite, mathématicien de l'univerſité, avoit la direction de cet obſervatoire.

L'égliſe de Ste. Thérèſe eſt remarquable par un autel & un tabernacle, travaillés richement en marbres précieux & en agathe, avec des ſtatues de chaque côté.

A l'égliſe des Quarante-Heures il y a une belle façade & différens tableaux de bons maîtres, avec huit ſtatues en plâtre de Barbarigo, qui repréſentent David, Salomon, & quelques prophètes. A l'entrée de l'égliſe en-dehors il y a un bas-relief de l'Annonciation avec une ſtatue de chaque côté.

On peut voir encore l'égliſe de S. Sébaſtien, & celle des Oratoriens Filippini, qu'on appelle *la Vittoria* ; il y a un beau tableau de Mantegna, où l'on admire la patience & la perfection des détails.

LA CORTE, ou le palais ducal de Mantoue, eſt grand, mais ancien & bâti ſans ſymétrie & ſans goût.

Le cabinet & le tréſor de Mantoue étoient fameux dans le commencement du dernier ſiècle ; mais lorſque le général des troupes de l'empire, Colalto,

eut pris cette ville d'assaut le 18 Juillet 1630, elle fut mise au pillage ; toutes les choses curieuses qui avoient coûté des millions tombèrent entre les mains des soldats, & furent dissipées par des gens qui n'en connoissoient pas le mérite ; un simple soldat avoit fait un butin de huit mille ducats ; il perdit tout au jeu dans la même nuit, & le général Colalto le fit pendre le lendemain. Les plus beaux tableaux de la galerie de Mantoue furent alors transportés à Prague ; la reine de Suède les acquit & les fit porter à Rome, où ils ont resté jusqu'au temps où le duc d'Orléans, régent de France, en fit l'acquisition, aussi-bien que des statues antiques de la reine Christine.

On trouve encore dans ce palais plusieurs choses intéressantes, comme des appartemens décorés avec beaucoup de goût, des tapisseries faites sur les dessins de Raphaël, & des peintures de Jules-Romain son élève, l'un des plus grands dessinateurs qu'il y ait eu.

Dans la *Sala di Troja* on voit les combats livrés au siège de Troye, & l'histoire de cette ville dans le style grec, où le costume est très-bien observé pour les chars, les héros & les dieux.

Il y a d'autres salles dont les plafonds passent pour être de Jules-Romain, comme les signes du Zodiaque, l'assemblée des dieux, le char de la nuit, & celui d'Apollon.

Le plafond d'Apollon, que M. Cochin appelle char de l'aurore, fait beaucoup d'effet : les quatre chevaux, ajoute-t-il, vus en-dessous, sont pleins d'action & de feu : on y trouve la grande manière, la belle forme & la grandeur de caractère qui est une des parties les plus rares de la peinture, mais avec différentes imperfections. Il y a dans une autre salle une chûte des Géans, ingénieusement composée, & dessinée de fort grand caractère ; elle semble tenir de l'école vénitienne.

Vis-à-vis du palais ducal est le théâtre, qui est de

l'architecture du vieux Bibiena, c'eſt un des beaux théâtres d'Italie.

Palazzo della Giuſtizia contient une ſalle d'une grandeur remarquable; on voit dans la muraille une ſtatue de Virgile aſſis, mais dont le mérite ne répond pas au ſujet.

Parmi les édifices particuliers de Mantoue ou remarque les palais du comte Mantelli, des Valenti, des Sorli, des Canoſſa, des Colloredo, des Arrivabène.

Il y a pluſieurs fauxbourgs au-delà du lac : à l'orient, celui de Saint-George; au midi celui de Cérèſe.

Le palais du Thé, ainſi appelé à cauſe de la forme de ſon plan qui approche d'un T, eſt ſitué dans une iſle, une demie lieue au midi de Mantoue, environné de jolies promenades; il a été reſtauré nouvellement, mais l'architecture eſt de Jules-Romain; la cour eſt décorée de quatre corps de bâtimens d'ordre dorique; au bout de la cour il y a un portique qui la ſépare du jardin; ce portique eſt également décoré d'un ordre dorique, mais trop riche.

M. Volta bibliothécaire de Mantoue, & M. Bottani peintre en ont donné une deſcription détaillée en ſoixante-deux pages *in*-8°. Voyez auſſi Richardſon, traité de la peinture & de la ſculpture.

Ce palais eſt remarquable par de belles peintures de Jules Romain : dans la voûte il y a trois tableaux à freſque & des lunettes, qui ſont de lui, mais qui ont beaucoup ſouffert par l'habitation des troupes allemandes; les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire de David.

Dans la première chambre à droite, les deux friſes l'une ſur l'autre & toute la voûte, ſont décorées de ſtucs de l'abbé Primaticio, dont les compoſitions ſont belles, & repréſentent des marches d'armées, & des ſujets héroïques.

Les peintures à fresque de la seconde chambre sont de Jules-Romain ; le sujet du milieu représente un héros assis, qui commande qu'on brûle des livres qu'on lui apporte dans une caisse ; il est bien composé comme un bas-relief antique, & dessiné de grande manière ; les chairs sont un peu de couleur de brique, & les habits de couleur tranchante ; il n'y a point de clair-obscur.

Dans la troisième chambre on voit la victoire de Jupiter sur les Géans, par Jules-Romain ; les murs & les plafonds ne font qu'un seul sujet, & c'est un poëme tout entier : la composition en est impétueuse & terrible, les groupes bien formés, mais il est de couleur rouge ; il y a peu d'intelligence de clair-obscur ; le dessin est un peu incorrect, manièré & de caractère trop chargé. Le Jupiter n'a point l'air noble. Ce morceau est pourtant le triomphe de Jules-Romain ; & s'il n'a pas les agrémens qui touchent, il a la force qui enlève.

Dans la première chambre à gauche, on voit la chûte de Phaëton.

Dans le plafond de la seconde, beaucoup de tableaux à fresque répartis dans la voûte, représentant des chasses, des pêches, des jeux, des sacrifices antiques, & différentes divinités ; ils sont de Jules-Romain : au-dessus de la fenêtre, il a représenté une prison ; on prétend qu'il la peignit ayant été renfermé & détenu lui-même dans cette chambre.

On y remarque aussi beaucoup de figures à la manière de Raphaël, plus outrées, mais dans le goût de l'antique ; quelques unes sont incorrectes, elles sont trop rouges dans les chairs ; au reste, il y a de très-belles choses de détail.

Sur les murs de la troisième chambre, Jules-Romain a peint à fresque les noces de Psyché : il semble au premier coup-d'œil que ce sujet est une orgie ; l'ordonnance en est belle, pleine de feu & d'expression ; & l'on y trouve de grandes beau-

tés de détail ; le ton rouge y domine un peu trop.

Sur la cheminée, Jules-Romain a peint Acis fuyant avec Galathée, à l'aſpect de Polyphème.

Les ſujets de toutes les petites lunettes, ou ceintres, qui ſont ſous la voûte, ſont tirés de l'hiſtoire de Pſyché, & peints à freſque par Jules-Romain, ou par ſes élèves ; mais il s'y trouve bien éloigné de Raphaël. On dit auſſi que les tableaux de la voûte ſont de Jules-Romain : le deſſin en eſt rond, les ombres d'un biſtre forcé, les clairs violets, le deſſin n'eſt pas très-ferme, mais les figures ont de la fineſſe.

Au bout du jardin, ſur la gauche & dans une loge baſſe ou eſpèce de ſallon ouvert, vis-à-vis une ancienne grotte ruinée, on voit des tableaux à freſque, dans la voûte & ſur les murs, par Jules-Romain, repréſentant les différentes ſituations de l'homme : il y a de bonnes choſes : le plafond de la chambre qui précède cette ſalle eſt orné de jolis arabeſques.

Jules-Romain, auteur de tous ces beaux ouvrages, mourut à Mantoue en 1546, & il eſt enterré dans l'égliſe de S. Barnaba, qui appartient aux Servites ; mais on ne ſait pas préciſément dans quel endroit.

Près de la même égliſe de S. Barnaba on voit la petite maiſon qu'il occupoit ; elle eſt décorée d'une architecture ruſtique de très-bon goût : il y a ſur la porte une belle ſtatue de Mercure, qui annonçoit bien la demeure d'un artiſte auſſi habile. Le peuple appelle cette figure S. Jean-Baptiſte.

Jules-Romain eut ſoin de placer ſa maiſon dans une belle poſition ; elle eſt vis-à-vis du vaſte palais de Gonzague, conſtruit auſſi ſur ſes deſſins (1). La façade de ce palais eſt digne de Jules-Romain : au-deſſus d'un premier étage ruſtique, il a placé,

(1) Le palais Colloredo eſt auſſi du deſſin de Jules-Romain.

au lieu de colonnes, une longue ſuite de coloſſes groteſques, qui portent ſur leurs têtes un ordre dorique, ſurmonté d'un entablement ou d'une haute architrave. Il y a beaucoup de belles peintures dans ce palais; l'enlèvement de Ganymède, par le Tintoret, occupe un des plafonds.

On va voir encore à un mille de Mantoue une maiſon ducale appelée la *Favorita*.

Lorſqu'on ſort de Mantoue par la porte Cérèſe ou porte Virgilienne, le chemin qu'on trouve à gauche conduit à la ménagerie, qui eſt à deux milles de Mantoue; & pour y aller l'on paſſe le Mincio dans un bac : on appelle cet endroit la *Virgiliana*, & la tradition porte que Virgile y venoit étudier dans une grotte; mais actuellement on n'y voit rien de remarquable.

Près de-là eſt le village de Piétolo, ſitué à-peu-près à l'endroit anciennement appelé *Andès*, où naquit Virgile (1); cependant comme ce village, alors peu connu, étoit dans le territoire de Mantoue, Virgile a toujours chanté la ville de Mantoue comme ſa patrie.

Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas.
Georg. III. 12.

On ne trouve rien dans ce village qui ſoit digne de la mémoire de ce grand homme; on ne lui a pas élevé le moindre monument, non plus qu'à Jules-Romain qui eſt mort à Mantoue, après avoir conſacré ſes talens à la ſureté & à l'embelliſſement de cette ville.

Les gens de lettres qui ont fait honneur à Mantoue ſont, Sordello da Goito, ancien poëte provençal, Battiſta Spagnoli, Teofilo Folengo, qui compoſa un poëme burleſque où il n'y a que les

(1) Le marquis Maffei a voulu placer Andès dans le territoire de Vérone, mais perſonne n'a trouvé ſes preuves ſuffiſantes.

terminaiſons latines. Baldaſſar Caſtiglioni, les trois Capicupi, de nos jours le docteur Vettori, le comte Sotovia.

Pour la philoſophie, Pomponazzo, Jean-Baptiſte Fera; pour la juriſprudence, Borſato, Manenti, Bardelloni, Gobbi & Ciriaco; celui-ci eſt regardé comme un auteur claſſique, & ſon ſtyle eſt eſtimé.

Pour les mathématiques, Gabriel Bertazzolo, Giovanni Ceva, Doricilio Moſcatelli-Bataglia, mathématicien & ingénieur, mort en 1739.

De mon temps, M. le comte Thomas Mediui, capitaine de juſtice. M. Pellegrino Salandri, autrefois ſecrétaire du comte Criſtiani, étoient les ſeuls poëtes que l'on citât à Mantoue, encore n'étoient-ils pas du pays; le ſecond eſt mort, le premier eſt allé en Bavière; mais ſi quelqu'un peut rappeler à Mantoue le ſouvenir de Virgile, c'eſt M. l'abbé Bettinelli, autrefois Jéſuite, & qui eſt revenu dans ſon pays. Il eſt connu par des poëſies ſi eſtimées, que M. Cornaro, dans le recueil que j'ai déjà cité dans le Tome II, le donne pour un des trois poëtes modernes qui doivent ſervir de modèle à l'Italie, avec Frugoni & Algarotti. M. Bettinelli a fait entr'autres un joli poëme contre les *Raccolte*, eſpèce de poëſies qui ſe diſtribuent journellement dans les fêtes, les mariages & les baptêmes; M. de l'Anglard, depuis ſubſtitut du procureur général à Paris, traduiſit en françois, en 1759, ſes lettres aux arcades de Rome; elles eurent de la célébrité.

M. Bettinelli a auſſi publié, en 1769, à Milan, un ouvrage plein d'imagination & de goût, qui a pour titre : *De l' Entuſiaſmo delle belle Arti.*

Le P. Andrès, Jéſuite Eſpagnol, qui étoit à Mantoue, y a donné une hiſtoire des ſciences & des arts.

On peut encore citer le comte Jean-Baptiſte d'Arco, le comte Bulgarini, M. Viſi, qui a donné

un premier volume de l'hiſtoire de Mantoue, & M. Volta, bibliothécaire de Mantoue, dont nous avons parlé.

J'ai auſſi nommé le P. Joſeph Mari, mathématicien du collége.

M. Félice Aſti a donné, en 1782, un ouvrage ſur la maladie épidémique de 1781.

L'académie impériale & royale des ſciences & des arts a un beau bâtiment où ſe tiennent ſes aſſemblées; elle propoſe quatre prix chaque année, depuis 1769; elle s'occupe des ſciences, des belles-lettres & des arts; il y a des profeſſeurs de peinture & d'architecture; un théâtre pour l'académie filarmonique, où l'on repréſente des pièces de muſique; un théâtre anatomique, une collection de bas-reliefs antiques venu de Bozolo, & des modèles en plâtre des plus belles ſtatues de Rome; l'on a commencé à former une bibliothéque; l'empereur fait tous les fraix de l'académie. M. l'abbé Carli en eſt ſecrétaire, depuis la mort de M. Pellegrino Salandri. Le comte Carlo di Collorédo, préfet de l'académie, eſt écrivain diſtingué; c'eſt chez lui que ſe tenoient les aſſemblées avant l'ouverture du bâtiment appelé théâtre académique. Il y a ſept aſſemblées par an, depuis le 11 Novembre juſqu'au 13 de Mai. Le théâtre eſt garni en partie de loges, & en partie de colonnes; il eſt d'Antonio Bibiena, connu par ſes décorations théâtrales.

L'académie des arts avoit été établie dès l'an 1755.

La bibliothéque la plus remarquable de la ville eſt celle du comte Ignazio Zanardi della Virgiliana.

L'on joue à Mantoue des comédies & de petits opéra, dans le carnaval & au mois de Mai, temps où il s'y forme une eſpèce de foire très-agréable.

Le duché de Mantoue contient cent ſoixante-dix mille habitans, indépendamment de 2118000 que contient la Lombardie Autrichienne. (*Mercure* du 25 Décembre 1784). Juſqu'ici l'adminiſtration a

été ſéparée de celle du Milanez ; mais l'empereur ſe propoſe de les réunir, on vient de finir le cadaſtre, & d'établir le cens général du territoire, auquel on travailloit depuis long-temps, dans le goût de celui qui eſt établi à Milan. Voy. le Tome I.

Ce duché a vingt-deux lieues de long ſur quatorze de large ; il eſt arroſé par le Mincio, l'Oglio, la Secchia, & la Tartaro, qui vont tomber dans le Pô, ce qui donne une communication juſqu'à la mer Adriatique. Le principal commerce du pays eſt dans les blés, qu'il fournit aux Etats de Parme & de Modène ; il produit auſſi du riz, de l'avoine, du maïs. La plantation des mûriers y procure un commerce de ſoie qui augmente ſenſiblement, on y voit déjà beaucoup de fabriques de taffetas, & autres étoffes de ſoie, même de velours ; on y travaille auſſi des cuirs. Il y avoit autrefois beaucoup de manufactures de laines, qui avoient de la réputation en Italie.

La livre de Mantoue eſt de douze onces, & il en faut dix-huit & ſept huitièmes pour faire la livre de Paris ; ainſi la livre de Mantoue eſt à celle de Paris, comme qnatre-vingt-ſeize eſt à cent cinquante-une. Il n'y a pas d'autre livre employée dans cette ville.

Nous avons parlé du Braccio dans le Tome I.

Pour aller de Mantoue à Breſcia, on remonte ſept lieues vers le nord, c'eſt-à dire, juſqu'à Peſchiera ; on va d'abord à Roverbella, qui en eſt à ſept milles ou une poſte, & enſuite à Caſtel-nuovo, douze milles plus loin ; ce terrain eſt plein de cailloux, planté de mûriers.

PESCHIERA eſt une fortereſſe à une lieue de Caſtel-nuovo, à cinq lieues de Vérone, du côté du couchant, & à neuf lieues de Breſcia. Peſchiera s'appeloit autrefois Avilica, il y avoit un corps de mariniers pour la navigation du lac. Cette fortereſſe eſt ſituée à l'endroit où le Mincio ſort du

lac de Garda pour aller à Mantoue ; elle coûta trente-trois millions aux Vénitiens.

Ce fut près de cet endroit que s'établirent les deſcendans de l'empereur Probus, comme on le voit dans Vopiſcus. Le Mincio tombe dans le Pô à Governolo, qui s'appeloit autrefois Ambuleto ; c'eſt l'endroit où S. Léon tint un fameux congrès avec Attila, qui venoit ravager l'Italie.

Le lac de Garda, que l'on côtoie enſuite, mais qui eſt ſur le territoire de Vérone, a onze lieues de long ; il s'appeloit autrefois *Benacus* ; c'eſt celui que Virgile a célébré, en même temps que le Larius, ou lac de Côme :

Te Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu aſſurgens, Benace, marino.
Georgr. II. 159.

Il eſt vrai qu'au moindre vent le lac de Garda s'agite, & promène ſes flots comme une véritable mer.

On voit de fort loin une preſqu'isle du lac de Garda, qui eſt célébrée dans Catulle, ſous le nom de Sirmio, & qui étoit ſon lieu de délices :

Peninſularum, Sirmio, inſularumque
Ocelle, quaſcumque in liquentibus ſtagnis,
Marique vaſto fert uterque Neptunus ;
Quàm te libenter, quàmque lætus inviſo!

Il y a encore dans cette péninſule des maſures qu'on appelle les grottes de Catulle.

Toute la partie occidentale du lac, appelée *Riviera di Salo*, eſt un endroit renommé par la beauté de ſes rivages & par la multitude des orangers & des citronniers qu'on y cultive ; il y a des mines de fer, des forges, des papeteries, & une nombreuſe population ; cette partie dépend du territoire de Breſcia, & forme un commerce conſidérable.

La pêche du lac de Garda eſt un objet impor-

tant ; elle a été affermée vingt-ſix mille francs, mais elle eſt libre actuellement ; le poiſſon en eſt recherché dans toute l'Italie ; auſſi les truites à Peſchiera reviennent à trente-cinq ſols la livre, poids & monnoie de France ; l'anguille vaut quatorze ſols, & le carpione vingt-trois ſols.

Le carpione du lac de Garda eſt un poiſſon très-recherché, qui ne ſe trouve point ailleurs ; il eſt fort différent de la carpe : Linnæus & Artedi le mettent dans le genre du ſaumon ; il reſſemble un peu à la truite, mais il eſt plus large, & il a le ventre plus élevé ; ſa longueur ne paſſe pas un pied, la chair en devient rouge quand elle eſt cuite ; les écailles ſont petites, la couleur du dos eſt moins obſcure que celle de la truite ; mais il eſt parſemé de taches noires, le ventre & les côtés ſont argentés, la tête eſt luiſante, la gueule bleuâtre. *Ray Sinopſis Meth. Piſc.* pag. 66, c'eſt le *Gilt Charre* des Anglois. Il eſt décrit & figuré dans Salvien *de Piſcibus*, 1555, & dans Rondelet, *de Piſcibus Lacuſtribus* : celui-ci le met avec la truite, & prétend qu'on l'appeloit autrefois pione, mais étant devenu fort cher, il prit le nom de carpione ; on diſoit autrefois qu'il ſe nourriſſoit avec de l'or, pour exprimer l'excellence de ce poiſſon.

On pêche auſſi dans ce lac des truites, de groſſes ſardines, & autres poiſſons qu'on envoie à Milan & à Parme.

Les eaux du lac de Garda ont ſurtout la qualité de blanchir le fil, de manière à le faire rechercher dans toute l'Italie ; on ne ſait pas ſi cela tient à l'eau ſeule, où à l'air, ou au ſol ſur lequel on l'étend pour l'arroſer ; mais cela réuſſit mieux au Lido Salodiano que vers les autres parties du lac.

Il y a des auteurs qui prétendent que les ruines qu'on voit à l'endroit nommé *Tuſculanum*, ſont d'une ancienne ville appelée *Benacum* ; mais c'eſt une fable : cependant l'on en voit une eſpèce de deſcription

deſcription dans le titre d'un livre ſingulier, connu dans l'hiſtoire de la géométrie : *Summa de Arithmetica Geometria proportioni, proportionalità : novamente impreſſa in Toſcolano ſu la riva del Benacenſe e unico Carpioniſta laco : Ameniſſimo ſito : delle antique e evidenti ruine di la nobil città Benaco vitta illuſtrato : cum numeroſita de impatorii epitaphii di antique e perfette littere ſculpiti dotato : & cujus ſiniſſimi e mirabil colone marmorei : innumeri fragmenti di alabaſtro porphidi e ſerpentini. Coſe certo lettor mio diletto oculata fide miratu digne ſoto terra ſe ritrovano. Frater Luca de Burgo ſancti Sepulcri Ordinis Minorum : in Tuſculano ſu la riva di laco Benacenſe*, 11 Décemb. 1523, *in-folio.*

La route ordinaire de Breſcia par la poſte paſſe à Deſenzano, qui eſt ſur le bord du lac, à ſept milles & demi de la ville de Breſcia, enſuite à Lonato, petite ville, & à *Ponte di S. Março*, petit village à huit milles plus loin.

CASTIGLIONE, *Caſtrum Stiliconis*, eſt une petite ville de quatre à cinq mille ames, ſituée à dix lieues de Vérone, ſix de Breſcia, & huit de Mantoue, où l'on peut paſſer quand on va de Vérone à Breſcia; on l'appelle *Caſtiglione delle Stiviere*, pour la diſtinguer des autres villes d'Italie, qui portent le nom de Caſtiglione; cette ville appartient à l'empereur; elle étoit le ſiége d'une principauté d'environ trois lieues de diamètre, qui commence une lieue & demie au midi du lac de Garda. Elle étoit poſſédée par la maiſon de Gonzague. Le dernier prince fut obligé de l'abandonner, par une révolte des habitans; l'empereur la reçut comme dépôt, & vouloit donner une penſion au prince, qui ne l'a jamais voulu recevoir; mais les revenus ſe dépoſoient réguliérement pour lui être payés quand il voudroit les toucher : cela a duré juſqu'à la guerre de 1745, où les dépenſes extraordinaires de la maiſon d'Autriche ont occaſionné l'emploi de

ces deniers, & la principauté eſt reſtée unie au duché de Mantoue.

Il reſte encore à Veniſe un prince Louis qui eſt de la famille, & un autre qui eſt prêtre à Garda, qu'on appelle prince Almerico, fils du dernier ſouverain : on dit auſſi que la comteſſe de Fuentes, comme fille d'un frère du dernier prince, avoit demandé l'inveſtiture de ce fief.

Il n'y a autour de la ville de Caſtiglione que des murs de jardins ; mais il y avoit ſur la hauteur un château, qui fut renverſé & pour ainſi dire raſé, au commencement du ſiècle par les François, contre qui le prince s'étoit déclaré.

C'eſt dans ce château que naquit S. Louis de Gonzague, en 1568 ; ce jeune prince entra chez les Jéſuites dès ſa plus tendre jeuneſſe, & il y devint ſi célèbre par ſa piété & ſa vertu, qu'étant mort en 1591, à l'âge de vingt-trois ans, il fut béatifié quatorze ans après, ſon frère étant ambaſſadeur de l'empire à Rome ; ſa mère vivoit encore dans le temps de cette béatification ; elle eut la conſolation inexprimable de voir ſon fils ſur les autels, expoſé à la vénération des fidelles, d'entendre célébrer ſes vertus dans la chaire, & de lui adreſſer des vœux avec toute l'égliſe. Le pape Paul V, en 1618, accorda la meſſe à l'honneur de S. Louis de Gonzague.

François de Gonzague, frère cadet de Saint Louis, étant prince de Caſtiglione, voulut marcher ſur les traces de ſon frère, il ſe diſtingua par des établiſſemens de piété ; il fonda le collége, les Capucins, & le Parthenone, maiſon de piété, appelée dans le pays, *Collegio delle Signore Vergini*, compoſée de trente Demoiſelles de qualité, avec ſeize ſœurs converſes, ou *Oblate*.

Sur la place de Caſtiglione, on voit une fontaine avec un baſſin, au milieu duquel eſt un piédeſtal qui porte la ſtatue en marbre d'une jeune fille, nom-

née Calubina, avec une inscription à son honneur. Le fait qui a donné lieu à ce monument, est un exemple de vertu digne d'être conservé à la postérité. Cette jeune & belle personne étoit de Castiglione : un jeune homme qui l'aimoit avec passion obtint le consentement des parens, & il étoit prêt à l'épouser ; les approches de son bonheur augmentèrent son impatience ; il voulut devancer le mariage : la jeune personne résista avec fermeté : il y voulut employer la violence, elle fut inutile ; enfin ce malheureux, soit désespoir, crainte, ou fureur, la tua. Le prince François de Gonzague fit écarteler l'assassin, fit frapper une médaille à l'honneur de cette jeune victime de l'innocence, avec ces mots qu'on lit aussi aux pieds de la statue : *Dominicæ de Calubinis quod maluerit mori quam fœdari* : les deux derniers mots sont effacés, mais on les retrouve dans la préface du livre qui a pour titre : *Gasp. Scioppii Ecclesiasticus, auctoritati Serenissimi Britanniæ Regis oppositus. Hartbergæ*, 1611. Ce livre est dédié à François de Gonzague, & l'auteur en prend occasion dans la préface de célébrer les vertus de ce prince, & de raconter les établissemens qu'il avoit fait.

La principauté de Castiglione renferme encore deux villages considérables, *Solferino* & *Médole* (1).

De Castiglione à Brescia, il y a huit lieues que l'on fait aisément en six heures avec un voiturier ordinaire, par un très-beau chemin bordé d'arbres, de ruisseaux & de prairies, comme la plupart des routes de la Lombardie ; des vignes en guirlandes qui vont d'un arbre à l'autre ombragent agréablement les chemins sans occuper beaucoup de place, & les mûriers qui les soutiennent, forment une autre espèce de produit, sans préjudice du grain qu'on sème sous les mûriers.

(1) Voyez la grande carte de Seutter, *Cursus Padi*, ou le cours du Pô, par le Père Placide, gravée en 1704.

Il y a des voyageurs qui vont de Mantoue à Parme, en paſſant par Caſal-Maggiore : il y a huit poſtes ; on paie quatorze paules par couples de chevaux, & cinq paules par bidet.

De Mantoue à Parme par Guaſtalla, il y a ſix poſt. ou cinquante-deux milles.
à Modène, ſept poſtes & demie ou ſoixante neuf milles.
à Ferrare, cinq poſtes & demie ou ſoixante-neuf milles.
à Veniſe douze poſtes ou cent ſix milles.
à Trente, ſept poſtes & demie ou ſoixante milles.
à Bergame, neuf poſtes ou ſoixante-
à ſeize milles.
Milan par Crémone, onze poſtes ou cent cinq milles.

CHAPITRE XVI.

Deſcription de Breſcia.

BRESCIA, Breſſe (1), ou Breſce, s'appelle en latin *Brixia* : cette ville renferme trente à trente-cinq mille ames : elle eſt à dix-huit lieues de Milan, & à trente-huit lieues de Veniſe ; elle a environ une lieue de tour, ſa latitude eſt de quarante-cinq degrés, trente minutes, & vingt-deux ſecondes, ſuivant les obſervations du Père Cavalli ; & ſa longitude, cinq minutes, trente ſecondes, ou cinq minutes, quarante ſecondes de temps à

(1) Quand on traduit Breſcia par Breſſe, on fait une confuſion géographique de cette province d'Italie avec celle de Breſſe qui eſt en France, entre le Rhone & la Saone, dont Bourg eſt la capitale. Voyez le Dictionnaire de la France, par M. Expilly.

l'orient de Milan, ou de vingt-huit degrés, vingt-deux minutes, trente ſecondes. C'eſt une ville riche, agréable, dans une heureuſe ſituation, & dont les environs ſont très-fertiles : l'on y arrive, en venant de Vérone, par un très-beau chemin, bordé d'arbres & de ruiſſeaux, & ſon intérieur répond à la beauté de l'avenue : on peut la regarder, après Milan, comme la principale ville de la Gaule Ciſalpine & de l'Etat de Veniſe ; & elle a été appelée long-temps *Spoſa di Venezia*, quoique Vérone à cet égard lui diſpute la préſéance.

Les auteurs qui ont embelli l'origine des villes d'Italie, ont donné juſqu'à ſept opinions différentes ſur la fondation de celle-ci ; mais Hercule eſt le plus grand de tous les héros qu'on lui donne pour fondateurs, ſuivant Capriolo. Elle fut du moins rebâtie par Belloveſe, chef des Gaulois Cénomans, cinq cent quatre-vingt-dix ans avant Jéſus-Chriſt (1), ou ſuivant Tite-Live, par Brennus, chef des Gaulois Sénonois, trois cent quatre-vingt-onze ans avant Jéſus-Chriſt, & ce fut alors qu'on lui donna le nom de Breſcia ; elle étoit capitale des Cénomans, ſuivant Tite-Live, lorſqu'elle paſſa ſous la domination des Romains. Elle les ſervit utilement contre les Gaulois Inſubriens, deux cent vingt-cinq ans avant Jéſus-Chriſt, & leur fut toujours fidelle, ſurtout dans les temps de calamités, comme

(1) Belloveſe, neveu d'Ambigate, roi des Celtes du Berry, partit l'an 590 avec une nombreuſe colonie, & s'empara d'une partie de l'Italie. Tite-Live V. 33. Les peuples dont Tite-Live fait mention à cette occaſion, ſont les *Bituriges*, du Berry ; *Arverni*, d'Auvergne ; *Senones*, de Sens ; *Hedui*, d'Autun ; *Ambarri*, du Charolois, ou du Nivernois ; *Carnutes*, de Chartres ; *Aulerci*, du Mans ; & enſuite *Lingones*, de Langres ; *Boii*, de Buch, du côté de Bourdeaux. *Cenomanni*, qui étoient auſſi du Mans, ou ſuivant d'autres auteurs, des bords du Rhone, du côté de Marſeille. Ces Gaulois fondèrent beaucoup de villes, car on leur attribue Milan, Vérone, Mantoue, Crémone, &c mais pour lors ils ne paſsèrent pas l'Apennin.

après le triomphe d'Annibal, deux cent dix-ſept ans avant Jeſus-Chriſt, juſqu'au temps où l'empire fut ravagé par les Barbares. Elle étoit colonie romaine, comme on le voit par deux inſcriptions qui ſont encore à la cathédrale & à S. Nazaïre, & fut honorée d'un grand nombre de diſtinctions & de prérogatives, dont on voit des indices dans quelques inſcriptions. Pluſieurs empereurs y ſéjournèrent.

On croit que Breſcia fut brûlée par Radagaſſe, rois de Goths, l'an 405, & priſe par Attila en 452, de même que la plupart des villes d'Italie. Les rois Lombards la poſſédèrent vers l'an 670: Aigilulf & Théodelinde y firent bâtir une égliſe conſacrée à S. Jean-Baptiſte. Voyez ZAMBONI, *Deſcrizione delle fabriche di Breſcia*, 1778, *fol.* FAINI, *Cœlum Brixianæ Eccleſiæ.*

Charlemagne étant venu en Italie en 771 avec Rolland & Olivier, vainquit le roi Didier, & conquit tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage; on croit qu'il vint à Breſcia, mais Biemmi n'eſt pas de cet avis.

Dans le temps où les factions des empereurs & des papes déchiroient l'Italie, & où les maſſacres de villes entières étoient des choſes communes, Breſcia ne fut pas exempte de ces terribles révolutions: vers le commencement du dixième ſiècle, Capriolo prétend qu'en vingt-huit ans elle changea ſept fois de gouvernement: elle fut priſe enſuite & ſaccagée par l'empereur Henri VI. Ezelin s'étant rendu maître de Padoue, de Vicenſe & de Vérone, prit auſſi Breſcia, & y exerça mille cruautés l'an 1258. *Verci Storia degli Eccelini*, 1779; elle fut priſe l'an 1332 par Scaliger, duc de Vérone, qui étoit du parti des Guelfes: en 1337, par Azzo Viſconti; & les ducs de Milan la poſſédèrent quelque temps.

En 1426, Philippe-Marie Viſconti ayant vexé

le peuple de Breſcia, à l'occaſion des travaux qu'il faiſoit faire à la fortereſſe de la Garzetta, derrière l'endroit où eſt la nouvelle citadelle, l'aſſemblée générale de la ville délibéra d'envoyer des orateurs à la république de Veniſe, pour lui offrir la ſouveraineté du pays; les offres furent acceptées & la citadelle fut priſe. Les Vénitiens ayant perdu la bataille de Gerradadda le 14 Mai 1509, Louis XII fit ſon entrée à Breſcia le 23 Mai. On vint à bout de chaſſer les François en 1512, ils ſe retirèrent dans le château; & le 19 Février, Gaſton de Foix, venu de Bologne, reprit la ville. Il avoit promis à ſes ſoldats de leur en abandonner le pillage, & cette ville fut réduite à la dernière déſolation: on épargna la maiſon où le chevalier Bayard avoit été tranſporté. On peut voir dans l'hiſtoire de France la généroſité dont il uſa envers la Dame de la maiſon & ſes deux filles; on en parla longtemps dans la ville. Les François remirent Breſcia le 28 Octobre 1512 au vice-roi de Naples, qui en prit poſſeſſion au nom de l'empereur, & y mit une garniſon eſpagnole. Le 22 Mai 1516, on la rendit à François I, qui la reſtitua aux Vénitiens, & depuis ce temps ils l'ont toujours poſſédée.

En 1478, cette ville éprouva une peſte affreuſe, dont il mourut, dit-on, plus de vingt-cinq mille perſonnes. En 1524, il y eut encore une peſte terrible, & en 1550 la petite vérole y fit un ſi grand ravage, qu'il mourut environ douze mille perſonnes en cinq ou ſix mois. L'inoculation n'étoit point connue à cette époque. En 1577 & 1630, il y eut encore des contagions terribles.

Voyez les hiſtoires de Breſcia, par *Malvezzi*, *Capriolo*, *Roſſi*, *Gagliardi*, *Biemmi*, la *Raccolta de' Cenomani*, & la *Brixia Sacra* du P. Gradenigo.

Le 18 Août 1769, le tonnerre tomba ſur la tour qui eſt à la porte de S. Nazaïre, & qui renfermoit deux cent trente-trois milliers de poudre; cette

terrible explosion fit sauter la porte S. Nazaïre, soixante-seize maisons & plusieurs églises, détruisit la vingt-quatrième partie de Brescia, ou vingt-quatre mille pas quarrés, mesure de Venise; fit périr cinq cent personnes, & en blessa sept cent. L'ébranlement de l'air fut tel que les portes furent enfoncées dans beaucoup d'églises & de palais assez loin du lieu de l'explosion. Cet accident causa une perte de plus de dix millions. C'est depuis ce temps-là que la république de Venise a fait mettre des conducteurs électriques ou paratonnerres sur tous les bâtimens de cette espèce.

Brescia est environnée de murs, de fossés, & de remparts plantés d'arbres, qui forment une promenade agréable; il y a cinq portes, dont quelques-unes sont décorées: on compte dans la ville & les faubourgs dix-neuf paroisses & trente-sept couvens.

IL DUOMO, église cathédrale de Brescia, est un bâtiment considérable qui fut commencé en 1604. Ses accroissemens étoient fort lents; mais le cardinal Quirini, devenu évêque de Brescia, contribua beaucoup à cet édifice; aussi a-t-on placé son buste dans l'intérieur de l'église en 1737, & sur la façade extérieure en 1752. Le comte Silvio Martinengo y a dépensé soixante mille livres. On faisoit encore en 1766 des quêtes continuelles pour achever la façade; il n'y a plus que la coupole à finir. Ce bâtiment est d'une belle pierre tirée de Bottesino Mattina, qui est à quatre milles de la ville; les plus grandes colonnes sont de trois morceaux: cette pierre est blanche, calcaire, approchant du marbre, quoique d'une pâte moins fine; c'est un marbre qui n'est pas perfectionné. L'église est décorée d'un ordre corinthien dans le goût moderne, mais trop riche; il y a beaucoup de statues, de bas-reliefs & d'ornemens, & on peut la mettre au nombre des principales églises d'Italie.

On conſerve dans cette cathédraie un petit étendard ou oriflâme de Conſtantin, appelé *Croce del Campo*, *Oroſiamma* ou *Labbaro impériale*; il eſt d'un bleu céleſte avec une croix rouge dans le milieu : la tradition veut que ce ſoit une image contemporaine de la croix qui apparut à Conſtantin, lorſqu'il étoit ſur le point de combattre Maxence.

L'évêque de Breſcia a environ ſoixante mille liv. de rente ; mais le cardinal Quirini, qui a fait l'ornement de ce ſiége pendant de longues années, y joignoit d'autres revenus qui l'ont mis à portée de faire de très-grands biens à cette ville, & il en eût fait beaucoup plus, s'il n'eût été prévenu par la mort en 1755.

La Rotonde ou l'ancien dôme, appelé autrefois Ste. Marie-Majeure, eſt une égliſe bâtie, à ce qu'on croit, ſous le roi Grimoald, qui régnoit dans le ſeptième ſiècle. On y conſerve avec vénération & ſous ſept clefs différentes deux croix miraculeuſes : l'une qu'on croit avoir été donnée par Ste. Hélène à Conſtantin ſon fils, comme faite avec le bois de la vraie croix ; l'autre qui paſſe pour avoir été au ſommet de l'oriflâme.

Après avoir vu la cathédrale, nous paſſerons à la partie ſeptentrionale de la ville du côté du château, pour y remarquer ce qu'il y a de plus important en architecture, en peinture, ſoit dans les égliſes, ſoit dans les palais, dont quelques-uns ſont tout-à-fait dans le goût de ceux de Rome pour la grande architecture. Ceux qui voudront ſur les peintures de cette ville des explications plus circonſtanciées, pourront conſulter la deſcription de ces peintures par Averoldi, ou plutôt l'ouvrage de M. Carboni, publié en 1760 par M. Louis Chizzola, patricien de Breſcia, homme plein d'eſprit & de talens, qui a ſéjourné long-temps à Paris ; ce livre a pour titre : *le Pitture e Sculture di Breſcia, dalle ſtampe di J. B. Boſſini*, 196 pag. *in*-4°.

Le palais de Broletto, qui eſt ſur la place de la cathédrale, eſt le palais du peuple & des repréſentans, c'eſt-à-dire, du capitaine & du podeſtà. Ce palais fut bâti dès l'an 1144 ſous l'adminiſtration des conſuls, ou du moins en 1187; il étoit d'abord en bois, mais en 1223 on le bâtit en pierres, on l'augmenta en divers temps; il eſt compoſé de pluſieurs corps de bâtimens qui ſervent pour l'habitation des magiſtrats, pour la caiſſe, les tribunaux & les priſons. Le capitaine a un jardin en terraſſe, où eſt une fontaine ornée de ſtatues. On voit auſſi dans ce palais des peintures à freſque, un grand eſcalier qui eſt décoré d'architecture, ainſi que les fontaines.

L'évêché eſt auſſi un des édifices conſidérables de Breſcia. La bibliothéque eſt établie dans un bâtiment voiſin de l'évêché; elle fut donnée à la ville par le cardinal Quirini en 1747, par les conſeils du P. Gradenigo, Théatin; elle eſt ouverte au public quatre fois la ſemaine : on y fait tous les jeudis en été des expériences de phyſique; on y voit auſſi une collection de médailles. L'évêque a encore une belle galerie de tableaux, deux dyptiques conſulaires, & une ſalle où l'on tient des aſſemblées académiques.

La Congrega, dont le bâtiment eſt ſur la place même de l'évêché, eſt une aſſemblée de piété, tenue par des citoyens diſtingués; ils ont des revenus conſidérables, & les emploient à faire des charités. Le cardinal Quirini contribua beaucoup à augmenter cet établiſſement.

De-là paſſant par la *Contrada delle tre Spade*, on troûve *la Carità* ou *le Convertite*, dont l'égliſe renferme des tableaux eſtimés; on y voit auſſi un modèle exact de la *Santa Caſa* de Lorette, avec l'autel, la grille, & la ſtatue de la Vierge qui ſont au-dedans, le tout parfaitement imité.

En allant au levant on arrive à la petite place de

San Zeno, où eſt la *Caſa Martiningo Ceſareſco*; près de-là eſt la *Caſa Gambara*; elles ſont remarquables par l'architecture & par des tableaux de prix.

Santa Giulia, égliſe des Bénédictines, bâtie en 1599 à l'endroit où Didier, roi des Lombards, en avoit fait bâtir une; elle étoit célèbre par la retraite d'Anſelberge ſa fille. Pluſieurs princeſſes ont fini leurs jours dans ce couvent; on y conſerve un grand nombre de reliques. Le tableau du grand autel eſt une Transfiguration de *Giulio Ceſare Procaccino*. Il y a encore d'autres tableaux eſtimés dans cette égliſe.

Le château de Breſcia eſt une fortereſſe bâtie en pierres-de-taille, ſur la montagne appelée *Colle Cioneo* ou *Rocca Erculea*; il fait la ſeule défenſe de la ville, encore n'eſt-il pas très-fort, ſurtout à cauſe de la montagne qui le domine. On y entretient une garniſon d'environ quarante invalides; autrefois on le regardoit à Breſcia comme une des principales fortereſſes de la république de Veniſe: les gens du pays diſoient qu'il étoit le *Falcone* de la Lombardie. De deſſus la tour du château, appelée *Mirabella*, on a une vue délicieuſe ſur la campagne la mieux cultivée: on apperçoit en grand nombre les maiſons de campagne dont la colline eſt couverte (*Ronchi*), & celles qui ſont dans la plaine, & qu'on appelle *Brede*. Il y a peu de négocians qui n'en aient. On va s'y promener en été tous les ſoirs.

Après avoir vu le château, ſi l'on revient à la partie occidentale de la ville, du côté de la porte appelée *delle Pile*, qui conduit dans les vallées des environs & du côté de Veniſe, on trouve les égliſes de S. Joſeph, S. George, S. Fauſtin & les Carmes.

Piazza grande ou *Piazza de' Signori*, ſituée dans le plus bel endroit de la ville, fut commencée en 1433; elle eſt entourée de bâtimens publics; on remarque ſurtout le mont de Piété, commencé dès 1465; l'on ouvrit alors une rue pour communiquer à la place du Dôme, on l'appelle *Strada nuova*.

On éleva en 1561 la colonne qui porte le lion aîlé de S. Marc ; l'horloge fut faite en 1581 par Pierre Fanſego *da Cluſone*, mathématicien, à qui l'on attribue auſſi l'invention des machines à curer les ports, actuellement uſitées à Veniſe.

En creuſant dans les environs, on a trouvé des inſcriptions antiques qui ont été encaſtrées ſur la façade des priſons.

PALAZZO *Publico delle Ragioni* ou la *Loggia*, ſituée ſur la *Piazza de' Signori*, eſt un des édifices les plus remarquables de Breſcia. Il fut commencé en 1492, vers l'endroit où avoit été un ancien temple de Vulcain ; la première conſtruction eſt attribuée à Thomas Formentoni, architecte de Veniſe ; mais il a été achevé & perfectionné par Sanſovino, Palladio, Beretta : la grande ſalle fut peinte par le Titien & par Chriſtophe Roſa, de Breſcia, & les ſtatues faites par des ſculpteurs habiles ; mais il y eut un incendie le 18 Janvier 1775, & il ne reſta que les murailles.

La longueur du bâtiment eſt de cent bras, ou cent quarante-ſix pieds & demi, & la largeur de ſoixante-quatre bras : la façade orientale qui donne ſur la place eſt décorée de quatre colonnes corinthiennes, chacune d'une ſeule pièce ; ſur les autres façades il y a des pilaſtres. M. l'abbé Turbini a donné un beau projet pour la décoration de la grande ſalle, & il a fait graver cet édifice en 1778 en ſeize planches. Il y en a auſſi une deſcription dans l'ouvrage intitulé : *Memorie intorno alle fabriche publiche di Breſcia.*

C'eſt-là que ſe raſſemblent les conſeils ; celui de la ville tous les jours, & le conſeil général dans le mois de Janvier & d'Août.

SS. FAUSTINO *e Giovita* eſt une égliſe des Bénédictins, ſoutenue par des colonnes doriques, chacune d'un ſeul bloc : on y plaça en 1623 les reliques des ſaints protecteurs de la ville, dans une châſſe de marbre ornée de bronzes dorés.

LE GRAZIE, égliſe du collége qu'occupoient les Jéſuites, eſt d'une architecture hardie & ſingulière, les voûtes des trois nefs étant ſoutenues par de petites colonnes iſolées: elle eſt ornée de ſtucs dorés, & renferme pluſieurs bons tableaux; le martyre de Ste. Barbe, de Pietro Roſa élève du Titien; un tableau où l'on voit S. Antoine de Padoue, S. Antoine abbé & S. Nicolas de Tolentin, par le Moretto de Breſcia; on y révère une image célèbre de la Vierge, appelée *Madonna delle Grazie*, toutes les murailles ſont couvertes d'*Ex-voto*. Il y a un obſervatoire dans ce collége, & le P. Cavalli habile mathématicien y a fait diverſes obſervations aſtronomiques.

On rencontre dans ce quartier-là, CASA FENAROLI, qui contient de fort beaux appartemens & des tableaux de prix; la CASA BARGNANI, d'une belle architecture, avec une ſalle peinte par François Monti; S. ANTONIO, ou collége des nobles, qui étoit ſous la direction des Jéſuites; il y a dans l'égliſe pluſieurs tableaux de Gandino, Palma, Santagoſtini, Baſſano; le palais CALINI, *del Conte Orazio*, dans la rue appelée *Contrada de' Gadaldi*; & la CASA UGERI, *alla pace*, dans laquelle il y a de fort beaux tableaux: une réſurrection de Raphaël; un portrait célèbre, fait par le Titien, & un par Paul Véronèſe; une Suſanne du Baſſan; un S. Sébaſtien du Palma; un payſage de Brill; un S. Jérôme de Giorgion, &c.

LA PACE ou *Filippini*, égliſe neuve & très-jolie, fut commencée en 1720, & finie en 1746; elle eſt décorée de colonnes corinthiennes de marbre iſabelle veiné, avec des autels très-riches, beaucoup de verd antique, des niches, des ſtatues; les peintures de la voûte ſont de François Monti. Il y a deux tableaux de Pompeo Battoni; l'un eſt celui du grand autel, où l'on voit la Ste. Vierge préſentant Jéſus-Chriſt à Siméon; le deſſin eſt incorrect:

les figures de devant ſont trop longues ; mais il eſt bien compoſé, & il y a de l'intelligence du clair-obſcur.

Sur le ſecond autel eſt un S. Jean Népomucène, qui eſt aux pieds de Jéſus-Chriſt & de la Ste. Vierge, tableau bien compoſé, vigoureuſement peint, & d'un bon accord ; la Vierge eſt belle, mais l'ange eſt très-mauvais, les chairs ſont un peu rouges. Les entre-colonnes ſont ornés de niches avec des ſtucs, & les voûtes ſont peintes en clair-obſcur.

On paſſe enſuite à la Palata, ancienne tour de la ville, pour aller à S. Giovanni, égliſe des chanoines réguliers de S. Sauveur, où il y a des tableaux du Moretto, du Romanino, de Panfili, de Ferramola, &c.

SANTA AGATA, paroiſſe avec chapitre : on y voit dans l'égliſe trois belles ſtatues de Ste. Agathe, Ste. Lucie & Ste. Apollonie, qui ſont d'Antoine Calogari, de Brescia, & pluſieurs bons tableaux.

Dans la maiſon Lecchi, il y a une belle galerie de tableaux, qu'on a encore augmentée depuis la publication du livre des peintures de Brescia, par quatre tableaux de Paul Véroneſe, un du Titien, douze du Guerchin, deux du Guide, deux du Baſſan, deux de Vandyk, &c.

On peut voir enſuite le *Giardino Martinenghi*, ou *Caſa Martinenghi del Conte Silvio*, c'eſt une belle maiſon où il y a des jardins élevés, très-agréables & très-ornés ; l'égliſe de S. Francesco ; la *Caſa di Dio* : & un jardin de botanique, chez M. Vicenzo Averoldi, près de Sainte-Croix & de S. Charles.

MIRACOLI, égliſe bâtie vers la fin du quinzième ſiècle, aux dépens de la ville : la façade eſt ornée de ſculptures très-délicates, faites dans la pierre, par *Prospero Bresciano* & *Rafaello Brescia*, ſculpteurs anciens, qui étoient très-habiles : le veſtibule renferme quatre colonnes remarquables : l'intérieur

eſt diviſé en trois nefs, par huit pilaſtres & ſix colonnes ; on voit au-dedans des tableaux de *Moretto*, de *Gandino*, *Amigone*, *Marone*, *Alarizzi*, *Paglia*, *Saſſi*, &c. Les voûtes ſont ornées de ſtucs dorés.

Vis-à-vis de cette égliſe eſt la maiſon Aricci, où il y a une collection de tableaux, entr'autres une tête ſur bois, par Léonardo *da Vinci*, des tableaux du Guide, du Titien, &c.

SS. NAZARO *e Celſo*, eſt la ſeconde égliſe de Breſcia, dont le prévôt eſt ordinairement évêque *in Partibus :* le tableau du grand autel eſt un ouvrage célèbre du Titien, qui eſt déjà fort gâté : il eſt diviſé en cinq parties ; dans les deux ſupérieures, on voit l'Annonciation ; le tableau du milieu exprime la réſurrection de Notre-Seigneur, il eſt beau, bien compoſé, parfaitement peint ; à droite, S. Nazaire & S. Celſe, à gauche, S. Sébaſtien. Ce tableau fut donné par Altobello Averoldi, évêque de Pola, qui avoit été prévôt de cette égliſe.

On couvre ordinairement ce chef-d'œuvre, au moyen de deux portes qui s'ouvrent & ſe ferment ; elles ſont peintes par Moretto.

Il y a encore dans cette égliſe d'autres peintures eſtimées : par exemple, au ſixième autel à droite, un tableau du Moretto, repréſentant la Vierge couronnée par Jéſus-Chriſt & pluſieurs ſaints, peint avec légéreté, où il y a des fineſſes de tons & de beaux caractères, mais froids ; au quatrième autel, un martyre de S. Barthelemi, de Carlo Lotti, peint d'une grande manière & bien compoſé.

Palazzo FE, d'une belle architecture moderne.

Gli Angioli, égliſe peinte agréablement, & où l'on voit le plus bel autel de la ville.

Près de-là eſt la porte S. Nazaro, la plus méridionale de toutes, qui conduit à Crême, petite ville de l'Etat de Veniſe, qui eſt à dix lieues de Brescia.

Cette porte fut renverſée par l'accident de 1769.

Pour viſiter la partie orientale de la ville, je ſuppoſe que nous recommencions par le centre, en partant de la place, autrefois nommée *Mercato del Lino*, & qu'on appelle actuellement *Piazza delle Erbe*; on y voit une petite égliſe de la Vierge, qu'on dit avoir été bâtie par Palladio, mais elle fut bâtie en 1608, vingt-huit ans après ſa mort.

CASA MARTININGO *del' Mercato del Lino*, eſt une belle & grande maiſon, de l'architecture de Palladio, où il y a un veſtibule d'ordre dorique, & une baluſtrade en pierre-de-taille, qui ſert de couronnement. La ſculpture de la porte eſt de Jaques Medici, de Brescia, élève de Sanſovino.

On trouve enſuite le *Pescarie*, place que l'on a conſtruite pour la vente du poiſſon, avec des bancs en pierre-de-taille. *Le corſo de' Paroletti*, eſt une rue dont toutes les maiſons ont été peintes en-dehors par Lattanzio Gambara : elle conduit à la place appelée *Piazza del Theatro*.

Le théâtre de Brescia eſt très-grand, & la ſalle eſt belle; l'opéra y commence le lendemain de Noël, & dure juſqu'à la fin du carnaval; en été on y joue la comédie ou l'*Opera Buffa*, depuis le 18 de Juillet, juſqu'à la fin de Septembre, temps où l'on va en villégiature. Il y a un *Impreſario* ou entrepreneur qui en fait tous les fraix, & en retire les profits, mais à qui l'académie donne une ſomme pour lui aider à en ſupporter la dépenſe.

San Dominico, égliſe remarquable par la grandeur de la nef, par ſon architecture, & par les peintures de Sandrino de Brescia, faites en 1590.

S. LORENZO eſt une égliſe toute neuve, petite, mais très-ornée; elle a été rebâtie par l'induſtrie & les ſoins de M. Pietro Dolfini, qui en étoit prévôt : il fit la découverte d'une Madonne miraculeuſe, qu'il appela *della Providenza*, & qui a véritablement pourvu à tout dans ſon égliſe. L'architecture

teſture eſt de Corbellini : les autels ſont revêtus de marbres fins, & ornés de lapis ou autres pierres dures; le tabernacle eſt en jaſpes & agathes; le baldaquin de l'autel de la Vierge, qui eſt le plus riche de tous, eſt revêtu en entier de lapis lazuli; l'oſtenſoir eſt garni de pierres précieuſes.

CASA BARBISONI, dans *Strada larga*, contient une grande collection de tableaux du Baſſan, du Tintoret, du Guerchin, de Palma, de Breughel, du Pérugin, &c. Il y a une tête du Sauveur qu'on aſſure être du Titien.

On conſerve auſſi dans cette maiſon un monument précieux d'antiquité, le célèbre dyptique de Boëtius, en italien *Dittico* : le dyptique étoit en général une tablette, ordinairement de bois, à deux feuilles, où le conſul étoit repréſenté en relief avec les jeux qu'il devoit donner en prenant poſſeſſion du conſulat. Voyez les *Mémoires de l'acad. des Inscript.* tome V; le conſul en donnoit aux principaux officiers. Celui du conſul Mantius Severinus Boëtius eſt de l'an 487, il eſt d'ivoire, il a neuf à dix pouces de long, avec des caractères & des figures; Apoſtolo Zeno en a donné la deſcription dans le vingt-huitième tome des Journaux d'Italie; on la trouve auſſi dans un ouvrage de Hagenbuchius. *Epiſtola epigraphica de dyptico Briſciano Boëtii Conſulis. Turici* 1749, *in-fol.* M. de Boze en a auſſi parlé.

PALAZZO AVOGADRI, maiſon des comtes Avogadri, près du collége de S. Barthelemi, renferme une collection conſidérable de tableaux, qu'on attribue aux plus grands maîtres; un Hercule, de Rubens; une Madelaine, du Titien; un S. Jean, du Guerchin; une Marine, de Salvator Roſa; S. François, par André Sacchi; Jéſus-Chriſt à la colonne, par George Vaſari; cinq tableaux de Solimène; pluſieurs des Palma; un portrait fait par le

Titien, repréſentant un buſte de vieillard vêtu de noir, fort beau.

Une adoration des Mages, de Paul Véronèſe, bien compoſé ; la Vierge eſt jolie, mais ſans nobleſſe : ce tableau eſt d'un bon accord & d'une bonne intelligence de clair-obſcur.

Un homme qui étouffe un lion en le ſerrant avec les bras, & qui écraſe un tigre ſous ſes pieds, tableau de Rubens, très-chaud de couleur & de compoſition.

Une tête de Magdelaine pénitente, du Guide, pleine d'expreſſion.

Une femme vêtue de blanc : la tête eſt dans une ombre charbonnée : on la dit du Titien, cela eſt douteux ; mais elle eſt fort ſingulière & de grande manière.

Un S. Michel qui foudroie les mauvais anges, tableau de Solimène, bien compoſé, mais gris & rouge.

Charles-Quint, par le Titien, il joue de l'orgue auprès de ſa maîtreſſe : c'eſt le ſeul tableau de ce prince qui ſoit en grand : ſi c'eſt une copie, comme on le croit, elle eſt très-bonne.

Une Suſanne du Guide avec les deux vieillards, ſujet bien traité, que l'on ne trouve preſque nulle part en Italie ; il y a des incorrections dans les mains, & les vieillards ſont peints d'une manière dure.

Un Bacchus, tenant une grappe qu'il préſente à un petit garçon, tableau de Pompée Battoni, bien colorié ; l'enfant eſt mauvais, le fond du tableau eſt trop fort de couleur.

On trouve enſuite S. Barnaba, & paſſant par le marché-neuf, on va au palais Cigola, où eſt une grande façade, dont l'architecture eſt fort belle ; on voit près de-là *Santa Maria Calcara*, où il y a de beaux tableaux, & le palais Duranti, où eſt une belle façade moderne.

Palazzo SUARDI, grande maiſon neuve avec de beaux jardins. C'eſt-là, qu'habitoit M. le comte

Suardi, qui a donné des livres de mathématiques fort eſtimés.

Après avoir vu enſuite S. Clément, Ste. Euſémie, les Théatins, & la Caſa Proalio, on arrive à Ste. Afra.

SANTA AFRA, eſt une des égliſes les plus remarquables de Breſcia, par ſes tableaux; elle appartient aux chanoines réguliers, appelés *Rocchetini*.

Au ſecond autel à droite, il y a un tableau de François Baſſan; le point de vue eſt trop haut, mais la compoſition eſt bonne, & les caractères excellens; la lumière en eſt éparpillée: il repréſente S. Apollonius, évêque, qui baptiſe à la lueur de flambeaux portés par des anges, & fait adminiſtrer les ſacremens: la lumière des flambeaux occaſionne des reflets qui ne ſont pas aſſez vrais, le coloris eſt d'ailleurs d'un gris violet.

A la première chapelle à droite, une Vierge & deux évêques, avec des anges, du Procaccino: il tient beaucoup de la manière de Rubens.

Au-deſſus d'une petite porte à gauche, la Femme adultère, du Titien: ce tableau eſt bien fraîchement peint, & il a beaucoup de reſſemblance avec celui de Modène.

A la ſeconde chapelle à gauche, le martyre de Ste. Afra, par Paul Véronèſe, beau, bien compoſé, bien deſſiné, mais d'une couleur moins vigoureuſe que d'ordinaire: les têtes ſont belles. Au fond de l'égliſe on voit une Transfiguration du Tintoret. Au dernier autel à gauche, un S. Auguſtin avec le maſſacre des SS. Martyrs de Breſcia, par Jaques Palma, &c.

On y montre auſſi une égliſe ſouterraine pleine de reliques de martyrs, & même les priſons où ils ont été renfermés. Le couvent eſt beau, on en attribue l'architecture à Sanſovino & à Palladio.

Caſa MARTININGO *Colleoni* eſt près-de-là. On y voit un eſcalier très-noble, & une belle façade qui orne la rue S. Alexandre.

S. PIETRO, égliſe des Carmes, bâtie très-ſolidement, & agréable dans l'intérieur; elle eſt ſur le Colle Cicneo, du côté de l'orient.

Il y a dans la ville deux hôpitaux fort bien entretenus, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; le premier a un revenu de vingt-cinq mille écus du pays, chacun de ſept livres courantes de Breſcia.

Il y a beaucoup d'autres égliſes & d'autres maiſons particulières, où un amateur des arts trouveroit à ſatisfaire ſa curioſité; mais je le renvoie à l'ouvrage de M. Chizzola que j'ai cité.

Le *Muſeum*, ou la collection de médailles du comte Mazzucchelli, eſt une des choſes précieuſes de la ville: la deſcription en a été donnée en deux volumes *in-folio*; mais il y a chez l'auteur beaucoup plus de choſes qu'il n'y en a dans ſon livre. Le *Muſeum* du comte Roncalli contient trois mille médailles. On voit à Breſcia pluſieurs inſcriptions antiques, ſpécialement à la cathédrale & ſur la *Piazza de' Signori*; il y eſt parlé entr'autres de Nonius, conſul de Rome, qui étoit de Breſcia; mais on ne voit preſqu'aucun veſtige des anciens édifices qui étoient dans cette ville; on prétend qu'il y avoit un temple d'Hercule dans un jardin, au-deſſus de la place *del Novarino*; un temple d'Auguſte vers l'égliſe de S. Clément; un temple d'Apollon au-deſſus de Ste. Giulia: un de Flore à S. Florian: il y en avoit un de Jupiter près de l'égliſe S. Joſeph; il en reſte encore un pan de mur, de même que de celui de Minerve au pied du *Colle Cicneo* où eſt le château; & de celui de Caſtor & Pollux, dans les priſons de Breſcia.

Hors de la ville on trouve des reſtes conſidérables d'un ancien aqueduc dans *valle d'Arno*, le long du chemin de Gardone. La ville eſt pourvue de fontaines publiques & particulières, au moyen d'une ſource qui vient de Monpiano, une lieue au

nord de la ville : le point de partage eſt près du couvent de Ste. Claire ; les fontaines ne ſont pas belles, mais elles ſont en grand nombre. Pour connoître en détail l'état ancien & moderne de cette ville, il faut conſulter l'ouvrage intitulé : *Deſcrizione corografico-ſtorica della provincia Breſciana, con un nuova carta corografica della medeſima.* In Venezia, 1779, fol.

CHAPITRE XVII.

Du gouvernement, du commerce, & de la littérature de Breſcia.

LA ville de Breſcia a deux recteurs, qui ſont toujours des nobles Vénitiens, de l'ordre des ſénateurs : ſavoir le *Podeſtà*, qui eſt chargé de l'ordre public, & le *Capitan grande*, chargé du militaire & des finances ; quelquefois il n'y en a qu'un ſeul, qui eſt *Capitano* & *Vice-Podeſtà*, ou *Podeſtà* & *Vice-Capitano.*

Mais la ville a beaucoup de priviléges, & une adminiſtration particulière : le conſeil général eſt compoſé d'environ quatre cent cinquante perſonnes ; il faut, pour y entrer, avoir trente ans accomplis, habiter dans la ville depuis cinquante ans, & être d'une famille qui, depuis cent ans, n'ait exercé aucun art méchanique : tous les deux ans on balotte les membres de la nobleſſe, & l'on exclut ceux qui peuvent mériter l'excluſion.

Il y a un petit conſeil qui s'aſſemble tous les jours, & qu'on appelle conſeil de ville : il eſt compoſé de trois députés, deux ſyndics, un avocat, un abbé qui doit être docteur, & deux chanceliers ; ils veillent à toutes les affaires de la ville, & lorſqu'il y a des choſes qui ne ſont pas entièrement de

leur reſſort, ils en conférent avec le repréſentant, & le prient d'aſſiſter à leur conſeil.

Le collége des juges eſt compoſé d'environ vingt nobles, qui ſont gradués en droit, parmi leſquels on tire au ſort deux conſuls : il s'aſſemble tous les jours pour juger les cauſes, & concilier les plaideurs. Pour être admis dans ce collége, il faut avoir le droit de cité ancienne, on le fait remonter juſqu'à l'année 430, qu'on appelle *Tempo delle Sorghe*, ou à l'année 438, qu'on appelle *Tempo delle guardie*.

La ville entretient toujours à Veniſe un député, *Nunzio*, pour être informé des délibérations qui peuvent l'intéreſſer, & pour prendre à temps les meſures convenables à ſes intérêts. Malgré ces précautions, les impôts s'y ſont multipliés conſidérablement ; on y compte plus de cent eſpèces de gabelles ou de droits ; & quoique l'impôt territorial ne ſoit que de quinze ſols pour chaque Pio, qui fait deux tiers d'arpent, on aſſure que le total monte au cinquième du produit des terres, ſans compter les taxes ſur les marchandiſes & communautés : les uns diſent que l'impôt eſt beaucoup plus fort, d'autres aſſurent qu'on eſt aſſez content dans les campagnes du gouvernement de Veniſe, & qu'on dit aſſez généralement *Viva San Marco*, vive la république ; le pays de Breſſe rend à cette république cinq cent dix-neuf mille ducats d'argent, ce qui fait deux millions & cent trente mille livres de France.

Parmi les priviléges du pays, il y en a un fort ſingulier, mais fort utile ; c'eſt que les nobles Vénitiens nés hors du territoire ne peuvent y acquérir ni poſſéder des fonds : mais il n'eſt pas exact que tous les étrangers en ſoient exclus, comme le dit M. Richard.

Le peuple eſt plus induſtrieux, plus cultivé, à Breſcia que dans la plus grande partie de l'Italie ;

cependant les haines féroces, & les jalouſies cruelles s'y trouvent encore fréquemment ; on prétend qu'il y a communément par année deux cent aſſaſſinats dans la ville ou dans le territoire, mais c'eſt ſurtout dans la montagne : les aſſemblées des jours de fêtes ſont preſque toujours marquées par quelque vengeance préméditée, ou par quelque querelle ſanglante parmi les gens du peuple.

Le langage uſité dans le pays de Breſſe diffère à certains égards du langage vénitien ; on en a fait un dictionnaire à part, il y a pluſieurs terminaiſons, & même des expreſſions qui ſemblent être tout-à-fait françaiſes, comme *aeuf*, *æuf*, *feu*, *coq*, &c. elles ſont très-anciennes dans le pays, c'eſt-à-dire, du temps où les François étoient maîtres de la ville.

Breſcia a compté parmi ſes anciens citoyens pluſieurs conſuls de Rome ; elle a toujours eu auſſi des perſonnes diſtinguées dans les ſciences & dans les lettres. Nous donnerons les noms des plus célèbres. Les familles Duchi, Caprioli, Mondelle, Pedrocche, Avogadri, Martininghi, ont fourni des perſonnages diſtingués dans les lettres & dans la guerre. *Libraria Breſciana*, 1685. Nicolas Tartaglia de Breſſe fut le premier qui découvrit la formule pour réſoudre les équations du troiſième degré ; il reconnut que la trace des bombes étoit courbée dans tous ſes points, & que la portée de quarante-cinq degrés étoit la plus grande de toutes. Son livre, qui fut imprimé en 1538, ouvrit la carrière à toutes les découvertes qu'on a faites enſuite ſur le jet des bombes.

Laurent Gambara, très-bon poëte, mourut en 1596, il fit des poëmes ſur Chriſtophe Colomb, ſur Veniſe, ſur l'art poétique, ſur le château de Caprarola. Il y eut auſſi une Véronique Gambara, qui fit des poéſies imprimées ; elle fut célébrée par

Bembo Giovani della Casa, & autres auteurs contemporains.

Le P. Lana a été célèbre dans le dernier siècle, par ses ouvrages & son savoir en histoire naturelle, en chymie, en mathématiques. Son ouvrage intitulé *Magisterium naturæ & artis*, est aussi savant que volumineux. On a parlé dans le Journal des Savans (Juin 1782) de *San Prodromo al arte maestra*, où il tâchoit de prouver la possibilité de s'élever en l'air & de voler; l'on y fait voir que c'étoit une erreur de son siècle. Voici la liste des autres auteurs de Bresse.

Bonfadius, connu dans les sciences & dans les lettres; le P. Mazino, médecin & ensuite Jésuite, Laura Caretta, femme célèbre, qui pendant sept ans professa la philosophie à Brescia, & mourut à trente ans.

Benoît Castelli, Bénédictin, disciple de Galilée, un des premiers qui ait éclairci la théorie du mouvement des eaux; c'est encore un des auteurs les plus célèbres dans cette partie.

Le P. Rampinelli, Olivétain, professeur de mathémathiques à Pavie, que Mlle. Agnesi, célèbre Napolitaine, reconnoit pour son maître.

Fortuna di Brescia, Franciscain, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques & mathématiques. Voyez le comte Mazucchelli, au mot *Brescia*, *Fortunato*.

Gagliardi, chanoine de Brescia, qui a donné l'édition des *Padri Bresciani*, & plusieurs autres ouvrages d'érudition.

Philippe Garbelli, d'une famille noble de Brescia, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition.

Le P. Maccarinelli, Dominicain, commissaire du S. Office à Rome, qui a écrit sur la religion & la morale.

Charle Doneda, qui a eu de la réputation dans l'histoire sacrée, & de la connoissance des caractères & des manuscrits du moyen âge.

L'académie des Erranti à Breſcia a la direction des ſpectacles, c'étoit dans le principe une des belles inſtitutions d'Italie, mais on n'a pas ſuivi bien exactement le premier plan ; elle devoit avoir des profeſſeurs de morale, de mathématiques, d'eſcrime, &c.

J'ai connu à Breſcia M. le comte Gian Maria MAZZUCHELLI, qui eſt mort vers la fin de l'année 1765 : c'eſt l'auteur d'un recueil immenſe de biographie, *Gli Scrittori d'Italia*, dont il y a ſix volumes *in-folio*, quoiqu'il n'ait fait que les deux premières lettres de l'alphabet.

Le P. Scarella, Théatin, mort en 1779, a fait pluſieurs ouvrages de phyſique, il avoit été reſtaurateur de cette ſcience dans ſon pays : on trouve ſon éloge détaillé dans l'ouvrage du P. Vezzoſi.

M. Girol. Franc. Criſtiani, capitaine ingénieur de la république de Veniſe à Breſcia, à qui nous devons les diſſertations ſur la moyenne proportionnelle harmonique, ſur l'utilité & l'agrément des modèles, ſur l'hidrodynamique, & contre les idées innées ; il a fait un ouvrage ſur les meſures de tous les genres & de tous les pays, & qui a donné naiſſance au grand ouvrage de la métrologie.

Le comte François Roncalli, auteur de pluſieurs bons ouvrages de médecine, entr'autres de celui qui eſt intitulé : *Medicina Europæ*, & qui a eu de la réputation en Italie ; il écrivit contre l'inoculation, & M. de la Condamine le maltraita beaucoup à ce ſujet. Il étoit auſſi antiquaire ; il eſt mort en 1769.

M. le comte Suardi, mathématicien, que j'ai déjà cité, mort au mois de Février 1767 ; il a donné deux ouvrages de mathématiques.

Le P. Cavalli, ex-Jéſuite, mathématicien, qui a fait faire un obſervatoire dans le collége de Breſcia.

M. Jean-Baptiſte Guadagni, fort inſtruit dans les mathématiques les plus ſublimes.

M. l'abbé Gaſpard Turbini, mathématicien & architecte, qui s'occupe des arts & de l'agriculture.

M. l'abbé Criſtofe Pilati, qui cultive l'hiſtoire naturelle; il a découvert dans le pays des jaſpes & des marbres précieux, & autres productions minéralogiques, *Saggio di ſtoria naturale Breſciana*, 1769.

Le P. Macchi, de Crémone, de l'ordre de S. Philippe, phyſicien & mathématicien, qui a fait différentes machines de phyſique; il travailloit à un grand ouvrage ſur les vers à ſoie.

M. Jean-Baptiſte Almici, qui a traduit Puffendorff.

M. l'abbé Fr. Carlo Doneda, bibliothécaire public.

Le P. Ganaſſoni, Bénédictin, qui eſt actuellement à Veniſe.

M. Piazzoni, littérateur & antiquaire.

M. l'abbé Chiari, l'un des meilleurs poëtes comiques de l'Italie : il étoit ſouvent à Veniſe; mais il reconnoiſſoit Breſcia pour ſa patrie.

M. Antonio Brugnoli, qui a fait un poëme ſur les préjugés, un ſur la joute exécutée à Breſcia, en 1765, pluſieurs oraiſons funèbres, &c.

Le cavalier Durante Duranti, gentilhomme de la chambre à Turin, poëte eſtimé, qui a donné un volume de poéſies, deux tragédies; une oraiſon funèbre du cardinal Querini.

La Signora Giulia Baitelli, très-ſavante dans le grec & le latin, & qui faiſoit de très-jolis vers; la Signora Camilla Aſti Fenaroli, qui étoit une autre Sapho, chez laquelle ſe raſſembloient les gens de lettres & la plus agréable compagnie; elles ſont mortes depuis quelques années.

Voici maintenant les auteurs vivans qui ſont à Breſcia, ſuivant les notes que j'ai reçues depuis l'époque de mon voyage.

M. le comte Charles Bettoni, le Mécène des gens de lettres, qui a lui-même écrit ſur l'hiſtoire naturelle, l'agriculture, la phyſique & les mathématiques.

M. le docteur Don Baldaſſare Zamboni, archiprêtre, auteur de la deſcription de Breſcia, que j'ai citée, & d'autres ouvrages ſur les antiquités ſacrées & profanes.

M. Dominique Coccoli, profeſſeur de mathématiques.

M. l'abbé Pierre Antoine Barzani, profeſſeur d'hébreu & de grec.

MM. Cappelli, François & Marc, frères, tous deux abbés, poëtes & ſavans en grec & latin.

D. Camillo Almici, prêtre de l'oratoire, connu pour les langues & l'érudition ſacrée.

M. l'abbé Don Pierantonio de' Conti Gaetani, pour l'hébreu, le grec & le latin; il a travaillé ſur les deux volumes du muſée de Mazzuchelli.

M. Giulio Baitelli, pour le grec.

M. Jean-Baptiſte Guadagnini, archiprêtre, auteur d'un ouvrage conſidérable, *De antiqua paræciarum origine.*

M. Joſeph Colpani, gentilhomme, poëte eſtimé, & qui s'eſt auſſi exercé ſur le grec.

M. le comte Jean-Baptiſte Corniani, dont on a des poéſies & des ouvrages d'érudition.

M. le comte Orazio Calini, qui a donné des tragédies.

M. Carlo Roncalli, littérateur & poëte.

M. Piazzoni, antiquaire.

M. Bornati & M. Polotti, juriſconſultes eſtimés.

M. Guadagni, habile médecin.

M. Vergine, chirurgien eſtimé.

On cite encore M. Carrara, ex-Jéſuite, M. l'abbé Pierre Tamburini, & M. Zola, qui ſont profeſſeurs à Pavie, & le P. Ganaſſoni, Bénédictin, conſulteur à Veniſe.

On emploie à Breſcia, comme à Milan, toutes ſortes de monnoies; les écus de ſix livres de France y ont cours pour douze livres & un quart du pays, & ils y étoient plus communs que les ducats d'ar-

gent de Veniſe, de huit livres vénitiennes, qui s'y vendent comme marchandiſe, & qu'on eſt obligé de payer dix à douze ſols du pays, plus qu'ils ne valent à Veniſe. Les ſequins de Veniſe y valent vingt-trois livres, quelquefois vingt-trois livres & un quart, c'eſt-à-dire, vingt à vingt-cinq ſols de plus qu'à Veniſe; les ſequins de Florence, vingt-deux livres & trois quarts de Breſcia.

La livre de poids qu'on emploie à Breſcia paroiſſoit de ſix mille cent cinquante-huit grains de Paris, ſuivant les comparaiſons faites par M. Tillet; M. Criſtiani avoit mis dans ſon livre cinq mille quatre cent quatre-vingt-un, mais il m'a écrit en 1771, que c'étoit ſix mille & cinq. Je lui avois envoyé un modèle exact de la livre de Paris, qui s'eſt trouvée peſer exactement dix-huit onces & cinq douzièmes de Breſſe, ainſi la livre de Breſſe eſt de dix onces, trois gros, vingt-neuf grains du poids de Paris. On n'emploie point à Breſſe de livre groſſe, comme à Bergame & ailleurs, ou bien on ſe ſert de celle de Bergame, qui eſt de quatorze mille deux cent huit grains de Paris.

La meſure des longueurs, ou le *braccio* des architectes, a deux cent dix lignes & huit dixièmes de ligne, ou un pied cinq pouces, ſix lignes, & quatre cinquièmes. Celui des marchands pour la ſoie, eſt de vingt-trois pouces onze lignes, & trois dixièmes.

Le *Cavezzo* eſt de ſix bras, ou douze mille ſix cent cinquante-deux dixièmes & quatre cinquièmes de ligne du pied de Paris.

La *Tavola*, eſt de cent quarante-quatre bras quarrés en ſurface.

Le *Pió*, eſt de quatorze mille quatre cent bras quarrés, ou quatre cent *cavezzi* quarrés.

La déclinaiſon de l'aiguille aimantée, obſervée par M. Criſtiani, étoit de ſeize degrés, dix minutes en 1768, on l'obſervoit alors de dix-neuf degrés, vingt-cinq minutes à Paris.

Le territoire de Breſcia eſt arroſé par trois rivières, le Cliſi, ou Chieſe, la Garza & la Mella; celle-ci deſcend du *Val Trompia*, paſſe à une demi-lieue de Breſcia, du côté de Milan, & va ſe jeter dans l'Ollio ou Oglio, du côté de Crémone, c'eſt celle dont parle Catulle:

Flavus quam mölli percurrit flumine Mela,
Brixia, Veronæ mater amata meæ.

Le marquis Maffei, qui ne vouloit point que Vérone ſa patrie dût ſon origine à Breſcia, entreprit de prouver que ces vers avoient été ajoutés à ceux de Catulle, & n'étoient point de cet auteur; mais ſon ſentiment n'a pas été adopté.

Les rivières dont j'ai parlé font qu'il y a, dans la ville & les environs, beaucoup d'uſines ou de moulins pour l'avantage du commerce, ſurtout à Chiave, qui eſt à cinq lieues de la ville. Les machines à filer la ſoie, qui ſont en très-grand nombre, vont par le moyen de l'eau, & font un objet de manufacture d'un million pour le pays: on y compte plus de trente papeteries; on y voit beaucoup de marteaux pour travailler le fer & le cuivre; des meules de couteliers, qui vont par le moyen de l'eau; des moulins à ſcier les planches, *Raſſeghe*; des pilons pour écorcer le riz, *Peſte di riſo*; des machines à forer les canons de fuſil, *Trivelle*; les manufactures de ces canons ſont établies à Gardone, capitale du *Val Trompia*, qui eſt à quatre lieues de Breſcia.

Cette ville a toujours été célèbre pour la fabrication des armes à feu; il y a un proverbe italien qui dit: *Tuta Breſcia non armarebbe un Coglione*; c'eſt envain qu'on voudroit armer un poltron. Milan avoit eu d'abord à cet égard la plus grande réputation, comme on le voit dans Brantome; enſuite ce commerce paſſa preſque tout entier à Breſcia; actuellement il y eſt fort déchu, depuis que la

guerre des Vénitiens avec les Turcs fit défendre l'exportation des armes ; c'eſt une remarque de Burnet, dans ſon Itinéraire imprimé à Rotterdam en 1690. Il y avoit autrefois dans le territoire de Breſſe, une fonderie de canons, tenue par la maiſon Bailo, qui ſubſiſte encore ; la fonderie a été tranſportée à Caſtro dans le Bergamaſque, ſur le bord du lac d'Iſeo ; mais on fabrique encore du côté de Breſcia beaucoup d'ouvrage de fer & d'acier.

Les mines de fer & les grandes forges ſont dans *Val Camonica* & *Val Vrompia* ; la mine de fer de Trompia fournit ordinairement cinq cent cinquante milliers de fer chaque année ; on y employe environ trois cent ouvriers. Il y a auſſi dans les vallées des environs, du cuivre, du jaſpe, de l'albâtre, des pierres de touche, noires comme de l'ébène, & qui ſe poliſſent comme des miroirs, des pétrifications, du cryſtal, des topaſes, des émérandes, ſuivant M. l'abbé Pilati.

Dans le *val-Sabbia*, on trouve des cryſtaux, dont Lana a parlé dans les Tranſactions philoſophiques, comme on le peut voir dans la collection académique, Tome IV, de la partie étrangère.

On voit à Breſcia pluſieurs preſſoirs pour l'huile de lin, & pour l'huile de pepins de raiſins, *di venaſſoli di uva* ; cette huile, que l'on ne fait point en France, eſt l'objet d'un commerce aſſez conſidérable à Breſcia. Pour la faire, on commence à faire ſécher le marc tiré des preſſoirs, on le frappe, on le manie, on le crible, & l'on ſépare ainſi les pepins ; on les vanne en les jetant en l'air avec une pelle, & on les fait encore ſécher à l'air ſec pendant un mois ; on les écraſe enſuite ſous une pierre, on met cette eſpèce de fécule dans une chaudière ſur le feu, juſqu'à ce qu'elle fume & qu'elle ſoit rôtie ; alors on l'enveloppe dans une pièce de laine, & on la met ſous le preſſoir pour en exprimer l'huile.

Le territoire, ou le comté de Breſſe, a trente lieues de long, ſur quatorze de large, & contient près de cinq cent mille habitans, & deux cent ſoixante-douze paroiſſes; on y voit de belles maiſons de campagne, ſurtout celle de la maiſon Fenaroli, à Derbuſco, qui eſt à trois lieues de Breſcia. Le terrain eſt très-fertile dans cette province; on y sème la même année du froment, & enſuite du lin, du millet, ou du maïs, *Fromentone*.

On y engraiſſe ſouvent les terres, en sèmant des lupins au mois d'Août, dans les terres que l'on veut enſemencer; on les laiſſe pourrir, & ils tiennent lieu de fumier. Dans un *pio* de terrain, qui eſt à-peu-près les ſoixante-trois centièmes de l'arpent de Paris, on sème environ cent & douze livres de froment, & l'on y recueille communément ſept à huit fois la ſemence.

Les vivres ſont chers à Breſcia, à cauſe du commerce, ſoit parce que pluſieurs gens riches dépenſent leur reveuu ailleurs. Le bois y eſt cher à cauſe des forges.

La ſoie fait la principale branche du commerce de Breſcia, elle rapporte chaque année deux millions & demi; le commerce du lin rapporte trois cent ſoixante mille livres, & celui du fer cent ſoixante-dix mille, monnoie de France.

On y fait encore un commerce de laines & de toiles, qui eſt aſſez conſidérable: on fabrique des draps, des étoffes de ſoie, des bas de ſoie; les habitans ont de l'économie, de l'induſtrie, & de l'activité.

Le *Vin Santo*, eſt une des choſes remarquables du comté de Breſcia: c'eſt un vin qui eſt de couleur d'or, & d'une douceur agréable; pour le faire, on conſerve le raiſin (blanc ou noir), juſqu'au mois de Février; quand il fait froid, on le met ſous le preſſoir; on expoſe ce vin quatre ou cinq jours au grand froid, pour qu'il fermente peu, & on

l'enferme : au bout de trois ou quatre ans, il eſt délicieux.

Il y a une manière de chaſſer aux alouettes, qui a été imaginée dans le pays, & qui eſt aſſez ſingulière : on l'appelle *Caccia delle franſine*, la chaſſe des frondes ; ſept à huit chaſſeurs ayant chacun une fronde, font un grand cercle autour du filet ; quand les alouettes paſſent, l'un d'eux lance une pierre, dont le ſiflement les fait précipiter vers la terre ; ſi elles veulent s'échapper, elles rencontrent une autre fronde, qui les ramène au filet : on en prend ſouvent vingt-cinq à trente d'un ſeul coup, & plus de cent dans un jour ; cette chaſſe peut ſe faire depuis le commencement de Novembre juſqu'à la fin de Février.

La pêche eſt un objet conſidérable dans le pays ; le lac d'Iſeo (*Sebino*), & le lac de Garda (*Benaco*), fourniſſent des poiſſons excellens ; nous avons parlé du dernier de ces lacs ; celui d'Iſeo donne de groſſes truites, des brochets, de petites ſardines, des tanches, &c. Il y a encore le *peſce perſico* qui eſt, dit-on, nouvellement arrivé dans des crues d'eau, ou qui a été du moins très-long-temps ignoré.

Le *temel* qui ſe pêche dans le Mella, eſt auſſi très-eſtimé.

Mais le Mella & l'Ollio ne donnent pas ſeulement du poiſſon, on y trouve encore de l'or, comme dans l'Adda, le Serio, &c. Les arpailleurs qui le recueillent, en lavant le ſable de ces rivières, après les crues, gagnent ordinairement douze ſols par jour ; quelquefois même cela va juſqu'à cinquante ſols. Dans la vallée de *Camonica*, qui eſt au-deſſus du lac d'Iſeo, & où l'Ollio prend ſa ſource, on trouve des topaſes & des grenats.

On travaille dans le *val-Camonica* des marmites de pierre, qui ſont d'un très-bon uſage pour faire cuire la viande, on les appelle *Lavezzi*, elles réſiſtent très-bien au feu ; d'un ſeul bloc on en tire

un

un grand nombre ; le plus petit ſe tire du milieu du bloc, & ainſi des autres, de plus en plus grands. L'on appelle cette pierre *Lebezio*.

On fait auſſi à Breſcia beaucoup de meules de moulin ; les petites ſont d'un gris-blanc, & d'une pierre tendre, qui ſe taille aiſément, mais qui durcit à l'air ; les plus grandes ſont d'une ſubſtance compoſée, dans laquelle on voit des granits roulés, & des pierres blanchâtres, qui paroiſſent etre calcaires.

Il y a de grands pâturages dans le territoire de Breſcia, & juſques ſur les montagnes : beaucoup d'habitans des environs de Bergame & de Lodi y viennent au commencement de Novembre, & amènent des troupeaux de vaches pour y être nourris juſqu'à l'été, dans des écuries qu'on leur loue ; ils achètent le foin des propriétaires, & ils font des fromages, qui ſont un objet de commerce conſidérable. Chaque vache exige trois chars de foin, chacun du poids de ſeize cent livres, & du prix de vingt à vingt-deux livres poids & monnoie de France.

Quarante vaches fourniſſent tous les jours une forme d'environ trente-deux livres de fromage, pendant toute l'année : il revient à douze ſols & demi la livre de France : car il ſe vend ſeize ſols la livre, argent & poids du pays, où les ſols ne ſont que la moitié des nôtres, & la livre de poids environ quinze vingt-troiſièmes de la nôtre. Ces vaches vont paître peudant l'été ; l'hiver elles ne ſortent point : on leur donne le marc de la graine de lin, après que l'huile eſt exprimée, *panello di linoſa*, & un peu de ſel ; on aſſure que l'exportation des fromages produit cent trente mille livres ; nous en parlerons plus au long.

La fertilité de ce territoire vient principalement des eaux du Clifi, de l'Ollio, du Mella, & de la Fuſa, qu'on diſtribue avec beaucoup de ſoin ; on

les achète, ou on les amodie fort cher ; la maiſon Gambara, l'une des premières du pays, tire plus de quarante mille francs des eaux dont elle peut diſpoſer, & qui ſont partie de ſes domaines.

En allant de Breſſe à Bergame & à Milan, j'ai remarqué avec plaiſir l'induſtrie & le ſoin qu'on met à la diſtribution des eaux ; les rivières ſont ſoutenues dans des lits élevés avec de bonnes digues ; il en part des canaux qui ſont plus ou moins hauts, ſuivant la diſtance à laquelle ils doivent porter les eaux ; ils paſſent ſouvent les uns ſur les autres, & vont en différens ſens arroſer les terres & les prés ; quand il s'en trouve de plus élevés que le niveau de l'eau, on y pratique des réſervoirs que l'on fait remplir d'eau par des hommes : des travaux de cette eſpèce rendroient fertile en France bien du terrain qui eſt inculte & inutile.

Cette route de Bergame eſt fatiguante par les ſecouſſes que cauſent aux voyageurs les pierres roulées dont les chemins ſont formés : ces pierres ſont des fragmens de granit, de quartz & de ſpath, de différentes couleurs, rouges, verts, &c. J'ai ouï dire à Vérone, que le directeur de moſaïque de Florence en avoit emmené pluſieurs voitures, pour les employer dans ces belles incruſtations dont j'ai parlé dans le ſecond volume. On y trouve auſſi du talc en maſſe qui, broyé dans les mains, ſe réduit en poudre brillante.

CHAPITRE XVIII.

Deſcription de Bergame.

BERGAME, en italien *Bergamo*, eſt une ville de trente mille ames, ſituée à onze lieues de Breſcia & de Milan, entre le Brembo & le Serio, qui deſ-

cendent des montagnes de la Valteline; elle eſt à quarante-cinq degrés, quarante une minutes de latitude, ſuivant l'obſervation de M. Maironi. Cette ville eſt ſi ancienne qu'on ignore ſa fondation: Leandro Alberti l'attribue à Cydnus, fils de Ligur, roi d'Etrurie, qui vivoit environ dix-huit cent ans avant Jéſus-Chriſt. On croit plus généralement qu'elle fut bâtie par les Gaulois, cinq cent quatre-vingt-quatre ans avant Jéſus-Chriſt, mais M. Rota a prouvé qu'ils ne firent que l'augmenter. *Opuſcoli ſcientifici*, Tome 44. Diverſes inſcriptions qu'on a raſſemblées à Bergame prouvent que ſous les Romains ce fut une ville conſidérable. Elle eſſuya toutes les révolutions dont nous avons parlé à l'occaſion de Breſcia; elle fut priſe par Attila, enſuite par les rois Lombards & par Charlemagne. Sous ſes ſucceſſeurs, les diviſions qui régnèrent en Lombardie donnèrent la facilité à la ville de Bergame, comme à celles de Crémone, de Mantoue, de Ferrare, &c. de former des républiques confédérées dans le douzième ſiècle. Bergame fut déſolée par les Gibelins & les Guelfes: ceux-ci ayant été défaits dans une bataille entre les bourgs de S. Antoine & de S. Léonard, on détruiſit toutes leurs maiſons, qui contenoient les plus riches magaſins de commerce de toute la Lombardie. (*Corio, ſtoria di Milano*).

Bergame fut enſuite gouvernée par des ſouverains particuliers: les Suardi, dont la famille ſubſiſte encore, & qui étoient à la tête des Gibelins, y eurent quelque temps la principale autorité. On prétend même qu'en 1265, l'empereur Fréderic confia toute ſon autorité ſur cette ville à François Suardi. Elle fut enſuite gouvernée par les Torriani, les Viſconti, les Scaligeri, les ſeigneurs de Milan; enſuite par Jean Suardi & Pandolfe Malateſta, ſeigneur de Breſcia; enfin elle ſe donna

aux Vénitiens en 1428, & la paix de 1447 affermit cette nouvelle domination.

Louis XII allant en Italie, prit Bergame comme toutes les villes du Milanez; mais en 1516 elle fut rendue aux Vénitiens, de même que Breſcia, & pluſieurs autres.

L'hiſtoire de Bergame fut écrite en vers par Moyſe Mutius, ſecrétaire de l'empereur Juſtinien: *Moyſis Mutii de rebus Bergomenſibus Pergamenus.*

Achille Mutius, en 1207, l'écrivit plus au long, mais toujours en vers; *Achillis Mutii Theatrum, Bergomi*, 1596. On a vu enſuite pluſieurs ouvrages plus détaillés: *Iſtoria di Bergamo e ſuo territorio raccolta per frà Celeſtino, Cappucino. Bergamo* 1627. *Scena letteraria de gli ſcrittori Bergamaſchi del P. Donato Calvi. Bergamo*, 1664; *Bergamo, ſua origine, notabili avvenimenti e guerre in riſtretto, di Bartolomeo Farina. Bergamo*, 1703; *Codex diplomaticus à Mario Lupo* 1784.

Cette ville a environ une demi-lieue de long, depuis le *Borgo Canale*, juſqu'au *Borgo Palazzo*, qui eſt du côté de Breſcia; outre ces deux fauxbourgs, & celui de *Santa Catterina*, il y a encore trois autres parties conſidérables, *Borgo S. Antonio*, *Borgo S. Tommaſo* & *Borgo S. Leonardo*, ſur le chemin de Milan; ils ſont environnés de murs, & forment comme une eſpèce de ville plus grande que la première, & qui lui eſt contiguë. Bergame eſt bâtie en amphithéâtre ſur un côteau; elle eſt revêtue de murailles, de baſtions & de foſſés, dominée par un château qui eſt ſur le mont *S. Virgilio*, & où l'on tient quelquefois garniſon; mais il n'y a maintenant que trois ou quatre ſoldats; il y a encore deux petits forts appelés *Fortino* & *Rocca*; on a établi dans ce dernier une école d'artillerie.

L'enceinte & les fortifications de la ville ſont très-dignes d'attention: les plus habiles architectes du ſeizième ſiècle y eurent part; elles furent finies

vers 1560 : le prince de Condé en fait l'éloge dans un voyage d'Italie imprimé.

La choſe la plus remarquable de Bergame eſt le bâtiment de la foire, que l'on a conſtruit vers 1740 en pierres de taille ; il renferme plus de ſix cent boutiques ; il y a une grande place au-devant, & une au-dedans avec une grande fontaine. Ce bâtiment eſt au-bas de la montagne, entre les bourgs S. Antonio & S. Leonardo. Le temps le plus agréable pour Bergame eſt celui où l'on y tient la foire, dans les huit derniers jours du mois d'Août & le commencement de Septembre. On conſtruit alors un théâtre aux environs de la foire. En hiver, quand il y a ſpectacle, c'eſt dans le palais du *Capitanio grande*.

On entre dans l'intérieur de la ville par les quatre portes, S. Auguſtin, S. Jaques, S. Alexandre & S. Laurent. Entre les deux premières portes, il y a ſur les murs de la ville une belle promenade & une vue fort agréable ; les dernières n'ont pas de fauxbourgs fermés.

Sur une qui eſt dans la partie ſupérieure de la ville, eſt le *Palazzo Vecchio*, où l'on tient les audiences & où l'on rend la juſtice ; le *Palazzo Nuovo*, où ſe tiennent les conſeils de la ville, & le *Palazzo del Podeſtà*, dans leſquels il y a quelques peintures à voir ; le palais neuf eſt de l'architecture de Vincent Scamozzi ; on y remarque une belle colonnade, mais le bâtiment n'a pas été fini. Sur la même place eſt une ſtatue coloſſale du Taſſe, faite en marbre par Viſmara, ſculpteur de Milan, d'après un legs de Marc-Antoine Foppa.

On compte douze couvens de religieux à Bergame, autant pour les religieuſes ; onze paroiſſes dans la ville, & trois dans les fauxbourgs. Voyez le *Diario* imprimé.

Les principales égliſes de Bergame ſont la cathédrale, les égliſes de Ste. Marie-Majeure, du S.

Eſprit, de S. Barthélemi, deux de S. Alexandre & celle de *Santa Grata*.

IL DUOMO, égliſe cathédrale de Bergame, eſt celle où l'on révère le corps de S. Alexandre, protecteur de la ville, qu'on croit un des martyrs de la légion Thébéenne.

On y voit beaucoup de tableaux par Morone, Previtali, Cavagna, Creti, Lappicola, Polazzi, Ricci, Menaigo, Pittoni, Monti, Malinconico; le martyre de S. Jeau, évêque de Bergame, par Jean-Baptiſte Tiépolo; celui-ci n'eſt pas excellent, les autres ſont très-foibles; celui de S. Projettizio eſt de Cignaroli. Le tableau du grand autel eſt de Cavagna.

Dans une chapelle, qui tient à la ſacriſtie, on voit S. Ignace exhortant un mourant, par Sébaſtien Ricci; il eſt d'une expreſſion étonnante, mais deſſiné de petite manière. Dans une autre chapelle eſt une Ste. Thérèſe, de Baleſtra, & dans la ſacriſtie pluſieurs tableaux eſtimés.

L'évêché de Bergame rapporte onze cent ſcudi, de ſept livres chacun, ce qui fait trente-cinq mille livres de France.

SANTA MARIA-MAGGIORE; on y voit une chapelle de Barthélemi Colleoni, ou Coglione, célèbre général, qui le premier fit conduire de l'artillerie à la ſuite des armées, & fit à Bergame beaucoup de legs & d'établiſſemens utiles; ſon mauſolée eſt une très-grande machine en marbres fins, avec des bas-reliefs, au haut de laquelle il eſt repréſenté à cheval; la ſtatue eſt dorée. Ce tombeau, cité par Miſſon, fut fait en 1480, par Jean-Antoine Amadei, de Pavie, excepté la ſtatue qui eſt d'un ſculpteur Allemand; mais tout cela eſt d'un temps où l'on n'étoit pas encore ſorti du gothique. Cette chapelle tient à l'égliſe du côté droit, mais elle n'eſt pas dans ſon enceinte.

Au grand autel il y a des figures d'apôtres, par le Procaccino.

Les peintures des trois lunettes du plafond & des quatre angles ſont de Jean-Baptiſte Tiépolo ; il y a repréſenté le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain, la prédication de S. Jean dans le deſert, & la décollation de S. Jean ; dans les angles la Religion, la Prudence, la Juſtice & la Charité : toutes ces freſques ſont bien compoſées, plus agréables de coloris que correctes de deſſin ; on voit que le peintre a cherché la manière de Paul Véronèſe ; c'eſt dommage qu'une partie ſe détruiſe déjà. Il y a d'autres peintures de batailles, par Creſpi, Cignaroli, Pittoni & Gulielmi.

Dans les lambris de l'égliſe principale, depuis la grille du ſanctuaire, ſont quatre tableaux tirés de l'hiſtoire de l'ancien teſtament, faits en marqueterie de bois par Cavagna, dont les diverſes couleurs font aſſez bien l'effet du clair-obſcur ; ce ſont les meilleurs ouvrages que l'on ait faits en ce genre ; le deſſin n'en eſt cependant pas bien correct : il y a ſur le bois un vernis, & il paroît qu'on a forcé la couleur du bois par de légères teintes : ces hiſtoires ſont le Déluge, le paſſage du Jourdain, Judith qui tranche la tête à Holopherne, & David qui combat Goliath.

Derrière le chœur on voit un tableau dont les figures ſont plus grandes que nature, repréſentant les apôtres qui regardent dans le tombeau de la Vierge, par Ercole Procaccino de Milan ; il eſt d'une manière très-large, on l'a même attribué à Jules-Romain.

Dans le cul-de-four de la voûte eſt une Aſſomption, par Cavagna de Bergame ; on en jouit fort peu à cauſe du faux jour, mais ce qu'on en voit paroît bon.

Dans la voûte du chœur, trois tableaux ronds, repréſentant la Viſitation de la Vierge, l'Annonciation, la Nativité & la préſentation au Temple,

tous de François Baſſan ; ils ſont beaux, bien compoſés & bien coloriés.

A la croiſée à droite, un grand tableau à la manière des Carrache, repréſentant le Déluge, par le cavalier Liberi ; Montagna y peignit l'air & l'eau. Ce tableau eſt bien compoſé & d'un beau déſordre, aſſez bien deſſiné, mais d'une couleur trop rouge.

Dans la croiſée à gauche, un grand tableau du cavalier Zanchi, peintre Vénitien, quoique M. Cochin l'attribue au cavalier Liberi ; il repréſente Moyſe qui frappe le rocher ; il eſt bien compoſé, les figures en ſont coloſſales ; c'eſt le pendant de celui qui précède, mais il eſt moins bien deſſiné ; le rouge & le jaune y dominent trop.

Au plafond de la nef vis-à-vis le chœur, un grand tableau de Luca Giordano, repréſentant Pharaon ſubmergé ; le point de vue eſt élevé autant qu'il faut pour rendre toute l'étendue de ce ſujet ; on trouve qu'il n'y a pas aſſez d'attention & d'étonnement dans l'univerſalité des figures qui ſont ſur le rivage, mais d'ailleurs l'ordonnance eſt belle, les plans bien obſervés ; il eſt harmonieux, & l'un des meilleurs de Giordano. Les peintures à freſque de la voûte ſont de Ciro Ferri ; les peintures à l'huile ſont de Malinconico, de Storer, Panfilo, Donato, &c. On remarque encore dans cette égliſe une Cène par François Baſſan, une Nativité par Cavagna.

Je vais indiquer encore ſommairement quelques égliſes de Bergame, où il y a de bons tableaux.

S. Aleſſandro in Colonna, dans le bourg S. Léonard ; on y voit la Nativité & la Cène, par François Baſſan (& non Léandro, comme dit M. Cochin) ; un S. François & pluſieurs autres tableaux de Cavagna.

S. Leandro ; une dépoſition de Croix, de Salmezza ; S. Jérôme Emiliani, par Gio. Bettino Cignaroli.

Santa Marta ; tableau du grand autel, par Salmezza, qu'on prétend être dans le goût de Raphaël.

S. Benedetto ; tableau du grand autel, par Morone de Bergame, dans le goût du Titien.

S. Bartolomeo dans le bourg S. Léonard, égliſe de Dominicains ; un grand tableau, de Laurent Lotti de Bergame, peint ſur bois, qui fut payé cinq cent écus d'or. On y voit un tombeau d'Alberic Suardo, mort en 1309, où eſt un bas-relief ; il étoit dans une autre égliſe de Dominicains, qu'on a démolie pour faire les fortifications de la ville. Suardo y eſt repréſenté à cheval, avec le bonnet de duc & le bâton de commandement, ce qui annonce qu'il étoit ſouverain de Bergame, comme nous l'avons indiqué.

S. Spirito ; des tableaux de Lotto, Cavagna, Viani & Previtali.

S. Aleſſandro in Croce dans le bourg S. Antoine ; une Cène du Tintoret, à droite derrière le ſecond autel, qui eſt celui du S. Sacrement ; des tableaux de Schiavone, de Bambini, Pittoni, Cignaroli.

S. Michele dans la cité ; tableau de S. Donino, par Léandre Baſſan.

S. Andrea ; tableau du Moretto, l'un des plus eſtimés qu'il y ait à Bergame ; il repréſente la Vierge ſur un trône, S. André avec ſa croix, &c.

S. Franceſco ; une belle Aſſomption par François Baſſan ; un mauſolée du cardinal Longo ou Longhi qui fut chancelier de Sicile en 1290, & qui ſe rendit célèbre.

S. Agata ; un tableau de cette ſainte par Salmezza.

S. Grata ; un tableau de cette ſainte par Salmezza. Cette égliſe eſt petite, mais nouvellement rebâtie avec beaucoup de magnificence, d'ornemens & de dorures.

S. Gottardo ; un des plus beaux tableaux de Jean Carriano, élève du Giorgion ; il repréſente la Vierge & pluſieurs ſaints, entr'autres S. Auguſtin qui lit.

C'eſt dans l'égliſe des Auguſtins qu'eſt enterrré Ambroiſe Calepin, religieux de leur ordre, qui mourut le 30 Novembre 1512 : il étoit fils du comte Truſardo de l'illuſtre famille des Calepio, & né au château de Calepio, trois lieues à l'orient de Bergame près du lac d'Iſeo. Son fameux dictionnaire des ſept langues parut pour la première fois en 1503 ; le manuſcrit eſt dans la bibliothéque du couvent. Son érudition dans un temps où l'on étudioit ſi peu annonce néceſſairement un homme rare & digne de ſa réputation ; il contribua d'ailleurs beaucoup par ſon ouvrage au progrès de la littérature.

Aux Céleſtins eſt le tombeau d'Alberic Roſciati, grand juriſconſulte.

Le collége de Mariano ou de la Miſéricorde, qui étoit occupé par les Jéſuites avant leur diſſolution, vient d'être rendu en 1784 par le gouvernement de Veniſe à ceux des ex-Jéſuites qui ſe trouvoient à portée d'en profiter. On a trouvé cette exception ſingulière pour un pays où les Jéſuites avoient été proſcrits dans le temps de leur plus grande faveur.

Les principaux palais de la ville ſont ceux du marquis *Terzi*, du comte *Brembati*, des comtes de *Calepio*, des comtes *Spini*, du comte *Sozzi*, des *Moroni*, des comtes *Breſciani* & *Fugazza*, des *Abati*, &c. ; mais en général il n'y a rien d'extrêmement remarquable en architecture.

PALLAZZO TERZI. On y voit un grand tableau de Storer, repréſentant un feſtin & un concert ; la compoſition en eſt bonne, mais il eſt foible d'ailleurs.

Lucrèce morte le poignard dans le ſein, tableau d'une bonne couleur.

Dans les lambris d'appui, trois payſages touchés de bon goût, dont on ignore l'auteur ; une copie de la Suſanne du Guide, qui eſt à Breſcia ; un cabi-

net de glace qui eſt fort joli. Du veſtibule on a la vue de la campagne, & l'on découvre tout ce beau deſſin, qui s'étend juſqu'aux Apennins, & forme le plus beau parterre par la verdure & les bois qui découpent la plaine & en varient les aſpects.

Dans la maiſon du comte Jean-Baptiſte ZANCHI chanoine, on remarque un buſte de femme en marbre, où l'on a figuré un collier de perles qui tombe ſur la gorge : ce buſte eſt d'un beau travail ; la tête eſt très-gracieuſe, d'un joli caractère, pleine d'expreſſion ; la coëffure & les cheveux bien traités : on ignore de quel ſculpteur eſt cet ouvrage.

Une baſſe-cour de Jacob Baſſan ; deux bâtimens par Lizaudrini, d'un grand effet, mais où il y a peu de fini.

Une ſainte famille de Simon Contarini, d'une très-belle couleur & dans le goût du Titien.

Un tableau où il y a trois buſtes, dont une femme peinte de trois quarts par Paul Véronèſe ; une autre peinte de profil par le Titien ; & au fond un homme du Gorgion. On a vu ſouvent ces trois maîtres ſe réunir, auſſi l'on reconnoît parfaitement leurs manières : ce tableau a du mérite.

La Veſtale qui ſe juſtifie en portant de l'eau dans le vaſe criblé, par Franceſco Mazola ; vrai de couleur, mais d'un deſſin ſec & maniéré.

Le plafond eſt de Giordano ; il repréſente Atlas portant le monde, & une Vénus ſur ſon char, précédée de Mercure, laquelle fait voir à un jeune homme que ſon empire s'étend partout, & qui ſemble le conduire ; la Vénus & le jeune homme n'en ſont pas beaux, le reſte eſt fort bien : la couleur générale n'eſt pas vraie.

M. Cochin parle des tableaux du marquis Terzi ; il y en a encore de très-beaux dans pluſieurs autres maiſons de la ville & des faubourgs, chez les comtes *Carrara*, *Suardi*, *Ragazzoni*, *Sozzi*, *Tomini*, *Morandi*, *Toſſi*, & chez les marquis *Solza* & *Rota*,

Assez près du palais vieux, entre la cathédrale & Ste. Marie, il y a un bâtiment fait pour le *Muſeum*. On y conſerve quelques monumens antiques, qui ſe rapportent à l'hiſtoire de Bergame, un bel autel où il y a des figures, &c.

Il y a pluſieurs établiſſemens pieux à Bergame : ſept hôpitaux qui ſont tous nombreux pour les malades & les enfans-trouvés, les orphelins, les repenties, les fous & mendians. *Luogo pio della miſericordia* eſt une fondation de trente mille ſcudi de rente, qui eſt chargée de l'entretien du collége & du clergé de Ste Marie - Majeure, compoſé de vingt - cinq eccléſiaſtiques ; on y fait encore beaucoup de bonnes œuvres.

Une confrérie pour les beſoins des priſonniers, *Conſorzio de' prigionieri* ; elle fournit aux pauvres priſonniers du pain, du vin, de la viande, des habits ; il y en a quelquefois près de cent à la charge de cette confrérie. C'eſt le ſeul exemple que je connoiſſe d'un ſemblable établiſſement, qui ſeroit bien néceſſaire dans toutes les grandes villes.

Le mont de Piété, où l'on prête juſqu'à dix-huit cent livres pour une année à trois pour cent d'intérêt ; on peut même, en faiſant rafraîchir l'obligation, la prolonger à volonté ; cet intérêt eſt bien médiocre, mais auſſi dans ce pays les fonds ne rendent guère que deux & demi pour cent du prix de l'acquiſition.

La nobleſſe de Bergame eſt nombreuſe & illuſtre. Les familles Calepio & Suardo exiſtoient avant le onzième ſiècle. On croit que celle des comtes de Calepio eſt de l'année 918, & deſcendent d'un Giſalbert, comte du ſacré palais, qui fut auſſi comte de la ville : cette dignité paſſa à ſes deſcendans juſqu'au douzième ſiècle, où Bergame ſe déclara libre. Cette famille a fourni beaucoup de ſujets diſtingués ; elle tire ſon nom du fief de Calepio, qu'ils obtinrent des évêques, & que la république

de Veniſe leur confirma ; il renferme dix-huit villages.

La famille Suardi eſt auſſi très-ancienne ; elle date de l'an 996, & le nom de Suardo ſe trouve dès l'année 1031. Cette famille gouverna deſpotiquement Bergame : elle a des branches dans différentes parties de l'Italie.

Les Albani & les Adelaſi ſont du douzième ſiécle, de même que les Vertova, Brembati, Coleoni, Grumelli, Mapelli, Mozzi, Riuola, Terzi & Zoppi.

Les familles du treizième ſiècle ſont celles des Agoſti, Agliardi, Aleſſandri, Boſelli, Benali, Commenduni, Lupi, Peſenti, Paſſi, Rota, Solzi, Faſſi.

La ville de Bergame eſt gouvernée par deux recteurs, ſavoir un Podeſtà & un Capitaneo, qui ſont envoyés de Veniſe. Le premier amène avec lui trois aſſeſſeurs : ſavoir, un vicaire qui eſt un juge civil, un juge criminel & un juge pour les finances. Ces trois aſſeſſeurs ont voix délibérative avec le Podeſtà dans les matières criminelles ; il conduit auſſi un chancelier & des sbirres.

Le capitaine ou préfet a la juriſdiction militaire ; il eſt chargé de veiller aux intérêts des communautés de la province ; il a auſſi ſon chancelier & ſes sbirres.

On envoie encore un châtelain ou gouverneur du château & deux queſteurs ou tréſoriers qui aſſiſtent aux impoſitions, & qui jugent les difficultés qui s'y rapportent. Les deux recteurs, le châtelain & les deux queſteurs ſont toujours des nobles Vénitiens.

Le conſeil de la ville eſt compoſé de cent conſeillers choiſis parmi les nobles ; leur exercice dure deux ans. On en choiſit cinquante chaque année, & c'eſt le conſeil lui-même qui choiſit les cinquante qui doivent entrer ; il choiſit également ſix députés ou repréſentans de la ville ; ceux-ci aſſiſtent avec

les recteurs aux fonctions publiques. Ils ont droit de convoquer le conseil, de proposer les sujets de délibération ; il n'y en a que deux qui exercent à la fois pendant deux mois.

Le petit conseil, que l'on appelle aussi *Bina*, est composé de quinze ou seize conseillers, que l'on tire au sort tous les deux mois ; ils préparent les matières qui doivent être portées au grand conseil.

Le conseil nomme plusieurs magistrats pour veiller à l'approvisionnement, aux grands chemins, &c. Il choisit des juges qui vont résider dans les différentes parties du territoire.

Les grands procès se portent presque tous à Venise, où l'on peut appeler, excepté dans certains cas où le procès commencé à Bergame doit y être jugé ou par le vicaire ou par le tribunal des *Consoli di Giustizia*, qui sont des jurisconsultes tirés de la noblesse du pays.

Le corps des marchands nomme trois consuls tirés du même corps, qui jugent les questions du commerce entre marchands ; on les appelle *Consoli di Mercanti*.

Le territoire de Bergame forme un corps d'administration séparé de la ville ; il est divisé en dix-sept parties, dont chacune élit un sindic ; ce qui forme le conseil du territoire, auquel préside le capitaine.

Bergame est l'entrepôt d'un commerce considérable de laine & de soie. C'est la seule ville de l'Etat Vénitien où l'on fasse le commerce du change. Celui des laines y étoit autrefois prodigieux : plus de cinquante familles de nobles Vénitiens viennent des marchands de Bergame que ce commerce avoit enrichis ; & les pannine, ou serges qu'on y faisoit, étoient célèbres, aussi-bien que les tapisseries communes.

Il y a encore des filatures, & des fabriques où l'on fait de l'écarlate, & d'autres étoffes estimées ; quelques-unes sont dans les montagnes, à cinq lieues

de la ville; on y fabriquoit autrefois quarante mille pièces de drap, la plupart avec des laines de Naples; mais ce commerce eſt diminué de moitié. Cependant on aſſure que ce commerce des laines occupe encore trente mille perſonnes.

Le principal commerce de Bergame eſt maintenant celui de la ſoie: on en exporte plus de douze cent balles pour l'Allemagne, la France & l'Angleterre; on eſtime la valeur à un million de Filippi, ou ſix millions de France: la moitié vient du pays, & le reſte s'achette dans les pays voiſins; la ſoie de Bergame paſſe pour être auſſi bonne que celle de Turin.

Cette ville fourniſſoit encore, dans le dernier ſiècle une quantité prodigieuſe de fer travaillé, pour la guerre & pour l'agriculture, & beaucoup d'acier; c'eſt encore à Caſtro, vingt-ſix milles de Bergame, que ſe font les canons & les boulets pour l'arſenal de Veniſe.

Bergame envoie auſſi des fers à toute la Lombardie, & des pierres à aiguiſer juſqu'à l'étranger.

Le Serio & le Brembro ſont des rivières navigables, qui contribuent au commerce; on voit à quelques milles de Bergame les reſtes d'un grand pont ſur le Brembo, ruiné en 1493; il y a encore trois arches ſur pied, mais il y en avoit huit: on l'appelle *Ponte della regina*.

Il ſe tient toutes les ſemaines à Bergame un très-grand marché de grains & ſurtout d'avoine; on ne ſe ſentoit point, en 1765, de la cherté qu'il y avoit dans le reſte de l'Italie; le bled n'y coûtoit que dix-neuf livres le ſetier (1). Il y a un établiſſement appelé *Monte dell' Abbondanza*, où l'on fait chaque année une proviſion de grains.

(1) C'eſt-à-dire, trente-cinq livres de Bergame les huit *ſtara*; le *ſtaro* pèſe quinze livres & demi de France, & les trente-cinq livres en font dix-neuf de notre monnoie.

Le pied dont on ſe ſert à Bergame pour les meſures & les arpentages s'appelle *piede di Aliprando*, c'eſt-à-dire, Liutprando ; il eſt de ſeize pouces, une ligne & trois dixièmes, ou dix-neuf cent trente-trois dixièmes de ligne, ſuivant M. Criſtiani ; j'ai trouvé ſeize pouces deux lignes ſur une meſure en papier qui m'a été envoyée de Bergame, & ſeize pouces ſeulement ſur une autre. Ce pied ſe diviſe en douze pouces, *oncie*.

Le pied des architectes eſt plus long ; il eſt de dix-neuf pouces trois lignes quatre-vingt-ſeize, & cinq de ces pieds font la perche, *cavezzo*, qui contient ſix pieds d'arpenteur, à raiſon de ſeize pouces une ligne & trois dixièmes chacun : quatre *cavezzi* quarrés font la *tavola*, & vingt-quatre *tavole* font la *pertica*. Le *paſſo* eſt de quatre pieds quatre lignes, ou de trois pieds d'arpenteur.

Il y a deux ſortes de livres, la plus commune eſt la *libra groſſa* ; l'autre qui ſert pour la ſoie & les drogueries, s'appelle *liretta*, ou *lira piccola*, *libra piccola*, elle vaut dix onces trois gros trente grains de France, ou ſix mille ſix grains, ſuivant M. Tillet, comme à Sacco. (M. Criſtiani dit ſix mille cent vingt-cinq).

La *libra groſſa* vaut, ſuivant M. Tillet, trois livres cinq gros vingt-quatre grains, ou quatorze mille deux cent huit grains.

Suivant M. Criſtiani, c'eſt quatorze mille deux cent quatre grains, depuis que je lui ai envoyé un poids de Paris ; car l'évaluation qui eſt dans ſon livre eſt trop petite, ainſi que la plupart des valeurs que j'ai citées d'après cet auteur.

Suivant d'autres mémoires que j'ai reçus, la *libra groſſa* ſe diviſe en trente onces, dont dix-huit font la livre de Paris ; une once fait le poids de quatre louis.

L'once ſe diviſe en quatre quarts, le quart en ſix deniers, le denier en vingt-quatre grains.

Le

Le *peſo* eſt de dix livres groſſes.

La *liretta* ſe diviſe en douze onces.

Le *peſo* eſt de vingt-cinq lirettes, qui équivalent à dix livres groſſe. Les marchands ſuppoſent qu'un ballot de ſoie, de cent ſoixante-dix lirettes, en pèſe cent douze à Paris.

Le bled ſe meſure par *ſtari*, huit *ſtari* ſont la *ſoma*, qui pèſe environ quatre cent lirettes, ou ſeize *peſi*. Le riz pèſe quatre cent cinquante lirettes. Le *ſtaio* ſe diviſe en quatre *quartari*, & le *quartaro* en quatre *ſedicini*.

La meſure ordinaire du vin eſt la *brenta*, qui ſe diviſe en ſix *ſecchie*; la *ſecchia*, pèſe trente-ſix *lirette*, elle ſe diviſe en neuf pintes.

Les habitans de Bergame ont toujours paſſé pour être induſtrieux & actifs; & l'on diſoit en Italie *Bergamo Sottile*; ceux qui ne trouvent pas dans le pays les moyens d'exercer & de développer leurs talens, vont les porter ailleurs; il y a dix mille Bergamaſques à Rome; il y en a beaucoup à Naples: ils y ont leurs égliſes nationales: on dit à Gênes que les porte-faix Bergamaſques ne reculent jamais.

Ils ont auſſi dans l'Italie la réputation d'être très-financiers; auſſi en voit-on beaucoup dans les douanes, les fermes, les entrepriſes: cela fait qu'ils ne ſont pas aimés, & que ſouvent ils ſe diſent de Milan; mais à cet égard il n'y a pas grande différence entre un Milanois & un Bergamaſque.

Il y a eu des gens de lettres fort célèbres à Bergame, tel que Calapin, dont nous avons parlé: Bernardo Taſſo, père du Taſſe, étoit de Bergame, & ce ne fut que par haſard, que ſon fils naquit à Sorrento, près de Naples, en 1544. Voyez Calvi, *Scrittori Bergamaſchi*, *Efemeride di Bergamo*, trois volumes *in*-4°. 1676. Il y a une ſtatue du Taſſe ſur la place de Bergame.

On cite encore, comme ayant été de Bergame,

les deux frères Zanchi, chanoines réguliers de S. Jean de Latran, Alberti Roſciati, ſurnommé le monarque des loix, Gaſparino Barziza, & ſon fils Guiniforte Barziza; Foreſti hiſtorien; le P. Maffei, Jéſuite, hiſtorien latin; Fontana, poëte; le P. Cavalieri, qui a donné quatre vol. *in*-4°. ſur les décrets de la congrégation des rites. Le comte Calepio, qui a donné en 1727, un parallèle des tragédies de France & d'Italie. Le cardinal Furietti, qui a donné un ouvrage ſur les moſaïques; il découvrit la ville Adrienne, les Centaures, la moſaïque des Colombes, dont nous avons parlé.

Actuellement encore il y a des gens d'un mérite diſtingué dans cette ville: M. le chanoine Mario Lupi, qui a écrit ſur la diplomatique & autres objets dérudition; il a donné en 1784, un grand ouvrage intitulé: *Codex diplomaticus civitatis & eccleſiæ Bergomatis*, *in*-folio, où il y a beaucoup de recherches ſavantes, & de titres curieux pour l'hiſtoire du huitième & du neuvième ſiècle; il promet un ſecond volume.

M. Giuſ. Mozzi, habile antiquaire, & d'une famille illuſtre, qui a mis en ordre les archives de la ville.

M. Seraſſi, très-verſé dans l'hiſtoire littéraire.

Le P. Gaëtano Maria, Capucin, auteur d'un grand nombre d'ouvrages eſtimés.

M. Maſcheroni a publié, en 1782, un écrit ſur une nouvelle propriété de la courbe iſochrone, & en 1784, un autre mémoire: *Sulle curve che ſervono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle ſuperfizie plane, dell' ab. Maſcheroni Prof. nel Coll. Mariano di Bergamo.*

M. le comte Ulyſſe di Calepio, de la même famille que Calepin, ci-devant chanoine régulier, actuellement prévôt de la cathédrale, a contribué à une édition des élémens de mathématiques de Wolf, faite à Vérone.

C'eſt à Bergame qu'habite ordinairement madame la comteſſe Paolina Griſmondi, de l'illuſtre maiſon Suardo; elle réunit à une beauté rare un talent plus rare encore pour la poéſie: il eſt peu de femmes auſſi lettrées, & qui verſifient avec autant de grace & de facilité. Dans un voyage qu'elle fit à Paris il y a quelques années, elle vit les gens de lettres, en fut admirée; elle fit beaucoup de vers, & elle en reçut encore davantage. Elle a fait imprimer, en 1782, une traduction en vers, de l'ode que M. le Brun adreſſoit à M. de Buffon, lorſqu'il étoit malade, après la mort de ſa femme. Madame Griſmondi fut malade elle-même, & M. de Buffon lui écrivoit à ce ſujet: « Avec » une ame divine & un corps angélique, on eſt » donc encore ſujet à ſouffrir! je m'irrite contre » cette nature que j'aime, quand je vois qu'elle » n'épargne pas ſes chef-d'œuvres, & que tout ce » qu'elle a produit de plus beau eſt ſujet, comme » le reſte, à de triſtes infirmités ».

M. le Mierre a traduit en vers françois, une épitre de cette Dame, en 1783.

M. le comte Marco Tomini Foreſti a donné des poéſies très-élégantes, où la morale & la phyſique ſont employées avec ſuccès; la première édition eſt de 1752; la ſeconde eſt de 1778. Il a donné auſſi des diſcours académiques, en 1780.

M. le comte Joſeph Beltramelli a fait auſſi en France un aſſez long ſéjour, en 1770: il s'y diſtingua par ſon eſprit, ſes connoiſſances & ſon aménité; il a donné des poéſies eſtimées.

M. Tiraboſchi, écrivain célèbre, dont j'ai parlé à l'article de Modène, eſt d'une famille noble de Bergame.

M. Aſtori étoit un naturaliſte diſtingué.

M. André Paſta, habile médecin, eſt mort en 1782; Madame la comteſſe Griſmondi a fait à ſa louange des vers qui ont été fort goûtés.

Mazzoleni, qui a donné des ouvrages pour les colléges, & qui travailloit à une vie des Saints, tirée de la grande collection de Bollandiſtes, eſt mort en 1770.

Bergame a produit auſſi des artiſtes diſtingués; & le comte François Taſſo ſe propoſe d'écrire leurs vies.

Polidore de Caravage, (il étoit de la Chiara d'Adda, alors compriſe dans le territoire de Vérone); Jacques Palma, ou le vieux Palme, élève & imitateur du Titien; Jean-Baptiſte Caſtello, appelé le Bergamaſque, élève de Michel Ange, & comme lui, peintre, ſculpteur & architecte; Soprani a écrit ſa vie.

Jérôme Coleone, qui en 1553 paſſa au ſervice de Charles Quint; François Terzi, dont on a publié, en deux volumes *in*-folio les portraits de la maiſon d'Autriche. Jean-Baptiſte Moroni, dont le Titien louoit le talent & le naturel; Jean-Paul Cavagna, imitateur de Paul Véronèſe; Enée Salmezza, diſciple & imitateur de Raphaël; Chriſtophe Roncalli, dont Baglione a écrit la vie; Etienne Pozzi, dont il y a beaucoup de bons ouvrages à Rome, où il eſt mort vers 1770.

Pour la ſculpture, on cite Campilione, qui vivoit au commencement du douzième ſiècle, & dont on voit des figures ſur les deux portes principales de Ste. Marie-Majeure à Bergame; il donna les deſſins de cette égliſe en 1137.

Barth. Bono, que Sanſovino appelle Bart. de Bergame, & qu'il cite comme ayant commencé vers 1400, à ramener le bon goût de la ſculpture; il fut architecte de S. Marc à Veniſe, il fit faire les procuraties vieilles, & la porte du palais ducal, en 1439.

Le Cav. Coſimo Fanſago, ſculpteur & architecte, qui ſe rendit célèbre à Naples.

Bartol. Pincelotti, dont il y a beaucoup d'ouvrages à Rome; il en eſt parlé dans Titi, édition

de 1763; Alexandre Poſſenti, mort à Rome il y a quelques années. Il y a encore à Bergame des ſculpteurs eſtimés, Sanzi, Perdani, Gielpi.

Pour l'architecture, les plus célèbres ont été Guillaume le Bergamaſque, ou le Portello, dont Sanſovino cite divers ouvrages à Veniſe. Le P. Michel de Bergame, Capucin, qu'Urbain VIII fit architecte de la chambre apoſtolique. Jean-Antoine Roſſi, dont il y a beaucoup d'édifices à Rome; Paſcali a écrit ſa vie. Jean Baptiſte Carriana, qui a bâti les meilleures égliſes de Bergame & des environs dans ce ſiècle; Gaëtano Chiaveri, architecte du czar Pierre le grand & du roi de Pologne, qui fit à Dreſde une grande & belle égliſe, & qui eſt mort à Rome; ſon neveu Maffeo Chiaveri, eſt reſté premier architecte à Dreſde. Gabriel Valvaſſori, qui a fait à Rome le palais Doria, ſur le cours.

Jean-Baptiſte Marchetti, qui a fait à Breſcia pluſieurs grands édifices, & qui préſide encore à la conſtruction de la nouvelle cathédrale.

Bergame eſt auſſi connue en Italie par les rôles d'arlequin, que l'on ſuppoſe contrefaire le patois & l'accent populaire de Bergame; cependant il me paroît que cela n'a pas grand fondement; mais le caractère fin & ruſé, ſous une apparence de ſimplicité & de bêtiſe, a bien quelque rapport avec celui des payſans qui habitent les vallées de Bergame.

Beaucoup de femmes dans ce pays ont des goîtres, *Gozzi*, maladie occaſionnée probablement par la crudité des eaux, comme je l'ai dit; mais ils ſont plus rares actuellement.

Le territoire de Bergame a environ ſoixante milles du ſeptentrion au midi, & trente de l'orient à l'occident; il renferme deux cent vingt mille habitans.

Dans les environs de Bergame, il y a plus de grandes égliſes que dans les autres parties de la Lombardie: aux Dominicains de la Baſella, qui

eſt à deux lieues de Bergame, on voit un beau mauſolée en marbre, de Médée, fille du général Colleoni; il a été gravé; c'eſt un ouvrage de Jean-Antoine Amadei de Pavie.

A quelques milles de Bergame & près du pont dont nous avons parlé, on voit un ancien temple appelé *S. Tomé*, fait dans le goût du Panthéon, mais dont l'ouverture ſupérieure a été fermée; il y a au-dedans deux ordres de colonnes; on ne connoît guère de plus ancienne égliſe des chrétiens.

Nous avons parlé du commerce des fers à Bergame : les deux vallées du Serio & du Brembo contiennent beaucoup de mines; on y a établi des forges, & l'on y fait de l'acier.

Les pierres à aiguiſer ſe tirent de Nembro, ſept milles au nord de Bergame & des environs.

Le Serio charie des paillettes d'or; on les ramaſſe avec des planches un peu rudes, qu'on oppoſe au courant pour recevoir le ſable; les parties d'or qui ſont les plus peſantes s'y dépoſent, & l'eau emporte le ſable; on trouve à ce métier un profit ſuffiſant, comme nous l'avons dit du Mella.

On tire de Zandobbio, onze milles à l'eſt de Bergame, des marbres blancs communs. Le marbre appelé *Occhiatino* ſe trouve à Ardeſio, treize milles au nord; il eſt d'une très belle variété.

On a découvert près d'Albino, huit milles au nord-eſt, un marbre qui reſſemble à du bois de noyer pétrifié, ou même à l'écaille, mais il n'eſt pas dur. Ces montagnes fourniſſent encore d'autres beaux marbres de diverſes couleurs.

Près d'Alzano, on trouve un marbre qui a preſque la tranſparence de l'albâtre, mais qui eſt plus dur, & qui contient une multitude de cryſtaux blancs.

Dans la montagne de Selvino, qui eſt du côté d'Albino, on trouve des cryſtaux ſemblables à ceux du *val Sabbia*, dans le territoire de Breſſe, dont nous avons parlé.

A Mapello & à Sarnico, on rencontre des turbinites, coquilles longues, en volutes ; il y en a même dans d'autres endroits de cette province.

Dans la vallée de Calepio, on trouve quantité de pierres d'aigle, géodes ou étites, c'eſt-à-dire, de ces pierres qui ſont vuides intérieurement, & auxquelles les anciens attribuoient des propriétés merveilleuſes ; elles ſont d'une couleur d'ocre, & renferment intérieurement un argile en poudre. M. Aſteri en conſerve qui ſont de la groſſeur des œufs d'autruche.

Il y a une fontaine intermittente qui ceſſe de couler, quatre à cinq fois dans l'eſpace d'une demi-heure ; elle eſt près de Caſnigo, treize milles au nord-eſt de Bergame, vers les bords du Serio ; elle éprouve beaucoup de variations. M. Maironi l'a vu s'élever & s'abaiſſer juſqu'à ſept fois dans un quart d'heure.

Les eaux minérales de Treſcorio, dix milles à l'orient de Bergame, furent remarquées par les François, du temps de Charlemagne ; on y fit dès-lors des bâtimens pour le public, & ils furent rétablis par Coleone, en 1470, comme on le voit dans une inſcription qui ſubſiſte encore ; il en eſt parlé dans Grataroli, & même dans le dictionnaire de Bayle ; ces eaux s'emploient pour les bains & pour la boiſſon, on en applique ſurtout les boues extérieurement. Quoiqu'elles ſoient froides, elles ſont manifeſtement ſulfureuſes, l'odeur en eſt très-ſenſible ; elles contiennent auſſi un ſel qui tient de l'alcali ; on les emploie pour réſoudre les tumeurs, pour guérir les paralyſies, les foibleſſes de nerf & les rhumatiſmes goûteux.

Les eaux de S. Pellegrino, quatorze milles au nord de Bergame, ſont preſque négligées : on les croyoit dangereuſes. M. Aſtori a fait des expériences qui en prouvent l'utilité, & elles ont en effet opéré des guériſons. Ces eaux ſont tiédes,

d'une ſaveur agréable, comme celle du lait ; elles tiennent une matière aëriforme, qui fait rompre les bouteilles, & qui s'évapore promptement ; elles ſont diurétiques & ſtomachiques, & donnent de l'appétit : elles diſſolvent la pierre, guériſſent les maladies cutanées, les affections ſcorbutiques & mélancoliques, ce qui fait préſumer qu'elles contiennent de l'air fixe. M. Aſtori avoit fait une diſſertation à ce ſujet, mais il eſt mort ſans la publier. Au reſte, on peut conſulter l'ouvrage intitulé : *Sulla ſtoria naturale della provincia Bergamaſca, diſſertazione prima di Giovanni Maironi. Bergamo*, 1782, 148 pages *in*-8°.

De Bergame on redeſcend de onze lieues au ſud-oueſt pour aller à Milan ; on trouve à trois lieues de Bergame les confins du Milanez, marqués par deux grandes pierres qui les ſéparent de l'Etat de Veniſe ; une lieue plus loin on trouve Canonica, village ſitué ſur l'Adda : ce fleuve qui deſcend du lac de Côme, va ſe jeter dans le Pô, près de Crémone ; on l'a fait communiquer avec Milan, par le canal appelé *Naviglio della Marteſana*, qui commence vers Canonica, à ſix lieues de Milan ; c'eſt-là qu'on voit un très-beau château du marquis de Caravaggio, Napolitain.

Près de Canonica, on remarque le village de Caſſano, célèbre par la bataille du 16 Août 1705, où le duc de Vendôme repouſſa le prince Eugène ; la perte fut très-grande de part & d'autre ; cependant cette affaire, jointe à celle de Caſſinato, que le duc de Vendôme gagna le 19 Avril 1706, rendit les François maîtres de l'Italie : il ne reſtoit plus que Turin à prendre ; mais le duc de Vendôme ayant été rappelé en Flandre, le prince Eugène reprit le deſſus, & obligea les François à ſe retirer vers la fin de 1706, comme nous l'avons remarqué à l'occaſion du ſiége de Turin.

Etant à Canonica, ſi l'on vouloit deſcendre trois

lieues le long de l'Adda, on arriveroit aux villages d'Agnadel & de Vailade, célèbres par la bataille que Louis XII y gagna ſur les Vénitiens, le 14 Mai 1509; cette victoire le rendit maître de toute la Lombardie juſqu'à Veniſe. Mais on auroit encore ſept lieues à faire par des chemins de traverſe pour ſe rendre à Milan.

A deux lieues de Canonica & à quatre lieues de Milan, on paſſe à Gorgonzola, village ſitué ſur le canal; de-là on arrive à Milan par de très-beaux chemins bordés d'arbres, entre de vaſtes prairies arroſées par des canaux ſans nombre appelés *Ruggia*, qui paſſent les uns ſur les autres, & portent la fertilité de tous côtés.

Ces eaux ſont un revenu conſidérable pour le prince, parce que tout eſt en pâturage dans ce canton, juſqu'à Lodi, qui eſt à cinq lieues au midi du canal: c'eſt-là que ſe font les fromages les plus eſtimés, dans des métairies appelées *Bergamine*, avec des vaches qu'on fait venir de la Suiſſe, & qui reſtent en pâturage juſqu'au 25 Novembre, où elles rentrent dans les étables pour y reſter pendant l'hiver.

Cette plaine de la Lombardie, qui s'étend depuis Turin juſqu'à Rimini & à Veniſe, ſur une longueur de quatre-vingt-dix lieues (voyez le Tome premier) eſt la plus vaſte, la plus délicieuſe & l'une des plus fertiles qu'il y ait en Europe. M. de Sauſſure la regarde comme un dépôt des fleuves qui deſcendent des Alpes & des Apennins, dont les ſables comblent peu-à-peu les lagunes de Veniſe, & finiront un jour par joindre cette ville au continent.

Sur les côtes de Toſcane, la mer n'éprouve pas une diminution de même eſpèce; mais les coquillages & les coraux y forment des rochers qui contribuent auſſi à diminuer le volume de l'eau. M. de Sauſſure, *Journal de Phyſique*, 1776.

CHAPITRE XIX.

Route de Milan à Gênes, par Tortone & Novi.

ON a vu dans le ſecond volume la deſcription de Pavie, & dans le premier, la route de Turin à Gênes, par Alexandrie, & celle de Turin à Milan, par Tortone.

Il s'agit ici de reprendre cette route en partant de Milan, où la route de Veniſe à Milan nous a ramenés, & d'où j'ai été à Gênes par Tortone. Je dois avertir d'abord que le chemin de Milan à Pavie, & de Pavie juſqu'au bord du Pô, qui eſt à ſept milles plus loin, du côté de Gênes, eſt un pays plat, ſujet aux inondations, & dont on ne peut ſe tirer dans certains temps. Au mois de Novembre 1765 il y eut un des plus grands débordemens qu'on eut vus depuis long-temps, & les chemins étoient impraticables.

A un mille de Pavie, on paſſe le Gravelone, qui eſt une branche du Téſin, & l'on arrive ſur les terres du roi de Sardaigne, dont les dernières acquiſitions ſe ſont étendues juſqu'aux bords du Téſin. A ſept milles de Pavie, & dix-neuf de Tortone, on paſſe le Pô, près d'un village appelé *Porto di Rea*; & neuf milles plus loin, on trouve un gros village, *Voghera*, (voyez le Tome premier) qui eſt à dix milles de Tortone : on fait dans ce canton-là beaucoup de ſoie; il n'y a guère de payſan qui ne faſſe chaque année ſoixante à quatre-vingt livres de cocons, *cochette ou galette* : des marchands en raſſemblent quelques milliers, les devident, & les vont vendre à Alexandrie, qui eſt à trente milles de-là.

TORTONE eſt une ville d'environ ſix mille ames,

ſans compter deux mille hommes de garniſon, ſituée ſur la Scrivia à quinze lieues de Milan, & à douze lieues de Gênes; nous en avons parlé dans le premier volume. Le château a été aſſiégé dans toutes les guerres d'Italie; il fut pris d'aſſaut en 1706 ſur les Autrichiens; il ſe rendit au roi de Sardaigne en 1734, & à Don Philippe, le 4 Septembre 1744, après douze jours de ſiége. Mais il eſt plus fort actuellement qu'il ne l'étoit alors. Il y a une hiſtoire de Tortone, par Monte Mello; elle eſt extrêmement rare, un officier nommé M. Buſſa avoit compoſé depuis peu un très-gros manuſcrit à ce ſujet. On compte à Tortone quatre paroiſſes, douze couvens & deux colléges.

Dans l'égliſe de S. François, à l'occident de la ville, on va voir la chapelle des Garofoli qui eſt en marbre, & la baluſtrade de la chapelle du grand autel qui eſt d'une pierre aſſez ſingulière.

Dans le couvent des Dominicains de S. Matthieu il y a un gros maſſif de matonnage d'une dureté extraordinaire, qui paroît le reſte d'un ancien tombeau.

A deux milles de Tortone on paſſe la Scrivia; c'eſt un torrent fort dangereux qui change ſouvent de lit, qui ſouvent a ſurpris par une crue ſubite & abîmé les voyageurs qui le paſſoient à gué.

A huit milles de Tortone & trente-deux de Gênes on entre ſur l'Etat de la république de Gênes, & deux milles plus loin, c'eſt-à-dire, à deux lieues de Gênes on trouve Novi; cette petite ville eſt formée de maiſons agréables, où beaucoup de riches Génois viennent paſſer l'automne: le palais Brignolé près de l'égliſe S. Pierre eſt le plus beau de la ville; il étoit ci-devant à la maiſon Lomellino: il y a encore ceux de Doria, Balbi, Spinola, Negroni, Centurioni, Durazzo, qui ſont magnifiques; la plupart de ces maiſons ſont peintes en verd ou en rouge par dehors, ſuivant l'uſage du pays.

Novi eſt célèbre par le tirage des ſoies : comme on n'y paie point de droits d'entrée ni de ſortie, il y a des négocians de Turin qui ſont des achats dans le pays, & font tirer leurs ſoies à Novi : on y compte plus de quatre cent fourneaux.

Les foires de Novi ſont célèbres à cauſe des opérations de change qui s'y font pour les Génois, & qui procurent le moyen de placer l'argent avec fruit, ſans qu'on paroiſſe le mettre à intérêt.

La ſituation de cette ville m'a paru un peu triſte, parce qu'elle eſt dominée par une haute montagne ; dès qu'on en eſt ſorti pour aller du côté de Gênes, l'on commence à monter. A cinq milles de Novi l'on paſſe ſous le fort de Gavi, où il y a une rude deſcente : on trouve enſuite le torrent Lemo, puis le village de Carogio & celui de Voltagio, qui eſt à vingt milles de Gênes.

La *Bucheta* ou *Bochetta*, c'eſt-à-dire, le ſommet de l'Apennin, qu'il faut paſſer pour arriver à Gênes, eſt à ſix milles de Voltagio. Ce ſommet de montagne m'a paru d'une nature quartzeuſe & ſchiſteuſe. Le paſſage de la Bochette eſt très-fatigant à cauſe des pierres ; auſſi l'on emploie quelquefois douze à quatorze heures pour aller depuis Gênes juſqu'à Novi, & cette route eſt plus pénible que celle du mont Cenis.

Le village de Piétra Laveſara eſt près de la *Buchetta*, à douze milles ou quatre lieues de Gênes.

CAMPOMORONE ou Campo-Marone (on prononce Campo-Maroun) eſt un village à huit milles de Gênes, qu'on trouve après le paſſage de la *Buchetta* : il eſt ainſi appelé à cauſe de la quantité de mûriers qui ſont plantés dans les environs ; on eſt étonné d'y trouver une auberge auſſi bonne que celle *della Roſa*, & un chemin auſſi beau que celui qui y conduit : il eſt pavé de galets ou petits cailloux roulés & applatis, rangés avec ſoin ; les maiſons y ſont couvertes d'ardoiſes : on y voit même des

tables d'ardoiſe qui ont juſqu'à deux pieds en quarré, & qui y ſont communes à cauſe du voiſinage de la grande carrière de Lavagna, qui n'eſt qu'à vingt-cinq milles de Gênes.

Les poſtes dans l'Etat de Gênes ſe paient à raiſon de huit livres & demie ou ſix livres dix-huit ſols par couple de chevaux de tirage, & trois & demie par bidet. On compte douze poſtes & demie de Milan à Gênes, ou cent quatre milles; de Gênes à Piſe par Lerici ſeize poſtes, ou cent vingt-un milles; de Gênes à Breſcia par Pavie & Lodi, quinze poſtes & demie ou cent quarante-ſept milles.

En allant de Campomorone à Gênes on ſuit le lit de la Polcevera, torrent dangereux & quelquefois impraticable; il change ſans ceſſe de lit, & il ruine les chemins qu'on pourroit pratiquer ſur ſes bords: on eſt obligé de paſſer & repaſſer continuellement dans l'eau pour prendre le chemin qu'il a laiſſé libre, & toujours ſur les cailloux qu'il charrie, & qu'il dépoſe partout. On penſoit à faire un chemin ſur le penchant de la montagne, mais il y avoit tant de terrain à prendre & de travaux à exécuter, que l'on déſeſpéroit de l'entrepriſe. Cependant j'apprends que la maiſon Cambiaſo a fait conſtruire un nouveau chemin, qui commence à Campomorone, & finit à l'entrée du faubourg de Gênes; les Cambiaſo ont acheté des terrains dans le voiſinage du torrent, & ils entretiennent ce chemin à grands frais.

La vallée de la Polcevera eſt bordée à droite & à gauche des plus belles maiſons de campagne, comme nous le dirons plus bas; elle aboutit au pont de Cornigliano, qui traverſe, au moyen de neuf arches, tout le terrain que peut inonder le torrent; au-delà du pont on voit la mer & le palais Durazzo, mais on ne va pas juſqu'au pont; on trouve à gauche le faubourg magnifique de S. Pierre d'Arena, qui eſt à l'occident de la ville de Gênes; nous en parlerons à la fin de notre deſcription.

CHAPITRE XX.

De l'hiſtoire de Gênes.

GENES, en italien *Genova*, en latin *Genua*, eſt une ville d'environ cent mille ames, ſituée à quarante-quatre degrés vingt-cinq minutes de latitude & vingt-ſix degrés ſeize minutes de longitude, ſur le rivage ſeptentrional de la Méditerranée. On attribue ſa fondation & ſon nom à Janus, roi d'Italie; d'autres diſent que ſon nom vient de *Janua*, parce que cette ville eſt comme l'entrée de l'Italie. C'étoit une des villes des Liguriens qui ſe défendirent avec tant de courage contre Rome pendant quatre-vingt ans, depuis l'an 241 juſqu'à l'an 162 avant Jéſus-Chriſt. Mais ceux de Gênes, *Liguri Genuati* ou *Ligures Genuates*, paroiſſent avoir été alliés ou ſujets des Romains avant tous les autres. Gênes fut au nombre des villes municipales; & Magon l'ayant détruite l'an 205 avant Jéſus-Chriſt, les Romains la rétablirent: Strabon l'appelle *Imperium totius Liguriæ*.

Gênes étant tombée avec le reſte de l'Italie ſous la puiſſance des Goths, & à ce que l'on croit ſous celle des Lombards (1), elle fut annexée par Charlemagne à l'empire François: il y eut enſuite des comtes de Gênes que le peuple chaſſa pour ſe gouverner librement: la nobleſſe & le peuple eurent alternativement le deſſus; il y eut différentes eſpèces de magiſtrats.

Les conſuls & le Podeſtà changèrent plus d'une fois. En 1257, le peuple reprit l'autorité & élut

(1) Cependant Accinelli, dans ſon abrégé de l'hiſtoire de Gênes, ſoutient que les Lombards ne furent point maîtres de Gênes.

un Capitano : la nobleſſe s'en reſaiſit quatre ans après, & cette alternative dura long-temps. C'eſt dans ces temps de trouble qu'on apperçoit l'origine de la nobleſſe de Gênes, qui ne remonte guère au-delà de l'an 1200 : c'eſt du moins le ſentiment de Foglietta; mais Sigonius dit qu'on regardoit comme nobles ceux qui avoient *Jus in Caſtris*; dès l'an 1100 on admettoit à la dignité de conſul les perſonnes diſtinguées, dont pluſieurs poſſédoient des fiefs, & on ne peut leur refuſer le titre de nobles. A cette époque l'égliſe de S. Luc appartenoit déjà aux familles Spinola & Grimaldi.

Pour éviter les conteſtations que produiſoient ſans ceſſe ceux qui aſpiroient à la dignité de conſul, on réſolut de prendre pour chef un Podeſtà étranger; on lui donna enſuite pour adjoints huit citoyens, que l'on commença d'appeler nobles, de quelque famille qu'ils fuſſent, obſcure ou illuſtre. Ce fut ainſi que ſe formèrent d'abord les grandes familles Doria, Spinola, Feſchi, Grimaldi; les deux premières furent à la tête des Gibelins, & les deux autres prirent parti pour les Guelfes; beaucoup de grandes familles cherchèrent à s'unir à celles-là, & on les appela *magnæ quatuor Proſapiæ*.

Parmi les priviléges qu'elles s'arrogèrent on remarque celui de faire bâtir leurs maiſons en marbres noirs & blancs : on voit encore beaucoup de ces palais qui ont paſſé en d'autres mains. Le pouvoir des nobles étant devenu odieux, le peuple ſe donna en 1311 à l'empereur Henri VII; en 1318 au pape Jean XXII; en 1335 à Robert roi de Naples. En 1339, le peuple toujours mécontent des nobles qui avoient repris l'autorité, ſe ſouleva contr'eux, & choiſit pour chef Guillaume Boccanegra : de-là vint la diviſion entre les nobles & le peuple, qui ne fut bien terminée qu'en 1528, & les alternatives de monarchie & de gouvernement républicain qui durèrent juſqu'à cette époque.

Gênes ſe donna en 1353 à Jean Viſconti, archevêque & duc de Milan, qui en fut maître pendant trois ans; en 1396 à Charles VI, roi de France; en 1409 au marquis de Montferrat; en 1421 à Philippe Viſconti, duc de Milan, qui la gouverna pendant quinze ans; en 1458 à Charles VII; en 1464 à François Sforce, duc de Milan, qui la poſſéda pendant quinze ans; en 1488 à Louis, duc de Milan; en 1499 à Louis XII, roi de France; enſuite à un duc particulier; puis aux Eſpagnols en 1515; enfin au roi de France. Ce peuple toujours las de ſa liberté & toujours mécontent de ſes maîtres ne pouvoit, pour ainſi dire, ſe fixer; mais il trouva enfin un héros citoyen, qui ſut rendre la liberté à ſa patrie & l'affermir pour long-temps.

ANDRÉ DORIA étoit amiral de François I, & cauſoit des pertes conſidérables aux Génois, lorſqu'en 1528 les remords d'un citoyen qui fait la guerre à ſa patrie, & les mécontentemens qu'il eut de la cour de France le déterminèrent à abandonner la France & à paſſer au ſervice de Charle-Quint, en même temps qu'il rendroit la liberté à la république de Gênes, qui étoit mécontente de François premier.

Théodore Trivulce, qui étoit gouverneur à Gènes pour le roi, s'étant apperçu des premiers mouvemens, aſſembla une quantité de citoyens à la place *di Banchi*, pour les exhorter à reſter dans le parti du roi; mais le 11 Septembre 1528, André Doria parut avec ſept galères vers le quartier appelé *Sarzano*, où étoit une foule immenſe du peuple; il débarqua près de S. Marc, & toute la ville s'étant miſe en armes, on s'empara du palais public, des portes S. Thomas, & des portes de l'Arc, en criant de toute part S. George & la liberté.

André Doria convoqua les principaux citoyens ſur la place S. Matthieu; il les exhorta à éteindre les

les factions & à ſonger à la liberté de leur partie : le lendemain, 12 Septembre, les membres du grand conſeil ſe raſſemblèrent au nombre de plus de quinze cent perſonnes dans la ſalle du palais ; il fut réſolu de rétablir la liberté, de remettre la république dans ſon premier état : & l'on ordonna que la mémoire de ce jour ſe célébreroit à l'avenir ſous le nom de la *Fête de l'union.*

On chaſſa le gouverneur, on démolit le château, on reprit Savone, dont on abattit les fortifications, & l'on établit de nouvelles lois, qui furent appelées les lois de 1528. Il fut ſurtout ordonné qu'on aboliroit la mémoire des factions des nobles & du peuple.

Les nobes qui par leur naiſſance, leurs talens ou leurs ſervices, méritoient d'avoir part au gouvernement, furent diſtribués en vingt huit familles, ſous les noms des familles les plus nombreuſes & les plus accréditées, qui étoient Spinola, Fornari, Doria, de Negri, Uſodimare, Vivalda, Cicala, Marini, Grilla, Grimaldi, Negroni, Lercari, Lomellini, Calvi, Fieſca, Pallavicini, Cybo, Promontoria, de Franchi, Pinella, Salvaga, Cattanea, Imperiale, Gentile, Interiana, Saüli, Giuſtiniani, Centurioni.

Ce n'eſt pas que les autres familles fuſſent inférieures d'ancienneté & de mérite ; mais on choiſit celles qui occupoient au moins ſix maiſons dans la ville, & qui comprenoient le plus de citoyens ; on ſupprima les noms de *Popolare* & de *Nobile* ; qui par leurs oppoſitions avoient produit tant de diviſions inteſtines. Il n'eſt reſté que la diſtinction de *Nobili del Portico Vecchio* & *del Portico Nuovo*, ou de *Portico di San Siro*, pour l'ancienne nobleſſe, & de *Portico di S. Pietro*, pour la nouvelle ; diſtinction qui ſubſiſte toujours, & forme encore une eſpèce de jalouſie entre les nobles de l'ancien portique & ceux du nouveau portique.

Pour reconnoître le bienfait d'André Doria, il fut décidé que toutes les années, le 11 Septembre au soir, la garde du palais iroit avec ſon colonel & avec ſes drapeaux à la place du palais du prince Doria à Faſſolo, faire une décharge de mouſqueterie, en ſigne de joie & de reconnoiſſance. La république lui acheta un palais à la place Doria, avec cette inſcription : *Andreæ de Auria patriæ liberatori munus publicum ;* on lui éleva une ſtatue de marbre dans la cour du palais public ; nous en parlerons ci-après.

On élut alors le doge Oberto Cattaneo de Lazzario, pour deux ans ; il fut décidé que le grand conſeil ſeroit compoſé de quatre cent nobles, & auroit la pleine & entière autorité de la république ; que le tréſor public ſeroit adminiſtré par huit procurateurs, auxquels on joindroit les ſénateurs & les doges quand ils ſortiroient de charge ; on établit les cinq cenſeurs, appelés *Supremi Sindicatori*, pour veiller ſur les magiſtrats même & ſur les officiers de la république (1).

Depuis ce temps-là, Gènes a toujours conſervé ſa liberté : les Génois avoient pris parti pour la France & l'Eſpagne contre la maiſon d'Autriche & l'Angleterre, dans la guerre qui fut terminée en 1748 : les Autrichiens ſe rendirent maîtres de Gènes par une capitulation au mois de Septembre 1746 ; mais le 5 Décembre, ce peuple indigné de ſes fers ſut rentrer dans ſes droits & reprendre ſa liberté, malgré le ſénat même, qui déſeſpérant du ſuccès, ne voulut pas y prendre part (2). Cette

(1) Le mot grec Ἔνδικοι, d'où nous avons tiré celui de ſyndics, ſignifioit les avocats qui ſe réuniſſoient pour défendre devant les juges une ſeule & même cauſe : il exprime donc aſſez bien les fonctions de ceux qui ſont chargés de défendre la république.

(2) Voyez le *Compendio delle ſtorie di Genova d'Accinelli*, 1750, 2 vol. *in*-12, & l'hiſtoire des révolutions de Gènes depuis ſon établiſſement juſqu'à la concluſion de la paix de 1748, Paris 1750, 3 vol. *in*-12.

expédition si avantageuse à la république de Gènes fait honneur aux Génois, & prouve leur intelligence & leur courage. Un peuple de commerçans, après une si longue paix, paroissoit devoir être plus facile à contenir; le goût de la liberté s'éteint difficilement, & il se rallume bien vîte dans des ames républicaines.

Les Génois ont partagé long-temps avec les Vénitiens l'empire de la mer; nous voyons qu'en 1258, le pape Alexandre IV ordonna que les rois de Jérusalem ne pourroient être couronnés sans la participation des *puissantes & invincibles républiques de Venise & de Gênes, souveraines de la mer.* Les Génois eurent même quelquefois la supériorité, surtout en 1379; les Vénitiens réduits alors à la dernière extrêmité, & prêts à succomber sous la puissance des Génois, implorèrent le secours & la médiation du roi de Hongrie.

On trouve en plusieurs endroits de la ville des morceaux de chaînes suspendus aux maisons; c'est le monument d'une victoire remportée sur les Pisans, & dans laquelle les Génois rompirent la chaîne du port de Pise.

La liste des doges de Gènes commence à Simon Boccanegra, qui fut élu le 23 Septembre 1339, lorsque les Génois lassés de chercher des princes étrangers, voulurent élire un de leurs concitoyens pour duc ou chef de leur république. Il y a eu, à la vérité, diverses interruptions; car ce n'est que depuis 1528 que Gènes, devenue libre par le bienfait d'André Doria, a joui de sa liberté sans trouble: Oberto Cattaneo fut alors le quarante-septième doge, & l'on en compte cent soixante-dix-sept depuis 1339. On en trouve la liste jusqu'en 1743, dans le petit livre qui a pour titre, *Saggi Cronologici*: je vais les rapporter ici depuis le cent cinquante-septième, & y ajouter les derniers; l'élection se fait tous les deux ans.

157 Domenico Canevaro, 1742.
158 Lorenzo Mari.
159 Giovan. Franceſco Brignolé.
160 Ceſare Cattaneo.
161 Agoſtino Viale.
162 Giovan. Battiſta Grimaldi.
163 Giovani Stefano Veneroſo.
164 Giovan-Giacomo Grimaldi.
165 Matteo Franzoné.
166 Agoſtino Lomellini.
167 Ridolfo Emilio Brignolé.
168 Franc. Maria della Roveré, 1764.
169 Marcello Durazzo, 1767.
170 Giov. Bapt. Negrone, 1769.
171 Giov. Bapt. Cambiaſo, 1771.
172 Alex. Piet. Franc. Grimaldi, 1773.
173 Brizio Juſtiniani, 1775.
174 Giuſeppe Lomellino, 1777.
175 Giac. M. Brignolé, 1779.
176 Marc Antonio Gentile, 1781.
177 Giov. Battiſta Airoli, élu le 4 Mai 1783, couronné le 22 Novembre.

Les doges du vieux portique, répondent aux nombres pairs 158, 160, &c. Nous parlerons dans la ſuite de leur élection & de leur autorité.

CHAPITRE XXI.

Deſcription de Gènes.

La ſituation de Gènes, aſſiſe ſur le penchant de la montagne, & tout autour du port, préſente le coup-d'œil le plus agréable & le plus grand que j'aie vu, à l'exception de celui de Naples. En arrivant par S. Pierre d'Arena, la ville paroît ſortir, pour ainſi dire, du fond de l'eau; mais on la voit

s'élever d'une façon ſingulière, à meſure que l'on deſcend vers le port. Si l'on veut avoir les plus beaux points de vue, il faut aller, 1°. en mer à un mille du port; 2°. ſur le haut de la tour de la Lanterne; 3°. ſur le ſommet de la montagne qui domine Gènes, c'eſt-à-dire, du côté de l'éperon. Cette montagne qui vient de la Scrivia, juſqu'à une lieue de la mer, ſe diviſe en deux branches, & c'eſt ſur le point de diviſion qu'on a bâti les fortifications, appelées le Diamant, les deux Freres, & le baſtion ou *Sperone*, qui fait la pointe des remparts.

L'enceinte extérieure de Gènes, ou les *Nuove Mura*, qui furent commencés en 1626, ſont un circuit de neuf mille ſept cent toiſes, c'eſt-à-dire, quatre lieues de France. Les fortifications ſont garnies de deux cent cinquante pièces de canon, qui ont depuis quatre juſqu'à vingt-quatre livres de balle; il y a auprès du môle de la cité une fonderie où on les fait. Un citoyen de la maiſon Juſtiniani a laiſſé un fond à la république, pour être employé à des ouvrages utiles, on l'a fait ſervir dernièrement à fondre deux nouveaux canons.

Le port de Gènes eſt un demi-cercle qui a mille toiſes de diamètre, & la ville eſt bâtie tout autour en amphithéâtre, ſur une longueur de plus de dix-huit cent toiſes.

Le port eſt fermé par deux môles, l'un à l'orient, appelé *Molo Vecchio*, l'autre à l'occident & du côté de S. Pierre d'Arena, appelé *Molo Nuovo*, des vaiſſeaux de quatre-vingt canons peuvent entrer dans le port, & ſe placer dans l'angle du môle.

L'ouverture du port entre les deux môles eſt de trois cent cinquante toiſes; elle eſt ſujette au vent de ſud-oueſt, appelé *Libecio*, qui fatigue ſouvent beaucoup les vaiſſeaux, même dans le port, quoiqu'il n'y vienne pas directement. On ſe rappelle encore avec effroi la tempête du 5 Décembre

1760 : les deux môles étoient couverts de la mer, & les vagues ſoulevées par le vent formoient une pluie d'eau ſalée, juſques au-deſſus de la place de l'Annonciade ; une tartane fut ſubmergée, & beaucoup de navires endommagés : on eût recours à S Jean-Baptiſte, comme dans les grandes calamités ; on porta ſes cendres ſur la tour du vieux môle ; heureuſement ce fléau, qui avoit commencé vers midi, finit une heure après le coucher du ſoleil.

Quoique l'ouverture du port ſoit très-grande, l'entrée en eſt difficile, & il faut prendre avec ſoin ſa direction du levant au couchant, pour y entrer ſans riſque.

En 1781, on a alongé le vieux môle de ſoixante palmes, & l'on ſe propoſe de le prolonger encore, pour faire de ce port le plus sûr de la Méditerranée. On a déjà jeté en avant des blocs de pierre en grand nombre.

On feroit à *Araci* & à *Linguglia*, vingt lieues au couchant de Gênes, un très-beau port pour de gros vaiſſeaux ; mais cela eſt inutile à une république dont les forces maritimes ſe réduiſent à quatre galères & à quelques groſſes barques armées.

C'eſt une promenade fort agréable à Gênes, que les remparts qui ſont le long du port, depuis le couvent des religieuſes de S. Antoine, qui ſont à l'orient juſqu'à la Lanterne. On paſſe d'abord ſur la porte de l'Arco, d'où l'on voit tout le faubourg & les hauteurs au-deſſus de Biſagno, la colline charmante d'Albaro au ſud-eſt de la ville, & tous les forts qui défendent les dehors de la ville ; de-là on remarque le poſte de la Madona del Monte, où le duc de Boufflers ſoutint un aſſaut terrible contre les Autrichiens, qui venoient de la hauteur des Camaldules.

On paſſe à l'abbaye appelée *Fieſchi*, où ſe voient les ruines du palais du comte Jean-Louis Fieſchi, qui ſoutenu par la France, & jaloux d'André Do-

ria, forma dès l'âge de dix-huit ans le projet hardi d'aſſervir ſa patrie ; il y a peu d'exemples d'une conjuration conduite avec autant d'art & de ſecret. Elle auroit probablement réuſſi, ſi le jeune Fieſchi ne ſe fut noyé au commencement de l'action, en voulant donner des ordres aux galères qui étoient dans la Darſe. Sa mémoire fut proſcrite & ſa maiſon démolie.

Au midi de Carignano on trouve la Cava, où ſont les ruines des maiſons que le bombardement de 1684 détruiſit. Voyez *le ſiècle de Louis XIV*. On y a fait une batterie qui en rend l'approche plus difficile : auſſi quand l'amiral Mathéus vint pour bombarder la ville, dans la guerre de 1745, les Génois alloient tranquillement ſe promener près de là, ſur les *Muragliette*, pour jouir du ſpectacle des bombes, qui ne ſervoient qu'à faire voir par leur lumière les vaiſſeaux de l'eſcadre Angloiſe que l'on canonnoit.

On trouve enſuite la *Sotto Riva*, qui eſt une ſuite de portiques où travaillent une multitude d'ouvriers ; elle règne autour du port, & au-dedans des murs, ſur leſquels on ſe promène.

LA CATHÉDRALE eſt dédiée à S. Laurent, elle fut conſacrée dès l'an 260, & bâtie à l'endroit où ce ſaint avoit logé en venant d'Eſpagne pour aller à Rome (1) ; elle eſt toute-revêtue de marbre & d'un gothique aſſez léger : il y a dans la chapelle, à droite du ſanctuaire, un tableau du Barocci, qui repréſente un Chriſt en croix, la Vierge, S. Jean & la Magdelaine : il eſt d'une couleur agréable, mais la compoſition en eſt éparſe.

A l'autel de la chapelle, qui eſt à gauche du ſanctuaire, l'adoration des Mages, du Cambiage.

(1) Voyez au ſujet des égliſes de Gênes, le livre intitulé : *Saggi Cronologici, o ſia Genova nelle ſue antichità ricercata* 1743, in-12.

On conſerve dans la ſacriſtie, ou dans le tréſor de la cathédrale, une coupe hexagone de quatorze pouces & demi de diamètre, appelée le *Sacro Catino*, qu'on prétend être d'émeraude; les uns diſent qu'elle fut donnée à la république par Baudouin, roi de Jéruſalem, en reconnoiſſance des ſervices qu'il en avoit reçus; mais il paroît qu'elle fut trouvée dans la ville de Céſarée, dont les Génois s'étoient emparés. M. de la Condamine, qui eut occaſion de l'examiner de près, y apperçut des bulles telles qu'on en voit dans le verre fondu. Voyez les Mémoires de l'académie pour 1757; & le livre qui a pour titre: *Il ſacro Catino di Smeraldo orientale*, &c.

L'ANNONCIADE, deſſervie par les Récollets, eſt une égliſe très-vaſte; ſa nef eſt portée par des colonnes ioniques de marbre blanc, dont toutes les cannelures ſont incruſtées de marbre rouge. Le reſte de l'égliſe eſt revêtu de marbre rouge & blanc: la voûte a été peinte par Carloni, Vénitien; les cadres en ſont compartis ſans goût, & les fenêtres pratiquées dans cette voûte ſont ſi petites, que l'égliſe en eſt un peu obſcure. La nef eſt d'ailleurs trop ſerrée; les bas-côtés ſont trop larges, & il y a dans tout cet édifice trop de richeſſe.

On a placé au-deſſus de la porte une cène du Proccacini, tableau d'une belle manière.

Santa Maria in Carignano, égliſe commencée en 1552. en conſéquence des diſpoſitions de Bendinelli Saüli, noble Génois. On y arrive par un beau pont, dont les arches ſont d'une hauteur prodigieuſe, & qui joint deux montagnes; le fils du fondateur fit cette dépenſe, pour que le public pût aller plus commodément à cette égliſe.

Le bâtiment actuel fut fait ſur les deſſins du Puget, qui paſſa pluſieurs années à Gênes; le plan en eſt ingénieux, les proportions en ſont belles; la décoration en eſt ſage; le même maître qui a

fait tant d'honneur à la France (1), & que nous comparons à Michel-Ange, a laiſſé dans cette égliſe deux belles figures de marbre, qu'on voit dans deux niches au-deſſous de la coupole : la première eſt un S. Sébaſtien, figure admirablement compoſée, où il a ſu exprimer avec toute la dignité poſſible, la réſignation d'un ſaint dans les douleurs du martyre, & la ſenſibilité à la douleur : en le conſidérant, on croit voir reſpirer le marbre, aucun ſculpteur n'ayant rendu avec plus d'art les ſoupleſſes des muſcles & l'élaſticité de la peau.

La ſeconde figure, pleine d'enthouſiaſme, repréſente le bienheureux Alexandre Saolis, ou Solis : c'eſt un évêque de la famille des fondateurs de cette égliſe ; il eſt vêtu d'une chappe ; la manière large dont il eſt drapé, & le nud qu'on en apperçoit, ſont de la même beauté.

Les tableaux remarquables de cette égliſe, ſont S. Pierre & S. Jean qui guérit le paralytique, tableau de Domenico Piola ; la compoſition en eſt bonne, le paralytique eſt ce qu'il y a de mieux. Il ſeroit à ſouhaiter que la manière de ce peintre fût plus légère.

Le martyre de S. Baſile, par Carle Maratte, eſt d'une manière large ; la couleur en eſt un peu rouge, & les têtes pourroient avoir plus d'expreſſion ; mais l'on y trouve de belles parties de détail.

S. François recevant les ſtigmates, tableau du Guerchin, bien deſſiné & bien drapé ; il paroît avoir été fait dans le temps que ce peintre vouloit quitter ſa première manière.

S. SIRO fut la première cathédrale de Gênes, juſqu'à l'année 985. Elle fut donnée aux Bénédictins en 994, & en 1575 aux Théatins : elle eſt bâtie en marbre & fort jolie ; la nef eſt ſoutenue

(1) On admire ſurtout à Verſailles les groupes de Milon & de Perſée ; il étoit né à Marſeille en 1622, & il mourut en 1694.

par des colonnes couplées d'ordre ionique, qui lui donnent un coup-d'œil élégant. La voûte a été peinte par Carloui. C'eſt dommage que ce vaiſſeau ſoit gâté par la trop grande quantité d'ornemens, de dorures, de ſculpture, & encore plus par ceux qui ſont en peinture, & traités d'une manière extravagante.

S. AMBROGIO étoit la maiſon profeſſe des Jéſuites : elle eſt occupée en partie par une congrégation de miſſionnaires inſtitués par feu l'abbé Franzone ; ils ont une bibliothéque ouverte au public tous les jours, même une partie de la nuit. L'égliſe eſt déſervie par des prêtres, qui ſont ſtipendiés par le gouvernement ſur les biens des Jéſuites. Dans la croiſée à droite eſt un grand tableau du Guide, compoſé de vingt-ſix figures, repréſentant l'aſſomption de la Vierge ; l'ordonnance en eſt belle, & la lumière parfaitement entendue ; le peintre eſtimoit ſurtout la tête de la Vierge, il demandoit cent doubles pour chaque tête d'apôtre, & faiſoit préſent de la gloria della Madonna, parce qu'elle étoit hors de prix. Cependant on trouve qu'elle manque de nobleſſe.

Dans la croiſée à gauche, un grand tableau de Rubens, dont le ſujet eſt S. Ignace qui reſſuſcite des enfans & guérit un poſſédé. La compoſition, l'intelligence du clair-obſcur, & les caractères en ſont bien quoique le deſſin en ſoit un peu chargé. On y voit encore une circonciſion de Rubens.

San Luca ; toute cette égliſe a été peinte par Piola le père : ſa manière tient un peu du Cortone, & l'on y trouve quelques caractères de têtes dans le goût de Rubens, mais le deſſin en eſt incorrect & la couleur idéale.

Dans une chapelle à droite, un beau tableau de Gregette, dit le *Caſſiglione*, dont la couleur tire cependant ſur le rouge.

Notre-Dame des Vignes eſt une égliſe collégiale,

dont le vaiſſeau eſt très-beau ; l'autel eſt du Puget, il eſt en forme de tombeau, d'un très-bon goût. On y voit l'ange, le lion, l'aigle & le bœuf, qui ſont les quatre ſymboles des évangeliſtes ; on travailla en 1784 à décorer le ſanctuaire.

SAN DOMENICO ; le plafond du ſanctuaire a été peint à freſque, par le Capucino ; la couleur en eſt vigoureuſe, mais il laiſſe quelque choſe à déſirer pour l'effet & la correction du deſſin.

On trouve dans la première chapelle, à droite du ſanctuaire, une circonciſion par le Procaccini, tableau intéreſſant, tant par la manière dont il eſt deſſiné, que par ſes bons caractères de têtes.

L'égliſe des Oratoriens de S. Philippe, dans la Strada Lomellina eſt une des plus jolies de Gènes. La chapelle de l'Oratoire, qui ſert pour des exercices de piété eſt d'un très-bon goût ; on voit ſur l'autel une ſtatue de la Vierge, par le Puget.

On cite encore parmi les choſes remarquables de Gènes, la chapelle de la famille Doria, dans l'égliſe de S. Mathieu.

Un tableau de Vandick à *S. Giovani in Vecchio.*

Deux de Giordano à S. Georges.

Un du Tintoret à *S. Franceſco in Caſtelletto*, il repréſente le baptême de Notre-Seigneur.

Le martyre de S. Etienne, qui eſt au grand autel de l'égliſe, appelée *S. Stefano alle porte del Arco*, fut donné par Léon X à la république ; la partie inférieure eſt de Raphaël, la partie ſupérieure de Jules-Romain ; dans l'hiſtoire des Olivétains, il eſt parlé fort au long de l'égliſe & du tableau.

On trouve à Gènes beaucoup de confrèries ou d'aſſemblées de piété ; les vingt-une principales appelées *Caſaſſe*, ont ſous leur direction différentes petites congrégations ; chacune a ſon oratoire ou ſa chapelle particulière, & leur adminiſtration tient encore de la forme républicaine ; ce ſont de petites républiques pauvres, comme la banque de S. George

forme une république de gens riches, & le grand conſeil une république de politiques & de nobles.

Les vingt-une caſaſſe ont chacune, pour objet de dévotion ou pour point de ralliement, leur *Caſſa* ou *Caſaſſa*; c'eſt une grande machine, ou une ſtatue, qui, avec ſes accompagnemens, forme un équipage immenſe, que trente hommes ont peine à porter; elles ſortent toutes le Jeudi-Saint pour aller en proceſſion; c'eſt un coup-d'œil très-ſingulier; mais l'on a beſoin de mettre l'ordre le plus exact dans leur marche, pour que tant de confréries, dans des rues ſouvent étroites, ne faſſent point de confuſion. Les *Caſaſſe* marchent précédées de croix ou de crucifix, ſurprenans par leur grandeur, leur richeſſe & la beauté de leur ſculpture. C'eſt le fameux Maraglian, ſculpteur Génois, qui a travaillé la plupart des *Caſſe* & des crucifix.

CHAPITRE XXII.

Des principaux palais de Gènes.

LE PALAIS DU DOGE, ou pour mieux dire, de la ſeigneurie, qu'on appelle palais ducal, eſt très-vaſte; il a été rebâti en 1778, après l'incendie de 1777, dont on n'a pu ſavoir la cauſe. Sur un ſoubaſſement de pierre de Final s'élève un premier ordre de colonnes doriques accouplées, ſur la corniche duquel règne un balcon avec une baluſtrade de marbre tout le long de la façade. Le ſecond ordre eſt ionique, ſurmonté pareillement d'un balcon & d'une baluſtrade en marbre, mais plus légère; enfin un attique en pilaſtres & conſoles, dont les intervalles ſont ornés de ſtatues d'illuſtres captifs, pris par les Génois; à droite en regardant la façade, Muſalte roi de Sardaigne, Jacques Marſan duc de

Seſſa, Dragout fameux corſaire, Nicolas Piſano amiral de Veniſe; à gauche un roi Sarrazin, un infant d'Arragon, Albert Moroſini, Podeſtà de Piſe, Jacques Luſignan roi de Chypre. Au-deſſus de cet attique s'élève vers le milieu un ſocle, qui porte les armes de la république entourées de divers trophées. Sur les quatre grands pilaſtres de l'avant-corps ſont des groupes d'eſclaves liés à des trophées, & ſur les deux pilaſtres, de ſimples trophées.

On voit au-dedans de la cour deux ſtatues de marbre, plus grandes que nature, érigées à l'honneur des Doria, comme libérateurs & défenſeurs de la patrie; ils ſont repréſentés avec des cuiraſſes à la romaine: on lit ſur le piédeſtal de la première cette inſcription: *Andreæ Doriæ quod Rempublicam diutius oppreſſam priſtinam in libertatem vindicaverit, patri proinde patriæ appellato Senatus Januenſis immortalis memor beneficii* VIVENTI *poſuit.*

Sur le piédeſtal de la ſeconde: *Jo. Andreæ Doriæ patriæ libertatis conſervatori.*

S. C. P.

La première ſalle de ce palais eſt celle du grand conſeil; ſa longueur eſt de cent cinquante-cinq palmes ou cent quinze pieds; ſa largeur de cinquante-ſix palmes ou quarante-deux pieds; ſa hauteur de quatre-vingt-deux palmes ou ſoixante-un pieds. Il y avoit des peintures à freſque de *Franceſchini*, qui repréſentoient le triomphe de la ville de Gènes & les exploits des Génois, la guerre de Piſe, l'eſcalade de Jéruſalem, les Maures chaſſés d'Eſpagne & la liberté rendue par le doge au roi d'Arragon, à ſa femme & à ſon fils. Mais ces peintures ont été brûlées en 1777, & l'on a décoré la ſalle tout à neuf. L'architecture répond aux deux ordres extérieurs, ionique & attique; elle conſiſte en un premier ordre corinthien, dont les colonnes & pilaſtres ſont de brocatelle d'Eſpagne, & ſur ce premier ordre un attique ſoutenu par des cariatides.

Les entre-colonnes de l'un & l'autre ordre ont des niches pour y placer des ſtatues. La voûte eſt richement ornée de ſtatues & de figures ; le milieu ſera peint à freſque. Au fond de la ſalle au-deſſus du trône il y a déjà un tableau fait par M. Emmanuel Tagliafico, repréſentant le doge de Gènes qui rend à Jacques de Luſignan la liberté & la couronne ; & au-deſſus de la porte une peinture faite par M. David, qui repréſente la défaite de l'armée navale de Piſe auprès de Malora. Il y a quatre ſtatues emblématiques autour du trône & deux vers la porte. Les ſtatues auſſi-bien que les cariatides & les figures qui ſont ſur la façade ſont de Nicolas Traverſo, François Ravaſco & André Caſareggio, artiſtes diſtingués.

L'architecture de ce palais eſt de Simon Canton ; il a donné à ſon ouvrage beaucoup de grâce & de magnificence, & en même-temps toute la ſolidité qu'on pouvoit déſirer. Le toît eſt ſoutenu par de grands arcs détachés de la voûte, & où il n'entre point de bois, ce qui met l'édifice à l'abri des dangers du feu.

Il y a dans les niches de cette ſalle huit ſtatues de marbre plus grandes que nature, érigées aux défenſeurs & aux bienfaiteurs de la patrie ; elles méritent moins d'attention du côté de l'art que par rapport aux objets qu'elles repréſentent ; elles ont beaucoup ſouffert du feu. Une des huit eſt celle de M. le maréchal de Richelieu, elle eſt de Scafini ; la figure eſt médiocre. Sur le piédeſtal on liſoit cette inſcription honorable pour le général François, mais qui a été détruite par le feu :

Ludovico Franciſco Armando Duci Richelio Franciæ Pari & Polemarcho, quod potentiſſimorum regum auſpiciis militans Genuenſem libertatem ab hoſtibus eminus, cominus oppugnatam, vigilantia, conſilio, virtute tutam fecerit, heroem animo, amore civem experta, Reſpublica inter cives ac heroes ſuos immortalitati. An. 1750.

On y a nouvellement ajouté la ſtatue du doge Cambiaſo, aux dépens de qui s'eſt faite la nouvelle route juſqu'à Campomoron. Et en 1785 celle de l'ex-doge Marcel Durazzo, qui a contribué avec généroſité à la décoration de la ſalle du petit conſeil, & qui a préſidé à toute la reconſtruction du palais. On doit en mettre encore deux autres : celle de M. Durazzo eſt de Paſquale Bocciardi, ſculpteur Génois.

La voûte de la grand-ſalle ſera peinte aux dépens de la famille Juſtiniani ; elle repréſentera l'iſle de Scio ou Chio recevant de la Ligurie ſon indépendance & ſes priviléges ; Jacques Juſtiniani dépoſant aux pieds du trône l'épée qui lui avoit été remiſe par Alfonſe, roi d'Arragon ; & dans le lointain le martyre des Juſtiniani.

La ſeconde ſalle eſt celle du petit conſeil ou des deux cent ; dans le fond de la ſalle eſt une eſtrade peu élevée, au fond de laquelle eſt la place où ſe met le doge ; il a devant lui un grand bureau & deux ſénateurs à ſes côtés ; le reſte de l'eſtrade eſt occupé par dix autres ſénateurs, dont cinq ſont aſſis de chaque côté. Il y a une chaire dans laquelle on fait les lectures aux aſſemblées du petit conſeil, & quelquefois on y monte pour parler dans l'aſſemblée, mais cela eſt rare ; cette ſalle eſt riche & de très-bon gout ; elle étoit décorée de peintures de Solimène, les meilleures qu'il y eut de ce maître : elles repréſentoient le maſſacre que Soliman fit faire des enfans de la famille de Juſtiniani, ſouverain de l'iſle de Chio ; Criſtophe Colomb arrivant en Amérique & y plantant la croix : la Tranſlation des cendres de Jean-Baptiſte, apportées avec grande pompe à Gènes ; ces peintures ayant été détruites dans l'incendie de 1777, on en a fait faire de nouvelles par Ratti élève de Mengs, & on les dit aſſez bonnes.

Dans le grand arſenal, *Armea*, qui eſt au palais

on voit un magaſin d'armes pour l'uſage actuel de la république ; on y conſerve beaucoup d'armes & de cuiraſſes, dont on dit que pluſieurs étoient deſtinées pour les nobles Génoiſes qui ſe croisèrent en 1301, ſous le pontificat de Boniface VIII.

Au-deſſus de la porte eſt une ancienne proue de navire, que les Romains appeloient *Roſtrum* : elle eſt de fer & ſe termine en hure de ſanglier ; elle fut trouvée en nettoyant le port de Gènes : le P. Zacharie en parle dans ſes diſſertations, *Scorze Letterarie.*

Il y a auſſi un petit arſenal ou arſenal de la marine, qui eſt près de la darſe des galères.

Il n'y a point de ville au monde ſi ſuperbe en édifices de marbre que la ville de Gènes. Ses plus beaux palais quant à l'architecture ſont celui du duc de Turſi ; les deux palais Brignole, ſavoir *Palazzo Roſſo* & *Palazzo Bianco* dans Strada Nuova ; celui de Pallavicino di Caſtellazzo, à l'augle de Strada Nuova & de la place Negroni ; celui du duc S. Piétro Spinola près de la porte de l'Acqua ſola ; les deux palais Balbi dans la rue Balbi ; celui de Marcellone Durazzo dans la même rue à côté du collége, & celui de Marcellino Durazzo (1) qui eſt vis-à-vis le bâtiment même du collége (2) ; le palais d'André Doria près de la porte S. Thomas.

Les palais dont les ornemens intérieurs & les ameublemens précieux méritent le plus la curioſité d'un étranger ſont celui de Marcellino Durazzo, celui de Franceſco Maria della Rovere près de Ste. Catherine, celui de Brignolé appelé *Palazzo Roſſo*, celui de Giacomo Filippo Carrega dans la même

(1) Cela veut dire le petit Marcel, comme Marcellone ſignifie le gros Marcel.

(2) Ce collége de la rue Balbi eſt occupé par les claſſes de l'univerſité, & par les bourſiers du collége Soleri, c'eſt le nom d'une fondation faite par les étudians qui vont aux claſſes publiques.

vue,

rue, & celui de Bartolomeo Saluzzo près de la place des Giuſtiniani. Parmi tous ces palais nous choiſirons les ſept principaux.

LE PALAIS DORIA, ſi vanté par les voyageurs, eſt en effet dans la plus belle ſituation du monde; il y a un petit jardin ſur le bord de la mer, orné d'un baſſin, au milieu duquel s'élève un Neptune de marbre qui repréſente André Doria; la figure n'eſt pas belle. Pour ſe mettre à couvert en cas de pluie, il y a une galerie en colonnade, qui a deux cent cinquante pieds de long, de laquelle on ne perd point le coup-d'œil de la mer; on peut ſe promener également au-deſſus de cette galerie, dont le haut eſt en forme de terraſſe. Autour des murs du palais ſont les débris d'une belle freſque, de Piérino del Vaga, qui repréſente des jeux d'enfans. Proche de ce palais on voit une maiſon de plaiſance qui en dépend, & dont les jardins remontent juſqu'au ſommet de la montagne: on remarque dans ces jardins une mauvaiſe figure coloſſale de Jupiter en marbre, & l'épitaphe d'un chien fidelle nommé Rolland; on dit que Charle-Quint l'avoit donné à Jean-André Doria, en aſſignant pour le chien cinq cent écus de penſion.

LE PALAIS BRIGNOLÉ eſt très-beau: il appartient à M. Jules Brignolé, fils de Rodolphe; on y va voir ſurtout une belle collection de tableaux, dont voici les plus remarquables: Trois beaux portraits en pied de Vandick, dont deux ſont des portraits de femmes.

Judith mettant la tête d'Holopherne dans un ſac, par Paul Véronèſe; l'expreſſion en eſt étonnante. On découvre dans la tête de Judith deux ſentimens différens, une noble fermeté, & l'horreur que doit avoir une perſonne qui n'eſt point accoutumée à répandre du ſang: c'eſt dommage que la négreſſe qui lui ſert d'eſclave ait l'air d'une caricature, & que le raccourci d'un de ſes bras ſoit manqué; mais

ces défauts ſont rachetés par la vivacité du coloris & par les autres beautés qui règnent dans cet ouvrage.

Une belle tête de vieillard qui lit, par l'Eſpagnolet ; un grand tableau de la Vierge, par le Capucino ; l'adoration des bergers & Notre Seigneur au jardin des Oliviers, par Jacob Baſſan.

Deux grands tableaux du Caravage, l'un repréſente Clorinde & Sophronie ſur le bûcher ; les figures du devant ne ſont qu'à mi-corps, reſſource à laquelle les peintres ont quelquefois recours pour étendre leurs compoſitions, mais qui ne réuſſit guère pour l'ordinaire.

Le ſecond eſt la réſurrection de Lazare, tableau plein d'expreſſion ; mais les ombres en ſont trop noires, & elles ont des tons de fer. Un tableau de Rubens ; il s'eſt peint prenant la gorge de ſa femme d'une main, & de l'autre lui arrachant un flacon de vin : on voudroit, pour la perfection du tableau, que cette idée eût été rendue d'une manière moins triviale.

Une Cléopâtre, du Guerchin, bien compoſée & bien drapée.

On trouve auſſi dans une ſalle à manger pluſieurs ouvrages de peinture & de ſculpture du Parodi. Il y a deux caſcades : au-deſſus de la première eſt un groupe en marbre de Remus & Romulus qui ſortent d'un œuf couvé par un cygne. Au-deſſus de la ſeconde caſcade, on voit ces deux enfans allaités par la louve : on admire dans ce dernier groupe une expreſſion très-naïve ; Romulus s'étant endormi en tettant, ſon frère relève une patte de la louve, craignant qu'elle ne le bleſſe ou ne l'éveille : tout cet ouvrage eſt d'un goût exquis.

Le même artiſte a peint, dans l'eſpace du mur qui eſt entre ces deux caſcades, une freſque, repréſentant Pâris qui donne la pomme à Vénus ; cette peinture eſt en tout bien inférieure à la ſculpture

de ce maître, & il y règne plus de goût que de correction.

Le palais du marquis François-Marie Balbi, dans la rue Balbi, eſt un des plus remarquables de Gènes; il y a deux grands appartemens qui ſont au ſecond étage ſur deux galeries à jour, portées l'une & l'autre par des galeries d'ordre dorique. Il paroît aſſez extraordinaire que l'architecte n'ait pas varié ſes ordres. Ces deux appartemens communiquent l'un à l'autre par deux pièces & une galerie, dont les plafonds ont été peints à freſque par Valerio Caſtelli, Génois : la couleur en eſt vigoureuſe, & tient de la manière de Rubens.

Parmi le grand nombre de tableaux qui y ſont expoſés, on remarque ſurtout les ſuivans : Joſeph dans la priſon, expliquant le ſonge du pannetier & de l'échanſon, par le Capucino; il eſt d'une très-belle manière.

Une foire, de Jacob Baſſan, où l'on voit de jolies têtes de femmes; ce tableau n'a pas aſſez d'enfoncement, & les tons des fonds en ſont trop noirs.

Un grand tableau de Vandick, repréſentant une dame de la maiſon Balbi, fort beau.

S. Jean & S. Jérôme du Guide : ce ſont deux grands tableaux, deſſinés d'une belle manière, mais dont la couleur eſt fade.

Un autre tableau de S. Jérôme, du Guide, dans ſa dernière manière; il tient beaucoup du goût du Caravage.

La femme de Vandick, peinte par ce maître : elle tient un de ſes enfans ſur ſes genoux : indépendamment de la fraîcheur, de la fineſſe des tons de couleur, ce tableau eſt plein d'expreſſion; la tête de la mère eſt de toute vérité, & la gaieté de l'enfant eſt ſi parfaite qu'on ne peut rien voir de plus beau. Il y a encore beaucoup d'autres tableaux précieux dans ce palais, dont on peut avoir dans la maiſon le catalogue imprimé.

Dans le palais de Marcellone Durazzo, il y a un bel eſcalier & une collection de tableaux; les plus remarquables ſont le portrait en pied d'une femme avec ſon fils, celui d'un enfant vêtu de blanc, & un autre où ſont pluſieurs enfans : ces tableaux ſont de Vandick. Démocrite & Héraclite, par l'Eſpagnolet.

Au palais de Marcellino Durazzo, ſitué dans la rue Balbi, vis-à-vis le collége, il y a une façade immenſe, & un ſuperbe appartement bien meublé, orné d'excellens ſtucs, & décoré de bon goût. On remarque ſurtout un ſallon fait par M. de Wailly, célèbre architecte de Paris, dans lequel il y a autant de goût que de richeſſe. On y montre une collection de beaux tableaux, dans laquelle on admire trois grands morceaux de Giordano, ſurtout celui qui repréſente Olinde & Sophronie attachés ſur le bûcher, adoſſés l'un à l'autre : le peintre a choiſi l'inſtant exprimé par ces deux vers du Taſſe.

Sono ambo ſtretti al palo ſteſſo, e volto
E il tergo al tergo, il volto aſcoſo al volto.
II. 32.

L'expreſſion avec laquelle ce ſujet eſt rendu, retrace aux ſpectateurs les beautés du poëme ; la figure de Sophronie ſurtout eſt ſéduiſante, tant par le tour que l'artiſte lui a donné, que par les grâces qu'il a ſu y répandre. Ce tableau néanmoins pourroit être d'une couleur plus agréable, car il tire un peu ſur le jaune.

Mais le chef-d'œuvre qu'on admire dans ce palais eſt un grand tableau de Rubens, repréſentant la Magdelaine aux pieds de Notre-Seigneur ; elle eſt peinte la gorge fort découverte, coëffée à la mode des payſannes Italiennes & vêtue comme les femmes de condition avoient coutume de ſe mettre du temps de Rubens : cette licence qu'il a priſe dans preſque tous ſes ouvrages lui a ſingulièrement

réuſſi dans celui dont nous parlons. Le coloris eſt d'ailleurs d'une vérité ſéduiſante : on ne ſe laſſe point de parcourir les beautés de détail : le ſeul reproche qu'on pourroit peut-être lui faire, c'eſt que les ombres des figures dans le ſecond plan le diſputent trop à celles du premier. On aſſure qu'il y a dans le même palais une copie ſi parfaite de ce tableau, qu'on n'a jamais voulu la laiſſer paſſer en d'autres mains, de peur qu'on ne vînt un jour à douter lequel étoit l'original. On y admire encore un tableau de Paul Véronèſe, & un du Titien.

La terraſſe qui eſt de plain-pied aux appartemens, donne ſur la mer, & la vue en eſt admirable.

Le palais Carega, dans Strada Nuova, eſt décoré extérieurement d'ordres ionique & corinthien ; cette architecture eſt de Michel-Ange : les dedans en ſont aſſez jolis.

Il y a dans la même rue un palais Doria, où l'on va voir pluſieurs tableaux.

Le palais TURSI eſt inhabité : le duc de Turſi, fils du marquis de Caravaggio, demeuroit à la cour de Naples, où il étoit gentilhomme de la chambre, & ſon palais a paſſé à des filles de la même maiſon. L'infante de Parme y logea quand elle fut à Gènes en 1765, & l'infante d'Eſpagne logeoit au palais Spinola, près de Ste. Catherine.

Palais PALLAVICINO *al Zerbino*, hors la porte de l'Acqua Sola, vers le faubourg de Biſagno, appartient à M. Thomas Pallavicino : il eſt décoré d'ordres ionique & corinthien ; il a été bâti ſur les deſſins de Michel-Ange : la maſſe générale en eſt belle, & la décoration, ainſi que la diſtribution, en ſont bien entendues. On y voit deux fameux tableaux.

Le premier eſt du Guide, il repréſente la tentation du premier homme : le peintre a choiſi le moment où Eve perſuadée par le ſerpent (à qui il a donné une tête de femme) préſente la pomme à

ſon mari. La fineſſe du deſſin & les grâces du pinceau, y concourent également. La figure d'Adam a peut-être un tour un peu académique. Celle d'Eve, dont le mouvement eſt plus naïf, eſt de toute beauté.

Le ſecond tableau eſt du Valentin : il a repréſenté les ſoldats jouant la robe de Notre-Seigneur. Ce tableau eſt plein d'expreſſion ; les caractères en ſont variés, & l'effet de la lumière en eſt des plus piquans.

Dans la cour d'un autre palais Pallavicini, dans Strada Nuova, on découvre une grotte avec ſa caſcade, au milieu d'une eſpèce de portique, formé par deux grands tritons, ſoutenant une terraſſe en forme de tribune. Ces tritons ſont traités avec beaucoup de goût, & d'une manière mâle & vigoureuſe. Quelques perſonnes les attribuent au Puget.

L'ALBERGO eſt un hôpital magnifique, qui ſert d'aſyle à plus de mille pauvres, infirmes, ou incapables de travailler. Il y en a pour qui l'on paie quelque petite ſomme, mais le plus grand nombre y eſt reçu gratuitement. Les femmes que la police fait arrêter, *donne bandite*, y ſont renfermées; & il ſervoit de priſon, en 1746, à quatre mille Allemands, parce qu'il eſt bâti très-ſolidement & très-facile à garder : on y porta le tréſor & les papiers de la banque de S. George, & l'on y fit retirer le doge lors du bombardement de 1694. Un noble de la maiſon Brignolé en fut le premier fondateur ; mais beaucoup de citoyens y ont enſuite contribué par des legs conſidérables. Les ſtatues des principaux bienfaiteurs y ſont exécutées en marbre, ou en ſtuc ; ceux qui ont donné tout leur bien y ſont repréſentés aſſis ; les autres ont leurs ſtatues en pied, ou ſeulement leurs buſtes, ſuivant qu'ils ont laiſſé plus de cent mille livres de Gènes, ou plus de vingt-cinq mille. Cet uſage d'honorer la mémoire des bienfaiteurs eſt un excellent moyen

pour animer les citoyens à faire de bonnes œuvres ; auſſi l'on eſt frappé de l'immenſité des ſommes qui ont été laiſſées à l'Albergo.

Le bâtiment eſt grand & beau ; il eſt ſupérieur même, à certains égards, à celui du grand hôpital : & il coûtera encore prodigieuſement, parce qu'on eſt obligé de faire la place aux dépends du rocher contre lequel cette maiſon eſt adoſſée ; il reſte encore tout un côté à bâtir, pour completter l'exécution du projet qu'on a ſuivi juſqu'ici.

La chapelle de l'Albergo eſt jolie ; on y voit un bas-relief de Michel-Ange ; c'eſt la tête d'une Vierge, qui voit Jéſus-Chriſt mort : & ſur le maître-autel, une belle Aſſomption en marbre, du Puget ; ſa tête a quelque choſe de divin, &. les anges y ſont bien traités.

On a bâti hors de la ville du côté de Biſagno, un autre Albergo, ou conſervatoire, fondé par un Fieſchi, pour deux cent filles orphelines ; elles ſont dotées par la maiſon lorſqu'elles ſont en âge de prendre un état.

Le grand hôpital eſt un autre établiſſement conſidérable, où l'on reçoit tous les malades indiſtinctement, de quelque nation qu'ils ſoient, & il y en a ordinairement plus de mille ; on y reçoit auſſi tous les enfans-trouvés : les garçons y reſtent juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de travailler ; les filles, ſi elles veulent, y reſtent toute leur vie ; & il y a un conſervatoire pour elles quand elles ont paſſé douze ans : le nombre des enfans-trouvés y monte ſouvent à plus de trois mille, en comptant ceux qui ſont entretenus au-dehors par la même maiſon.

Les ſalles deſtinées aux convaleſcens y ſont ſéparées de celles des malades, & ſont placées dans la partie la plus haute & la plus aërée du bâtiment : cet uſage très-ſalutaire exige à la vérité plus d'emplacement, mais on n'en manque pas.

En 1764 on a terminé un corps de bâtiment qui coûtoit plus de cinq cent mille livres de Gènes ; il a été fait par les contributions volontaires des citoyens riches, dont les uns donnoient dix mille livres, les autres vingt, &c. Tous ceux qui ont donné a cet hôpital plus de cent mille livres génoiſes, y ont leur ſtatue en pied, de grandeur naturelle. On l'a augmenté encore depuis quelques années, & l'on y a fait un théâtre d'anatomie. Il n'y a pas en Europe, excepté peut-être à Moſcou, d'hôpital plus vaſte & plus beau que celui de Gènes, & l'on y prend grand ſoin des malades.

Dans le petit hôpital, on reçoit auſſi les malades, incurables ou non, mais ſeulement ceux qui ſont Génois : il y avoit onze cent malades en 1765.

Il y a près du grand hôpital un endroit qui ſera long-temps célèbre dans l'hiſtoire de Gènes, & que l'on montre avec plaiſir aux étrangers ; c'eſt dans *Strada Portoria*, en allant dans *Strada Giulia* : on y voit un endroit où le pavé eſt enfoncé, & qu'on n'a point réparé, pour y conſerver la mémoire de la révolution, qui commença dans ce lieu-là le 5 Décembre 1746 ; les Autrichiens charrioient un mortier, & vouloient forcer les Génois à leur aider, il y en eut un qui fut maltraité : un jeune homme qui étoit, à ce qu'on m'a dit, domeſtique à la Croix-Blanche, excita le peuple à la vengeance ; il alla en force prendre les clefs de la porte S. Thomas, qui étoient au ſénat ; ſon parti s'accrut au point que les Autrichiens ne purent réſiſter, & malgré le ſénat, qui vouloit reſpecter la capitulation, ils furent chaſſés de Gènes le 10 Décembre. Voyez Accinelli, *Compendio dalle ſtorie di Genova*, *pag.* 147.

On va voir à S. George la banque, les archives, le tréſor, les ſtatues de tous ceux qui ont fait des legs en faveur de la banque.

On doit voir auſſi les bâtimens de la paneterie.

Porto-Franco eſt un des plus jolis quartiers de la ville. Il eſt remarquable pour la régularité & la propreté des édifices. Les rues y ſont tirées au cordeau, les magaſins amples & commodes.

Les plus belles rues de Gènes ſont la rue Balbi & la rue Neuve, ou *Strada Nuova*; on déſireroit ſeulement qu'elles fuſſent un peu plus larges. En 1778, on a percé une nouvelle rue, qui les réunit avec la place de l'Annonciade; cela donne la facilité de pouvoir traverſer la ville en carroſſe d'un bout à l'autre: pour cela on a fait couper à grands frais une montagne de pierres très-dures. La nouvelle rue s'appelle *Strada-Nuova nuova*; elle va un peu circulairement depuis la rue Neuve juſques devant les fours publics qu'elle laiſſe à droite, en ſe repliant à gauche vers la place de l'Annonciade.

On a auſſi bâti depuis peu des palais remarquables: ceux de Dominique Serra, dans la rue Neuve; de Cambiage, ſur la place de l'Aunonciade, & de Jacques Serra, dans une rue voiſine.

Au bout de la rue Balbi, on trouve la place du S. Eſprit, ainſi appelée du nom d'un couvent; c'eſt celui dans lequel les officiers Autrichiens furent mis en 1746. Plus loin on trouve les magaſins de l'abondance, & la porte S. Thomas que les Autrichiens avoient occupée, lors de la dernière révolution.

Plus loin eſt le palais Doria & la rue de la Lanterne. Il reſte encore beaucoup d'ouvrage à faire pour rendre large & belle l'entrée de la ville de ce côté-là, comme on l'a déjà fait vers le S. Eſprit. On paſſe enſuite devant la carrière d'où l'on tire des pierres pour faire le *ſcoglio*, c'eſt-à-dire, pour garnir le rivage de la mer en dehors des remparts, & arrêter l'impétuoſité des flots: on y emploie une machine fort bien faite, qui charge & décharge en un moment des maſſes énormes de rochers.

La Lanterne eſt une tour fort élevée, qui faiſoit

partie du fort que Louis XII fit conſtruire à Gènes; de-là on arrive ſur le rivage de S. Pierre d'Arena, où étoit autrefois la grande promenade de tous les ſoirs pour les carroſſes de Gènes; elle commence à n'être plus tant à la mode, on aime à aller chercher plus loin la promenade & l'air de la campagne. Mais S. Pierre d'Arena eſt toujours une eſpèce de ville, bien gaie & bien amuſante, ſurtout les dimanches, où tout le monde ſort de la ville.

Au bout de S. Pierre d'Arena, on paſſe la Polcevera ſur le pont de Cornigliano, qui fut bâti dans le dernier ſiècle aux dépens de Benedetto Gentile, noble Génois.

Plus loin on trouve le pont de Seſtri, bâti par Michel Imperiali, pour les gens de pied ſeulement; c'étoit un homme riche, original & badin, dont on raconte des plaiſanteries ſingulières, & des tours qui lui coûtoient quelquefois beaucoup d'argent.

Les fontaines de la ville ſont formées par un aqueduc qui vient de la Scuffara, cinq milles au levant de Gènes; il paſſe par la porte S. Barthelemi, fait aller des moulins dans l'intérieur même de la ville, & ſe partage en pluſieurs canaux dans différens quartiers de la partie orientale de Gènes. Dans la partie occidentale, il y a des ſources, des réſervoirs d'eau & des citernes.

Les eaux de pluies & des torrens qui viennent des hauteurs, & qui ont beſoin d'écoulement, ſont reçues dans ſix canaux, placés de diſtance en diſtance, & qui débouchent dans le port; l'un dans la darſe des galères, les autres en différens endroits.

CHAPITRE XXIII.

Du gouvernement de Gènes.

LE ſénat, qui gouverne la république, eſt compoſé de treize perſonnes, le doge, *ſereniſſimo doge*, & les douze gouverneurs, *eccellentiſſimi governatori*. La *Camera*, qui décide en matières de finances, & qui a l'adminiſtration des revenus de la république, eſt compoſée de huit perſonnes, outre les anciens doges, ſous le nom de procurateurs, *eccellentiſſimi procuratori* : leur nombre étoit de ſix en 1784.

Ces deux colléges doivent ſe réunir, quand il s'agit des affaires externes : ils donnent audience aux ambaſſadeurs, & traitent le courant des affaires politiques avec les cours étrangères ; ils connoiſſent des crimes graves, comme parricides, trahiſons publiques ; ils ont le commandement des forces militaires de la république, & ils aſſemblent le conſeil général quand ils le jugent néceſſaire.

Le petit conſeil, *conſiglietti* ou *minor conſiglio*, eſt compoſé de deux cent perſonnes, & c'eſt dans ce conſeil que réſide le pouvoir excluſif ; il choiſit les magiſtrats, il décide de la paix & de la guerre : il peut faire des réglemens, pourvu qu'ils ne ſoient pas contraires aux lois de 1576, & qu'il y ait les deux tiers des voix. Il peut propoſer auſſi des lois nouvelles au grand conſeil, pourvu qu'elles aient paſſé aux quatre cinquièmes des voix, ou propoſer quelque nouvelle taxe ; dans l'uſage, c'eſt toujours le petit conſeil qui eſt maître de tout, parce que les deux cent, avec leurs fils ou leurs neveux, entraînent dans le grand conſeil la majeure partie des voix.

Le grand conſeil, *il gran conſiglio*, eſt l'aſſemblée générale des nobles, c'eſt dans lui que réſide la puiſſance législative, ou le ſuprême pouvoir: lui ſeul peut changer les lois fondamentales de l'Etat, & établir des impôts; il élit le doge, les principaux officiers de la république, le ſecrétaire d'Etat, les capitaines des galères, & les gouverneurs de terre-ferme.

Il ſuffit pour y entrer d'avoir vingt-deux ans, & d'être citoyen au moins depuis trois ans; mais il faut n'être point noté d'une manière défavorable: c'eſt pourquoi on fait une élection chaque année; mais on a coutume d'élire les mêmes, c'eſt-à-dire, tous les nobles. Dans le livre d'or ou liſte du grand & du petit conſeil, qui s'imprime chaque année, on voit qu'il y avoit, en 1769, cinq cent & ſeize perſonnes, ſans compter ceux qui occupoient des charges hors de Gènes.

Le doge préſide à tous les conſeils; il a ſeul le droit de propoſer les délibérations; mais c'eſt preſqu'à cela que ſon autorité ſe réduit: ſes fonctions durent deux années, jour pour jour, & heure pour heure; celui de 1784, s'appelle Jean-Baptiſte Airoli. M. l'abbé Richard & d'autres auteurs ont écrit d'après une vieille tradition populaire, que le ſecrétaire de l'aſſemblée lui dit: Puiſque votre ſérénité a fini ſon temps, que votre excellence s'en retourne; mais il n'attend point qu'on le lui diſe, il ſe retire accompagné de la nobleſſe, qui le complimente ordinairement ſur ſon adminiſtration.

Le doge réſide dans le palais public avec deux des gouverneurs, qui l'obſervent toujours. Il porte une robe cramoiſie de velours en hiver, & de damas en été, avec un bonnet quarré de même étoffe terminé en pyramide, avec une touffe de ſoie *Fiocco*; on lui donne le titre de *Sereniſſimo*, & lorſqu'il n'eſt plus en place, d'*Eccellentiſſimo*.

Après qu'il eſt ſorti de charge, il reſte pendant

huit jours exposé à la censure & aux plaintes de chacun, *sotto il Sindicato de i supremi*; les syndicateurs reçoivent toutes les dénonciations des habitans qui peuvent avoir quelque chose à reprocher au doge: ils jugent du mérite de ces accusations; & si elles étoient graves, le doge seroit privé de l'avantage d'être procurateur perpétuel. Quand il est sorti de charge, il ne peut y rentrer qu'au bout de dix ans, encore cela n'est-il jamais arrivé.

Le temps de l'élection n'est pas fixé, quelquefois l'interrègne n'est que de peu de jours, quelquefois il est plus long.

Pour faire l'élection du doge, on tire au sort cinquante personnes du grand conseil, & ces cinquante choisissent vingt sujets, qu'ils jugent dignes de la place. De ces vingt, le grand conseil en fait quinze; le petit conseil les réduit à six; & sur ces six, le grand conseil en choisit un. Il faut qu'il ait cinquante ans au moins, qu'il soit noble Génois, & riche.

Les gouverneurs, ou sénateurs, sont tirés au sort dans une urne où il y a cent & vingt noms, appelée *il Seminario*; on en tire cinq tous les six mois: trois gouverneurs, ou *di Senato*, & deux procurateurs, ou *di Camera*; ils doivent être citoyens au moins depuis quinze ans: les sénateurs ne peuvent revenir en charge qu'après un intervalle de cinq ans, les procurateurs au bout de trois ans.

La dignité de sénateur n'est point héréditaire, on change tous les deux ans, & il peut arriver qu'on ne soit point remis dans l'urne du Seminario, lorsqu'on en a été tiré; on donne le titre de sénateur à ceux qui ont été doges.

Le conseil des deux cent changeoit toutes les années; on en fait encore réellement l'élection chaque année, mais c'est pour la forme; car le nombre des nobles ayant beaucoup diminué, l'on élit toujours les mêmes. Cette élection est faite par

trente perſonnes, que le conſeil lui-même élit vers le 15 de Décembre, pour être dépoſitaires du droit qu'il a de ſe choiſir lui-même: on procède de la même façon quand il y a une place vacante, & qu'il s'agit de la remplir. Quand il y a quelques places dans le *Seminario*, le petit conſeil s'aſſemble; chacun nomme: on balotte tous ceux qui ont été nommés, & dans l'aſſemblée du matin, on décide les noms de tous ceux qu'on juge capables d'être mis dans l'urne, ou le *Buſſolo*; après midi on choiſit le double de ce qu'il y a de places vacantes: enſuite le grand conſeil en élit la moitié, & les noms de ceux qui ont le plus de voix, ſont mis dans l'urne, d'où l'on tire au ſort les ſénateurs tous les ſix mois.

Le miniſtre de France à Gènes ne va point voir les ſénateurs, parce qu'ils ne rendent jamais ces viſites; de même qu'il ne préſente point les François au doge, à cauſe de l'étiquette qui rendroit cette cérémonie embarraſſante.

Parmi les magiſtrats particuliers, les plus importans ſont les *Supremi Sindicatori*, chargés comme les Ephores de Sparte du maintien des lois & de leur exécution: ils ſont au nombre de cinq, & ce ſont les magiſtrats les plus redoutés; les ſept inquiſiteurs d'Etat veillent à la police intérieure, & doivent obſerver ſoigneuſement dans l'intérieur même des maiſons, tout ce qui peut nuire à l'Etat.

Parmi les charges ſubalternes de la république, celles des trois ſecrétaires d'Etat ſont les plus lucratives: on ne les exerce que pendant dix ans, quelquefois ſeulement on obtient une prolongation de trois ans. Ces charges donnent aſſez ordinairement la nobleſſe, & rapportent dix à douze mille livres de rente.

La puiſſance de juger eſt confiée à des magiſtrats étrangers; on les choiſit dans les Etats du pape, & des autres princes d'Italie; leurs fonc-

tions ne durent que trois ans ; il y en a trois pour la rote civile, & quatre pour la rote criminelle. Les appellations de leurs jugemens, en matière civile, ſont portées devant trois docteurs de la nation, ou deux docteurs & un noble, qui ſont choiſis de concert entre les parties.

Le droit romain eſt la loi générale de l'Etat de Gènes ; mais il y a des ſtatuts particuliers qui forment un volume *in*-folio, ſous le nom de *Statuto Civile e Criminale* ; il a été commenté par Bottini, (*Collationes Juris Cæſarei ad Statum Civile Genovæ* ; *in*-fol.) ouvrage très-rare actuellement. On a auſſi les commentaires de Caſareggio, les conſultations, *Conſiglia*, de Boſco & de Benielli ; les traités de Maſcardi, & pluſieurs déciſions particulières de la rote, dont on feroit aiſément quatre à cinq volumes, ſi elles étoient raſſemblées.

Les lois de 1576 ſont le code eſſentiel & primitif pour la législation : elles renferment la conſtitution de l'Etat, elles règlent les fonctions de chaque magiſtrat, leur nombre, & la durée de leur adminiſtration ; ceux qui veulent connoître intimément le gouvernement de cette république, doivent le chercher dans ce dépôt : ces lois furent rédigées d'une manière bien ſolemnelle, comme on en peut juger par le titre du livre : *Leges novæ Reipublicæ Genuenſis, à Legatis ſummi Pontificis, Cæſaris, & Regis Catholici, in quos per Rempublicam collata fuerat auctoritas, conditæ, & Genuæ die* 17 *Martii* 1576 ; *publicatæ*, *in*-folio, 217 pages.

L'inquiſition eccléſiaſtique eſt exercée à Gènes par un Dominicain, aſſiſté de deux ſénateurs, ſans leſquels il ne peut rien ordonner : elle n'eſt point ſévère ; les priſons du ſaint office ne renfermoient de mon temps qu'un médecin, nommé Riva, dont la folie étoit de prêcher l'athéiſme, & qui depuis vingt-cinq ans n'avoit jamais voulu ſe rétracter pour ſortir de la priſon ; mais il l'a fait vers 1768, & ſa converſion a paru ſincère.

CHAPITRE XXIV.

Des uſages, du commerce & des ſciences, à Gènes.

CHEVRIER, en parlant des Génois, dans ſes Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres de Lorraine, publiés en 1745, dit que c'eſt un peuple inconſtant, lâche & cruel, dès qu'il peut l'être avec impunité : il ajoute dans ſon Almanach des beaux-eſprits, publié en 1762, que le Génois eſt avare, trompeur, jaloux & vindicatif; qu'on y trouve des aſſaſſins à gage, des laquais qui vivent aux dépens des galanteries de leurs maîtreſſes, &c. Jamais de pareils traits ne peuvent faire le caractère d'une nation ; mais ils ſont le réſultat des ſatyres particulières de quelques perſonnes qui auront eu ſujet de ſe plaindre des Génois. On a reproché les mêmes choſes aux Italiens en général, & cependant je n'y ai rien apperçu de ſemblable. Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt pas dans la bonne compagnie de Gènes que l'on peut avoir à ſe plaindre ; on y eſt aimable autant que dans aucune ville d'Italie, & il me ſemble que ce peuple n'eſt féroce que quand il eſt opprimé. Il me paroît ſeulement qu'on y fait moins d'accueil aux étrangers, qu'on y eſt moins inſtruit, & plus fier que dans les autres grandes villes d'Italie.

Toutes les femmes qui vont à pied ſont enveloppées, pendant ſix mois de l'année, d'un voile appelé *mezzaro :* ce ſont deux ou trois aunes d'indienne ou de perſe, plus ou moins belle, dont elles ſe couvrent la tête, les épaules & les bras, de manière à ne pouvoir être connues. Par cet uſage, elles ſont garanties du froid, & ſont plus libres dans leurs allures.

Les

Les nobles Génois ſont toujours en noir, & dans les aſſemblées ils ont un petit manteau, qui d'ailleurs eſt commun à tous les gens honnêtes; ils ne portoient jamais d'épée dans la ville avant la dernière guerre; ils prennent la qualité de ducs, marquis ou comtes, en conſéquence des terres qu'ils poſſédent dans le royaume de Naples & ailleurs.

Je ne connois point de ville où la jeuneſſe ſoit plus réglée qu'à Gènes: les occupations dans leſquelles on la tient, & l'attention qu'a ſur elle le gouvernement, en prévient le dérangement. A Gènes tout le monde eſt employé ou au commerce, ou au gouvernement: à peine le fils d'un noble eſt-il ſorti du collége, qu'on l'applique chez lui à l'étude du droit; bientôt on le fait entrer dans de petites magiſtratures, qui l'accoutument inſenſiblement à faire uſage de ſes connoiſſances, & à ſe rendre propres les conſeils qu'on lui donne. Le gouvernement ne ſe repoſe pas entièrement ſur la vigilance des parens; les inquiſiteurs d'Etat ont l'œil ſur la conduite des jeunes gens. On ſait toutes leurs démarches: on les fait venir quelquefois pour recevoir des réprimandes ou des avis. Un jeune homme qui ſait que ſon honneur dans la république dépend de ſa bonne conduite, ſe tient ordinairement ſur ſes gardes, & ne s'expoſe pas aiſément à l'affront d'être rejeté des différens conſeils, à l'âge où il pourra y entrer.

Les ſociétés à Gènes ſont agréables & brillantes: *la Veglia de' Quaranta* ou les *Quaranta Vigilie*, ſont des aſſemblées qui ſe tiennent trois fois la ſemaine dans une quarantaine de maiſons, chacune leur ſemaine; on y voit beaucoup d'aménité, de profuſion & de goût: les rafraîchiſſemens & les illuminations y coûtent prodigieuſement.

Madame Lila Doria étoit celle qui recevoit le plus de monde habituellement: ſon palais eſt près de S. Matthieu; il s'y faiſoit des parties de cava-

gnol très-conſidérables : depuis ſa mort il n'y a perſonne qui ſe faſſe remarquer pour les grandes aſſemblées, les nobles affectent d'ailleurs entr'eux une grande égalité.

Le temps le plus agréable pour voir la ville de Gènes eſt celui du couronnement d'un doge ; on voit alors les fêtes les plus brillantes, le luxe le plus magnifique, entr'autres, les fleurs artificielles les plus belles qu'il y ait au monde.

Il y a ſpectacle toute l'année, excepté le carême & l'avent ; l'opéra ſe donne au théâtre Sant' Agoſtino près du pont de Carignan, & au théâtre di Falcone qui eſt dans le palais de Marcellino Durazzo : on y joue alternativement, & deux ans dans chacun, des opéra-bouffons, quelquefois auſſi de grands opéra.

La comédie ſe joue au petit théâtre, *Teatrino*, qui eſt près de la loge des banquiers. Cette ſalle de la comédie eſt paſſablement grande, mais elle n'eſt pas jolie. Tout le monde y eſt aſſis ; les premières loges ſont fermées avec des jalouſies, qu'on ouvre quand on veut ; ceux qui ne les tiennent point fermées ſont dans l'uſage d'éclairer leurs loges avec des bougies placées de chaque côté, comme des bras de cheminées : on repréſente quelquefois ſur ce théâtre des pièces tragi-comiques, dont le peuple s'amuſe, mais que nos baladins de province n'oſeroient repréſenter.

On ne compte pas plus de cinq cent mille habitans dans l'Etat de Gènes, y compris la capitale, qui peut en avoir cent mille ſans compter les deux faubourgs de Biſagno & de Polcevera, qui ont vingt mille habitans chacun. On ne comprend dans les cent mille que le bourg S. Vincent & les habitations qui ſont depuis la porte S. Thomas juſqu'à la porte de la Lanterne.

La république entretient actuellement deux mille cinq cent hommes de troupes réglées ; elle en avoit

dix mille en 1745, quand elle joignit ſon armée à celle de Don Philippe : mais ſes forces ſont diminuées de moitié depuis que les François ont l'isle de Corſe. Au reſte dans des occaſions importantes, telles que la révolution de 1746, tout le monde eſt ſoldat ; le peuple obligeoit les religieux de monter la garde. Il y a même toujours un corps de milice ; chaque canton a ſa compagnie, & les différens corps de la ville ont les leurs : on les raſſemble tous les mois pour les paſſer en revue & faire un petit exercice militaire.

Les revenus de la république ne vont pas à cinq millions de notre monnoie : il eſt vrai que la banque de S. George en a plus de dix millions, qui lui ont été engagés par la république, & qui ſe perçoivent encore ſur l'Etat ; mais une grande partie de ces revenus eſt déjà aliénée. Au reſte, la richeſſe extrême des particuliers dans cette république tient lieu de tréſor à l'Etat ; on dit que la république de Gènes eſt l'Etat le plus pauvre, mais qu'elle a les ſujets les plus riches de toute l'Italie ; cependant comme ce ſont les nobles qui ſont riches & que le peuple eſt pauvre, on pourroit en tirer des inductions contre le gouvernement de ce petit Etat.

Parmi les petits cantons libres de la rivière de Gènes (ou *Liguria*) qui ſe ſont ſoumis volontairement aux Génois, il y en a dont les priviléges ſont conſidérables & qui ne paient preſque rien ; on les appelle *Popoli conventionati*.

LA BANQUE, appelée ordinairement *la Caſa di S. Georgio*, eſt une compagnie de commerce dont l'établiſſement eſt une choſe unique dans ſon genre, mais dont le ſyſtème eſt un ſecret impénétrable ; elle a plus de dix millions de revenus, & elle doit auſſi des intérêts conſidérables : une partie des taxes & des revenus de la république lui a été engagée dans différens beſoins de l'Etat ; elle les perçoit par elle-même indépendamment de la république ;

elle a ſes magiſtrats, ſes lois, ſes aſſemblées ; c'eſt une eſpèce de république à part, formée au ſein de la première, & compoſée de ceux qui ont un certain intérêt dans les *Luoghi* ou actions de cette compagnie.

La banque de S. George paya en 1746 deux millions & demi de genouines, c'eſt plus de dix-huit millions de France ; & cependant les emprunts que cette contribution occaſionna étoient déjà acquittés de mon temps.

Pour faire connoître le commerce de Gènes & ſurtout l'état des fabriques, je ne puis faire mieux que de rapporter les notes qui m'ont été communiquées en 1775 par M. Latapie de Bourdeaux, inſpecteur des manufactures en France ; il a puiſé ſes inſtructions ſur le commerce chez M. Regny conſul de France, & chez M. Regny ſon frère, négociant du premier ordre. Le directeur de la maiſon de ce dernier, qui eſt M. Jacques Traverſo, eſt un des hommes les plus intelligens & les plus inſtruits ſur tout ce qui a rapport à la république de Gènes. M. Latapie a conſulté auſſi M. André aſſocié de M. Lamande, & M. Viani habile fabricant.

Les velours ſont la partie la plus importante des manufactures de Gènes : il s'en fabrique de toutes les eſpèces, mais principalement des velours noirs. Ceux-ci paſſent pour être d'un plus beau noir que partout ailleurs : cependant les Génois ne ſe vantent d'aucun ſecret particulier ; ils diſent que c'eſt la qualité des eaux qui produit cet effet ſur les teintures. On y fait des velours à deux faces, de couleurs différentes, ordinairement un rouge & l'autre noir ; les velours ſont doubles & demandent beaucoup d'habileté de la part de l'ouvrier, parce qu'il ne peut ſe conduire de l'œil en coupant le poil avec le fer de deſſous, comme il le fait pour le fer ſupérieur. Ces velours reviennent à quarante livres de France l'aune de France, parce qu'ils ont le double

de matière & n'ont pas beſoin de doublure ; au reſte cet article eſt peu conſidérable : ces velours ne ſe fabriquent point dans la ville.

En général la grande fabrication des velours ſe fait à la campagne ; on prétend que ſur la rivière de Gènes, c'eſt-à-dire, ſur la côte qui porte ce nom, il y a près de ſix mille ouvriers de cette eſpèce. Ces gens-là ne peuvent jamais donner à leurs ouvrages la même perfection qu'on remarque dans les étoffes de Lyon, parce qu'ils ne s'occupent pas uniquement de leur fabrique, mais encore des travaux de la campagne ; auſſi les velours de Gènes ſont-ils moins chers que ceux de France d'un ſixième au moins. Les femmes travaillent beaucoup aux métiers de velours, & on préfère même leurs ouvrages, parce qu'elles ont la main plus égale.

On pratique à Gènes une méthode pour redreſſer le poil des velours, qui n'eſt pas d'uſage en France ; elle eſt cependant bien utile & bien ſimple. On ſe ſert pour cela d'une plaque de cuivre, pliée de manière qu'elle forme deux plans inclinés d'environ neuf pouces de pente & d'une longueur ſuffiſante pour ſoutenir la largeur d'une pièce de velours ; la ligne de réunion des deux plans eſt d'une forme demi-circulaire & très-polie, pour que le velours gliſſe ſur cette eſpèce de toît ; on met au-deſſous un braſier qui règne dans toute ſa longueur pour échauffer le cuivre. Quand il eſt médiocrement chaud, on déroule la pièce de velours & l'on poſe la partie dont on veut redreſſer le poil ſur la plaque ; enſuite on la frotte à deux ou trois repriſes à ſens différens avec une petite broſſe très-ſerrée & très-forte, & l'on ôte proprement le velours de deſſus le cuivre, parce qu'il s'y gâteroit pour peu qu'il y reſtât. La couleur noire a beſoin d'un peu plus de chaleur que les autres couleurs.

On fabrique encore à Gènes d'autres étoffes de

ſoie (1) ; les damas ſont les plus conſidérables après les velours.

Les Génois tirent leurs ſoies des différentes parties de l'Italie & ſurtout du Piémont ; depuis quelques années on s'eſt occupé à faire de la ſoie dans l'Etat de Gènes, & l'on en retire déjà près de cent mille livres, poids du pays.

Gènes envoie de ſes étoffes dans toute l'Europe. L'Eſpagne en tire beaucoup, & il y a même des fabriques particulières pour le goût des Eſpagnols ; on fait, par exemple, de grandes pièces de ſoie de différentes couleurs, parſemées de petites fleurs dans le tiſſu général, & brodées à une de leurs extrémités de grandes fleurs à demi-boſſe très-ſerrées, au point de couvrir le fond tout entier. Il y entre beaucoup de ſoie ; ces étoffes-là ſont deſtinées à des robes de cérémonie ; il y en a de très-magnifiques & de très-chères.

Les petites étoffes de ſoie, les rubans, les bas de ſoie, &c. ne ſont plus un objet auſſi conſidérable à beaucoup près qu'il l'étoit autrefois. Nîmes enlève ce commerce tous les jours ; quelques perſonnes très-inſtruites du progrès du commerce chez les diverſes nations de l'Europe eſtiment qu'on peut aſſigner à la France un tiers du commerce des petites étoffes, un tiers à l'Angleterre, un huitième à l'Allemagne & le reſte à l'Italie. Gènes le poſſédoit autrefois en entier. Voici des réſultats relatifs à l'exportation du velours & des damas ; ils ſont tirés des regiſtres du port franc de Gènes, qui ont été communiqués à M. Latapie. Les prix ſont en livres de Gènes, *fuor di banco*, c'eſt-à-dire, en ne comptant point les droits de la banque.

(1) Les Génois font des étoffes à fleurs ; mais ils n'excellent pas dans la partie du goût, c'eſt-à-dire, dans le choix des deſſins & des nuances.

Velours expédiés par mer en 1759.	2775000
Velours expédiés par terre	1823000
Damas expédiés par mer en 1759.	293250
Damas expédiés par terre	64400
	4956650
Velours expédiés par mer en 1760.	2218000
Velours expédiés par terre	1569000
Damas expédiés par mer en 1760.	274650
Damas expédiés par terre	52500
	4114150
Velours expédiés par mer en 1771.	3499000
Velours expédiés par terre	922000
Damas expédiés par mer en 1771.	148800
Damas expédiés par terre	27900
	4592700
Velours expédiés par mer en 1772.	2575000
Velours expédiés par terre	743500
Damas expédiés par mer en 1772.	168600
Damas expédiés par terre	22350
	3509450

Les velours & les damas ne paient plus comme autrefois des droits d'exportation, qui étoient très-considérables.

Il faut ajouter à ces sommes celle de la consommation de la ville, qui, suivant les uns, est d'un million de Gènes; mais suivant d'autres un demi-million seulement. Beaucoup de citoyens du second ordre sont à la vérité habillés de velours, mais leurs habits durent jusqu'à dix ou quinze ans; ainsi en réunissant tout, on peut, année commune, évaluer à cinq millions du pays le commerce des velours & des damas de Gènes.

Les beaux velours noirs se vendent vingt-deux livres quatorze sols argent du pays, ce qui revient, argent de France, à dix-neuf livres quatre sols

l'aune de France (1), parce qu'il faut ôter un ſixième pour réduire l'argent à celui de France. Cette branche de commerce ne peut guère s'enlever à Gènes, parce que la main d'œuvre y eſt à bon compte & qu'elle n'augmente pas : le prix des ouvriers eſt à-peu près actuellement comme il étoit il y a cent ans. Mais pour les autres étoffes il s'eſt élevé en Italie, comme à Milan, à Vicenſe & ailleurs, beaucoup de manufactures, qui ont fait tort à celles de Gènes : la fabrique de Milan eſt eſtimée quinze millions.

Les autres manufactures de laine, de toile, ſont peu de choſe au prix des premières. Ceux qui ont entrepris à Gènes de former des manufactures de draps fins n'ont pu ſe ſoutenir, parce que la république ne leur a pas donné de ſecours, comme on l'a fait en France & ailleurs.

Les huiles ſont la branche la plus conſidérable du commerce d'exportation de Gènes : quoique toute la côte de Gènes ſoit un terrain ſec & ſtérile, les oliviers réuſſiſſent aſſez bien, mais la récolte manque de deux années l'une. L'on compte qu'il ſe fait au moins par an vingt mille barrils l'un portant l'autre ; le prix du barril varie depuis cinquante juſqu'à quatre-vingt livres de Gènes ; ſi l'on prend le milieu, qui eſt ſoixante-cinq livres, ce commerce peut s'évaluer à treize millions de Gènes, ou près de onze millions de France. C'eſt ſur cet article que les capitaliſtes de Gènes ſpéculent beaucoup, ce qui augmente toujours la cherté des huiles ; elles s'exportent en Allemagne, en Hollande & en Angleterre.

Le ſavon étoit autrefois un objet immenſe à Gènes ; mais les fabriques ſe ſont ſi fort décréditées par leurs fraudes & leurs mauvaiſes compo-

(1) De mon temps on le vendoit cinq livres le palme, ce qui revient à vingt livres quatre ſols l'aune, argent & meſure de Paris.

ſitions, que les ſavonneries ſont preſqu'entièrement tombées. Les Marſeillois, qui excellent dans cette partie, ont profité de cette branche importante de commerce.

Les papeteries, dont toutes les fabriques ſont à Voltri, deux lieues à l'occident de Gènes, ſont un article conſidérable du commerce; on n'y fait que du papier commun, dont une grande partie eſt deſtinée pour les Indes, où l'on s'en ſert comme de tabac à fumer.

Les papiers de Gènes ont une qualité particulière, qui les rend précieux pour les nations qui font moins de cas, du coup-d'œil que de l'utilité réelle: ils ne ſont point ſujets à être rongés des vers, comme le beau papier d'Hollande; auſſi les Eſpagnols & les Italiens en font-ils grand uſage, ſoit pour les titres qu'ils veulent conſerver, ſoit pour envelopper les marchandiſes, &c. Le papier de Gènes a d'ailleurs une bonne odeur quand on le brûle, qualité qui lui eſt particulière. Les Eſpagnols ont fait beaucoup de tort aux Génois, en établiſſant dans la Catalogne des papeteries, dont on envoie les produits dans les Indes.

On travaille très-bien le marbre à Gènes, on l'y emploie plus que partout ailleurs: un des plus beaux eſt le *Miſchio*, ou *Alabaſtro di Seſtri*, qui ſe trouve à deux lieues de Gènes au couchant; les marbres de la rivière, ou rive de Gènes, étoient autrefois un grand objet de commerce; on tiroit du marbre verd & rouge de Polcevera, à quatre lieues de Gènes, mais on n'exploite plus ces carrières, parce qu'elles rendent trop peu, & que le marbre en eſt en général trop tendre: il y en avoit cependant de très-beau au palais Carrera, où il faiſoit partie du pavé de la galerie, & chez M. Boyer de Fons-Colombe, qui avoit deux ſuperbes tables de ce marbre. *Le porto Venere*, dont les carrières ſont dans le golfe de la Spezia, eſt plus

eſtimé ; on en envoie ſurtout en Angleterre, mais cet article n'eſt pas conſidérable. Nous parlerons bientôt des marbres de Carrare, dont les Génois font grand uſage.

Les pâtes de Gènes paſſent pour les meilleures de l'Italie, & il s'en fait une très-grande quantité. On attribue leur bonté à la qualité des eaux de Gènes, & non à la manière de les faire. M. Traverſo a connu un excellent faiſeur de pâte qui alla s'établir à Nice, & ne pût jamais y faire que des pâtes communes.

De tous les arts méchaniques, celui où les Génois ont le mieux réuſſi eſt l'ébéniſterie : ils font en ce genre des ouvrages très-délicats, très-ſolides & du meilleur goût. Ils paſſent en général pour excellens imitateurs ; cependant ils ſont mal payés, ainſi que tous les ouvriers établis à Gènes.

Le commerce d'importation eſt très-conſidérable à Gènes, parce que, excepté les huiles, peu de vins & encore moins de blé, les Génois ont beſoin de tirer tout de chez leurs voiſins.

La France fournit à Gènes beaucoup de vins & une quantité de belles étoffes de Lyon. Elle envoie auſſi des ſoies & beaucoup de bijoux.

D'autres parties de l'Italie fourniſſent à Gènes des blés & des ſoies ; entr'autres la Sicile qui envoie auſſi des légumes ; le Piémont des ſoies ; Naples & la Romagne du blé, du bois & du charbon. Les bœufs & la volaille viennent du Piémont, de la Toſcane & de la Lombardie. Il venoit autrefois beaucoup de bois & de proviſions de l'iſle de Corſe ; mais ce commerce a ceſſé, & l'on s'en eſt apperçu à Gènes par l'augmentation du prix des denrées.

L'Allemagne & la Suiſſe fourniſſent beaucoup de toiles.

L'Angleterre fournit une quantité prodigieuſe de draps. Les autres nations réunies en fourniſſent

à peine la dixième de ce que l'Angleterre en envoie; cela vient de ce que les draps anglois ſont moins chers que ceux de France, & auſſi bons, ou même meilleurs, ſuivant les Génois.

Les Hollandois apportent des épiceries, du cacao & autres marchandiſes des Indes: beaucoup de toiles & même des draps.

Les Suédois, des bois de charpente, du fer & du cuivre.

Les Ruſſes, des pelleteries, quelques cuirs, du fer & même un peu de blé.

L'Eſpagne fournit des vins, des cuirs, de la cochenille, de l'indigo, du bois de campêche, &c. mais ce commerce diminue. La grande branche de ſon commerce avec Gènes, comme avec les autres nations, eſt ſon or.

Le Portugal fait auſſi avec Gènes un commerce de toute eſpèce; mais Lisbonne y perd continuellement, parce que les négocians avides de recevoir leur argent, ne ſe donnent jamais le temps d'attendre que les prix hauſſent, lors même que leurs correſpondans les avertiſſent. Auſſi M. Traverſo croit-il que le Portugal ne pourra continuer ce commerce avec ce déſavantage.

Les vaiſſeaux Génois ſont en général de petits bâtimens de cabotage, propres à courir le long des côtes. Preſque tous les grands vaiſſeaux conſtruits à Gènes, & appartenant à des négocians de cette ville, naviguent ſous le pavillon des autres puiſſances qui ont des traités avec les Barbareſques. Le nombre des grands vaiſſeaux eſt d'environ quarante, & il n'y a guère qu'un quart qui oſe paroître avec le pavillon Génois.

Les négocians les plus forts de Gènes étoient en 1775 MM. Merello, Carbone & Regny. Il y avoit auſſi d'autres maiſons conſidérables, par exemple, celle de MM. André & Lamande. Parmi les manufacturiers, M. de Filippi étoit le premier pour les

velours & les damas, après lui M. Peſſagni pour les rubans & les bas de ſoie. Les frères Merighi *Caſa-Bianca* excelloient pour les rubans.

La maiſon Cambiaſo, qui eſt actuellement dans l'ordre de la nobleſſe, eſt une des plus riches de l'Europe. Il n'eſt point d'entrepriſe qui puiſſe l'effrayer. Quand il s'agit de quelque placement d'argent, ou de quelque dépenſe pour le public, tous les chefs ſe réuniſſent pour délibérer, & l'on ſe détermine à la pluralité des voix. Ils ont un tréſor commun, formé dès le commencement du dernier ſiècle, & qui doit être immenſe, à en juger par les ſommes qu'ils en ont tirées à pluſieurs fois. Ce ſont les Cambiaſi qui ſe ſont chargés de la dépenſe d'un grand chemin depuis Gènes juſqu'à Campomarone: cette dépenſe avoit d'abord été évaluée à deux millions de Gènes, mais l'on croit qu'elle a paſſé quatre millions. Tous ces ſervices ſignalés envers leur patrie ont fait paſſer les Cambiaſi au rang des nobles. Il y a eu même un doge dans cette famille, auquel on a érigé une ſtatue à l'hôpital, & une dans la grande ſalle du conſeil. Ajoutons que cette famille paſſe pour donner aux pauvres chaque année deux cent mille francs.

Après avoir rapporté les recherches de M. Latapie ſur le commerce de Gènes, je vais y ajouter quelques notes, que j'ai recueillies moi-même dans mon voyage.

La banque eſt une partie eſſentielle du commerce de Gènes; les nobles même font valoir leur argent, en France, en Angleterre, en Allemagne, à Rome, où ils ont des fonds. On m'a aſſuré que Marcellone Durazzo, le plus riche noble de Gènes, & ſes deux fils faiſoient la banque chacun de leur côté. Les princes Corſini, avec leſquels M. de la Condamine voyagea de Marſeille à Gènes, reçurent à Antibes une lettre de leur banquier à Gènes, ſignée Grimaldi, qui leur envoyoit deux felou-

ques. Ne le connoiſſant pas perſonnellement, ils le traitèrent d'excellence à tout haſard dans leur répouſe, à cauſe du nom de Grimaldi; mais ils ſurent enſuite que ce banquier étoit le frère de l'ambaſſadeur d'Eſpagne.

Les effets publics dans un Etat libre & commerçant ne rapportent jamais qu'un petit intérêt: à Gènes, les *Luoghi* ou actions produiſent trois pour cent, & les fonds de terre un peu moins.

Les Génois ſont très-fins & très-intelligens dans le commerce; les moins cultivés ont un talent ſingulier pour les affaires d'intérêt; ils ſont attentifs à toutes les circonſtances favorables au commerce, il y a des marchands à Gènes, qui dans la cherté de 1764, ont gagné ſept à huit cent mille livres ſur les blés.

Les Génois reçoivent du ſucre, du cacao, de l'indigo & autres marchandiſes, par des vaiſſeaux anglois & hollandois; ils envoient ces marchandiſes en Eſpagne, & en tirent des piaſtres; ſouvent on permet à nos frégates de ſe charger du tranſport des eſpèces, pour éviter le riſque des corſaires. On attendoit à Gènes, quand j'y étois, la frégate la Chimère, qui rapportoit ſix cent mille piaſtres, les frégates angloiſes en apportent auſſi; le capitaine a un pour cent, ce qui rend ces permiſſions très-lucratives. La piaſtre gourde du Pérou ou du Mexique, qu'on appelle auſſi patagon, eſt évaluée cinq livres trois ſols dans nos monnoies; elle vaut à Lyon cinq livres dix ſols, & à Gènes ſix livres dix ſols, monnoie du pays.

Il y a plus de cent bâtimens de Gènes qui commercent ſous le pavillon anglois, dont les capitaines, quoique ſouvent Génois, ont ſervi en Angleterre & obtenu des lettres de capitaine anglois; d'autres commercent ſous pavillon françois: la république n'eſt pas aſſez forte pour protéger ſon commerce maritime contre les Barbareſques, &

ſes ſujets trafiquent le plus qu'ils peuvent ſous pavillon étranger, comme nous l'avons déjà dit.

Il y a auſſi des bâtimens Hollandois, Suédois, Vénitiens, qui ſervent au commerce des Génois (1).

Gènes tire des vins de Naples, de Marſeille, de Catalogne. Les Génois envoient nos vins de Bourgogne & de Champagne en Lombardie & en Allemagne; ils tirent du poiſſon ſalé de la Hollande & de Hambourg; enfin ils font un cabotage conſidérable à Marſeille & à Livourne, avec des huiles, des vins & autres denrées.

Ils gagnent, par exemple, ou ſur les ſucres de Marſeille, ou ſur ceux de Lisbonne, au moyen de l'entrepôt qu'ils font chez eux des uns & des autres, ſuivant l'occurrence; ce commerce utile à ceux qui le font, l'eſt également à ceux vers qui il ſe porte, en conſervant toujours en Europe un équilibre des productions néceſſaires. Il nous importe qu'il y ait ainſi toujours des yeux ouverts ſur nos beſoins, & des gens intéreſſés à les prévenir.

On prétend que la population & le commerce de Gènes vont en diminuant, & l'une des raiſons de cette diminution eſt, que beaucoup de marchandiſes d'Allemagne, qu'on envoyoit de Hambourg à Gènes, pour l'Eſpagne & même l'Amérique, vont actuellement à Trieſte.

Les champignons ſecs ſont un objet de commerce très-lucratif pour les Génois, ce qui paroîtra peut-être ſingulier; on aſſure qu'il produit huit cent mille livres: l'Eſpagne ſeule en tire pour cinquante mille livres. Les habitans de la campagne en ont tout le profit, car c'eſt le ſeul comeſtible qui ne paie pas d'entrée.

Les fleurs artificielles ſont une branche conſi-

(1) Ce droit d'aſile a lieu dans le port de Gènes: un aſſaſſin même peut ſe ſauver ſur les vaiſſeaux étrangers qui ſont dans ce port, excepté ceux des François.

dérable de commerce, & qui procure beaucoup d'argent à Gènes.

Les boîtes en vernis s'y font auſſi très-bien ; la boutique d'un verniſſeur, en face de l'égliſe de la Magdelaine, a eu tant de réputation, il y a une quarantaine d'années, qu'on dit encore la *vernice della Madalena*, comme l'on dit à Paris le vernis de Martin.

On cite à Gènes parmi les choſes d'induſtrie, des lampes à reverbère : il y en avoit dès 1756, dans les maiſons particulières, avant qu'elles fuſſent communes à Paris ; mais les rues de Gènes n'étoient éclairées que par des lampes de Madonnes, & partout ailleurs, elles étoient d'une obſcurité profonde ; actuellement l'uſage des reverbères devant les palais s'eſt accrû, & l'on parle même d'en établir dans toutes les rues.

On remarque à Gènes l'art d'échaffauder les bâtimens d'une façon légère & sûre ; on n'y voit point de ces accidens qui ſont fréquens chez nous pour les ouvriers.

On y voit auſſi des machines particulières : une pour polir le marbre & une pour diriger les ſcies ; un moulin pour moudre les morceaux de pain ſecs, & en faire de la bouillie à l'uſage des hôpitaux. Il y a à Lérici une machine particulière pour tirer les loteries de bijoux.

On conſtruit quelques vaiſſeaux le long de la rivière de Gènes, comme à Seſtri ; j'en ai vu un de cinquante canons ſur le chantier de Pras, deux lieues à l'occident de Gènes.

On pourroit faire à la fois au Lazaret, qui eſt à l'orient de Gènes, dix vaiſſeaux de guerre en deux ans, & dix autres le long de la côte : j'ai vu un ingénieur qui auroit offert de s'en charger, ſi des alliés de la république en avoient eu beſoin ; il aſſuroit qu'on trouveroit dans le pays aſſez d'ouvriers pour les faire.

On y fait des pinques & des barques de cinq mille quintaux, ce qui revient à cent ſoixante tonneaux. On a conſtruit auſſi quelques vaiſſeaux de ſoixante canons, pour vendre à l'Eſpagne & au Portugal; on en a même fait pour Toulon dans la guerre de 1756: nos officiers ne furent pas abſolument contens de la conſtruction, mais il ſeroit facile de les faire conſtruire ſur les plans & les gabaris que l'expérience a fait connoître pour les meilleurs, ſurtout en France, où cet art a été ſpécialement perfectionné.

Le courier de France arrive de Rome à Gènes le dimanche au ſoir; mais la malle n'entre que le lundi matin. Il part pour Antibes le lundi, au coucher du ſoleil, dans une felouque, & il y arrive ordinairement le mardi au ſoir.

Le palme de Gènes eſt de neuf pouces deux lignes, & non de huit pouces onze lignes & demie de France, comme on l'a imprimé. La *canna* des arpenteurs vaut dix palmes ou ſept pieds ſept pouces huit lignes. La *canella* eſt une meſure quarrée de douze palmes.

Le dépôt des meſures eſt vers le pont des Spinoli, dans l'endroit appelé *magiſtrato de' padri del commune.*

Une livre de France vérifiée exactement à Pavie ſur le poids de Charlemagne, qui eſt à la monnoie, ayant été peſée à Gènes, à la balance publique, par celui qui pèſe les monnoies, elle s'eſt trouvée de dix-huit onces treize deniers, poids de Gènes: le Père Croſa, procureur du collége de Gènes, a trouvé dans les regiſtres de cette maiſon, qu'en 1716 on avoit eu un poids de France qui s'étoit trouvé peſer également une livre ſix onces treize deniers poids de Gènes. Ainſi la livre (ou les douze onces de Gènes) appelée *peſo ſottile*, vaut dix onces deux gros & ſoixante-un grains, poids de marc. Le *robo* ou *rubo* eſt de vingt-cinq livres, *a peſo ſottile*,

ſettile, ou de douze onces chacune. Le *cantaro* eſt de ſix *rubi*, ou de cent cinquante livres, qui valent quatre-vingt dix-ſept livres de France.

Le poids que l'on emploie pour les marchandiſes peſantes, *peſo delle legna*, eſt le *rotolo* de dix-huit onces.

Le *cantaro* eſt de ſix *rubi*, de vingt-cinq livres, il contient donc cent *rotoli*.

Le *peſo* eſt de cinq *cantara*, qui reviennent à quatre cent quatre-vingt-cinq livres de France.

L'once d'or eſt diviſée, comme la nôtre, en cinq cent ſoixante-ſeize grains; chez les orfévres, elle ſe diviſe d'abord en cent quarante-quatre *carats*, & le *carratto* en quatre grains.

A la monnoie, l'once d'argent ſe diviſe en vingt-quatre *denari*, & le *denaro* en vingt-quatre grains: ce qui fait toujours le même nombre de grains.

Il y a d'autres marchands qui diviſent l'once en ſeize dragmes, *drame*, & la *drama* en trente-deux grains, ce qui fait en tout cinq cent douze grains.

La livre numéraire de Hènes, vaut environ ſeize ſols & ſix ou huit deniers de France, quelquefois dix-ſept ſols; cela varie ſuivant qu'on l'achette avec des piaſtres, ou des ſequins, ou des louis d'or. Nos louis ſe prennent chez les marchands pour trente livres deux ſols, mais cela varie encore ſuivant l'abondance des eſpèces. Le prix de la *Grida*, c'eſt-à-dire, du tarif, eſt un peu moindre.

Il y a dix *parpayoles* dans une livre; ainſi la *parpayole* de Gènes vaut près de vingt deniers, monnoie de France.

La *genovina* eſt une monnoie idéale, qui eſt reputée huit livres de Gènes; mais il y a auſſi une *genovina* qui vaut environ neuf livres douze ſols de Gènes, quand elle eſt de poids, & plus communément neuf livres ou ſept livres de France.

Le vin ſe meſure par flacons, *fiaſchi*; deux *amole*

ſont le *fiaſco* ; quarante cinq *fiaſchi* ſont le *barile*, & deux *barili* compoſent la *mezzarola*.

La mine de bled eſt quelquefois priſe pour meſure, quelquefois on l'achette au poids, alors on la demande de douze *rubi*, ou de deux *cantara*, qui ſont trois cent livres de douze onces chacune, ou à *peſo ſottile* ; ſi elle pèſe moins, on exprime la différence en *rotoli* : le prix de la mine de bled eſt ordinairement de vingt-cinq livres de Gènes, ou de vingt livres douze ſo's de France, ce qui revient à vingt-cinq livres neuf ſols le ſetier de Paris.

Le riz s'évalue auſſi par *cantares* ou *rotoli* de Gènes.

Les boulangers vendent des pains molets qui coûtent deux ſols, & qui pèſent environ cinq onces, plus ou moins, ſuivant le prix des grains.

La viande a été fixée en 1784, à huit ſols la livre de veau, & ſept ſols quatre deniers la livre de bœuf, mais les bouchers ſe donnent ſouvent la liberté d'excéder la taxe, parce qu'on n'y veille pas avec aſſez de ſoin. Les huit ſols la livre ſont neuf ſols & demi, poids & monnoie de France, & les ſept ſols quatre deniers ſont huit & demi la livre de France ; c'eſt à-peu-près comme à Paris.

On y fait beaucoup de pâtes, maccaroni vermicchi, dont nous avons parlé ; elles coûtent deux parpayoles la livre de Gènes, ou cinq ſols deux deniers la livre, poids & monnoie de France. Les Génois font venir le bled de Sicile pour faire les pâtes.

Le ſel s'achette à Trapani en Sicile, à Eviſa, (c'eſt l'isle d'Iviça) & à la Matta en Eſpagne ; il revient à trois livres & demie la mine, qui pèſe quinze *rubi*, mais qui varie depuis treize juſqu'à dix-huit ; en détail le ſel ſe vend trois ſols quatre deniers la livre de Gènes, ou quatre ſols quand il eſt pilé, ce qui revient à cinq ſols deux deniers, poids & monnoie de France.

Criſtophe Colomb eſt certainement le plus célèbre des Génois ; on croit en général qu'il étoit du

petit village de Cuculetto, qui eſt à cinq lieues de Gènes, ſur la rivière du Ponant, dans lequel il y a encore des pêcheurs qui diſent être de ſes parens. D'autres croient qu'il étoit de Cogireo ; ſon père étoit marchand à Savone, comme nous le dirons bientôt. Lorſque Colomb eut pris la réſolution de tenter par mer la découverte d'un nouveau monde, il s'adreſſa d'abord à la république de Gènes (vers l'an 1485) ; mais occupée alors à la guerre contre les Turcs & contre les Florentins, elle n'eut aucun égard à ſes propoſitions ; il fut obligé enſuite de s'adreſſer au roi de Portugal, à celui d'Angleterre, enfin à Ferdinand, roi d'Arragon, qui lui confia un vaiſſeau & deux caravelles, avec leſquels il partit le 3 Août 1493, & débarqua le 11 Octobre dans l'isle de Guanahami. Nous en parlerons encore à l'article de Savone.

Le pape Grégoire VII, ſuivant pluſieurs auteurs, étoit de Savone, dans l'Etat de Gènes ; il s'appeloit Ildebrand, Bénédictin, qui fut élu pape en 1073, à cauſe de ſon mérite.

Le pape Innocent IV s'appeloit *Sinibaldo Fieſco* ; il étoit Génois ; ce fut le premier qui bénit la roſe d'or, & qui donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les faire ſouvenir qu'il falloit être toujours prêt à verſer ſon ſang pour la religion ; il mourut en 1254.

Le pape Adrien V étoit de la même famille, & neveu d'Innocent IV ; il ne régna que quarante jours. Nicolas V étoit de Sarzana, près de Gènes, il s'appeloit Lucano ; il étoit ſi célèbre par ſon ſavoir, que dans le cours d'une année, il fut fait évêque, cardinal, & pape le 16 Mars 1447 ; il mourut en 1455. Sixte IV étoit de Savone, il s'appeloit *Franceſco della Rovere* ; il mourut en 1484, après treize ans de pontificat. Innocent VIII s'appeloit Jean-Baptiſte Cibo, il étoit Génois, & il mourut en 1492. Jules II, dont nous avons parlé ſi ſou-

vent, étoit neveu de Sixte IV, & de la famille de Rovere, il mourut en 1513. Urbain VII, Génois, s'appelloit Jean-Baptiſte Caſtagna; il ne fut pape que pendant douze jours, & mourut le 27 Septembre 1590. Je ne parlerai pas ici d'un grand nombre de cardinaux & des évêques Génois, dont le catalogue ſe trouve dans les *Saggi Cronologici*, pluſieurs ſe ſont diſtingués dans le ſacré collége.

Parmi les militaires, on peut citer un grand nombre de héros.

Guillaume Embriaco, qui aida beaucoup à la priſe de Jéruſalem, en 1098 & 1099.

Anſaldo Doria, qui prit Armeria & Tortoſe en Eſpagne, en 1147.

Thomas Spinola, qui ſe ſignala contre les Piſans, en 1283.

Hubert Doria, qui défit l'armée navale des Piſans à la Meloria, en 1284.

Lamba & Luciano Doria, qui ſe diſtinguèrent contre les Vénitiens, le premier en 1298, & le ſecond en 1379.

Renier Grimaldi, qui étant au ſervice de Philippe-le Bel, avec ſeize galères, défit les Flamands en 1304.

Opicinius Spinola, qui après avoir donné ſa fille au fils de l'empereur Paleologue, amena ce prince en Italie, & le fit marquis de Montferrat, vers l'an 1307.

Branca Doria, qui poſſéda long-temps le royaume de Sardaigne, vers l'an 1334.

Paganus Doria, qui battit la flotte des Grecs, des Vénitiens & des Catalans, qui s'étoient ligués enſemble, en 1352.

Pierre Fregoſe, qui conquit le royaume de Chypre, en 1373.

Pierre Doria, qui aſſiégea Veniſe en 1379.

Jean Grimaldi, qui remporta une victoire ſur les Vénitiens, en 1431.

Blaiſe Aſſereto, qui défit près de Gaëte les Arragonois, & fit priſonnier le roi Alphonſe, le grand-maître de l'ordre de S. Jacques, & quantité de nobleſſe, en 1435.

Ambroiſe Spinola, célèbre dans les guerres de Flandre contre la Hollande, vers l'année 1603.

De nos jours encore, il y a un Spinola, officier général dans la marine d'Eſpagne, un maréchal Pallavicino, au ſervice de l'empereur, un Grimaldi, miniſtre d'Etat en Eſpagne.

Le comte Criſtiani, chancelier de l'Etat de Milan, dont nous avons parlé, & qui eſt fort pauvre, au comble des honneurs, étoit originaire de Gènes.

Parmi les perſonnages diſtingués qui vivent actuellement à Gènes, le plus célèbre eſt M. le marquis Lomellino, (Agoſtino, fils de Bartolomeo); il a été doge en 1762; il avoit été envoyé extraordinaire de la république à Paris, où il étoit dans la plus grande relation avec nos mathématiciens. M. d'Alembert lui dédia en 1749 ſes recherches ſur la préceſſion des équinoxes, parce qu'il lui connoiſſoit les plus grandes connoiſſances dans la haute géométrie. M. Lomellini a donné, en 1765, la traduction de l'art de peindre de M. Watelet, ſous le nom de *Nemillo Caramicio*; ſon talent pour la poéſie eſt auſſi rare que ſes connoiſſances en mathématiques, on a imprimé pluſieurs fois quatorze ſonnets qu'il fit, vers 1750, ſur l'aſtronomie; on y trouve des idées ſublimes, rendues en vers harmonieux, tels ſont ceux où il exprime l'action du ſoleil ſur les cometes qu'il éclaire, & qu'il retient dans leurs orbites.

E alle Comete che in remota parte
Sembrano ſenza legge andar vaganti,
E lume, e moto e legge il ſol comparte.

Il a fait des aſſauts de poëſie avec la célèbre improviſatrice Corilla, qui lui écrivoit des lettres

& des ſonnets en vers ; il lui répondoit ſur les mêmes rimes, & ſur les mêmes mots ; ce ſont-là pour lui les délaſſemens d'une pénible adminiſtration ; car il ne va point du tout dans les ſociétés & dans les cercles. Par une ſuite de ſon ancien goût pour la phyſique, il a fait mettre en 1778 un conducteur ſur ſa belle maiſon de campagne, & il a été imité par pluſieurs autres perſonnes diſtinguées.

J'ai parlé à l'article de Parme de Frugoni, Génois, qui étoit regardé comme un des premiers poëtes de l'Italie.

L'académie des *Adormentati* a produit autrefois des gens de mérite, tels que Richieri, poëte célèbre ; elle s'aſſembloit dans le jardin Lomellini, mais il en reſte à peine quelque ſouvenir actuellement ; la politique, le commerce, le jeu ont partagé long-temps l'attention des Génois.

Il y avoit cependant lorſque j'étois à Gènes des poëtes diſtingués, tels que le P. Granelli, le marquis Toriglia, M. Richieri, M. Maſnata, M. Ageni, qui étoit miniſtre de la république à Londres, & M. Gaſtaldi qui réſidoit à Turin en qualité de miniſtre de la république ; il a été enſuite ſecrétaire d'Etat à Gènes.

Cavalli a fait des poëſies en génois, qui mériteroient qu'on apprît cet idiome.

M. Campi, archiviſte du palais, étoit connu par ſon érudition.

Le P. Giuſtiniani, Bénédictin à Ste. Catherine, a travaillé à pluſieurs articles de la Gazette littéraire.

Je n'ai point connu d'autres mathématiciens que M. Lomellini & M. François-Rodolph Correard, ex-Jéſuite François ; celui-ci eſt né à Lyon, en 1725, il a travaillé long-temps à l'obſervatoire de Marſeille avec le P. Pezenas & le P. la Grange ; on l'avoit envoyé profeſſer la théologie à Avignon, & lors de l'extinction des Jéſuites, il fut appelé à Gènes pour y profeſſer les mathématiques.

De tous les gens de lettres que j'ai cités, il reſtoit en 1784, MM. Lomellini, Toriglia, Ageni & Correard. Mais il faut y ajouter des poëtes qui ſe diſtinguent actuellement : Jérôme Pallavicini, Nicolas Cataneo, Conſtantin Balbi & un ſavant profeſſeur de théologie, le P. Capoſſa, qui eſt verſé dans les ſciences phyſico-mathématiques.

Il s'y eſt formé, en 1783, une académie des ſciences & belles-lettres, compoſée de trente-deux perſonnes ; elle a publié ſes ſtatuts en 1784, & a tenu une aſſemblée publique dans le palais de la république, où le doge actuel, Airoli, a lu des vers agréables pour remercier l'académie. On compte parmi les nouveaux académiciens, le P. Maſſucco, le P. Salvi, qui a publié deux tragédies, Calto & Svarano, & des poëmes ſacrés ; M. Jérôme Pallavicini, que j'ai déjà cité. M. George Viani, célèbre par un *Eſſai poëtique*, & par un ouvrage très-agréable, intitulé : *Glycère*, & le P. Lavioſa.

L'univerſité eſt au collége de la rue Balbi ; il y a encore un collége des Ecoles-Pies, qui eſt très-fréquenté ; un ſéminaire où il y a des claſſes particulières, & quatre colléges ou fondations, dont les bourſiers vont aux écoles de l'univerſité.

Depuis quelques années on a pris des ſoins pour étendre l'inſtruction à Gènes ; on a choiſi d'habiles profeſſeurs pour l'univerſité ; il y a trois bibliothéques publiques, une entr'autres qui eſt ouverte toute la journée, & même au commencement de la nuit. Il y a quelques bibliothéques particulières, des manuſcrits, des éditions rares, & quelques cabinets d'hiſtoire naturelle, ſurtout chez M. Jaques-Philippe Durazzo ; cette ſcience commence à y être cultivée.

Il y avoit autrefois un obſervatoire de M. Salvaggi ; mais ſes inſtrumens ſont aujourd'hui dans la Caſa Coſtantino Pinelli, hors de la porte de Carbonara, & l'on n'en fait plus d'uſage.

CHAPITRE XXV.

Des environs de Gènes, & de la côte du Levant.

LES maiſons de campagne des Génois ſont auſſi magnifiques & auſſi dignes de la curioſité des voyageurs, que leurs palais de ville; celle de Marcel, fils de Jaques-Philippe Durazzo, eſt à Cornigliano; il y en a ſoixante-dix à S. Pierre d'Arena; celle de la famille impériale ſeroit la plus belle maiſon de campagne de tout l'Etat de Gènes, ſi elle n'étoit pas aujourd'hui fort dégradée; on remarque auſſi la maiſon de J. B. Grimaldi; celle du duc de S. Pierre Spinola, où logea Philippe V; celle d'Ambroiſe Doria, où logeoit le général Botta en 1746.

A Albaro, qui eſt à la partie orientale de Gènes, celles de Brignole, Juſtiniani. Saluzzo-Corigliano.

A S ſtri, deux lieues au couchant, la maiſon de Madame Livia Mari-Spinola.

A Pegli, trois lieues au couchant, celles du prince Doria, & du ſénateur Auguſtin Lomellini.

A Albiſola, dix lieues au couchant, celles de Rovere, & du ſénateur Marcellino Durazzo.

Nous avons parlé des bords de la Polcévera; ils ſont couverts de maiſons charmantes, depuis Campomarone, juſqu'à S. Pierre d'Arena; la plus renommée eſt celle de Marcellino Durazzo, à trois lieues de Gènes.

Je vais maintenant parcourir en détail les côtes méridionales de l'Etat de Gènes & des environs, depuis Carrara, qui eſt à vingt-deux lieues à l'orient de Gènes, juſqu'à Nice, qui eſt à l'occident, à la diſtance de trente-deux lieues en ligne droite.

La partie orientale des côtes de Gènes s'appelle

riviera di Levante; on y trouve d'abord Biſagno, à la porte même de la ville. Deux lieues plus loin, Nervi, bourg agréable & bien peuplé, en bon air, où l'on voit beaucoup de maiſons de campagne des Génois. Ce canton eſt renommé par la douceur du climat & la beauté des fruits.

Recco à quatre lieues de Gènes eſt un bourg conſidérable, à la ſuite duquel eſt Camogli; il y a une colline très-habitée.

Rapallo, à ſix lieues de Gènes, eſt un bourg ſitué ſur le golfe du même nom.

L'on y voit dans l'égliſe des Auguſtins un tableau de Pierino del Vaga, qui repréſente Notre-Dame, S. Auguſtin & Ste. Monique.

A la partie occidentale du golfe de Rapallo eſt Portofino, en latin *portus delphini*, qui eſt un port vaſte & sûr pour les vaiſſeaux; les huiles de ce canton ont de la réputation. Aux Benédictins de Portofiuo, il y a des peintures fort anciennes & qui ſont bonnes, & une ſainte famille du Parmeſan. On montre dans ce village la priſon de François premier.

Dans le même golfe ſe trouve Ste. Marguerite, où il y a une maiſon de plaiſance délicieuſe de Marcel Durazzo, & une égliſe dédiée à Ste. Marguerite, où ſont deux bons tableaux de François Floris.

Dans le village de Pagana, l'on voit un bel ouvrage de Vandick, qui eſt à l'égliſe de S. Michel. C'eſt un Chriſt ſur la croix, avec le portrait du fondateur de la chapelle, repréſenté au pied de la croix.

Chiavari à vingt-cinq milles ou à huit lieues de Gènes, eſt une ville très-peuplée & très-commerçante, bien bâtie, dans une plaine agréable & fertile. L'égliſe paroiſſiale eſt belle, on y voit quelques bonnes peintures, ainſi que dans la maiſon Falconi. Cette ville fut la patrie du pape Innocent IV.

Le village de Lavagna n'eſt ſéparé de Chiavari que par la rivière de Lavagna. On remarque dans

l'égliſe paroiſſiale une annonciation du Mérani, une aſſomption du Piola, & quelques autres tableaux eſtimés.

L'ardoiſe qu'on appelle *pietra di Lavagna*, eſt extrêmement commune à Gènes, à cauſe de la carrière conſidérable qui eſt près de Lavagna. Le fond de la montagne de Gènes paroît être principalement ſchiſteux; la ville eſt bâtie de ſchiſtes, remplies de veines de ſpath ou de quartz; toutes les montagnes depuis Gènes juſqu'à Ottagio ſont de ces mêmes pierres, & les villages y ſont couverts d'une ardoiſe qui eſt d'un beau noir & meilleure que celle que l'on emploie à Gènes. Tout ce canton ſemble donc être un pays ſchiſteux, & par conſéquent de l'ancienne formation; il y a cependant auſſi de la pierre à chaux, & l'on exploite de beaux marbres; mais on obſerve quelquefois que le terrain des pierres calcaires ſe termine dans celui des ſchiſtes.

Les rivières qui ſont auprès de Gènes roulent des cailloux de ſchiſtes, de granits, de porphires, & de marbres; ces matières viennent de plus haut.

Seſtri di Levante, deux lieues plus loin, eſt un petit endroit jadis plus conſidérable, placé ſur une péninſule, ou langue de terre, baigné par la mer des deux côtés. A la partie qui eſt du côté de Gènes, il y a un golfe très-vaſte & où les vaiſſeaux ſont en ſureté. Seſtri eſt la réſidence de l'évêque de Brugnato, petite ville qui eſt dans les terres. Les Génois y ont auſſi des maiſons de plaiſance & le vallon en eſt agréable.

Le golfe de la Spezia ou Specie, à vingt lieues à l'orient de Gènes, eſt un port des plus beaux, des plus vaſtes & des plus sûrs que la nature ait formés, ou plutôt un aſſemblage de pluſieurs ports, tous extrêmement sûrs & capables de contenir pluſieurs armées navales.

A la partie occidentale du golfe eſt une petite ville aſſez jolie, appelée *Porto Venere*, avec un

port considérable & un château sur la hauteur. L'église qui est au pied du château est sur une belle esplanade, dont la vue domine sur tout le golfe & sur la mer. Vis-à-vis est l'isle Palmaria, où l'on prétend qu'il y a des restes du monastère de Santa Venere, qui a donné son nom à la ville.

Les environs de Porto Venere ont été décrits par M. Spallanzani dans le second volume de la société italienne.

On a construit des forts aux deux embouchures du golfe de la Spezia : vers celle qui est la plus vaste, il y en a un bâti sur un rocher absolument isolé, mais dont les fortifications s'unissent à un château placé en terre-ferme.

Il y a aussi un lazaret très-vaste, composé de deux grands bâtimens, l'un pour les marchandises, l'autre pour les hommes qui doivent faire la quarantaine.

La petite ville de la Spezia est bâtie au fond du golfe ; elle est peuplée & commerçante, le territoire en est fertile, les Génois y ont de belles maisons. Le fort de Ste. Marie, bâti sur la côte, sert à la défendre contre les corsaires.

Lerici est un gros bourg qui est sur le même golfe de la Spezia, avec un port large & profond. C'est-là qu'on s'embarque ordinairement pour aller à Gènes, quand on vient de la Toscane.

On lit dans l'ouvrage de Salmon (1) & dans plusieurs autres livres, qu'au milieu du golfe de la Spezia il y a une source d'eau douce (*Mém. de l'Acad.* 1757). D'autres ont dit que c'étoit une fable ; des personnes qui avoient visité l'endroit rapportoient, il est vrai, que la mer y étoit toujours agitée, y bouillonnoit sensiblement, ce qui pouvoit venir de quelque éruption d'eau souterraine ; mais les uns disoient que

(1) *Storia moderna o sia stato presente di tutti i popoli*, &c. On accuse cet auteur de beaucoup d'inexactitudes.

l'eau puiſée à différentes profondeurs ſe trouvoit ſalée ; les autres aſſuroient qu'elle l'étoit moins que partout ailleurs ; enfin cette fontaine ſingulière a été viſitée & décrite par M. Spallanzani dans le ſecond volume de la ſociété italienne ; elle eſt à un mille de la Spezia & à ſoixante-cinq pieds de la terre ; elle ſoulève de quelques pouces le niveau de la mer, & y forme une convexité de vingt pieds de diamètre, où les bateaux ne ſauroient reſter : l'eau en eſt toujours trouble, lors même que celle de la mer eſt la plus claire. L'eau de la ſurface eſt moins ſalée que celle de la mer, & à la profondeur de trente-huit pieds & demi, où la ſource ſort de terre, elle eſt douce, plus froide que celle de la mer & fort trouble.

Il y a d'autres exemples de pareilles ſingularités, de même que des eaux chaudes au milieu d'une eau froide. A Puſteny près Tirnaw en Hongrie on dit qu'il y a au milieu du fleuve Wag une ſource ſi chaude, que le thermomètre de Réaumur y monte à cinquante-deux degrés ; & cette chaleur ſe renouvelle & ſe conſerve ſans ſe communiquer au reſte du fleuve.

SARZANA eſt une ville ſituée dans l'intérieur des terres à vingt-trois lieues de Gènes, à l'extrémité de l'Etat de cette république qui a pour limite le fleuve Magra. Sarzana eſt fortifiée & défendue par un château qui eſt ſur la colline appelée *Sarzanella*. La ville de Sarzana fut la patrie de Nicolas V & de Sixte IV ; Innocent III y transféra en 1204 le ſiége de l'évêque de Lune ou Luni, ancienne ville ruinée par les Normands, & l'évêque prend le titre d'évêque de Luni & de Sarzana. Le territoire de cette ancienne ville s'appelle encore *Lunigiana*. La plus grande partie du côté du levant dépend du duché de Maſſa, & la partie occidentale dans laquelle eſt Sarzana appartient à la république de Gènes, à qui elle fut cédée par Côme I, grand duc de Toſcane, en échange de Livourne.

L'égliſe principale de Sarzana eſt aſſez bien bâtie & ornée de ſtatues de marbre ; il y a auſſi quelques bonnes peintures, telles que le tableau de la chapelle Caſoni, qui eſt de Solimène, & celui de S. Joſeph, du Spagnoletto de Bologne. Le peintre qu'on appelle *Sarzana* du nom de ſa patrie y a laiſſé beaucoup de ſes ouvrages, qu'on voit dans diverſes égliſes de cette ville.

CARRARA eſt une petite ville ou un bourg de trois mille cinq cent habitans (1), qui eſt à une lieue de la mer dans le duché de Maſſa, à vingt-cinq lieues de Modène, de Gènes & de Florence, & à trois lieues de Sarzana ; ce lieu n'eſt remarquable que par les carrières de marbre qui l'environnent, & par le grand commerce qu'on en fait. On compte à Carrare & dans les environs douze cent perſonnes employées à tirer le marbre, le tranſporter, le dégroſſir, le ſcier, le polir ou le ſculpter.

Ces fameuſes carrières étoient connues des anciens : on voit encore celles qu'ils avoient ouvertes, & d'où l'on tira le marbre du Panthéon.

Targioni dans ſes voyages en Toſcane, que j'ai cités dans le ſecond volume, en a traité quant à la partie hiſtorique, & M. Spallanzani dans le ſecond volume de la ſociété italienne, pour la partie de l'hiſtoire naturelle ; il a paſſé quinze jours à examiner la ſtructure de ces montagnes & les différentes matières qui les compoſent ; il s'eſt aſſuré que les carrières abandonnées depuis le temps des anciens Romains n'ont point été regénérées ; il s'eſt formé ſeulement dans quelques endroits une croute de ſtallactite. Il n'y a point trouvé de corps marins, mais des pyrites ferrugineuſes de trois lignes de

(1) M. Rolland dit que c'eſt un bourg de quinze cens habitans ; mais en comptant quatre villages qui ſont autour de Carrare, on eſtime qu'il y a huit cens familles, & à-peu-près trois mille cinq cens habitans.

coins avec beaucoup d'adreſſe & parviennent à diviſer le marbre comme il leur plaît. Quelquefois cependant on eſt obligé de faire jouer la mine quand on a perdu le joint des couches : lorſque les fibres ſont courbes, diſent les ouvriers, le marbre ſe lève toujours mal.

En général on n'a pas beſoin de creuſer la montagne, & l'on travaille à l'air, ce qui eſt plus commode ; mais lorſqu'on pénètre dans l'intérieur de la montagne, & qu'on y a formé une voûte, ſi elle eſt bonne à exploiter, on a pas beaucoup de peine à tirer le marbre en faiſant entrer les coins dans les fentes qui ſéparent les couches ; communément on travaille ſur un ſol qu'on pratique exprès, mais quelquefois les ouvriers ſont obligés de ſe ſuſpendre à des cordes.

Souvent on eſt obligé de laiſſer tomber les blocs au pied de la montagne, & la plupart ſe caſſent par cette chûte.

Lorſque les pièces ſont petites ou d'une moyenne grandeur, on les place ſur des chariots fort bas à quatre roues pleines, auxquels on attèle ſix à ſept paires de bœufs & quelquefois même juſqu'à vingt-cinq paires, pour les conduire à la marine, c'eſt-à-dire, au rivage. Mais lorſque le bloc eſt de plus de trois cent pans ou cent quatre-vingt-cinq quintaux, (& il y en a de mille) on emploie une autre méthode : on fait des trous de trois pouces en quarré & de cinq pouces de profondeur aux extrémités du bloc, on y fait entrer des clefs que l'on force avec des coins ; on y attache des cables, on plante de gros-pieux dans la montagne, & avec des cabeſtans on deſcend les pièces au poge, c'eſt-à-dire, au-bas de la montagne. On les met ſur des traverſes ou poutrelles de bois ſavonnées, ſur leſquelles on fait gliſſer la liſſe qui porte le marbre, au moyen des bœufs qui le tirent & des barres de fer qui le pouſſent. Au bout de ces poutrelles on en ajoute

d'autres, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au rivage éloigné d'une lieue, mais dont le chemin eſt très-beau.

On a voulu creuſer un port, mais les atterriſſemens de la mer s'y oppoſent; on eſt obligé d'employer des eſpéces de chaloupes qui viennent ſur le rivage : on ſoulève le marbre avec des mouffles pour le deſcendre dans la chaloupe placée ſur des pièces de bois bien graiſſées, & qu'on fait avancer à terre avec des moulinets; ſi la chaloupe eſt trop haute, on élève le chemin à la hauteur de ſon bord avec du ſable & des pierres. On y place les pièces de bois, & avec des cabeſtans placés dans la chaloupe on fait gliſſer & monter le marbre juſque dans ce bâtiment, qu'on remet à flot en le lançant pour aller au grand navire deſtiné à le tranſporter à Livourne ſi c'eſt pour l'Angleterre, à Marſeille ſi c'eſt pour la France, &c.

On extrait quelquefois des blocs de neuf pieds ſur ſix & quatre, ou de quarante milliers; on prétend même qu'on en a eu de cent milliers, ſurtout en *chiaro ordinario*, marbre qui tire ſur le bleuâtre, mais qui devient blanc à l'air; il ſuffit pour les figures deſtinées à des jardins, & ne coûte que la moitié du beau marbre blanc; celui-ci eſt ſujet à jaunir, & les grands blocs ſans aucune veine ſont très-rares.

On perd toujours trois fois plus de marbre qu'on n'en vend, ſoit en faiſant les foſſés ou tranchées pour enlever le marbre, ſoit en écarriſſant les blocs, & en ôtant le mauvais marbre qui ſe trouve à côté du beau; auſſi l'on bâtit des maiſons en marbre dans le pays, & l'on en voit partout.

Le travail de ces carrières eſt pénible & même dangereux; les ouvriers ſont hardis : ils gagnent juſqu'à quarante ou cinquante ſols par jour; ils ne travaillent que juſqu'à deux heures (1).

(1) M. Rolland dit qu'ils ne gagnent que vingt-cinq ſols.

Le

Le beau marbre blanc ſtatuaire de première qualité coûte ſur les lieux trois livres de France le *pan* ou le palme cube romain, qui pèſe à-peu-près ſoixante-deux livres; car le pied cube pèſe cent quatre-vingt-dix livres (1); ainſi il revient à neuf livres le pied cube de France. Les blocs très-petits ne coûtent que cinq livres, les plus gros en coûtent douze.

On peut avoir pour deux cent livres le bloc néceſſaire pour une figure en pied de grandeur naturelle. On paie une livre le *pan* du blanc veiné, trois livres le *portor* ou noir, veiné de jaune, cinq livres le marbre de Saraveſe ou brèche violette, ſix livres la brèche de Furno, qui eſt un marbre violet, rouge, blanc & jaune. Le marbre qui coûte ſix livres ſur les lieux revient à ſoixante quand il eſt rendu à Paris; il y vient par Rouen, & il faut au moins trois mois pour le trajet.

Il part chaque année environ cent navires chargés de marbres, portant chacun cinquante tonneaux ou mille quintaux de marbre, tant brut que travaillé.

On paie un droit de deux ſols par *pan* de marbre brut, & deux livres par paire de bœufs, qui tranſportent les ouvrages travaillés; ce droit rapporte au duc de Modène ſoixante mille livres de Gènes, ou près de cinquante mille liv. de France.

Les principaux habitans de Carrare, nobles ou bourgeois, poſsèdent en propriété les carrières ou caves, & les font exploiter; ils commercent avec toutes les nations d'Europe, & même avec l'Aſie & l'Afrique; les ſeigneurs du pays font travailler près de mille payſans dans les trois vallées, ſur une étendue de quatre à cinq lieues. Tout le monde y eſt marchand, chacun a le droit d'avoir une car-

(1) Cependant on prend ordinairement le pan pour un quintal, quoiqu'il ne doive peſer que quatre-vingt-quatre liv. romaines.

rière : les communautés concèdent à bon marché les montagnes qui leur appartiennent. MM. Magnani, Urſulini, comtes del Medico, ſont ceux qui fourniſſent le plus ; les Urſulini font des crédits de quarante à cinquante mille livres ; ils fourniſſent les bâtimens du roi, dans les magaſins duquel on eſt obligé d'acheter le marbre, à moins qu'on n'ait une permiſſion du directeur-général des bâtimens.

La grande difficulté du choix, ainſi que celle du tranſport, a fait que bien des ſculpteurs ont été ſéjourner & ébaucher leurs ouvrages à Carrare. M. Slotdz y paſſa plus d'un an. M. Guyard y fut pendant quatre mois pour ſon Gladiateur, qui eſt chez M. Boutin ; M. Lucas, habile ſculpteur de Toulouſe, en 1774, pour le bas-relief du canal de Toulouſe. *Canaux de navigat.* art. 149.

Il y a beaucoup de ſculpteurs dans le pays ; la communauté a fait bâtir une maiſon pour l'inſtruction des jeunes gens ; on y fait beaucoup de copies des antiques, ſurtout des Vénus ; on peut avoir une figure de cinq pieds pour deux cent cinquante livres, des buſtes pour cent livres. M. Jori y a fait faire quatre vaſes de ſept pieds & demi, y compris le piédeſtal, pour quatre cent vingt livres chacun. Auſſi dans les égliſes, dans les maiſons, partout on trouve des ſtatues de marbre, mais le travail n'en eſt pas précieux.

Les habitans ſont fort hoſpitaliers & accueillent les étrangers.

Les environs de Carrare ſont cultivés, on y sème du froment, même ſur des terraſſes qui ſont les unes au-deſſus des autres, juſqu'au ſommet des montagnes.

On y voit beaucoup d'oliviers & de châtaigniers. Il ſort du milieu de la vallée une belle ſource, où l'on pêche de bonnes truites ; les orangers & les citronniers parfument l'air qu'on y reſpire.

Il y a tout près de Carrare une grotte immenſe,

très-curieuſe pour un naturaliſte, & que M. Spallanzani a décrite dans le ſecond volume de la ſociété italienne.

Le village de Toran, une demi-lieue au-deſſus de Carrare, a produit un ſculpteur diſtingué, élève du Bernin, & qui fit avec lui la fameuſe ſtatue de Daphné.

La vallée de Serraveze, à quatre lieues de Carrare, du côté de l'orient, & qui dépend de la Toſcane, produit auſſi du marbre blanc; & les ſtatues des Médicis à Florence, faites par Michel-Ange, en furent tirées, parce que le grand-duc vouloit ſe paſſer du prince de Carrare; mais ces carrières ſont difficiles à exploiter. On y trouve auſſi de la brèche violette; c'eſt delà que viennent les colonnes du baldaquin des grands Auguſtins, qui étoient autrefois ſur la place des Victoires pour ſoutenir des fanaux.

On vend à Carrare du marbre jaune de Sienne & d'Eſpagne, dont on fait des cheminées, des tables, des vaſes, &c. M. Rolland, T. VI. p. 150.

Sur la route de Carrare à Lucques, à Pietra Santa, il y a des mines de fer; on traverſe des montagnes déſertes, d'où l'on deſcend dans une riche plaine où eſt la ville de Lucques, dont nous avons donné la deſcription. Voyez Tom. III.

LA PARTIE OCCIDENTALE des côtes de Gènes conduit à Nice, & de-là à Antibe; la diſtance eſt d'environ trente-huit lieues; voici les principaux endroits de la route, que l'on peut faire en trois jours.

Seſtri di Ponente	2	lieues de Gènes.
à Savone	8	
à Final	4	
à Albinga	3	
à San Remo	10	
à Vintimiglia	2	
à Monaco	3	
à Nice	2	
à Antibe	4	

On trouve à ſix mille de Gènes, du côté de S. Pierre d'Arena, un ſable noir magnétique, que l'on ramaſſe ſur le bord de la mer, après les tempêtes : M. Butterfield en a parlé dans les Tranſactions philoſophiques, N°. 244, & il a répété ſur ce ſable les expériences que le docteur Moulen avoit faites ſur le ſable de Virginie & des Indes. Tranſ. Philoſ. N°. 197. Il y a auſſi à Livourne une eſpèce de ſable qui eſt naturellement très-magnétique & très-attractif. Tranſ. Phil. N°. 422, année 1734. Ce ſable ferrugineux produit quelquefois des effets remarquables : j'ai ſu en Angleterre que l'amiral Hawe s'en étoit apperçu par le dérangement de ſes bouſſoles, & avoit été obligé de deſcendre à terre pour en examiner la cauſe, & les Anglois ſe propoſent même de l'exploiter en Amérique où il y en a.

Les trois premières lieues de la route de Nice ſe font par un chemin auſſi uni qu'une allée de jardin, bordé de maiſons de campagnes, qui ſont de la plus grande ſomptuoſité; le reſte de la route ſe fait par corniche, c'eſt-à-dire, preſque toujours par un chemin raboteux, haut & bas, taillé ſur le flanc de la montagne, où il n'y a ſouvent que ce qu'il faut à un mulet chargé, quelquefois dix-huit pouces ſeulement de largeur ; on n'y va qu'au pas.

Il y a une poſte ſervie par des mules cramponnées, pour les courriers de France à Rome, & d'Eſpagne à Naples, qui ſont obligés ſouvent de prendre cette route.

Ce chemin de la corniche eſt ſurtout pratiqué par ceux qui vont de Nice à Gènes, lorſque les vens ſont contraires pour aller par mer, ce qui eſt très-ordinaire, parce que le vent d'eſt règne au moins deux jours ſur trois dans ces parages.

J'ai ouï faire à quelques voyageurs une peinture effrayante de ces chemins : les ſommets des rochers ſur leſquels on paſſe en deſcendant & montant

alternativement des uns aux autres, font quelquefois saillie sur les ondes effrayantes, qui se brisent au bas avec un mugissement épouvantable. On conçoit à peine comment les mulets s'en tirent en plein jour & par le temps le plus beau ; la difficulté augmente dans l'obscurité de la nuit, (car les courriers ne s'arrêteut point) ou bien lorsque le roc, qui est glissant par lui-même, vient à être couvert de verglas, ou échauffé par un soleil brûlant, alternative presque continuelle. Le passage du Mont-Cenis est beaucoup plus commode ; mais les Génois ne veulent pas rendre faciles les abords de leur pays. Au reste, les difficultés de la corniche n'empêchèrent pas l'armée de D. Philippe d'y passer ; & j'ai vu même des voyageurs qui n'y avoient rien trouvé d'effrayant.

Au milieu de ces rochers, le voyageur fatigué ne trouve que de mauvais pain, du vin déteſtable & des œufs pour toute nourriture ; mais la curiosité peut y attirer des amateurs de sites, de payſages & de vues maritimes. Rien n'égale en effet le charme pittoresque de ces montagnes, qui sont une branche des Alpes maritimes ; elles sont séparées par des golfes, & dans chaque enfoncement on voit toujours, ou un bourg, ou un village ; d'un côté, la mer offre un abyme, de l'autre, un roc se panche en demi-voûte, ou semble se perdre dans les cieux. Le nud de plusieurs de ces rocs tranche d'une manière pittoresque sur l'ombre noire que presentent d'épaisses forêts de pins conservées avec le plus grand soin dans tout l'Etat de Gènes. Les accidens de lumière, que la disposition des nuées produit sur la mer, enfin les vaisseaux qui la couvrent, tout cela fait un spectacle admirable.

La difficulté commence au-dessus de Voltri, qui est à trois lieues de Gènes, & les voitures ne peuvent aller au-delà.

De Voltri à Rizzano, il y a une lieue & demie

d'un chemin eſcarpé. Ce village eſt environné de belles prairies en montagnes.

De Rizzano à Vareggino, il y a quatre lieues de mauvais chemin.

De Vareggino à Savone, même diſtance, chemin étroit & eſcarpé.

SAVONE eſt une ville de ſix mille ames, ſituée à ſix lieues à l'occident de Gènes. On croit qu'elle tire ſon origine des Gaulois Boïens, ou des Gaulois Sénonois; il en eſt parlé dans Tite-Live ſous le nom de *Savonæ*, dans Strabon, ſous le nom de *Sabata*, dans Pline, ſous le nom de *Sabatium*; du moins Perſi, dans un diſcours imprimé en 1602, prouve que c'eſt la même ville; la voie Emilienne arrivoit juſques-là, ſuivant Fauſtus, dans ſes Antiquités de Rome. Il paroît par une épître de Cicéron, que Marc-Antoine s'y réfugia après la bataille de Modène. L'empereur Pertinax étoit né dans cette ville, & il acheta des terres aux environs.

Savone fut priſe pluſieurs fois par les Vandales, les Goths, les Bourguignons. Elle ſoutint un ſiége contre Alboin. Mais vers l'an 639, elle fut priſe & preſque détruite par Rothaire, de même que d'autres villes de la Ligurie. Elle ſe releva néanmoins & fut gouvernée par des marquis, dont l'autorité étoit reſtreinte par celle des conſuls & des bourgeois. L'on voit que, dès l'an 1059, les habitans faiſoient prêter ſerment à leur marquis pour l'obſervation des ſtatuts de la ville.

L'an 1176 Savone entra dans la fameuſe ligue de Lombardie, en faveur de l'empereur Fréderic. En 1192, le peuple reprit en entier le gouvernement; il acquit ſucceſſivement pluſieurs châteaux ou villages voiſins, & l'on conſerve encore à Savone pluſieurs des monnoies que cette ville faiſoit frapper. Mais elle fut bientôt déſolée par les diviſions des Guelfes & des Gibelins, des Maſchcrati & des Ribelli, des Adorna & des Fregoſa, qui dé-

ſolèrent également la ville de Gènes. Savone étoit d'autant plus expoſée qu'elle avoit un port commode, & qu'elle donnoit l'entrée du Piémont & du Mont-Ferrat. Elle fut ſouvent le ſiége principal, tantôt des Gibelins, tantôt des Guelfes, ſervant de refuge à ceux qui avoient du deſſous à Gènes; mais elle porte encore dans ſes armes l'aigle des Gibelins. En 1317, il ſortit du port de Savone ſoixante galères pour le parti de ceux-ci. Cette ville étoit maîtreſſe de la mer. Le Podeſtà y tenoit une cour brillante; il avoit plus de cent perſonnes dans ſa maiſon, comme on le voit par le ſtatut de 1325.

Le port fut ruiné en 1525; enfin le 29 Novembre 1528, la ville étant occupée par le parti des Fregoſes, elle fut obligée d'ouvrir ſes portes à l'armée de Gènes, & de ſe ſoumettre pour toujours à cette république.

C'eſt à Savone que ſe réunirent, en 1507, Louis XII & Ferdinand le catholique, pour couronner le roi de Navarre, & Louis XII y accorda le droit de naturalité en France à tous les habitans.

Charles-Quint y alla pluſieurs fois, & en 1543, il aſſiſta à la proceſſion de la Fête-Dieu, & y guida le dais, que l'on conſerve depuis cette époque. Ce fut la même année qu'on bâtit la citadelle.

L'exploſion de mille vingt barils de poudre, arrivée en 1648, dans une tour près de la porte de la ville, en détruiſit près de la moitié; les peſtes & les guerres l'ont réduite à peu de choſe.

La guerre de 1745 occaſionna la deſtruction du faubourg *del Molo*, où il y avoit plus de quinze cent habitans.

La ville eſt petite, les rues étroites & tortueuſes; elle n'eſt pavée que de briques. Il y a des aqueducs qui règnent ſous les pavés.

On compte à Savone quatre paroiſſes, onze couvens de religieux, cinq de religieuſes, un Mont-de-Piété, fondé en 1480, par le pape Sixte IV.

C'eſt du temps de ce pontife & de Jules II, qui étoit auſſi né à Savone, qu'elle eut le plus d'éclat, de conſidération & de richeſſes.

La cathédrale renferme dans une riche chapelle une image miraculeuſe de la Vierge ; on raconte qu'elle étoit peinte ſur une colonne de la vieille égliſe de S. François, que l'on devoit démolir ; & comme on étoit embarraſſé par le reſpect que l'on avoit pour cette image, elle ſe détacha d'elle-même & deſcendit à terre le 14 Mars 1602 ; on prétend auſſi qu'elle ne fut pas endommagée par l'exploſion de 1648, qui fit cependant une ouverture à la coupole, briſa le piédeſtal qui ſupportoit l'image & même un tableau en bois qui la couvroit. Cette image a quatre pieds de haut ſur deux de large. C'eſt un enduit aſſez mince, qui faiſoit partie de l'ancien bâtiment.

Cette ville eſt épiſcopale depuis l'an 600 ; le pape Jules II en avoit été évêque en 1499, il y a cinq de ſes évêques qui ſont au nombre des ſaints.

Le couvent de Ste. Claire étoit un palais que Jules II fit faire ſur les deſſins de Sangallo.

Les familles les plus diſtinguées de Savone ſont celles des Corſi, Sanſoni, Paveſi, Gavotti, Multedi, Graſſi, Nazelli, Pichi. Pluſieurs familles illuſtres établies ailleurs en ſont originaires, telles ſont celles des Spinola, Ferreri & Riari.

La ville de Savone a donné à l'égliſe deux papes, Sixte IV & Jules II, quinze cardinaux, cinquante-ſix évêques, & ſix généraux d'ordre. Pluſieurs auteurs croient que le pape Grégoire VII étoit auſſi de Savone, mais d'autres diſent qu'il étoit de Saone en Toſcane.

C'étoit encore la patrie des ducs d'Urbin de la famille de Rovere, des princes Riari, ſeigneurs d'Imola, Forli & Faënza ; des ducs de Sora, alliés des maiſons ſouveraines.

Savone a auſſi la prétention d'être la patrie de

Chriſtophe Colomb; il y habitoit du moins, & il partit de Savone pour la découverte du nouveau monde; mais l'on n'a jamais pu ſavoir préciſément le lieu de ſa naiſſance. On trouve dans les archives des notaires, que ſon père Dominique Colombo, Génois, fils de Jean Colombo, de Quinto près de Gènes, exerçoit à Savone le métier d'ouvrier en laine, *laniere*; qu'il y avoit une maiſon & une boutique vers 1450; il eſt prouvé que c'étoit en effet le père de Chriſtophe: ſuivant un acte fait le 12 Mars 1500, par le notaire Thomas de Moneglia, les enfans de Conrado de Cuneo aſſignèrent le curateur à la ſucceſſion de Dominique Colombo, pour payer un terrain qui lui avoit été vendu par Conrado pluſieurs années auparavant, & aſſignèrent auſſi les voiſins des frères Chriſtophe, Barthélemi & Jacques, dit Diego, tous fils de Dominique & petits-fils de Jean, qui étoient abſens, étant allés du côté de l'Eſpagne.

Savone eſt la patrie de Gabriel Chiabrera, poëte célèbre en Italie.

On cite encore à Savone le P. Buſſerius, cordelier conventuel, qui ſe diſtinguoit à Paris vers 1340; il fut employé dans diverſes négociations par Clément V & Jean XXII; il a laiſſé divers ouvrages.

Jérôme Falletti, qui vivoit à la cour de Hercule de Ferrare, & fut envoyé par lui en France, en Eſpagne & en Pologne.

Le P. Graſſi, Jéſuite, qui a écrit ſur l'architecture & les mathématiques, & pluſieurs autres auteurs ou poëtes.

Le commerce de Savone a été floriſſant autrefois, & l'on croit que le nom de *Savon* vient de celui de la ville où il s'en faiſoit le plus.

Le commerce actuel eſt celui des laines, des chanvres, du fer & des ancres qu'on y fabrique pour toute l'Italie. On y fait auſſi beaucoup de faïence.

Il y a deux ports à Savone: l'un étoit très-beau

& très-sûr, il fut comblé par les Génois à qui il faisoit ombrage; il n'en est resté qu'une petite darse, dont l'abord étoit même devenu impraticable par les atterrissemens & les sables; en 1771, la république de Gènes fit venir le P. Boscovich pour examiner l'état des lieux, & fit une dépense de cent mille livres pour réparer ce port: en 1773, on y employoit une nouvelle machine à curer faite par le P. Gerra, elle produisoit un grand effet; cependant elle a été abandonnée, parce qu'on y a trouvé divers inconvéniens, & l'on n'a point encore exécuté les projets du P. Boscovich.

Ce qu'il y a de plus célèbre dans le territoire de Savone, est l'église de Notre-Dame de la Miséricorde, dans la vallée de S. Bernard à une lieue de la ville. Elle fut bâtie à l'occasion d'une apparition de la Ste. Vierge le 18 Mars 1536, racontée alors par Antoine Botta; on a fait divers ouvrages à ce sujet, & il y en a un encore de M. Jaques Picconi, imprimé il y a quelques années. Le bruit du miracle ayant attiré un grand concours de peuple, les offrandes suffirent pour bâtir une belle église & un grand hôpital, où l'on reçoit les orphelins, les vieillards & les incurables.

L'église est enrichie de marbres & de peintures; la statue de la Vierge est couverte de pierres précieuses, le trésor passe pour un des plus riches de l'Italie; on le compare à celui de Lorette. En 1770, un riche habitant de Savone a fait à cette église une donation de deux cent mille livres de Gènes; toutes les murailles de l'église sont couvertes de tableaux qui représentent les grâces que les ames dévotes reconnoissent avoir reçues. On a fait faire, le long de la rivière, dans le roc vif, un beau chemin, qui coûte beaucoup d'entretien; on y a bâti beaucoup de maisons pour les étrangers que la dévotion ou la curiosité attire vers cette église.

Il y a dans l'Europe & même dans l'Amérique

eſpagnole, pluſieurs chapelles qui ont tiré leur nom de cette égliſe, & qui ont été conſacrées à Notre-Dame de Miſéricorde; une entr'autres à Paris, aux Petits Pères de la place des Victoires, pour laquelle on fit faire une ſtatue à Gènes, en 1663; les deſſins de la chapelle furent donnés par Perraut, & elle fut terminée en 1674.

A une demi-lieue de Savone, ſur le bord de la mer, eſt le village d'Albiſola, où ſont de ſuperbes maiſons de campagne; on remarque ſurtout celles de Durazzo & de Rovère.

De Savone à Final il y a quatre lieues & demie de chemin. La première lieue ſe fait le long d'une belle avenue qui règne près de la mer & d'une plaine charmante, cultivée comme un jardin. Le reſte eſt un chemin montueux pratiqué ſur le roc; on a d'un côté des forêts, & de l'autre des précipices dangereux.

Final eſt une jolie ville, bien bâtie; l'égliſe cathédrale eſt revêtue des plus beaux marbres.

De Final à Albinga, quatre lieues; le chemin eſt aſſez beau, ſauf le paſſage entre Final & Borzi, où il y a un cap d'où il faut deſcendre comme d'une échelle, ayant un abyme à ſa gauche & la droite ſerrée par un roc eſcarpé; c'eſt un des deux paſſages les plus difficiles de cette route, mais on trouve enſuite une plaine le long de la mer.

Albinga eſt une ville épiſcopale, autrefois colonie romaine; l'air y eſt mal ſain à cauſe des eaux ſtagnantes.

D'Albinga à Alas une lieue; le chemin eſt étroit & très-montueux, il y a un cap à paſſer. Alas eſt une petite ville aſſez marchande.

D'Alas à Oneglia quatre lieues du plus mauvais chemin. Cette ville appartient au roi de Sardaigne; le commerce des huiles y eſt conſidérable.

Le port S. Maurice, ville riche & marchande, n'eſt qu'à une demi-lieue d'Oneglia; on fait le chemin ſur le gravier.

Du port Maurice à S. Remo trois lieues, dont un mille se fait sur le gravier; le reste est très-montueux : le cap de S. Remo est surtout un passage étroit & difficile.

SAN REMO est une ville qui contient douze mille habitans suivant les uns, & dix-huit suivant les autres. Cette ville se gouvernoit elle-même, lorsque l'an 1199 le Podestà, les consuls & la communauté firent une alliance avec ceux de Gènes. En 1361 les Génois voulurent avoir le droit de nommer le Podestà; cependant il rendoit encore la justice sous la juridiction du parlement de San Remo, qui seul avoit droit de législation & de police. Les habitans n'ont jamais supporté volontiers le joug des Génois; les empereurs ont eu des prétentions sur cette ville; mais la France s'y est opposée.

Il y avoit sur la hauteur un petit fort, qui fut démoli en 1753 par ordre du général Pinelli, & l'on a bâti une fortereſſe sur le bord de la mer, près d'un ancien bastion qui servoit à la défense de la ville contre les corsaires; mais pour cela on a détruit un môle qui étoit très-utile pour garantir les vaisseaux à l'ancre.

On compte à S. Remo seize églises : il y en a de très-ornées, & où les marbres surtout ne sont pas épargnés. La principale est l'église paroissiale & collégiale de S. Siro; elle est ancienne, mais bien bâtie.

Il y a des couvens d'Augustins, de Récollets, de Capucins, de missionnaires; les Jésuites y avoient aussi un collége.

L'Oratoire de l'Immaculée Conception est bâti en marbre. On y remarque quelques tableaux de bons maîtres. La voûte du sanctuaire a été peinte par Merano, qui a eu de la célébrité.

On remarque à la *Madona della Costa* le grand autel, le sanctuaire, les peintures & sept statues de Maragliano, sculpteur Génois.

Dans l'égliſe du collége il y a des tableaux dont le meilleur eſt un S. Ignace du P. Pozzi, Jéſuite.

Il y a deux couvens de religieuſes ; ils ſont bien bâtis. Pluſieurs filles de qualité de Gènes y font profeſſion ; il y a même une princeſſe de Monaco qui a été ſupérieure dans un de ces couvens.

La partie de la ville qui eſt ſur le côteau eſt ancienne ; les rues en ſont étroites, tortueuſes & eſcarpées ; mais dans la partie qui eſt en plaine les rues ſont larges, droites, ornées de belles maiſons, dont pluſieurs ſont des palais qui figureroient à Gènes : ceux du gouverneur & de M. Borea ſont les plus remarquables.

On fait à S. Remo un commerce conſidérable d'huiles & d'oranges ; les habitans ſont de bons marins ; il y a une ſoixantaine de barques qui leur appartiennent, & qui vont en France, en Eſpagne & juſqu'aux échelles du Levant, mais preſque toujours ſous pavillon françois. Il n'y a pas de port, mais ſeulement un môle où l'on décharge les marchandiſes.

La ville eſt gouvernée par un noble Génois qui change tous les deux ans.

Cette ville a été la patrie de Papien, juriſconſulte fameux.

Le P. Sacchéri a été célèbre dans le pays ; c'étoit un mathématicien habile & en même-temps théologien & prédicateur.

On raconte de ſa mémoire des choſes prodigieuſes : il lui ſuffiſoit, dit-on, d'avoir lu un livre une ſeule fois pour le réciter par cœur tout entier. Il jouoit aux échecs ſans voir le jeu ; un jour la partie étant avancée, il ordonna une marche qu'on lui dit ne pouvoir s'exécuter par la diſpoſition des pièces : il rappela depuis le commencement du jeu toute la ſuite des coups, & il prouva que ſa marche étoit bien ordonnée. Malgré les talens mathématiques qu'on lui attribue, il n'a pas laiſſé d'ouvrages

importans : on ne connoît de lui qu'une néoſtatique & quelques opuſcules de géométrie.

La ville de S. Remo a fourni encore de nos jours des profeſſeurs célèbres : le P. Cavato à Ferrare, le P. Elena à Bologne, & le P. Gaudio des Ecoles-Pies, profeſſeur de mathématiques au collége de la Sapience à Rome, dont les œuvres mathématiques ont été imprimées en quatre volumes.

Le climat de cette ville eſt délicieux ; elle eſt expoſée au midi & défendue du vent du nord par l'Apennin ; les jardins en ſont charmans, le territoire très-agréable & très-fertile, ſurtout en oranges & en citrons ; la plaine & les côteaux en ſont remplis ; on y voit des fleurs & des fruits toute l'année ; au printemps l'odeur s'en fait ſentir à une lieue en mer. On fait d'excellent vin muſcat, ſurtout à Poggio, l'un des trois villages du diſtrict.

San Romoldo à deux lieues de la ville eſt une égliſe remarquable, bâtie à l'endroit où mourut S. Romulus évêque, qui a donné ſon nom à cette ville dont il eſt le patron. On en conſerve les reliques avec vénération dans cette égliſe de S. Romolo ; qui eſt deſſervie par un clergé nombreux.

Le village de Périnaldo, qui eſt à deux lieues de S. Remo, eſt célèbre par la naiſſance du célèbre Dominique Caſſini. M. Maraldi habile aſtronome, ſon parent, y eſt retiré.

De S. Remo à Vintimiglia quatre lieues, dont la dernière ſe fait ſur un chemin uni & aſſez beau ; c'eſt une ville épiſcopale.

De Vintimiglia à Menton deux lieues ; c'eſt une ſuite de précipices : il y a ſurtout un paſſage dangereux ſur la rivière, & un autre ſous le fort de la Tourette, bâti ſur le ſommet d'un rocher appelé *Bauſiruſſi*, & où les Génois tiennent un petit détachement. Ce paſſage eſt le plus effrayant de la route ; la mer ſe précipite avec bruit entre deux rochers, ſur leſquels on a fait un pont d'environ quinze à dix-

huit pieds ſans aucun parapet, avec deux poutres & quelques planches ; il eſt rare qu'on oſe le paſſer à cheval.

A quelque diſtance de-là on quitte l'Etat de Gènes pour entrer dans la principauté de Monaco, qui a environ deux lieues de longueur ſur trois-quarts de lieue de large, & qui contient ſept mille habitans. Elle fut érigée en ſouveraineté par l'empereur vers le milieu du dixième ſiècle, en faveur de Grimoald ; elle eſt depuis 1641 ſous la protection de la France, qui y tient des troupes. Louiſe de Grimaldi, héritière de Monaco, ayant épouſé un Matignon, ſon fils Honoré Camille-Léonor lui a ſuccédé en 1751. Il en retire environ cent mille francs. Il fait battre monnoie, mais ſeulement des pièces de trois ſols.

La ville de MONACO ne contient que treize cent habitans, & n'eſt pas tout-à-fait ſur le chemin que je décris. Cette ville eſt ancienne. Ammien Marcellin (L. XV.) en parlant du paſſage d'Hercule près des Alpes maritimes, dit que pour éterniſer ſa mémoire ce héros fonda la ville de Monaco. Elle eſt fortifiée, placée ſur un rocher que la mer environne, & qui commande le village de la Turbie : il y a auſſi un petit port.

M. Spallanzani, dans le ſecond volume de la ſociété italienne, obſerve que les montagnes depuis Final juſqu'à Monaco ſont toutes formées de coquillages ; Final & les villages circonvoiſins ſont bâtis d'une pierre qui n'eſt preſqu'autre choſe qu'un amas de petits petoncles, dont l'eſpèce eſt inconnue dans la mer. Ce phénomène ſingulier n'a point lieu ſur la rivière du Levant ou la côte orientale de Gènes.

La principauté de Monaco produit beaucoup d'olives, de citrons & d'oranges ; les droits que le prince en retire ſont une grande partie de ſon revenu ; il en perçoit auſſi ſur la manufacture de tabac & ſur les navires qui paſſent dans les eaux de ſa principauté, à l'exception des François & des Anglois.

Monaco, Menton & Roquebrune ſont les ſeuls endroits remarquables de la principauté. Menton eſt une ville de quatre mille ames, avec un petit port où il ſe fait un commerce aſſez conſidérable. Roquebrune contient quatre cent habitans. Carnolci, maiſon de campagne du prince, eſt environnée d'un bois très-agréable, ce qui eſt très-rare dans ce canton.

De Menton à la Turbie, diſtance trois lieues, montée très-difficile.

Il y avoit à la Turbie quelques ruines d'un arc de triomphe, élevé à l'honneur d'Auguſte; mais on n'y diſtingue plus rien. On peut voir à ce ſujet l'ouvrage intitulé : *Nicea civitas*, *Turin* 1655, *in-folio*.

De la Turbie on deſcend vers Nice; dans certains endroits ce ſont des eſpèces de degrés taillés dans le roc.

NICE eſt une ville de vingt-huit mille habitans, ſituée au midi de Turin, à la diſtance de trente-trois lieues en ligne droite, & à pareille diſtance de Gènes & de Marſeille; elle eſt depuis quelques années le réfuge des étrangers que le froid & l'humidité incommodent, & il en eſt peu qui paſſent de France en Italie ſans reconnoître ce pays, juſtement célèbre pour la douceur du climat & la beauté de ſes campagnes; d'ailleurs le plus grand nombre des géographes l'ont compriſe dans cette belle contrée de l'Europe, en donnant à l'Italie pour limite occidentale le Var, qui tombe dans la mer à une lieue de Nice.

M. de Raymondis, lieutenant-général de Bourg-en-Breſſe, qui paſſe les hivers à Nice, m'a mis à portée d'en donner ici une notice ſuffiſante.

Le comté de Nice eſt un pays très-montueux, occupé en grande partie par les Alpes maritimes, borné au levant par le Piémont & l'Etat de Gènes, au midi, par la Méditerranée; au couchant, par le fleuve

fleuve du Var, qui le ſépare de la France ; au nord, par le Dauphiné & le Piémont.

Sa longueur eſt de vingt lieues environ, ſa largeur de dix, ſa population de cent vingt mille ames ; du temps des Romains, c'étoit la province des Alpes maritimes ; elle fut aſſervie ſucceſſivement par les Goths, les Bourguignons, les François, les comtes de Provence, des maiſons d'Arles, d'Arragon & d'Anjou, & leur fut enlevée par Amé VII, comte de Savoie, en 1387.

La ville de Nice eſt adoſſée à un rocher, ſur lequel étoit un château qui fut démoli en 1706, par le maréchal de Berwich. On diſtingue la vieille ville, & la ville neuve. Celle-ci eſt tirée au cordeau, les maiſons en ſont bien bâties. Elle s'étend le long de la mer, où l'on a fait un beau rempart, & une ſuperbe terraſſe, d'où l'on découvre, par un temps clair, les montagnes de Corſe. Au pied de cette terraſſe eſt une promenade couverte, & près de-là une place ſpacieuſe. La ville vieille n'a qu'un quart de lieue dans l'enceinte des remparts, Les rues ſont tortueuſes, étroites, inégales, extrêmement ſombres, & fort ſales ; cette partie ancienne forme un amphithéâtre ſur la pente occidentale du rocher, dont le château occupoit le ſommet.

Le port étoit ſéparé autrefois de la ville par le même rocher, qui le reſſerre d'un côté, tandis qu'il eſt borné de l'autre par une montagne de pierres calcaires : il y a dix-ſept pieds de profondeur d'eau, ce qui ſuffit pour les bâtimens de trois cent tonneaux. On a diſtribué avec intelligence vers le port les eaux d'une fontaine très-abondante & très-bonne, avantage qui eſt ſurtout apprécié par les marins.

C'eſt à Nice que ſe fait l'embarquement des denrées qui s'exportent des Etats du roi de Sardaigne ; ce port eſt auſſi l'entrepôt de toutes les marchandiſes d'importation. On y compte environ ſoixante

navires de différentes grandeurs. Les pavillons François & Napolitains ſont ceux qu'on y remarque le plus ordinairement. Celui de Savoye ou de Sardaigne n'y flotte encore que ſur de très-petites barques.

L'édit de 1749, qui a établi les franchiſes du port, a contribué beaucoup à augmenter la population de Nice ; il eſt rare qu'une ville qui n'a pas un quart de lieue de tour, contienne dix-huit mille habitans.

L'égliſe principale, qui porte le nom de Ste. Reparata, eſt l'édifice le plus remarquable de la ville vieille ; cette égliſe eſt très-obſcure.

Le principal faubourg eſt celui de S. Jéan-Baptiſte. Celui de la Poudrière eſt moderne, ainſi que le faubourg appelé *la croix de marbre*, qui en eſt un prolongement très-étendu, le long de la mer. C'eſt-là principalement que logent les étrangers, qui ſont attirés par la beauté du climat, & paſſent l'hiver à Nice. Leur affluence a engagé les habitans à conſtruire & meubler un grand nombre de maiſons, deſtinées uniquement aux étrangers. Elles ſont preſque toutes iſolées entre cour & jardin, ayant vue ſur la mer d'un côté, & de l'autre ſur une campagne enchantée, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un jardin ; on loue ces appartemens pour la *ſaiſon*, c'eſt-à-dire, du mois d'Octobre au mois de Mai ; on peut avoir une chambre garnie à un louis, & il y a des appartemens depuis quinze louis juſqu'à cent, & même cent cinquante. Les propriétaires fourniſſent le linge & même l'argenterie, mais en petite quantité, & d'une valeur ordinairement très-médiocre.

La température à Nice eſt telle qu'on auroit peine à en trouver une auſſi douce, même en Italie. Le climat de Naples n'eſt pas plus doux en hiver, il eſt plus brûlant en été ; le thermomètre n'y deſcendit pas à plus de trois degrès dans l'hiver

de 1781, ou lorſqu'il étoit à Paris à plus de dix degrés de froid. Le mois de Mai eſt rarement auſſi beau en France, que le mois de Février l'eſt à Nice; & c'eſt au mois de Février que la température y eſt moins douce, & le temps plus inconſtant.

L'été eſt fort chaud ſans doute; car la température moyenne eſt de vingt-deux degrés, mais le thermomètre ne paſſe preſque jamais vingt-quatre, & cette chaleur eſt agréablement tempérée par une briſe de mer, qui tous les jours s'élève à dix heures du matin, & ſouffle juſqu'au coucher du ſoleil; moment où commence la briſe de terre, qui eſt également rafraîchiſſante.

On vit long-temps dans ce pays. La pleuréſie eſt preſque la ſeule maladie qui ſoit commune.

La campagne ou le territoire de Nice répond parfaitement à ce qu'un ciel ſi beau ſemble promettre; c'eſt une plaine coupée par des côteaux, derrière leſquels s'élèvent trois rangs de montagnes, graduées dans leur hauteur, dont le dernier rang ſe confond avec les Alpes. C'eſt à ce triple rempart qu'on doit l'avantage d'une ſi douce température. C'eſt cet abri naturel qui met tant de différence entre la température de Nice & celle des lieux voiſins qui n'ont pas la même expoſition: auſſi cette campagne eſt très-peuplée. On compte quinze mille habitans dans la banlieue, qui a environ une lieue quarrée.

Les côteaux ſont couverts de baſtides, ou petites maiſons peintes de différentes couleurs, qui tranchent fort agréablement au travers du feuillage terne des oliviers. Les terres ſont plantées en vignes, ſoutenues d'eſpace en eſpace par des figuiers, des amandiers, des pêchers, entre leſquels on lie des cannes ou roſeaux, très-commodes pour cet uſage.

Dans l'intervalle on sème alternativement du bled & des fèves, qui entretiennent une verdure très-agréable, & donnent l'idée d'un printemps conti-

nuel. Les oliviers, les orangers, les citronniers, les cédras, les aloës, les caroubiers, les lauriers, les mirthes, les grenadiers, contraſtent agréablement avec les Alpes, qui ſe découvrent à deux ou trois lieues de-là, & qui ſont ſouvent chargées de neiges.

La culture ſe fait toute à bras d'hommes avec un ſeul outil, dont la forme eſt celle d'une pioche fort large & preſque quarrée.

La ſociété eſt très-brillante à Nice, pendant le ſéjour des étrangers: mais preſque tous s'en vont dans leur patrie au temps où les hirondelles y retournent. Les plaiſirs en carnaval ſont, à Nice, preſqu'auſſi animés que dans les grandes villes de France. Ordinairement il y a un opéra italien, dans une ſalle jolie. On y donne toutes les ſemaines bal & concert alternativement. Les aſſemblées ſont alors très-nombreuſes, & on y joue gros jeu.

Les denrées y ſont abondantes & très-bonnes: l'huile qu'on y recueille eſt comparable à celle d'Aix, & coûte moins cher, le vin peut le diſputer aux meilleurs vins de la côte du Rhône, & porte moins à la tête. Les fruits à noyaux y ſont délicieux & en abondance; il y croît peu de fruits à pepin, mais il en vient en quantité de la Provence ſeptentrionale.

Une très-grande partie de l'huile, & preſque tout le vin, ſe tranſportent en Angleterre, où il ſe paie fort cher, & paſſe pour du vin de Bourgogne.

La ſoie ſe tranſporte encore en Angleterre. On exporte auſſi des ſuifs, des ſavons, des oranges, des citrons, des eſſences, & des fleurs, comme œillets, giroflées, anémones, renoncules; on en envoie par la poſte à Paris, & même à Londres pendant l'hiver; elles arrivent très-fraîches dans de la mouſſe.

La ville eſt adminiſtrée par trois conſuls choiſis dans les trois ordres de citoyens, & par un con-

ſeil. La police appartient au commandant, qui a une garniſon de deux mille hommes à ſes ordres.

On ne paie dans la ville, ni dans le territoire aucune impoſition réelle ni perſonnelle, ſi ce n'eſt un abonnement fixe, dont on perçoit le montant ſur les comeſtibles; pour cet effet la vente des denrées eſt partie en ferme, partie en régie; cela gêne ſouvent les conſommateurs, & diminue la facilité de ſe pourvoir. Mais les vivres n'y ſont pas plus chers que dans les provinces de France, comme on le verra ci-après.

On eſt libre d'habiter à Nice ſans être catholique. L'édit de 1749, qui a établi les franchiſes du port, accorde la liberté de penſer, mais il n'eſt pas permis d'agir, ou de parler contre la religion du pays. Par cet édit, on a même laiſſé ſubſiſter l'office d'inquiſiteur dont l'évêque de Nice eſt revêtu, mais en lui liant les mains; de ſorte qu'il eſt ſans exemple que perſonne ait été recherché pour cauſe de religion.

La juſtice ordinaire eſt adminiſtrée par un préfet, dont l'autorité répond à celle de nos bailliages. Les appels de ſes ſentences ſe portent à un ſénat établi à Nice. Le conſulat, tribunal formé d'une commiſſion du ſénat, juge en dernier reſſort toutes les affaires de commerce; & lorſque le conſeil d'Etat du roi de Sardaigne accorde la réviſion du procès jugé par les tribunaux, ce ſont toujours les mêmes juges du conſulat ou du ſénat qui décident.

La langue du pays eſt un provençal corrompu, & l'on parle françois dans tous les cercles. Le peuple entend & répond même aſſez généralement à ce qu'on lui dit en françois. Les ordonnances du roi ſe publient en italien.

Il ne reſte aucun monument antique à Nice. Mais à Cimier, *Cemenalium*, qui eſt à trois quarts de lieues au nord de Nice, ſur une colline enchantée,

on trouve des veſtiges qui indiquent une ville autrefois très-opulente. Elle étoit en effet la capitale de la province romaine des Alpes maritimes. Les dévaſtations ſucceſſives des Goths, des Lombards & des Sarrazins l'ont tellement ruinée, qu'on ne pourroit croire qu'il a exiſté une ville dans ce beau lieu, ſi l'on n'y voyoit pas des ruines de bains, de temples, & ſurtout d'un amphithéâtre qui eſt très-reconnoiſſable; l'enceinte exiſte dans ſon entier; on voit même quelques reſtes de gradins. L'arêne ou le milieu eſt en culture, & rapporte de très-beau bled. On diſtingue auſſi les reſtes d'un temple qui ſervent d'écurie; c'eſt ſurtout de cette colline qu'on découvre des points de vue admirables. L'habitation en eſt enchantée & ſurpaſſe tout ce que l'imagination des poëtes a produit de plus ſéduiſant. Auſſi eſt-elle couverte de maiſons de campagne, dont pluſieurs ont été bâties avec goût; mais elles ſont, en général fort négligées à l'extérieur comme à l'intérieur; car dans ce pays, que la nature s'eſt plu à favoriſer, l'art a été rarement employé pour la ſeconder; cela n'empêche pas que ce ne ſoit, au dire de tous les voyageurs, un des lieux les plus agréables de l'univers.

Nice n'eſt plus fortifiée depuis la démolition du château; elle eſt d'ailleurs dominée par pluſieurs collines, d'où elle peut être battue en ruine; mais elle eſt défendue par Montalban, qui eſt une petite fortereſſe à une demi-lieue de Nice, ſituée de manière qu'elle commande également Nice & Ville-Franche, dont nous parlerons ci après plus au long.

M. le marquis de S. Marſan étoit gouverneur du comté de Nice, mais il n'y demeure plus. C'eſt à ſon attachement pour le pays, & au crédit dont il jouit près du roi de Sardaigne, qu'on eſt redevable des changemens avantageux qui s'y ſont opérés depuis vingt ans, tels que l'élargiſſement du port, la formation de la ville-neuve, l'ouverture du nouveau

chemin de Nice à Turin, dont on s'occupe, & l'eſcarpement du rocher qui ſéparoit la ville & le port.

On n'a point nommé de gouverneur, mais il y a un général commandant, M. le comte de Saint André, maréchal de camp, qui tient un état de maiſon très-brillant, tel qu'il convient dans une place où les étrangers affluent.

On cite parmi les hommes célèbres auxquels ce pays a donné naiſſance, Dominique Caſſini & Maraldi, nés à Perinaldo, village du comté de Nice à cinq lieues de la capitale; & Carle Vanloo, né à Nice même de pareus obſcurs.

Les gens de lettres qui l'habitent actuellement ſont M. le comte de la Coſte, qui cultive avec ſuccès la partie des mathématiques qui ſe rapporte aux méchaniques; M. Criſtini, avocat & directeur de la ſociété typographique, où l'on a publié beaucoup de livres italiens. M. le chevalier de Revel, fils de M. le comte St. André. M. le Seurre, conſul de France à Nice, auparavant ſecrétaire d'ambaſſade à Copenhague; il a fait un grand nombre de recherches ſur les mers du nord, & la communication avec la mer du ſud; il ſe propoſe de publier un ouvrage à ce ſujet, en deux volumes *in*-4°.

LA MESURE ordinaire à Nice eſt le *pan*, qui a neuf pouces neuf lignes de France à-peu-près, car quatre *pans* font l'aune de Paris. Le *pan* ſert à meſurer les étoffes. Le *trabuc* eſt de douze pans; la *ſeiterée*, meſure des terres, eſt de douze *trabucs* en tout ſens, ce qui fait trois cent vingt-quatre toiſes quarrées de ſuperficie. Les monnoies de Nice ſont celles qui ont cours à Turin; leur valeur eſt détaillée dans le premier volume de cet ouvrage; cependant à Nice les louis paſſent pour vingt-une livres, & les écus de ſix livres pour cinq livres cinq ſols dans le commerce ordinaire; mais dans le bureau du ſel, du tabac, des cartes, &

même à la boucherie, qui eſt une ferme de la ville, on ne prend le louis que pour vingt livres.

La monnoie de France a cours à Nice, juſqu'aux pièces de ſix ſols incluſivement; mais on n'y trouve pas facilement de la monnoie pour des écus de France.

La livre, poids de Nice, équivaut à douze onces de France, & elle ſe diviſe en ſeize onces dans le pays. Le *rup* contient vingt-cinq livres du pays.

La charge de bled pèſe cent qnatre-vingt livres poids de marc; elle ſe diviſe en quatre *ſetiers*, le *ſetier* en deux hémines, l'hémine en huit monteraux; la charge coûtoit trente-deux livres de France en 1785.

On vend du pain de trois qualités; le pain le plus délicat ſe paie deux ſols trois deniers la livre, cela fait trois ſols ſept deniers poids & monnoie de France.

Le pain blanc ordinaire ſe paie un ſol dix den., ce qui revient à deux ſols onze deniers, poids & monnoie de France.

Enfin le pain bis, *pane-nero*, coûte un ſol quatre deniers du pays, & revient à deux ſols un denier la livre de France.

Le bœuf ſe vend trois ſols huit deniers, ce qui fait cinq ſols dix deniers, poids & monnoie de France.

Le mouton quatre ſols, ou ſix ſols quatre deniers, poids & monnoie de France; mais on n'en a que pendant l'hiver.

Le veau revient à dix ſols, il eſt encore plus rare d'en trouver à la boucherie.

La meſure du vin s'appelle *charge*, & contient cent vingt bouteilles, qui valent à-peu-près cent trente pintes de Paris.

Le vin du pays, & de l'année, revient à huit, à dix ſols la bouteille, argent de France; on paie quinze ou ſeize ſols le vin vieux, & vingt ou vingt-cinq le meilleur, lorſqu'il a deux ans.

Le peuple boit du vin de Provence ou de Languedoc, qui revient à deux ſols & demi la bouteille, quand on le fait venir en tonneau.

VILLE-FRANCHE, autrefois *Port d'Hercule*, eſt une ville de trois mille ſix cent habitans, ſituée à une demi-lieue de Nice; elle fut bâtie en 1295, par Charles ſecond, roi de Sicile & comte de Provence. Le port n'eſt ſéparé de celui de Nice que par la montagne où eſt le fort de Montalban. La rade de Ville-Franche eſt une des plus belles de l'Europe; cent vaiſſeaux de ligne pourroient y mouiller à l'aiſe. Un fanal ſitué avantageuſement ſert de guide aux vaiſſeaux qui navigent ſur cette mer, & a donné lieu à un péage très-conſidérable que le roi de Sardaigne exige de tous les vaiſſeaux, lorſqu'ils approchent des côtes de ſes Etats, & même dans l'eſpace compris entre le comté de Nice & la Sardaigne; on eſt obligé de le payer ſous peine du triple droit, la première fois qu'on eſt obligé d'y mouiller.

La lanterne qui porte le fanal de Ville-Franche, fut frappée de la foudre, il y a quelques années; elle fut ruinée, & pluſieurs perſonnes tuées par l'exploſion de la poudrière. On vit alors le feu électrique ſortir de la terre & aller joindre celui du ciel, comme cela arrive quelquefois, lorſque la terre eſt électriſée par la nuée.

S. Oſpice eſt un autre port du roi de Sardaigne, ſitué ſur la même côte; il eſt encore moins commerçant que celui de Ville-Franche.

Nice étant un port fréquenté, & la partie la plus agréable des Etats du roi de Sardaigne, il étoit naturel qu'il voulut en rendre moins pénible la communication avec ſa capitale. Il a ſenti que cela changeroit la face de toute cette partie de ſes Etats: ajoutons qu'il y trouveroit perſonnellement un extrême agrément, s'il paſſoit à Nice les hivers, qui ſont plus froids à Turin qu'en aucun

lieu de la France. Auſſi l'on n'a rien épargné pour rendre cette route praticable. Déjà l'on m'aſſure que les carroſſes & les voitures de tout genre ont été de Nice à Turin, & de Turin à Nice, ſur une diſtance de trente lieues, depuis le mois d'Août juſqu'au mois d'Octobre 1784. La quantité de neige qui couvrit enſuite la montagne de Teride, rendit le chemin impraticable, ſi ce n'eſt pour les mulets; on croit qu'il en ſera de même tous les hivers, & que les voyageurs, arrivés à Tende d'un côté, & à Limon de l'autre, ſeront toujours obligés de faire démonter leurs voitures, pour les faire tranſporter par les mulets, du moins pendant trois à quatre mois de l'hiver, ou de ſe faire porter, juſqu'à ce qu'on ait percé la montagne. Ce percé aura, ſuivant le projet, douze cent toiſes de long, & trois & demi en largeur & en hauteur. Il faudra ſoutenir les terres à des profondeurs effrayantes, & creuſer le roc dans des épaiſſeurs très-conſidérables; mais cet ouvrage immenſe eſt-il poſſible, moralement parlant?

M. Rolland, Tom. VI, décrit la route telle qu'elle étoit ci-devant, où l'on ne pouvoit la faire que ſur des mulets. C'eſt de la ſorte que toutes les marchandiſes ſont tranſportées juſqu'à Coni avec plus de dépenſe, de fatigue & de péril, qu'on n'en éprouve à traverſer le Mont-Cénis.

De Nice à l'Eſcarène, il y a quatre lieues de beau chemin, que l'on faiſoit déjà en voiture; le pays eſt bien cultivé & planté d'oliviers, juſqu'au ſommet des montagnes.

Après avoir ſuivi ces gorges pendant trois heures, on monte un chemin en terraſſes placées les unes ſur les autres, par la montagne de Brauve, qui eſt fort eſcarpée du côté de Turin. Cinq heures après, on arrive à Soupelle ou Soſpelle, village de trois mille ames, dans un vallon cultivé, entouré de montagnes très-hautes & très-arides. Au ſortir de ce

village, on trouve la montagne de Brouis, plus élevée que celle de Brauve, mais couverte d'oliviers, & où l'on a pratiqué une route à grands frais dans des lieux escarpés.

On arrive en quatre heures à une auberge, nommée la *Gandola*, ou la *Giandola*, à quatre cent pas de la petite ville de Brieglie, couverte par les montagnes, de telle sorte qu'on y voit à peine le soleil pendant l'hiver.

Cette route est couverte de contrebandiers Piémontois qui portent du tabac en Dauphiné.

En sortant de la *Giandola*, on cotoye l'espace de quatre à cinq heures jusqu'à Tende, la petite rivière de *Roida*, qui coulant sur des rochers fait des cascades très-variées, & produit un si grand bruit que deux voyageurs à côté l'un de l'autre peuvent à peine s'entendre, même en parlant très-haut. Cette rivière, après un cours de six lieues, va tomber dans la Méditerranée, au-dessous de Vintimille.

On trouvoit sur cette route des espèces de trottoirs, quelquefois en l'air, & des ponts où l'on avoit peine à passer deux à la fois; mais on les a élargis depuis peu. On passe sous le village de Saorgio, situé sur une éminence, où est un fort qui commande le chemin, & qui défend le passage.

LE COL DE TENDE est un passage fameux, situé au-dessus d'un gros village de même nom; c'est à une lieue de ce village que commence la montagne qui est la plus élevée de cette route : la neige s'y accumule quelquefois jusqu'à vingt pieds d'épaisseur. On monte pendant trois heures. A la moitié de la montagne, on trouve une maison considérable, où est un détachement de soldats chargés d'empêcher la contrebande, & de veiller à la sureté de la route; il y a aussi une auberge nommée la *Ca*, qui veut dire la maison en langage du pays; on y trouve des hommes appelés *Coulans*, dont le

métier eſt de frayer le paſſage avec des pêles, & d'aider les voyageurs, ſoit à monter, ſoit à deſcendre ſur la neige, qui eſt ſi gliſſante & ſi dure que les mulets même ne pourroient s'y cramponner.

Dès qu'on eſt au ſommet, on commence à deſcendre ſans aucun intervalle de plaine. Ce ſommet fait la limite du comté de Nice & du Piémont. Il eſt preſque toujours orageux; on y éprouve la tourmente, ou un tourbillon de vent ſi violent, qu'il entraîne juſqu'à des mulets chargés, & aveugle les voyageurs par la quantité de neige dont il les couvre en un inſtant.

On ne découvre de-là que des montagnes également affreuſes; mais quand il fait beau l'on apperçoit la mer de Nice. Ces montagnes ne laiſſent pas que de fournir en été un pâturage très-abondant, & une récolte de ſeigle. Dès qu'on a paſſé le col de Tende, on trouve des prairies, des troupeaux; ce paſſage eſt agréable en été; on ne voit alors des neiges que ſur les ſommets les plus élevés.

On emploie deux heures ſur les mulets pour deſcendre juſqu'à Limon; mais on peut en une heure deſcendre en *laiſe*, eſpèce de traîneau formé de quatre pièces de bois fort légères; le voyageur ſe place au milieu; un *coulant*, placé ſur le devant, gouverne avec ſes talons & ralentit le traîneau; un autre, placé ſur le derrière, retient le voyageur par les épaules, ſans quoi il courroit riſque de tomber par-deſſus la tête du conducteur. Chaque *coulant* ſe paie quarante ſols.

LIMON, où eſt la ſeconde couchée, eſt une petite ville, ou un gros bourg, habité par les muletiers & les coulans du canton. Le roi de Sardaigne y entretient dix-huit mulets uniquement occupés à frayer le chemin; ils partent tous les matins, & ils ſont ſuivis à l'allée & au retour par les voyageurs, auxquels ils ſervent de guides, car ce paſſage eſt très-fréquenté pour les ſels de Sardaigne, les ſoies

& le riz du Piémont. A Limon, les voitures commencent à rouler, les gorges s'élargiſſent ; & après avoir deſcendu deux heures, on ſe trouve dans la plaine du Piémont, qui continue juſqu'à Turin, & l'on arrive en deux autres heures à Coni, dont nous avons parlé dans le Tome premier, en décrivant la route de Turin à Coni.

Le trajet de Tende à Limon ſe fait en cinq ou ſix heures : on en met quatre ou cinq de Limon à Coni. On peut écrire à Coni pour faire venir des voitures à Limon, où l'on n'en trouveroit pas ſans cette précaution.

Les mulets ſe paient vingt livres de Nice à Coni ; on donne quarante ſols par jour au guide ; mais l'on paie ſix jours, trois pour aller, trois pour leur retour.

Les perſonnes qui ne veulent pas aller ſur des mulets, ni en *laiſe*, ſe font porter dans des fauteuils de paille recouverts d'une toile cirée, qui eſt ſoutenue par deux cerceaux ; il y a une planche où l'on met les pieds. Cette chaiſe eſt portée par ſix ou huit hommes ; les deux qui ſont aux brancards ont des bricoles ; les autres ſoutiennent une barre d'une main, & relèvent les porteurs de temps à autre ; ils marchent fort vîte, ceux du derrière mettent le brancard ſur les épaules dans les montées, & ceux de devant dans les deſcentes. On donne aux porteurs quatre livres par jour pour chacun. On compte trois jours pour aller & trois jours pour revenir, lorſqu'on ſe fait porter de Nice juſqu'à Coni ; les équipages s'expédient un jour d'avance par des muletiers, qui emploient quatre jours à faire le même trajet ; les chaiſes dans leſquelles on va de Coni à Turin, coûtent quinze livres ; on en donne huit de plus lorſqu'on les fait venir à Limon ; on fait ce trajet dans un jour & demi, ou dans un jour : ſi l'on prend la poſte on paie ſept livres dix ſols pour deux chevaux, & l'on donne

dix ſols au poſtillon, mais on ne paie pas davantage, quand même on ſeroit trois dans la chaiſe.

Après avoir décrit la route de Nice à Turin, nous finirons par celle qui conduit en France. A une lieue de Nice on paſſe le Var, & l'on entre ſur les terres de France, dont Saint-Laurent-ſur-Var eſt le premier bourg. Le fleuve y eſt diviſé en pluſieurs bras, & on le traverſe à l'aide des guéyeurs, qui ſont toujours prêts à guider les voyageurs à travers un lit variable; ce paſſage incommode forme un obſtacle à la communication, toutes les fois que la fonte des neiges ou des pluies abondantes groſſiſſent les eaux du Var; il y a long-temps qu'on ſe propoſe d'y faire un pont: il ſeroit facile à exécuter en faiſant payer ſeulement le quart de ce qu'il en coûte pour les guéyeurs, & en abandonnant à la compagnie qui s'en chargeroit, les terrains qu'on gagneroit ſur le fleuve, par le moyen des digues.

La cour de France a établi depuis quelques années une garde à Saint-Laurent, pour empêcher l'émigration; c'eſt-là qu'on préſente l'ordre du commandant d'Antibes, ſans lequel on ne paſſeroit pas, quelque permiſſion ou paſſe-port qu'on pût avoir d'ailleurs.

De Nice à Antibes il y a trois poſtes: la première ſe paie double; le chemin côtoie la mer, & préſente à droite un côteau fertile & bien cultivé. Vence eſt une ville épiſcopale, ſituée ſur ce côteau, à trois lieues de Nice & d'Antibes.

C'eſt ici que ſe termine la route de cinq cent lieues (1) que j'avois entrepris de décrire, pour faire connoître aux François le plus beau voyage qu'ils puiſſent faire dans une pareille étendue.

(1) Il y en a ſept cens, ſi l'on compte depuis le départ de Paris juſqu'au retour, trois cens trente-quatre de Paris à Naples par Turin & Florence, & trois cens ſoixante-ſix en revenant par Veniſe.

CHAPITRE XXVI.

De l'isle de Corse.

LA Corse, *Corsica*, est une grande isle de la mer Méditerranée, située à quarante-cinq lieues des côtes de France vers le sud-est. Elle s'étend depuis quarante-un degrés quinze minutes de latitude, jusqu'à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes ; & depuis vingt-six degrés quinze minutes de longitude jusqu'à vingt-sept degrés seize minutes. Sa plus grande longueur est d'environ quarante-trois lieues, & sa plus grande largeur de dix-huit. Elle contient à-peu-près cent vingt-quatre mille habitans, suivant M. Necker, d'autres portent sa population jusqu'à cent trente-cinq mille. Cette isle fut possédée autrefois par les Phocéens, les Tyrrhéniens, les Etruriens & les Carthaginois. Scipion s'en empara l'an 259 avant Jésus-Christ, & les Romains la conservèrent jusqu'à la chûte de l'empire.

L'an 809, les Sarrazins d'Espagne y descendirent le jour de Pâques, y prirent une ville, & emmenèrent tous les habitans ; ils y revinrent & en furent chassés plusieurs fois. Il y a une lettre de Léon III à Charlemagne, par laquelle il paroît que ce prince avoit donné l'isle de Corse au S. Siège ; mais elle formoit une république sous la protection du pape. Les Génois l'avoient enlevée aux Sarrazins dès le neuvième siècle. Ils s'en emparèrent de nouveau vers l'an 1080, le pape Grégoire VII les excommunia.

L'an 1119, le pape Caliste ayant soumis les églises de Corse à l'archevêché de Pise, les Génois en prirent occasion de faire la guerre aux Pisans. La Corse & la Sardaigne furent long-temps un

objet de guerre entre les deux républiques ; ces guerres ne finirent qu'en 1299. Les Génois ayant eu le deſſus, gardèrent l'isle de Corſe ; cependant l'archevêque de Piſe y a conſervé trois ſuffragans. Voyez Philippini hiſtoire de Corſe, & Michel *Metello della guerra di Corſica.*

Les Génois firent publier leurs lois en Corſe, & y envoyèrent des gouverneurs qui opprimèrent les Corſes. Ceux-ci ſe révoltèrent en 1553, ayant à leur tête le fameux San Pietro Baſtelica. Les Génois appelèrent à leur ſecours le roi Henri II, qui s'empara d'une grande partie de l'isle, qu'il rendit par la paix de 1559. Alphonſe Baſtelica, dit d'Ornano, qui ſuccéda à ſon père San Pietro, s'acquit beaucoup de gloire, & reçut le bâton de maréchal de France du roi Henri IV, après avoir fait la paix avec ce roi & avec les Génois qui rentrèrent dans l'isle de Corſe. Le gouvernement des Génois ne fut pas aſſez modéré, & leurs forces n'étoient pas aſſez impoſantes : les gouverneurs Génois vexoient les inſulaires pour s'enrichir, & les Corſes ſe révoltèrent de nouveau en 1725.

La révolte devint générale en 1730 : l'empereur Charles VI y envoya des troupes en 1732. Il y eut un accomodement ſous ſa garantie en 1733 ; mais le traité fut rompu par les Génois en 1736. Les Corſes voulant avoir un chef, élurent pour roi Théodore, baron de Neuhof, qui fut couronné le 15 Avril de la même année. Le 4 Novembre ſuivant, ce roi fut obligé de ſortir de l'isle, après avoir établi un conſeil de régence. En 1737, les Génois demandèrent du ſecours à la France, & le roi y envoya M. de Boiſſieu. Théodore étoit rentré en Corſe, mais il fut obligé de ſe rembarquer le 15 Octobre 1738. Un autre baron de Neuhof, parent du roi Théodore, étoit alors le chef des Corſes. Le chanoine Ortigoni avoit beaucoup d'influence, il trompa M. de Boiſſieu, en lui promettant

tant que deux ou trois mille Corſes qui étoient retranchés ſe rendroient à lui; mais les François eurent près de ſix cent quatre-vingt hommes de tués, & ils reſtèrent bloqués dans Baſtia; les Corſes avoient un parti conſidérable dans cette ville, & l'on étoit toujours ſur la défenſive. M. de Boiſſieu mourut, & M. le marquis de Maillebois, enſuite maréchal de France, y fut envoyé. Il débarqua à Calvi le 21 Mars 1739; on fit la petite guerre, les Corſes ſe diſperſoient, ſe mettoient en embuſcade partout; on ſe battit pendant huit mois; on ſoumit toutes les pièves ou paroiſſes l'une après l'autre, & l'on finit par forcer, les torches à la main, quinze cent Corſes qui étoient retranchés dans un village du côté de Bonifacio; ils ſe ſauvèrent, & nos troupes ſe ſervirent de leurs draps & mangèrent leurs cochons.

On comptoit alors dix à douze mille ſoldats dans toute l'isle, mais d'ailleurs tous les Corſes étoient armés, les prêtres même avoient leur fuſil à côté de l'autel, & le général François fit pendre quelques moines comme fauteurs de la rebellion.

Le calme y règnoit en 1741, lorſque les François en ſortirent. Les Corſes élurent pour chefs Giafferio, Giacento Paoli, & Luc d'Ornano; ils ſe révoltèrent encore en 1745. Théodore rentra dans l'isle, mais ſon ſéjour y fut court. Les Corſes ſe mirent alors ſous la protection du roi de Sardaigne, & les Génois ne purent s'y oppoſer. Giafferio & Metra, chefs des rebelles, firent inutilement le ſiége de Baſtia en 1748. Mais il fut impoſſible aux François de les réduire en 1751 & 1752. Les Génois en 1761 firent des propoſitions qui furent rejetées par les Corſes, ayant à leur tête Paſcal Paoli, & il y eut la même année un décret ſolemnel, émané de la conſulte générale de Caſinca, & confirmé par un ſerment général de n'accepter aucun accommodement à moins qu'on ne

reconnut la liberté des Corſes & l'indépendance de leur gouvernement, & que la république de Gènes n'évacuât les places qu'elle occupoit.

Paſcal Paoli, qui étoit alors à la tête des miquelets ou montagnards, avoit environ quarante ans; il étoit neveu du docteur Paoli, médecin, qui avoit la plus grande autorité, & qui étoit, pour ainſi dire, le chef des montagnards. En 1738, lorſque les François étoient en Corſe, il avoit ſervi dans les troupes du roi de Sardaigne, & il avoit acquis parmi les ſiens la plus grande réputation. Il étoit inſinuant, il avoit de l'eſprit, mais on prétend qu'il n'étoit pas très-brave. Paoli avoit à ſes ordres environ dix mille hommes; cependant il n'en raſſembloit guère plus de quatre à cinq mille; il ne marchoit jamais ſans être environné & gardé par une centaine d'hommes des plus déterminés; on le vit venir, ainſi accompagné, aux conférences même que M. de Marbeuf eut en 1765 avec lui, dans une maiſon de campagne à quelque diſtance de Baſtia. Il étoit venu à bout de réduire les Génois aux principales places qui ſont ſur la côte, Baſtia, S. Fiorenzo, Porto-Vecchio, Bonifacio & Ajaccio. Ils y étoient reſtreints de manière à n'avoir pas le moindre ſecours de l'intérieur de l'isle; les montagnards avoient occupé même les vignes qui ſont autour des villes de la côte, à plus forte raiſon toutes les poſſeſſions des Génois dans l'intérieur des terres. Cependant les Corſes n'étoient pas tous dans le parti des rebelles, les nobles & les gens riches qui habitent les villes principales tenoient toujours pour les Génois; mais ils ne pouvoient rien contre des gens aguerris & irrités, qui, retranchés dans des montagnes, y combattoient pour leur liberté; les payſans ne marchoient jamais ſans leur fuſil, leur piſtolet & leur poignard. Ils labouroient & gardoient leurs troupeaux les armes à la main, ils ne les quittoient pas même à l'égliſe. On croyoit

assez généralement qu'il faudroit vingt-cinq à trente mille hommes pour les soumettre; mais un général très-célèbre qui avoit fait la guerre en Corse, me disoit alors qu'il s'en chargeroit avec quinze mille hommes.

Les choses étoient dans cet état, lorsque la république de Gènes fit avec la France un traité, signé à Compiègne le 6 Août 1764, par lequel la France s'engagea à garder les places des Génois dans l'isle de Corse pendant quatre ans, & M. de Marbeuf, maréchal-de-camp, y arriva à la fin de la même année avec quatre régimens, qui faisoient environ cinq mille hommes, & cent hommes tirés du corps royal de l'artillerie; ils prirent la place des troupes Génoises.

Le conseil général de Corse, formé par les députés & les représentans des villes du royaume, voyant arriver nos troupes, craignit que la France ne voulût prendre part à la guerre des Génois; le roi fit assurer les habitans de Corse, que les troupes Françoises n'étoient point destinées à leur faire la guerre, mais uniquement à garder les places de garnison qui leur avoient été remises en dépôt pour quatre ans, & que Sa Majesté désiroit d'employer ce temps-là à négocier une paix dont elle se rendoit garante. Le caractère de douceur de M. de Marbeuf le rendoit très propre à ramener les esprits; mais il y avoit trop d'animosité & de haine pour qu'on pût espérer jamais une parfaite réconciliation.

M. de Marbeuf commença à former une trève, en vertu de laquelle il s'établit dès le mois de Mars 1765 une espèce de commerce entre les villes & la campagne; les miquelets amenoient leurs bestiaux & apportoient les denrées de l'isle dans la plaine de Sansonetti, qui est à une demi-lieue de Bastia, & les habitans alloient les acheter; les montagnards venoient même dans la ville, en décla-

rant leur nom à la barrière, & laiſſant leurs armes au corps-de-garde.

On demanda à la nation un projet d'accommodement que l'on pût propoſer à la république; mais les Corſes étoient bien réſolus de n'en faire aucun qui ne fut conforme au décret de Caſinca. Cela vouloit dire qu'il n'y avoit point de paix à attendre de leur part, & qu'ils recommenceroient la guerre après les quatre années fixées alors pour le ſéjour des François dans la Corſe.

En attendant les officiers François avoient la liberté de chaſſer, & ils trouvoient du gibier en abondance, parce que les Corſes ne tiroient guère, gardant leur poudre pour la guerre. Nos officiers ſe plaignoient ſeulement du peu de ſociété qu'ils y trouvoient : ils ne voyoient guère que les commis des vivres & les négocians de Provence; les femmes du pays ſont renfermées & ſe communiquent peu, ſi ce n'eſt quelques femmes de qualité qui commencent à être ſur le ton général des villes, & qui alloient même chez le général François. Les François y étoient aimés, on y étoit très-content de leur ſéjour, ils y entretenoient l'abondance, & bien des Corſes préféroient la domination françoiſe à celle des Génois, du moins ils nous faiſoient l'honneur de le dire.

Lorſque les François évacuèrent Ajaccio, pour la remettre au commandant des troupes de Gènes, les Corſes qui étoient aux aguets s'en emparèrent, les habitans étoient réſolus de perdre plutôt la vie que de recevoir les Génois; & le magiſtrat ne put refuſer de remettre la ville aux Corſes, le commandant Génois n'ayant oſé en prendre poſſeſſion.

Le général Paoli s'empara de Capraïa (1), petite isle qui eſt à huit lieues de la Corſe, & que les

(1) Chevrier dit que les Capraïens ſe reſſemblent tous.

Génois poſſédoient depuis 1507 ; il y impoſa une taille pour ſubvenir aux dépenſes qu'exigeoient la défenſe de l'isle.

Les Génois avoient déjà dépenſé trente millions pour cette petite guerre, & ils étoient moins avancés que jamais. Trop foibles pour conſerver la Corſe par eux-mêmes, ils traitèrent enfin avec la France ſous le miniſtère de M. le duc de Choiſeul, qui déſiroit beaucoup cette acquiſition ; & l'on y envoya M. de Marbeuf en 1768, avec dix milles hommes.

Si l'on avoit négocié avec les Corſes, & qu'ils euſſent été bien perſuadés qu'il ne s'agiſſoit pas de les ſoumettre aux Génois, la conquête eut été plus facile ; mais ils ſe défendirent avec beaucoup de courage, & l'on perdit beaucoup de monde : les Corſes ſont sûrs de leurs coups de fuſil ; les oliviers étoient criblés de balles, parce qu'ils ſe battoient d'arbre en arbre, & quelquefois de rocher en rocher.

A la fin de Juillet, on commença vers le nord de la Corſe, à établir la communication entre S. Florent & Baſtia, au travers du cap Corſe. Le 2 Août on fit priſonnier Barbagio, neveu de Paoli, & on l'envoya à Toulon ; M. de Chauvelin arriva le 26 Août à S. Florent, & publia un manifeſte. Mais Paoli, dans un conſeil tenu le 29 à Oletta dans le Nebbio, fit décider que l'on ſoutiendroit la guerre ; elle continua juſqu'au mois d'Octobre avec des ſuccès variés. Le 9 Octobre, M. le comte de Lude fut obligé de ſe rendre priſonnier à Borgo, avec cinq cent hommes, les Corſes en avoient ſix mille. On ne peut pas faire la guerre pendant l'hiver, à cauſe des neiges qui ſont ſur les montagnes ; on donna donc les ſemeſtres & les cantonnemens.

En 1769, M. le comte de Vaux, ſecondé par M. le comte de Marbeuf, par M. le marquis d'Arcambal & M. le chevalier de Viomenil, attaqua

les Corſes dans le Nebbio où ils étoient retranchés ; il prit Oletta, Morato, Borgo, tout le Nebbio & la Balagne ; la journée du 8 Mai ſur le pont du Gaulo, répandit la conſternation dans le parti de Paoli ; les François pénétrèrent juſqu'à Corte, Paoli fuyant vers le midi.

Dès le mois de Juin, les François ſe regardèrent comme maîtres de la Corſe ; Paoli s'étoit retiré au midi vers Bonifacio avec peu de monde ; le 13 Juin il s'embarqua à Porto-Vecchio pour Livourne, ſur une frégate Angloiſe, & les Corſes rendirent les armes. Paoli fut bien reçu en Toſcane (1), & l'on voit à Florence beaucoup de portraits de ce général, auquel on s'intéreſſa beaucoup. On voyoit d'ailleurs avec peine l'isle de Corſe entre les mains des François, qui, quand ils voudront, pourront faire beaucoup de tort au commerce de Livourne ; en effet, la Corſe n'en eſt qu'à ſoixante milles, & de Livourne on voit diſtinctement le cap Corſe. Le grand-duc accueillit le Général, & lui donna le titre d'excellence ; il reçut auſſi dans ſes Etats ſix cent ſoldats Corſes, & leurs officiers qui étoient reſtés attachés à Paoli ; celui-ci donnoit un paule (onze ſols de France) par jour à chaque ſoldat, & une paie proportionnée aux officiers. Il avoit placé un fond conſidérable ſur la banque de Veniſe, qui ſervoit pour une partie de cette paie ; il envoya le ſurplus à Londres, où il alla peu de temps après.

M. de Marbeuf reſta en Corſe avec environ huit mille hommes, qui étoient repartis à Baſtia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, S. Florent & Corte ; il étoit comme le vice-roi de la Corſe ; mais il étoit fort âgé, & trop bon peut-être pour contenir les habitans, qui étoient comme des lions en-

(1) Il avoit déjà un frère, Clément Paoli, à l'abbaye de Vallombreuſe, qui eſt à ſix lieues de Florence, dans les hautes montagnes de l'Apennin.

chaînés. Cependant peu-à-peu les troubles ſe ſont appaiſés.

Depuis 1777 la Corſe eſt tranquille, & l'on peut voyager dans toute l'isle, ſans craindre même les bandits qui étoient autrefois ſi dangereux; on a formé un corps de volontaires Corſes appelés *Boutaſoques*, qui ſont des tournées, & qui connoiſſant le pays & les habitans, ſont en état de découvrir les bandits & de les arrêter. Au reſte, une partie de ces bandits venoient de la Sardaigne.

Il y a dans l'isle de Corſe cinq évêchés & ſoixante-huit paroiſſes ou pièves; les évêques d'Alleria, d'Ajaccio & de Baſtia ont vingt mille livres de rente, ſuivant le *géographe manuel* de M. l'abbé Expilly, qui a été lui-même auditeur de l'évêché de Sagone, & qui connoît très-bien l'isle de Corſe. L'évêque de Nebbio, qui réſide à S. Florent, n'a pas plus de ſix mille livres de rente.

L'égliſe de Corſe a eu de la célébrité, comme on le peut voir dans un ouvrage fait à ce ſujet. On y trouve auſſi beaucoup de couvens.

La capitale de la Corſe eſt Baſtia; elle contient environ quinze mille habitans. C'eſt-là que réſident le commandant, l'intendant, & le conſeil ſupérieur; elle eſt à quarante-ſix lieues de la côte de Gènes; il y a un petit port, peu profond, & qui ne ſauroit recevoir que de très-petits bâtimens. La ville eſt très-bien fortifiée, & les éminences qui l'environnent ſont garnies de forts. Elle eſt bien bâtie, quoiqu'il n'y ait rien de magnifique, même dans les égliſes; les Anglois qui la bombardèrent, y firent beaucoup de mal; les maiſons ſont couvertes par des terraſſes qui ſe communiquent dans tout un quartier, & où l'on couche quelquefois en plein air.

Il y a dans cette ville trois couvens de Cordeliers, un qui étoit occupé par les Jéſuites, & deux couvens de religieuſes: celui des Urſulines eſt par-

tagé entr'elles & les ſoldats François ; mais il n'y a point de communication.

Les autres villes principales ſont Ajaccio, Bonifacio, Calvi & S. Florent ou S. Fiorenzo. Corte eſt le principal endroit de l'intérieur de l'isle, mais ce n'eſt qu'un bourg de peu d'importance.

Les Romains avoient établi deux colonies ſur la côte orientale de Corſe, Alleria & Mariana : la première au bord du Tavignano ; on y voit encore quelques ruines d'anciens édifices, entr'autres un cirque, où l'on juge qu'il pouvoit entrer deux mille ſpectateurs. Il y a auſſi quelques voûtes ſouterraines, mais il paroît que les édifices étoient peu importans.

La colonie de Mariana étoit plus au nord, ſur les bords du Gaulo ; il y avoit un pont, & l'on voit encore les reſtes d'une tour qui étoit à la tête du pont avec quelques veſtiges des bains publics, & des murs qui environnoient la ville.

Ces deux villes, qui étoient au bord de la mer, en ſont aujourd'hui à près d'une lieue.

Les familles les plus diſtinguées de la Corſe, ſont celles des Colonna (très-étendue), des Butafuoco, Roſſi, Gentili, Gafforio (très-riches) & Poggi.

La famille des Viale à Baſtia & des Peraldi à Ajaccio, ſont riches, mais non pas nobles.

M. d'Ornano, chef de la piève d'Ornano, eſt de la même famille que le maréchal dont j'ai parlé, il ſe diſoit allié à la famille de M. de Maillebois qui lui fit beaucoup d'accueil.

Il n'y a peut-être pas dix familles Corſes, qui aient cinq à ſix mille livres de rente.

Les Corſes ſont bien faits, d'une conſtitution robuſte ; ils ont le corps délié, ils ont de l'élévation & de la vigueur dans le caractère, des mœurs antiques ; les bandits même ont de la généroſité.

Ils ſont naturellement ſérieux, ils ont de l'eſprit & ſont propres à l'étude des ſciences.

Les troubles qui ont agité la Corſe depuis bien des années, ont rendu cette nation ſi guerrière, que Rouſſeau, dans ſon contrat ſocial, les cite comme un modèle d'énergie & de courage.

Aguerris juſqu'à la témérité, ils meurent ſans foibleſſe.

Jaloux & vindicatifs, ils font ſouvent uſage de leur poignard.

Les Génois, qui cherchoient à les affoiblir, entretenoient quelquefois les inimitiés des familles, & l'on y voyoit ſouvent mettre à prix la tête d'un ennemi. Suſceptibles d'une haine implacable, les Corſes le ſont auſſi d'un véritable attachement; mais leur imagination active & ambitieuſe les rend quelquefois inconſtans.

On dit que le nom de corſaires, donné aux écumeurs de mer, venoit du nom des Corſes, & nos François diſent que les montagnards ſont un peu fripons; on a retrouvé le même vice dans tous les pays ſauvages & peu habités, où l'on manque de règles, d'ordre & de principes; l'intérêt perſonnel mal entendu l'emporte, parce qu'il n'y a pas de motifs plus réfléchis & plus ſages pour le reſtreindre.

Les Corſes portent des habits groſſiers, de poil de chèvre ou de laine brune, de la couleur des habits des Capucins; leur bonnet reſſemble beaucoup au capuchon de ces religieux; ils ont de grandes culottes, à la manière des matelots, & des ceintures de cuir où ſont placés leurs piſtolets & leur poignard.

Les femmes vont nue tête, les cheveux treſſés & noués par une aiguille au-deſſus de la tête; elles portent toutes des corps de baleine, qui leur donnent un air ſvelte, élégant, mais qui ne vont pas également bien à toutes, ſurtout quand ils ſont trop haut montés. Celles de la ville ont une juppe qu'elles relèvent pour ſe voiler la tête; elles ſont jolies & d'un beau teint.

Les femmes de la campagne ſont laborieuſes, elles portent les équipages, même les voyageurs ſur leurs épaules, au paſſage des rivières.

Les hommes travaillent peu ; on citoit un habitant, nommé Madra, comme ayant des terres immenſes, mais elles n'étoient pas cultivées, & il n'en étoit pas plus riche.

Les Génois y reçurent ſur la fin du dernier ſiècle cinq ou ſix cent Magnotes, qui avoient quitté la Morée lorſques les Turcs ſe furent emparée de leur pays ; ils ſont aujourd'hui confondus avec les naturels de l'isle ; cependant il y a quelques villages entièrement Grecs. Du côté d'Ajaccio, ils ont conſervé leurs habits grecs. Ils cultivent des vignes. Ils ſoutenoient les Génois & étoient toujours armés, mais ils avoient bien de la peine à ſe maintenir contre les Corſes.

Les Corſes ont une aſſemblée nationale appelée *la Conſulte*, qui ſe tient tous les ans à Baſtia ; elle eſt compoſée de cent cinquante perſonnes ; on y traite des affaires qui intéreſſent la nation ; on y fait la répartition des impôts ; l'on arrête les demandes à faire au roi, & l'on y nomme trois députés tirés de la nobleſſe, du clergé & du tiers-état, pour ſuivre les affaires.

La juſtice eſt adminiſtrée en Corſe par un conſeil ſupérieur, compoſé de quartorze perſonnes, le premier préſident, le ſecond préſident, le procureur-général, l'avocat-général, & dix conſeillers, dont ſix ſont François & quatre Corſes.

Quant aux impoſitions, la république de Gènes tiroit très-peu de choſe de la Corſe : elle avoit voulu exiger un écu par famille, & l'on avoit de la peine à les donner ; une ſaiſie déplacée, faite pour cette petite ſomme, cauſa un ſoulèvement qui, à ce qu'on prétend, fut cauſe que les Génois perdirent la Corſe.

Les contributions ſont de ſix eſpèces : 1°. Une

ſubvention en nature de fruits & par forme de dîme, dont le produit monte à environ deux cent mille livres.

2°. Une impoſition relative au loyer des maiſons, qui rend environ trente-cinq mille livres.

3°. Des droits d'entrée & de ſortie, qu'on peut évaluer à environ cent quatre-vingt mille livres.

4°. Un bénéfice ſur la vente du ſel, environ quatre-vingt-dix mille livres.

5°. Des droits de contrôle & de papier timbré, environ vingt-cinq mille livres.

6°. Un droit ſur la pêche & quelques octrois établis à Baſtia, environ vingt mille livres. Le total fait environ cinq cent cinquante mille livres; & ſuppoſant, à cauſe de la paix, un accroiſſement actuel ou prochain ſur quelques parties, M. Necker les évalue à ſix cent mille livres.

Le produit entier des impôts eſt conſumé dans le pays; mais comme ce fond, déduction faite des frais de recouvrement, ne ſuffiſoit pas pour acquitter les dépenſes civiles, le roi envoyoit en Corſe annuellement environ deux cent ſoixante mille livres, pour ſervir de ſupplément, & cette ſomme étoit indépendante des fonds remis pour la ſolde des troupes & pour les autres dépenſes militaires.

Cette iſle ne payoit point de taille, & les Etats s'étoient abonnés à cent vingt mille livres pour l'impôt du vingtième; cette ſomme paroiſſoit modique, & cependant la levée en étoit très-difficile. On fut donc conduit à penſer, que dans un pays où l'on éprouvoit une grande rareté du numéraire, & où la circulation intérieure devoit être longtemps encore imparfaite, un tribut en nature de fruits réuniroit beaucoup de convenances, & cela fut fait ſous l'adminiſtration de M. Necker.

La contribution en nature de fruits a été réglée à un vingtième des récoltes, en exemptant les bois de haute futaie, les arbres fruitiers & les jardins

potagers. Cette nouvelle forme a très-bien réuſſi : l'impôt a été recouvré facilement ; les Etats ont paru très-ſatisfaits. (M. Necker, Tome I, pag. 216).

Cette isle eſt couverte de montagnes, & par conſéquent peu habitée. Il y a beaucoup de beſtiaux, de vignes & d'oliviers, de figues & d'autres fruits; mais peu de terre à blé, ſi ce n'eſt du côté de la Balagne & d'Aleria.

Les habitans vivent de légumes, de fromages; ils mangent beaucoup de châtaignes; ils en font des pains & les portent dans des ſacs de peau de chèvre avec des fromages de chèvre, c'eſt-là toute leur proviſion; ils dînent au bord d'une fontaine.

Cependant le ſol de la Corſe eſt bien fertile & propre à toute ſorte de culture ; il y a peu de pays qui puiſſent égaler en beauté & en fertilité la plaine d'Aleria, même depuis Baſtia juſqu'à Solenzara; elle a vingt-cinq lieues de long ſur une & demie de largeur moyenne.

La partie voiſine d'Aleria eſt ſurtout agréable, c'eſt le plus beau canton de l'isle ; cependant il y a peu de fourrages, & ſur la fin de la campagne en 1739, on étoit obligé de ramaſſer des feuilles pour les chevaux.

L'air eſt généralement ſain, excepté dans les plaines : elles ne ſont habitables que huit mois de l'année ; on y deſcend en Octobre, & l'on retourne ſur les hauteurs au plus tard en Juin. La cauſe de leur inſalubrité provient des marécages, des terres incultes, des herbes marines entaſſées ſur les rivages, où elles tombent en putréfaction, des variétés de la température, ſurtout de la nature accablante du Siroco, dont nous avons parlé ailleurs.

Les Corſes n'ont aucune ſorte de commerce ni de manufacture. Ils ne font que des draps groſſiers pour leur uſage & leurs ſouliers.

Il y a des huiles dans la Balagne; Marſeille en tire pour les ſavonneries ; les Corſes ne ſavent pas

même faire de bonne huile, non plus que de bon vin : cependant avec des ſoins on en pourra tirer à cet égard un grand parti. Les habitans de la petite isle de Capraia, faiſoient preſque tout le commerce extérieur de la Corſe. On ne comptoit encore que trois à quatre cent matelots, qui ſervoient à une petite exportation d'huile, de vins & de châtaignes. La Corſe a fourni pour la marine dans la derniere guerre, des bois de conſtruction & du goudron, mais il y a des bois très-conſidérables dont on n'a pas pu faire l'exploitation. Les mûriers, qui n'y étoient preſque pas connus, y réuſſiſſent parfaitement. Les François en ont beaucoup planté, & l'on y fait de la ſoie de très-bonne qualité.

On y trouve des golfes, des rades, & des ports aſſez vaſtes & aſſez sûrs pour recevoir de grandes flottes, ſpécialement Porto-Vecchio, le golfe d'Ajaccio, ceux de Sagone, de Calvi & de Saint-Florent.

La marée eſt d'environ un pied dans le port de Baſtia.

Les François, dans les premières guerres de Corſe, y avoient pratiqué des chemins pour aller d'un canton à l'autre ; mais les Corſes, accoutumés à gravir les montagnes comme leurs chèvres, & qui trouvoient leur ſureté dans la difficulté même de voyager, avoient plutôt détruit qu'entretenu ces chemins ; on s'en occupe actuellement, & l'on travaille même à un canal pour l'exploitation des bois.

Quant à la partie géographique de cette isle, on peut voir l'atlas de Corſe avec la deſcription géographique & hiſtorique de M. Belin, 1 vol. *in*-4°. 1769, avec beaucoup de cartes ; prix 18 livres.

On trouve chez le Rouge une grande carte de cette isle, levée en 1740, ſous M. de Maillebois ; & chez M. Lattré une autre carte aſſez détaillée ; ſur laquelle on a gravé une notice de l'isle. M. Robert donna, en 1756, une carte, où ſont les camps de M. de Maillebois.

Dès 1771, M. le duc de Choiſeul fit commencer les opérations du terrier général; on a établi un bureau de géomètres; on a diviſé toute l'isle en cinquante grands triangles, on a meſuré en plaine une baſe de neuf mille huit cent toiſes, & deux autres baſes de vérification, avec une toiſe réglée ſur celle de l'académie. On a meſuré tous les angles avec un graphomètre à lunette, de ſix pouces de rayon, & l'on a déterminé les diſtances à la méridienne & à la perpendiculaire, ſur une longueur de quatre-vingt-dix-huit milles, depuis le Cap-Corſe juſqu'à Bonifacio. M. le Roy & M. Tranchot ont fait les opérations & les calculs. MM. Teſtevuide & Bedigis, directeurs de l'entrepriſe, en ont mis les détails ſous les yeux de l'académie en 1784.

Il y a un ouvrage ſur la minéralogie de la Corſe, d'après lequel je vais en donner une idée : il eſt intitulé : *mémoire ſur l'Hiſtoire naturelle de l'isle de Corſe, avec un catalogue lythologique de cette isle*, &c. par M. Barral, officier d'infanterie, & inſpecteur-général des ponts & chauſſées de Corſe, 1782. A Paris, chez Molini, libraire, rue du Jardinet, un vol. *in*-8°. de cent vingt-ſix pages, avec une carte de la Corſe.

Les fonctions de M. Barral lui ont procuré les moyens de bien connoître cette isle, qui avoit été peu examinée pour le phyſique : dans les premiers temps de l'établiſſement des François, il y avoit des aſſaſſins de toutes parts, & l'on étoit rebuté par la difficulté de pénétrer dans des montagnes d'un aſpect effrayant, parcourues ſeulement par quelques hommes, que la paſſion de la chaſſe ou l'eſpoir de l'impunité y avoient conduits. Il étoit donc difficile d'y faire des recherches d'hiſtoire naturelle, & il a fallu pour cela bien du temps & du courage. M. Barral en a rapporté une collection de pierres, que pluſieurs ſavans ont vue chez

lui, à Paris, & il a composé le mémoire dont nous parlons, que l'académie des sciences a approuvé avec éloges. Il a tracé une carte, dans laquelle il a distingué, par différentes couleurs, les montagres graniteuses, les calcaires, schisteuses, &c. du second ordre, & les calcaires de nouvelle formation, qui sont surtout dans la partie orientale de l'isle.

La Corse est divisée dans sa longueur par une chaîne de montagnes, qui commence au nord vers le Cap-Corse, & finit du côté du midi, aux bouches de Bonifacio. Les douze premières lieues de cette chaîne, depuis le Cap-Corse jusqu'aux montagnes d'Asco, au-bas desquelles passe le fleuve d'Ostricone, sont moins élevées que le reste; cette partie est composée de pierres calcaires, de schistes, &c. Le reste est entièrement de granite. Les deux montagnes les plus élevées de cette chaîne sont *Monte Rotondo* & *Monte d'Oro*; le premier a quinze cent quarante-neuf toises au-dessus du niveau de la mer, & le second quelque chose de moins; il est à cinq lieues au midi de Corte. Les hauteurs des montagnes ont été déterminées, soit par la trigonométrie, soit par le baromètre.

La chaîne de montagnes graniteuses, qui partage la Corse dans sa longueur, servit de base à M. Barral; il remarqua d'autres montagnes moins élevées, par couches plus ou moins inclinées, appuyées à cette chaîne, & éparses çà & là: il les nomma montagnes du second ordre. Celles-ci furent les premières qu'il lui fut possible d'examiner, parce que l'on y ouvrit de grandes routes, qui le mirent à même d'observer intérieurement la nature des différens rochers.

Les montagnes de la grande chaîne, qu'il nomme du premier ordre, sont en général des granites, comme nous l'avons dit. Dans ces granites l'on trouve des courans de basalte & des laves de différentes espèces. Indépendamment de ces matières,

l'on trouve de la pierre calcaire dans deux montagnes : elles ſont totalement iſolées au milieu des granites, & beaucoup plus élevées que celles du ſecond ordre. Celles-ci contiennent outre les pierres calcaires & les ſchiſtes, les granites de ſeconde formation, les ſerpentines, les variolites, ſtéatites, pierres ollaires, asbeſtes, amianthes, concrétions, tufs & poudingues.

C'eſt dans ces montagnes que l'on trouve très-abondamment de la mine de fer octaëdre, quelques mines de plomb, tenant de l'argent; quelques mines de cuivre, d'antimoine & des pyrites cuivreuſes & martiales. Elles fourniſſent auſſi des criſtaux de roche, du ſpath, des ſchorls de pluſieurs eſpèces.

Les montagnes de granite contiennent auſſi dans leurs cavité, des criſtaux de roche blancs, d'autres enfumés, & quelques-uns verd d'émeraude; c'eſt principalement au *Monte Rotondo* où ces trois eſpèces ſe trouvent.

La grande chaîne graniteuſe eſt preſque partout coupée par des courans de lave, dont l'épaiſſeur varie depuis deux pieds juſqu'à douze; ces courans partent, ou du haut des montagnes, ou de quelques points inférieurs; ſouvent ils arrivent juſqu'au fond des vallons, & d'autres fois ils ſe perdent à mi-côte.

L'adhérence intime des laves au granite n'exiſte généralement qu'à la profondeur où l'humidité n'a pas pénétré. Les laves, formées de parties plus homogènes que les granites, ſe ſont moins détruites, & s'élèvent plus ou moins au-deſſus de ceux-ci.

M. Barral n'y a point découvert de baſaltes en priſmes, voici la raiſon qu'il en donne : il conſidère les baſaltes comme des laves, dont les courans parvenus juſqu'à la mer, dans leur état d'incandeſcence & de fluidité, ont reçu leur criſtalliſation par le contact de l'eau; ces baſaltes devroient ſe trouver à l'extrémité de chaque courant;

dans

dans le voiſinage de la mer, mais le rivage où ils aboutiſſent ayant été dégradé par les vagues qui ont empiété ſur la baſe des montagnes, en le bouleverſant prodigieuſement, les baſaltes auront été enſevelis les premiers ſous les flots.

Les montagnes les plus élevées du ſecond ordre ſont les calcaires, ſituées du côté de l'Italie, où le vent d'eſt cauſe ſans ceſſe des atterriſſemens & des dépôts calcaires, qui ſont par couches horizontales. On y trouve auſſi les ſchiſtes, les ſerpentines, les pierres ollaires, dans le nombre deſquelles il s'en trouve de propres à être travaillées ſur le tour, ſurtout celle du Fiumorbo, dont la couleur eſt verte, quelquefois mouchetée de noir. Il y en a près de Baſtia d'une eſpèce plus dure, le fond verd-obſcur contient des taches blanchâtres un peu chatoyantes, que l'on appelle à Florence *verdi prati*; le deſſus de ces pierres, qui ſe trouve en décompoſition, préſente une matière ferrugineuſe cariée, dans laquelle les parties blanches préſentent ſans beaucoup d'altération, une ſtéatite micacée.

Dans les rochers de pierre ollaire, on trouve aſſez généralement des asbeſtes qui paroiſſent en être la criſtalliſation. Les asbeſtes paſſent enſuite à l'état d'amiante, & l'amiante décompoſé à celui d'argille, que M. B. croiroit propre à faire de la porcelaine, en y ajoutant un fondant.

On trouve dans le mémoire de M. Barral un catalogue très-détaillé de toutes les pierres de l'isle de Corſe. Il croit que les Romains en ont tiré des granites, des porphyres, des jaſpes: l'Italie fait un grand commerce de marbres avec le reſte de l'Europe; la ſeule petite ville de Carrare en fournit de brut ou de travaillé, pour plus d'un million par an. On a en Corſe les mêmes matières, & la France pourra bien en tirer parti.

Quoique les eſpèces d'animaux ſoient petites en

Corſe elles ont de la vigueur. Il n'y a point de loups, mais les renards y ſont voraces & dangereux pour les troupeaux.

Il n'y a d'eſpèce particulière que le moufouli ou muflone, que M. de Buffon appelle monflon, & qu'il regarde comme la ſouche primitive de toutes les brebis; cet animal a du poil & non de la laine: mais la laine n'eſt pas un caractère eſſentiel & primitif de la brebis. Je finirai cet article de la Corſe par une liſte des ouvrages où l'on peut trouver ſur cette matière de plus grands détails.

Hiſtoire de Corſe, contenant une deſcription exacte de la ſituation & de la nature de cette isle, & du caractère de ſes habitans; les divers changemens ſurvenus dans le gouvernement, &c. depuis les temps les plus reculés, juſqu'à préſent. En flamand, avec une traduction abrégée, faite & écrite en marge, par M. Hultz. 1732, *in*-8°.

Hiſtoire des révolutions de l'isle de Corſe, & de l'élévation de Théodore I. ſur le trône de cet Etat, tirée des mémoires tant ſecrets que publics. La Haye, 1738, *in*-8°.

Mémoires hiſtoriques, militaires & politiques ſur les principaux événemens arrivés dans l'isle de Corſe, depuis le commencement de l'année 1738 juſqu'en 1741, par M. Jauſſin. Lauſanne, Bouſquet, 1759, 2 vol. *in*-12.

Deſcription de la Corſe, & relation de la dernière guerre. Paris, J. Chardon, 1743, *in*-12.

Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de Corſe, par M. Fréderick. Londres, 1768, *in*-8°.

Relation de l'isle de Corſe; Journal d'un voyage dans cette isle, & Mémoire de Paſcal Paoli, par Jacques Boſwell, traduits de l'anglois, par J. P. J. Dubois. La Haye, 1769, *in*-12.

Relatione della Corſica, di Giacomo Boſwell, traſportata in italiano, dall'originale ingleſe. Lond. 1769.

Giornale del viaggio fatto nell' iſola di Corſica da

Giacomo Boſwell, con alcune Memorie del generale Paſquale Paoli, che Serve di tomo 2 alla relazione della Corſica. Londra, 1769, *in*-8°.

Hiſtoria del regno di Corſica dall' abbate Gio Vacchino. Cambiagi, 1770, 2 *vol. in*-4°.

Hiſtoire de la Corſe & de ſes révolutions juſqu'à nos jours, par M. Germanes. A Paris, chez Coſtard, 1774, 3 vol. *in*-12.

Eſſai chronologique, hiſtorique & politique ſur l'isle de Corſe, par M. Serrand Dupuis. Paris, chez Baſtien, 1776, 1 vol. *in*-12.

CHAPITRE XXVII.

Des loteries d'Italie.

La loterie de Gènes, *il gioco del lotto*, ou *Seminario*, eſt celle qui a produit les loteries de tout le reſte de l'Italie : elle fut établie en 1620, & elle l'a été en France en 1757, par les ſoins de M. Calſabigi. Avant ce temps-là, nous avions en France pluſieurs loteries : celle de S. Sulpice ou de Piété, celle des Communautés religieuſes, & celle des Enfans-trouvés, dans leſquelles les billets étoient de vingt-quatre ſols ; on a fait enſuite la loterie générale, où les billets étoient de trois livres, & la loterie de la ville, dont les billets étoient de vingt-quatre livres.

La diſtribution des lots s'y faiſoit par une eſpèce de règle d'alliage, dont nous allons donner un exemple. Suppoſons qu'il y ait en tout cent mille billets, diſtribués à vingt-quatre ſols, ou cent vingt mille livres. On prélevoit le bénéfice de quinze pour cent, en les ſuppoſant à vingt ſols, c'eſt-à-dire, quinze mille ; enſuite dix mille liv. pour le douzième du produit total, affecté à l'égliſe de

Ste. Geneviève, il reſtoit quatre-vingt-quinze mille livres. Il y avoit ſix lots pour mille billets, c'eſt-à-dire, quatre-vingt-quinze mille livres qu'on diſtribuoit en ſix cent lots inégalement & d'une manière qui étoit arbitraire. Par exemple, on faiſoit un gros lot de douze mille livres, un de quatre mille livres, douze de mille livres, vingt-un de cinq cent livres, & cinq cent ſoixante-cinq de cent livres; le total eſt quatre-vingt-quinze mille livres : dans une pareille diſtribution, il s'agit de préſenter un appas déterminant dans les premiers lots, & de dédommager les actionnaires qui ne les auront pas, avec l'eſpérance des petits lots.

Lorſque les loteries étoient à vingt ſols le billet, on ne faiſoit que prélever quinze pour cent du produit total, le reſte étoit employé à former les lots. Lorſqu'enſuite les billets furent mis à vingt-quatre ſols, on prélevoit le douzième; mais les quatre ſols d'augmentation ne furent pas en pure perte pour le public : la moitié étoit employée à accroître les lots; cependant cette augmentation fit tomber ſenſiblement les loteries. Daus celles des anciennes loteries qui ſubſiſtent encore, les receveurs particuliers ont la liberté de renvoyer les billets qu'ils n'ont pu diſtribuer au public, & on leur en rend le prix. Alors ceux qui tiennent la loterie y perdent; ils mettent réellement neuf cent cinquante livres à la loterie par mille billets à vingt-quatre ſols, puiſque cette ſomme entre dans celle qui compoſe les lots. De plus, leur bénéfice eſt moins grand de cent cinquante livres, puiſqu'il eſt de quinze pour cent, & l'abbaye de Ste. Geneviève ſupporte auſſi une diminution de cent livres dans ſon bénéfice, qui eſt le douzième du produit réel. Dans la loterie générale, à trois livres le billet, les moindres lots étoient de cent cinquante livres, & il y en avoit douze ſur mille billets; elle avoit le même objet que la loterie de

Piété, & le roi en repartiſſoit le bénéfice en œuvres pies. Dans la loterie de la ville, à vingt-quatre livres le billet, on ne prélevoit que dix pour cent pour le bénéfice & les frais, au lieu de quinze pour cent; il y avoit ſoixante billets gagnans par mille, & les moindres lots étoient de deux cent livres.

Par arrêt du conſeil du 15 Octobre 1757, on établit à Paris la loterie italienne, qui fut accordée à l'école-royale-militaire; elle en a joui juſqu'au 30 Juin 1776. Alors par un arrêt elle fut créée au profit de l'Etat, ſous la dénomination de *Loterie royale de France*, & elle ſe tire le premier & le 16 de chaque mois. La manière de la tirer, ainſi que les différentes façons de s'y intéreſſer ou d'y mettre, ſont expliquées fort au long dans les *Tablettes de la loterie*, chez M. Lottin l'aîné, à Paris; mais le calcul des probabilités de cette eſpèce de loterie ne ſe trouvant expliqué nulle part, j'ai cru devoir ici en donner une idée.

Dans ces loteries il y a quatre-vingt-dix nombres, & l'on en tire au ſort cinq à chaque fois; le joueur ou celui qui met à la loterie, parie pour un des quatre-vingt-dix nombres, pour deux, pour trois, &c. c'eſt-à-dire, par extrait, par ambe, par terne.

Pour calculer la probabilité ou l'eſpérance que l'on a de gagner à cette loterie, la première choſe qu'il faut connoître eſt le nombre des extraits, des ambes & des ternes, qui ſont contenus dans un nombre donné; la marche ordinaire des combinaiſons nous donnera facilement ces réſultats. Dans quatre vingt-dix nombres, les cinq qui ſortent ſont compris dix-huit fois; il y a donc dix-huit contre un à parier qu'aucun des cinq ne ſortira: ainſi la

loterie devroit donner dix-huit fois la miſe à celui dont le nombre eſt ſorti.

Pour trouver combien il y a d'ambes (c'eſt-à-dire, de couples de nombres) dans un nombre donné comme 5, on diviſe le produit des deux derniers nombres qu'il contient, c'eſt-à-dire, 4 & 5 par le produit des deux premiers 1 & 2, le quotient donne le nombre d'ambes. Le produit de 4 par 5, c'eſt-à-dire 20, étant diviſé par le produit de 1 par 2, c'eſt-à-dire, par 2, il viendra 10 au quotient; on en conclut qu'il y a dix ambes dans cinq nombres. En effet, chacun des cinq nombres peut être joint avec les quatre autres, ce qui fait vingt ambes; mais comme 2 avec 3, ou 3 avec 2 ne ſe comptent que pour un ſeul ambe, & ainſi des autres, cela ſe réduit à moitié ou à dix ambes; c'eſt-à-dire, que cinq nombres pris deux à deux, ſe combinent de dix façons.

Le nombre des ternes, ou des combinaiſons des nombres qui ſe trouvent dans le nombre cinq pris trois à trois, ſe trouve en diviſant le produit des trois derniers nombres par le produit des trois premiers, ou le produit de 3, 4, 5, par le produit de 1, 2, 3, c'eſt-à-dire, 60 par 6; & l'on a dix pour le nombre des ternes ou le nombre des combinaiſons des cinq nombres 1, 2, 3, 4, 5, pris trois à trois. On comprend en effet que puiſqu'il y a dix ambes, & que chacun des ambes peut ſe combiner avec les trois nombres qui ne ſont pas compris dans cet ambe, il en réſulte trente combinaiſons; mais elles ſe réduiſent au tiers lorſqu'on n'a pas d'égard au changement d'ordre. Car le même terne comme 2, 3 & 4, vient trois fois, chacun des trois nombres ſe combinant avec les deux autres; l'ambe 2 & 3 ſe combine avec 4, l'ambe 2 & 4 avec 3, l'ambe 3 & 4 avec 2, & c'eſt toujours le même terne, voilà pourquoi l'on ne prend que le tiers des trente combinaiſons.

Ainſi les dix ternes contenus dans les cinq premiers nombres ſont :

1, 2, 3,	1, 4, 5.
1, 2, 4,	2, 3, 4.
1, 2, 5,	2, 3, 5.
1, 3, 4,	2, 4, 5.
1, 3, 5,	3, 4, 5.

On trouve de même qu'il y a dans les nombres qui ſortent cinq quaternes, & qu'il n'y a qu'un ſeul quine.

Pour ſavoir combien il y a de quaternes dans les quatre-vingt-dix nombres, ou de combien de manières quatre-vingt-dix nombres peuvent ſe combiner par cinq, on diviſera le produit de 90, 89, 88, 87 & 86, ou 5273912160 par le produit de 1, 2, 3, 4, 5, ou 120 ; le quotient nous apprend que l'on peut prendre quatre-vingt-dix nombres, cinq à cinq, de 43949268 façons différentes.

Ce calcul eſt plus ſimple, ſi au lieu de faire deux produits comme ci-deſſus, & enſuite la diviſion de l'un par l'autre, on diviſe par avance les premiers nombres par les derniers : dans l'exemple précédent, on diviſe 90 par 1, & l'on a 90 ; par 2, & l'on a 45 ; par 3, & l'on a 15 ; par 5, & l'on a 3 ; on emploie ce 3 à la place de 90 ; on diviſe auſſi 88 par 4, & l'on a 22, c'eſt-à-dire, qu'on multiplie 3 par 89, 22, 87, 86, & le produit eſt toujours le même que ci-deſſus.

Il eſt encore plus facile, quand on veut toutes les combinaiſons, de trouver d'abord les ambes, & de s'en ſervir pour trouver les ternes, enſuite les quaternes, parce qu'alors on n'a dans chaque combinaiſon qu'un ſeul multiplicateur & un ſeul diviſeur de plus que dans la précédente, & l'on fait encore pour plus de facilité, la diviſion d'un des multiplicandes par le nouveau diviſeur.

Ainſi pour trouver les ambes compris dans 90,

on diviſe 90 par 2, & l'on a 45; on multiplie 45 par 89, & l'on a 4009 pour le nombre des ambes. Pour trouver les ternes de 90, on diviſe 4005 par 3; & l'on a 1335, qui multiplié par 88, donne 117480 pour les ternes.

Pour avoir les quaternes de 90, on diviſe le nombre des ternes par 4, l'on a 29370, & multipliant par 87, on a 2555190 pour le nombre des quaternes.

Les quines, *cinquine*, ſe trouvent auſſi en diviſant les quaternes par 5, & multipliant par 86, l'on a 43949268.

Cette règle ſe démontre par le raiſonnement que nous avons fait ſur les ambes & ſur les ternes du nombre 5; dans 90, il eſt évident que chacun des 90 nombres fait un ambe avec les 89 autres; mais de cette manière, chaque ambe vient de deux façons différentes: ainſi il ne faut prendre que la moitié du produit de 90 par 89, de même à l'égard des ternes.

Chaque ambe forme un terne avec chacun des autres nombres, à l'exception des deux qui forment l'ambe dont il s'agit; donc chaque ambe forme 88 ternes, mais de cette façon chaque terne ſe trouve répété trois fois, puiſque chacun des trois nombres qui le compoſent ſe combine avec les deux autres; il faut donc ne prendre que le tiers du produit des ambes par 88. Par la même raiſon chaque terne fait 87 quaternes, chaque quaterne fait 86 quinternes, & chaque quaterne ſe trouve quatre fois dans ce nombre-là, comme chaque quinterne s'y retrouve cinq fois.

Dans la loterie de Rome, on peut mettre par extrait ſimple, qu'on appelle *per eletto*; on y met par premier extrait, ſecond extrait, &c. par ambe & par terne. On ne reçoit pas en Italie les combinaiſons de 4 & de 5, parce que le fermier de la banque ne veut pas courir riſque d'être ruiné par un coup de haſard; mais on peut prendre 4 ou

5 nombres à raiſon des ambes & des ternes qu'ils contiennent, en payant la même choſe qu'on auroit payé pour chacun de ces nombres ſéparément.

Les quaternes ont été établis en Allemagne, où l'on paie ſoixante mille fois la miſe, & en France en 1776, où l'on paie ſoixante-quinze mille fois. Enfin les quines ont été admis dans la loterie royale de France en 1776, pour le profit ſeulement d'un million de fois la miſe.

Quand on joue par premier extrait, & que le nombre qu'on a pris ſort en effet le premier, on reçoit à Rome ſoixante-dix fois la miſe, ou ſoixante-dix écus pour un, quoique la chance ſoit de quatre-vingt-dix pour l'entrepreneur. Si on met par ſecond extrait, & que le nombre choiſi porte le ſecond, c'eſt la même choſe, & ainſi des autres; mais s'ils ne ſortent pas à l'ordre & à la place qu'on a fixé, l'on ne gagne rien du tout.

Quand on a joué par *eletto*, ou extrait ſimple, de quelle manière & à quelle place que ſorte le nombre, on a quatorze fois ſa miſe; c'eſt cinq fois moins que dans l'extrait déterminé, parce qu'il y a cinq fois autant de manières d'y gagner.

Si l'on prend deux nombres par ambe, & qu'ils ſortent tous les deux, on reçoit douze écus romains pour quatre bayoques, ou deux cent ſoixante-ſix & deux tiers pour un.

Si l'on prend trois nombres par terne, & qu'ils ſoient tous les trois dans le nombre des cinq que l'on tire, on a mille huit cent écus romains pour trente-cinq bayoques, ou cinq mille cent quarante-deux & ſix ſeptièmes pour un.

Pour que le jeu fut égal entre le banquier & les pontes, que la recette du fermier fut égale à la perte, il faudroit dans le cas d'un extrait déterminé, qu'on eût mis ſur chacun des quatre-vingt-dix nombres, & que le nombre ſorti produiſit quatre-vingt-dix miſes; ſi dans ce cas on ſuppoſe

que les joueurs ont fourni par égale portion les quatre-vingt-dix miſes, & qu'ils partagent le produit, il n'y a aucune perte; la recette eſt égale à la dépenſe, & l'eſpérance de chacun eſt égale à ſa miſe.

D'après ce cas, qui eſt le plus évident & le plus ſimple de tous, paſſons à celui d'un ſeul joueur qui auroit pris un ſeul billet; il eſt sûr que ſon eſpérance ſera la même, car elle eſt indépendante de celle des autres joueurs. S'il reçoit quatre-vingt-dix dans le cas où ſon billet ſortira, c'eſt comme ſi dans ce cas-là le fermier avoit pris les quatre-vingt-neuf autres billets pour ſon compte; il avoit une eſpèrance quatre-vingt-dix fois moindre que celle du fermier, mais c'eſt l'eſpérance d'une ſomme quatre-vingt-dix fois plus conſidérable que celle qu'il a donnée au fermier: la probabilité quatre-vingt-dix fois moindre eſt compenſée par la grandeur de la ſomme quatre-vingt-dix fois plus forte, & le jeu eſt égal.

Ainſi quand on joue par extrait, on devroit recevoir pour le billet ſortant quatre-vingt-dix, au lieu de ſoixante-dix qu'on reçoit à Rome, c'eſt-à-dire, que le fermier retient vingt ſur quatre-vingt-dix, ou vingt-deux & deux neuvièmes par cent, pour les frais de régie, le paiement de ſa ferme, le bénéfice de ſon entrepriſe & le riſque de ſes fonds.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, en pariant qu'un nombre ſera du nombre des cinq, ou qu'il ſortira, n'importe à quelle place, on retireroit toujours quatre-vingt-dix; mais dans la ſuppoſition précédente, où les quatre-vingt-dix nombres ont été pris par quatre-vingt-dix joueurs, pour rendre le jeu égal, il y en a cinq qui auront également gagné, & le produit quatre-vingt-dix ſeroit à partager entre les cinq perſonnes qui auroient pris ces cinq nombres, ainſi chacune devroit recevoir dix-huit. On conçoit d'ailleurs qu'il y a cinq fois plus d'eſpérance que dans le premier cas, puiſqu'un nombre choiſi

peut ſortir de cinq façons différentes, tandis qu'il ne pouvoit ſortir dans le premier cas que d'une ſeule manière ; ainſi le profit doit être cinq fois moindre, ou ſeulement de la cinquième partie de quatre-vingt-dix, c'eſt-à-dire, dix-huit, au lieu de quatorze qu'on donne réellement, c'eſt-à-dire, qu'on retient quatre ſur dix-huit, ou vingt-deux & deux neuvièmes pour cent de bénéfice, de même que dans le cas des extraits déterminés.

Lorſqu'on prend cinq numéros par ambe, le produit doit être ſuppoſé partagé entre dix perſonnes, parce qu'il y a dix ambes dans les cinq billets qui ſortent ; mais il y a en total dans les quatre-vingt-dix billets quatre mille & cinq ambes, donc il y a pour chaque joueur la dixième partie de quatre mille & cinq, ou quatre cent & demi pour chacun ; d'ailleurs, il eſt évident que puiſqu'il y a dix ambes dans les cinq nombres qui ſortent, il y a dix contre quatre mille & cinq à parier, que l'ambe choiſi ſera l'un de ceux qui ſortira : ainſi l'eſpérance eſt de un contre quatre cent & demi, & la ſomme eſpérée doit être quatre cent & demi fois plus grande que la miſe, pour que le jeu ſoit égal. Mais on ne donne à Rome que deux cent ſoixante-ſix & deux tiers, en ſorte que le fermier y retient trente-trois & deux cinquièmes pour cent.

Le profit eſt bien plus conſidérable dans le cas des ternes : lorſqu'on veut jouer à jeu égal, il faut ſuppoſer que les 117480 ternes qu'il y a dans toute la loterie aient été remplis, & que les dix ternes qui ſortent ſoient partagés entre dix perſonnes, chacun aura la dixième partie de ſa miſe, c'eſt-à-dire ; onze mille ſept cent quarante-huit ; & comme on ne paie à Rome que cinq mille cent quarante-deux & ſix ſeptièmes, le fermier gagne cinquante-ſix & deux neuvièmes pour cent.

Ainſi pour avoir l'eſpérance du profit pour un terne, on diviſe le nombre de tous les ternes qui

ſont dans quatre-vingt-dix, par le nombre des ternes qui ſortent ou qui ſont compris dans ciuq. De-là il ſuit que pour avoir l'eſpérance du quaterne, il faut diviſer 2555190 par 5, & l'on a 511038. Enfin pour celle dès quines, il faut diviſer 43949268 par 1, c'eſt-à-dire, que l'on a près de quarante-quatre millions contre ſoi ; on devroit donc jouer quarante-quatre millions de fois, pour eſpérer naturellement d'avoir le quine ſur lequel on met ; ainſi l'on devroit recevoir pour vingt ſols quarante-quatre millions, dans le cas où le quine ſortiroit ; on ne promet cependant qu'un million de fois la miſe, ſuivant l'arrêt du conſeil du 30 Juin 1776, & c'eſt beaucoup à conſidérer l'ordre moral. Il ne faut pas qu'il y ait un ſeul cas où un établiſſement puiſſe être renverſé par un événement quel qu'il ſoit. Il eſt naturel que l'Etat ne veuille pas courir un ſi grand riſque, mais il eſt naturel auſſi qu'on ne mette que peu ſur des quines, puiſqu'il y a ſi peu d'eſpérance pour le joueur.

Le bénéfice de la loterie de Rome pour les ambes & les ternes, étoit beaucoup plus conſidérable dans les commencemens qu'il ne l'eſt actuellement : on ne donnoit que dix écus au lieu de douze dans les ambes, & mille au lieu de dix-huit cent dans les ternes ; c'étoit encore pire à Gènes, où cette loterie a porté un argent immenſe autrefois, & où l'on faiſoit prendre des billets de l'extrémité même de l'Italie, ſans que perſonne eût calculé l'extréme déſavantage qu'il y avoit dans ce jeu-là.

Voici maintenant ce que les entrepreneurs des loteries dans différens pays donnent aux joueurs pour les extraits :

A Gènes, treize & trois dix-neuvièmes ; à Rome & en Allemagne quatorze ; à Paris quinze, au lieu de dix-huit qui eſt le pair.

Pour les ambes, à Gènes, deux cent trente & dix treizièmes ; en Allemagne, deux cent qua-

rante ; à Rome, deux cent ſoixante-ſix & deux troiſième ; à Paris, deux cent ſoixante-dix, au lieu de quatre cent & demi.

Pour les ternes, à Gènes, deux mille huit cent cinquante-ſept & un ſeptième ; en Allemagne, quatre mille huit cent ; à Rome, cinq mille cent quarante-deux & ſix ſeptièmes ; à Paris, cinq mille cinq cent, au lieu de onze mille ſept cent quarante-huit.

Cela ſuffit pour faire voir l'extrême déſavantage de la loterie, ſurtout à Gènes.

On ne permettroit pas entre particuliers un jeu auſſi inégal : on traiteroit de fripons, *Giocatori di vantaggio*, ceux chez qui il ſe tiendroit ; mais de la part du ſouverain, l'on conſidère ce bénéfice comme un impôt qu'il met ſur la folie de ſes ſujets.

Une perſonne qui prendroit pour ſon compte tous les billets, ſeroit aſſurée de perdre vingt deux & deux neuvièmes pour cent ſur les extraits ; trente-trois & deux cinquièmes ſur les ambes, & cinquante-ſix & deux neuvièmes ſur les ternes : plus l'on prend de billets, plus le déſavantage eſt conſidérable ; il arrive un terme où la poſſibilité de gagner ſe réduit à rien ; enſuite elle ſe convertit en une perte aſſurée : par exemple celui qui prendroit ſoixante-dix nombres par premier extrait, ou par *eletto*, ne pourroit jamais gagner ; car en ſuppoſant que le premier extrait tombât dans ſes nombres, & que les cinq billets gagnans s'y trouvaſſent, il ne recevroit que ſoixante-dix, c'eſt-à-dire, autant qu'il auroit donné ; & s'il prenoit plus de ſoixante-dix nombres, il ſeroit sûr de perdre ſa miſe, ou en tout, ou en partie.

Dans l'arrêt du conſeil, rendu en 1776, on a ajouté en France les chances d'extraits déterminés, pour leſquels on donne ſoixante-dix fois la miſe au lieu de quatre-vint-dix, les ambes déterminés pour leſquels on donne cinq mille & cent, les quaternes à ſoixante-quinze mille, les quines à un million.

Le profit que l'expérience a fait reconnoître dans la loterie de Rome eſt tel, que la ferme en a été portée juſqu'à cent quarante-quatre mille écus de frais.

On fait chaque année neuf tirages à Rome, & autant à Naples, pour leſquels on prend des billets à Rome, dont le profit & la perte demeure aux fermiers de Rome. On évalue leur recette annuelle à cinq ou ſix cent mille écus romains, environ trois millions monnoie de France.

La ferme eſt partagée en quarante carats, ou quarante actionnaires, dont chacun a vingt mille liv. de *Luoghi di monte*, ou de contrats, hypothéqués à la ſureté des joueurs : ce fonds ſerviroit à les payer, en cas qu'ils gagnâſſent beaucoup plus que l'excédant de la recette ſur la dépenſe.

Pour avoir une idée du profit des fermiers, voici le calcul que l'on peut faire; ſi tous les nombres de la loterie ſe prenoient par extrait ou par *eletto*, que la recette fut de cinq cent mille écus, la dépenſe de deux cent mille, il y auroit à perdre pour les fermiers dix-huit pour cent de leur recette, car la dépenſe étant de quarante pour cent, & l'avantage de vingt-deux & deux neuvièmes ſeulement, il y auroit dix-ſept & ſept neuvièmes de perte; & ſi tous les nombres étoient également chargés, ils perdroient quatre-vingt-neuf mille écus par année; auſſi leur avantage ne roule-t-il pas ſur les extraits, ni même ſur les ambes.

Si tous les nombres ſe prenoient par ambes, l'avantage des fermiers n'étant que de trente-trois & deux cinquièmes, & les frais de quarante pour cent, il y auroit ſix & trois cinquièmes par année de perte réelle, qui monteroit à trente-trois mille écus par année.

Mais ſi tous les ternes étoient remplis, l'avantage des fermiers, qui eſt de cinquante-ſix & deux neuvièmes par cent, excédant la dépenſe (qui eſt

quarante) de ſeize & deux neuvièmes par cent, ils gagneroient plus de quatre-vingt mille écus, & chacun des quarante actionnaires tireroit plus de deux mille écus, c'eſt-à-dire, plus de cinquante pour cent de ſes fonds, ſans compter l'intérêt ordinaire qu'ils prélèvent d'abord.

Si l'on ſuppoſe le revenu de ſix cent mille écus, au lieu de cinq cent mille, l'avantage ſera plus conſidérable pour le fermier; car alors la dépenſe étant de trente-trois & demi pour cent, la perte dans le cas des extraits ſeroit d'onze & un neuvième; on ſeroit à-peu-près au pair pour les ambes, & le profit ſur les ternes ſeroit de vingt-deux & huit neuvièmes, ou de cent trente-ſept mille écus romains.

Si les nombres de la loterie ne ſont pas tous également chargés, les fermiers courent riſque de gagner plus ou moins, mais plus ils ſont diſperſés, plus le fermier approche du gain que l'on vient de calculer, pour le cas où ils ſont également chargés.

Ce ſont donc les ternes ſeuls qui empêchent les fermiers de la loterie de ſe ruiner, & qui aſſurent leur fortune; on eſtimoit, en 1765, leur profit dans l'état ordinaire des choſes, année commune à Rome, de trente ou quarante mille écus romains, enſorte que l'excès de l'avantage des ternes ſur le déſavantage des ambes & des extraits, ſe réduit à ſix ou à huit pour cent de la recette totale, quoiqu'il ſoit encore dix-neuf ou vingt-cinq pour cent du fond des fermiers.

La recette des extraits eſt ordinairement de cinquante mille écus. La recette des ternes eſt plus grande que celle des ambes par deux raiſons : premièrement, parce que celui qui met ſur trois nombres, paie pour chacun des trois ambes qui y ſont compris treize bayoques & demie, & trente-cinq pour le terne; cette manière de mettre à la loterie eſt fort ordinaire : en ſecond lieu, il y a beaucoup

de gens qui prennent plusieurs nombres à la fois, en mettant sur tous les ternes qui y sont renfermés, & le nombre des ternes est beaucoup plus grand que celui des ambes, puisque dans quinze nombres, il y a cent & cinq ambes, & quatre cent cinquante-cinq ternes. Ce sont-là les deux moyens qui enrichissent le fermier.

L'extraction ou le tirage se fait à Rome, sur le balcon du palais de *Monte Citorio*, à la vue de tout le peuple, qui ne manque pas de se rassembler, & qui y prend le plus grand intérêt.

Dans le temps que la loterie de Naples est sur le point de se tirer, la curiosité augmente à Rome, les paris redoublent, & jusqu'à-ce qu'on ait reçu avis du tirage de Naples & des nombres qui sont sortis, l'on est reçu à prendre dans les bureaux de Rome des billets dont le sort dépend du tirage de Naples; cela fit naître à des fripons adroits l'idée d'être avertis deux heures après le tirage, des nombres qui seroient sortis, pour aller prendre des billets avant l'arrivée de la poste; ils y employèrent des signaux qu'on se donnoit la nuit sur les montagnes, & qui étoient répétés d'une montagne à l'autre; on voit à la vue simple, à plus de trente lieues de distance, l'éclair de quatre livres de poudre allumée; on s'en est servi dans les opérations géographiques, faites par des triangles en France & en Allemagne pour la mesure de la terre, & pour les cartes qu'on a dressées. Dans le temps qu'on parloit tant en Allemagne de la paix qui se négocioit à Paris, on eut pu apprendre par cette voie dans l'espace de quelques minutes de temps la signature du traité ou la rupture des conférences. Mais on ne tarda pas d'être instruit à Rome de cette friponnerie, & il étoit aisé de s'en garantir.

A Naples, la loterie n'est point en ferme; on la régit pour le compte du roi.

Les loteries de Gènes se tirent dix fois l'année dans

dans le palais ; elles étoient affermées en 1765, 306000 livres de Gènes. On ſuppoſoit que la recette totale alloit à 700000 livres du pays (580000 de France) qu'il y en avoit 329000 pour les lots, 306000 pour la camera, & 65000 pour les frais & le bénéfice.

Il y a deux loteries à Gènes : l'une eſt appelée *delle zitelle*, & l'autre *ſeminario*. La première contient les noms de quatre-vingt-dix filles à doter, à qui l'on donne une aumône de cent livres pour chacune ; il y a par conſéquent quatre-vingt-dix numéros, on la tire huit fois l'année.

On donne ſept livres douze ſols pour avoir cent livres par extrait ſimple ; une livre dix ſols par extrait déterminé, *prima eſtratta*, deux livres douze ſols pour avoir une ambe de ſix cent liv., & deux livres deux ſols pour gagner un terne de ſix mille livres. Nous avons comparé ce calcul avec le pair du jeu.

La ſeconde eſpèce de loterie, celle du *ſeminario* ou des ſénateurs, ſe tire deux fois l'année, en Juin & en Décembre ; on l'appelle *ſeminario*, parce que les noms dont on ſe ſert, & ſur leſquels on joue, ſont ceux de la liſte des ſénateurs, appelée *ſeminario* ; on tire au ſort tous les ſix mois, trois gouverneurs & deux procurateurs, *excellentiſſimi*, ou *ſupremi ſindicatori*, & l'on joue ſur les noms qui doivent ſortir.

Il y a dans la boîte les noms de cent-vingt perſonnes vivantes, & en outre les noms de ceux qui ſont morts, ſans jamais avoir été tirés, & qu'on ne remet plus quand ils viennent à ſortir. Le total peut aller à près de quatre cent. Les noms qu'on tire aux deux extractions que l'on fait dans l'année, ne ſont pas toujours ceux de gens propres à la place. Il y a des morts & des abſens, & des perſonnes exclues à raiſon de parenté. Ainſi il faut tirer ordinairement de la boîte bien plus de cinq

noms à chaque extraction : quelquefois on en tire dix & juſqu'à quinze. On peut mettre ſur les cinq premiers qui viennent, capables ou non, & c'eſt ce qu'on appelle jouer *per eſtratto* ; il eſt indifférent alors qu'il y ait empêchement à remplir la place, de la part de celui dont le nom eſt ſorti, mais comme le nombre des noms eſt fort grand, on a peu d'eſpérance pour celui qu'on a pris. L'on ne payoit, en 1765, qu'une livre pour gagner ainſi cent livres par premier extrait ; une livre huit ſols pour un ambe de ſix cent livres, & une livre quatre ſols pour un terne de ſix mille livres, mais on payoit cinq livres pour un extrait quelconque des cinq premiers.

On peut jouer pour ne gagner qu'à ceux qui ſeront véritablement élus, & c'eſt ce qu'on appelle *per eletto* ; on paie davantage dans ce cas-là. A chaque extraction on doit tirer cinq perſonnes. Il y en a qui ſont propres à l'une & à l'autre place, & c'eſt ce qu'on appelle *eletto netto*. Pluſieurs ont quelque empêchement pour être ou gouverneurs ou procurateurs, à raiſon, par exemple, de parenté dans l'un & l'autre collége, ou pour n'avoir pas encore rempli l'intervalle requis pour pouvoir entrer dans le même collége. Si l'on joue un de ceux-ci, on gagne, en ſuppoſant qu'il ſoit élu pour l'un des deux poſtes, c'eſt un *eletto brutto* ; on paie moins que pour un *eletto netto*. Pour le *primo eletto*, on payoit une livre onze ſols pour gagner cent livres ; deux livres quinze ſols deux deniers pour un terne de ſix mille livres. On ne paie pas toujours également, parce qu'il n'y a pas toujours le même nombre de noms dans l'urne pour pouvoir en être extraits, ni le même nombre de perſonnes éligibles, attendu qu'on ne complète qu'une fois l'an le nombre de cent vingt vivans. Pour la facilité des joueurs, on publie avant le tirage la liſte de ceux qui compoſent la magiſtrature de Gènes, *liſta de*

ſeminario, il y en avoit quatre-vingt-ſix en 1765. Lorſque ceux dont les noms ſont extraits ont un empêchement perpétuel, on ne les remet plus dans le *buſſolo* : que ſi l'empêchement n'eſt qu'accidentel & paſſager, comme à raiſon de parenté actuelle dans le ſénat, l'extraction finie, ils ſont remis dans l'urne.

Dans la loterie de Milan, qui ſe tire treize fois l'année, on ne tire que trois billets ſur les quatre-vingt-dix. Il y a ſur chacun des quatre-vingt-dix billets le nom d'une femme.

Les conditions de cette loterie doivent être meilleures pour le gagnant, puiſque la probabilité eſt beaucoup moindre.

En pariant pour ambe, on paie cinquante-deux ſols pour gagner ſix cent livres.

En pariant pour terne, on paie quarante-deux ſols pour gagner ſix mille livres.

En pariant pour le premier nombre qui ſortira, on paie trente-deux ſols, & l'on reçoit cent livres.

En pariant pour l'un des trois qui ſortiront, on paie ſept livres douze ſols, & on reçoit cent liv. en cas de gain.

Outre cela, les ambes qui gagnent reçoivent encore le dix pour cent de bénéfice au-deſſus de ce qui leur revient ; mais à condition, qu'en pariant pour ambe on ait auſſi parié pour terne.

La compagnie qui tient cette loterie, & qui ſe nomme *la regia impreſa generale del ſeminario di Milano*, payoit, en 1765, à la chambre royale cent vingt-deux mille cinq cent cinquante livres, & de plus, pour certains droits honorifiques ou redevances dues à la même chambre-royale, vingt-cinq mille cent quarante-une livres, en tout cent quarante-ſept mille ſix cent quatre-vingt-onze livres.

A en juger par le prix de la ferme, par l'empreſſement du peuple, & par les dehors de ceux qui la tiennent, il y a lieu de croire, qu'ils y gagnent beaucoup.

La loterie de Turin ſe tire quinze fois l'année, elle étoit afferméе cent quarante mille livres. Nous en avons parlé dans le Tome premier.

Je finirai cet article par un fait qui eſt utile pour les joueurs de la loterie : à Gènes, dans la boîte des ſénateurs, il y a trois ou quatre cent noms, comme nous l'avons dit : on remarquoit comme une choſe extraordinaire, qu'il y en avoit un qui n'étoit jamais ſorti depuis 1620, quoiqu'on faſſe l'extraction deux fois l'année : c'eſt celui de *Benedetto Gentile*, le même à qui l'on dût l'établiſſement de la loterie (1). Le peuple étonné de la ſingularité qu'il y avoit de ne voir jamais ſortir ce nom-là, diſoit que le diable avoit emporté la perſonne & le nom ; un établiſſement qui a ruiné bien des citoyens, méritoit peut-être qu'on le dit ; mais une rénovation de la boîte ayant obligé d'en faire l'ouverture & la vérification, on reconnut que le nom de *Gentile* y étoit bien, quoiqu'il n'eut jamais paru dans le tirage ; cela fait voir que l'eſpérance de ceux qui ſuivent des nombres obſtinément, peut être trompée bien long-temps, & qu'on peut même avec une grande fortune ſe ruiner totalement, comme il y en a des exemples.

CHAPITRE XXVIII.

Sur le jaune de Naples, & ſur la fixation du paſtel.

Le jaune de Naples, ou *Giallolino*, eſt une couleur fort uſitée parmi les peintres ; on l'emploie dans la miniature, & elle donne une couleur de citron plus ſolide que les orpins & le maſſicot ; mais ſa cherté fait qu'on l'épargne dans les grands

(1) Ce fut auſſi lui qui fit bâtir le pont de Cornigliano, au couchant de la ville, & fonda un revenu pour ſon entretien.

ouvrages. Les phyſiciens ont été juſqu'ici très-partagés ſur la nature de cette couleur, dont on fait à Naples un grand ſecret. Suivant M. Pomet, c'étoit un ſoufre recuit; ſuivant l'Encyclopédie, au mot *Freſque*, c'étoit une craſſe des mines de ſoufre. M. Montami crut que c'étoit un ocre martial calciné par le Véſuve. Mais M. Pott penſoit que c'étoit une production de l'art. M. Fougeroux, de l'académie royale des ſciences, ayant fait des expériences ſur le jaune de Naples, a jugé que le plomb en étoit le principal ingrédient. *Mém. de l'Acad.* 1766, p. 303. Voici en effet la méthode uſitée à Naples pour cette préparation, & qui me fut communiquée par le prince de San Severo, dont j'ai parlé fort au long dans le cours de cet ouvrage.

On prend du plomb bien calciné & paſſé au tamis, avec un tiers de ſon poids d'antimoine pilé & tamiſé : on mêle exactement ces deux matières, & on les paſſe de nouveau par le tamis de ſoie : on prend enſuite de grandes aſſiettes plates de terre cuite, non verniſſées, on les couvre d'un papier blanc, où l'on étend la poudre ſur une épaiſſeur d'environ deux pouces : on place ces aſſiettes dans un fourneau à faïence, mais ſeulement à la partie ſupérieure du fourneau, pour qu'elles ne reçoivent pas un feu trop violent; la réflexion de la flamme, ou le réverbère, leur ſuffit : on retire ces matières en même temps que la *faïence*; on y trouve alors une ſubſtance dure & jaune, que l'on broie ſur le porphyre avec de l'eau, & que l'on fait enſuite ſécher pour s'en ſervir au beſoin; c'eſt ce qu'on appelle *Jaune de Naples*.

LA PEINTURE en paſtel a tant de moëlleux, & tout à la fois ſi peu de conſiſtance, qu'on a ſouvent déſiré de pouvoir en fixer les couleurs. On ſait que les crayons, ou paſtels qu'on y emploie, ne laiſſent ſur le papier qu'une poudre fine, qui s'y attache ſans le ſecours d'aucune humidité ni

d'aucun gluten ; cette eſpèce de pouſſière n'y eſt étendue & appliquée que par le ſeul frottement du doigt, & il ſuffiroit d'y paſſer la main pour la faire tomber : la glace même qu'on y met pour défendre cette peinture, n'en aſſure pas la ſolidité ; un coup, une ſecouſſe, un ébranlement fait tomber la fleur du paſtel & emporte la fraîcheur du coloris, malgré la glace. D'ailleurs, la difficulté de trouver des glaces d'une certaine grandeur, reſtreint à des bornes étroites la peinture en paſtel.

Toutes ces conſidérations ont fait tenter divers moyens pour fixer le paſtel, c'eſt-à-dire, pour frapper cette pouſſière de crayons, & la faire adhérer ſur le fond du tableau ; & M. Loriot, célèbre méchanicien de Paris, y eſt parvenu avec ſuccès, mais ſa méthode n'étoit point connue du public, lorſque le prince de San Severo s'en occupoit. Cette opération eſt difficile ; on ne peut paſſer ſur le tableau aucune eſpèce de pinceau trempé dans une liqueur propre à en fixer la volatilité, parce qu'il emporteroit la couleur : on ne peut pas plonger le papier dans la liqueur, comme on le fait pour fixer les deſſins au crayon ; il en réſulteroit deux défauts eſſentiels : les couleurs qui ne peuvent ſouffrir l'humidité, telles que le jaune de Naples, l'orpiment, la laque, le noir de fumée, ſeroient détachées par le contact de l'eau, & ſe répandroient à ſa ſurface ; les clairs qui ſont comme l'ame du tableau, & qui relèvent la vivacité des couleurs, ſeroient ternis par l'humidité, & prendroient une teinte obſcure comme dans les vieux tableaux à l'huile.

On tenteroit inutilement d'expoſer le tableau ſur la vapeur d'une liqueur échauffée, pour fixer le paſtel par la chaleur & l'humidité, car les parties glutineuſes n'étant pas les plus volatiles, ne s'élèvent point aſſez dans cette vapeur pour produire la fixation.

Après avoir éprouvé toutes ces difficultés, le prince de San Severo examina s'il ſeroit poſſible de fixer ces couleurs en humectant le papier par derrière ſeulement, mais il ſe préſentoit encore ici de nouvelles difficultés : une eau gommeuſe, propre à fixer les paſtels, étendue avec un pinceau derrière le tableau, humecte fort bien certaines couleurs, mais la laque, le jaune de Naples, & quelques autres reſtent toujours sèches & ne ſe fixent point. Une matière huileuſe, quelque tranſparente & quelque ſpiritueuſe qu'elle ſoit, ternit les couleurs, & leur ôte leur plus bel agrément. L'huile de térébenthine, quoiqu'elle ſoit claire comme de l'eau, a le même inconvénient ; d'ailleurs, elle s'évapore dans l'eſpace de deux ou trois jours ; les couleurs alors ne reſtent pas bien fixées, & s'enlèvent avec le doigt. La gomme copal, la gomme élemi, le ſandarach, le maſtic, le karabé, & généralement tous les vernis à l'eſprit-de-vin & les réſines, obſcurciſſent les couleurs, & rendent le papier tranſparent, nébuleux & comme ſemé de taches.

La colle de poiſſon eſt la ſeule matière que le prince de San Severo ait trouvée propre à cet uſage : voici ſon procédé. On prend trois onces de belle colle de poiſſon, que les Italiens appellent *Colla a pallone*, on la coupe en écailles minces, & on la met infuſer pendant vingt-quatre heures dans dix onces de vinaigre diſtillé ; on met là-deſſus quarante-huit onces d'eau chaude bien claire, & on remue ce mélange avec une ſpatule de bois, juſqu'à-ce que la colle ſoit preſqu'entièrement diſſoute. Ce mélange étant verſé dans un vaſe de verre, que l'on enfonce dans le ſable à deux ou trois doigts de profondeur, on met le bain de ſable ſur un fourneau à feu de charbon ; mais on le ménage de façon que la liqueur ne bouille jamais, & qu'on puiſſe même toujours y tenir le doigt ; on la remue

ſouvent avec la ſpatule, juſqu'à-ce que la diſſolution ſoit entière; après quoi on laiſſe refroidir la matière, & on la paſſe par le filtre de papier gris ſur un entonnoir de verre, en obſervant de changer le papier quand la liqueur a trop de peine à paſſer.

S'il arrive qu'on n'ait pas mis aſſez d'eau, que la colle ſoit d'une qualité plus glutineuſe, qu'elle ait de la peine à paſſer, & qu'elle ſe coagule ſur le papier, on y ajoute un peu d'eau chaude, on fait diſſoudre la matière avec la ſpatule de bois, & on la filtre. L'expérience fait juger de la quantité d'eau néceſſaire pour cette opération. Quand la liqueur eſt filtrée, on la verſe dans une grande bouteille, en mettant alternativement un verre de la diſſolution, & un verre d'eſprit-de-vin bien rectifié, pour qu'il y ait un égal volume plutôt qu'un poids égal des deux liqueurs; la bouteille étant bouchée, on la ſecoue pendant un demi-quart-d'heure, pour que les liqueurs ſoient bien mêlées, & l'on a tout ce qui eſt néceſſaire pour la fixation du paſtel.

Le tableau qu'on veut fixer étant placé horiſontalement, la peinture en-deſſous, bien tendu par deux perſonnes, on trempe un pinceau doux & large dans la compoſition décrite ci-deſſus; il faut que le pinceau ſoit de l'eſpèce de ceux qu'on emploie pour la miniature, mais qu'il ait au moins un pouce de diamètre; on le paſſe ſur le revers du papier, juſqu'à-ce que la liqueur pénètre bien du côté de la peinture, & que l'on voie toutes les couleurs humectées & luiſantes comme ſi l'on y avoit paſſé le vernis; la première couche pénètre promptement à cauſe de la ſéchereſſe du papier & des couleurs abſorbantes: on donne une ſeconde couche plus légère; il faut avoir ſoin de donner ces couches bien également, & de manière qu'il ne s'y faſſe aucune tache, après quoi l'on étend le papier ſur une table bien unie, la peinture en-dehors & le revers ſur la table, pour l'y laiſſer

ſécher à l'ombre, & peu-à-peu ; il ſuffit de quatre heures en été, & l'on a un tableau fixé, ſec, ſans aucune altération, & ſans aucun pli ; quelquefois il y a des couleurs qui ne ſe fixent pas aſſez par cette première opération, & l'on eſt obligé de donner une nouvelle couche de la même façon que la précédente.

Il eſt utile que le peintre repaſſe enſuite les couleurs avec le doigt l'une après l'autre, chacune dans ſon ſens, de la même façon que s'il peignoit le tableau ; ce qu'on peut faire en trois ou quatre minutes de temps, pour ôter cette pouſſière fine, qui étant détachée du fond, pourroit n'être pas adhérente & fixée.

Cette manière de fixer le paſtel paroît ſimple & facile ; l'altération qu'elle cauſe dans les couleurs eſt inſenſible, & le prince de S. Severo aſſuroit, que ſa ſolidité étoit telle, que l'on pouvoit nettoyer le tableau ſans gâter la couleur ; cette colle donne de la force au papier, de manière qu'on peut l'attacher à la muraille, & le coller ſur toile encore plus facilement que le papier ordinaire ; le vinaigre diſtillé contribue à chaſſer les mîtes, qui gâtent ſouvent les paſtels.

On peut auſſi coller le papier ſur une toile avant que de le peindre, pourvu qu'elle ſoit claire, & qu'on ſe ſerve de colle d'amidon ; on fixe le paſtel de la même manière, en employant ſeulement un pinceau qui ſoit un peu plus dur, & en appuyant un peu plus fort pour que la liqueur pénètre de l'autre côté ; il faudra plus de temps pour le ſécher, mais l'effet ſera le même pour la fixation du paſtel.

La méthode de Loriot a été publiée en 1780, & je vais en donner un extrait : on prend une chopine d'eau bien pure, dans laquelle on fait diſſoudre la valeur d'environ deux gros de bonne colle de poiſſon, que l'on coupera dans le plus grand nombre de morceaux poſſible pour en hâter la diſ-

ſolution. On fait bouillir cette eau dans le vaſe où on l'a miſe, *au bain-Marie*, juſqu'à la parfaite diſſolution de la colle; & afin qu'il ne reſte aucun dépôt, on paſſe cette eau dans un linge : on en verſe une portion encore chaude dans une ſoucoupe, à meſure qu'on en a beſoin, en obſervant d'ajouter une quantité d'eſprit-de-vin de la meilleure qualité, dont la quantité doit être le double de la portion d'eau collée, miſe dans la ſoucoupe.

On prend une vergette de poche ordinaire, dont les crins ſoient un peu courts; l'on trempe les crins de la vergette dans la ſoucoupe pour les imbiber, en obſervant d'en ôter enſuite la plus grande partie qui s'y ſera attachée, afin que la vergette n'en ſoit en quelque ſorte qu'humectée; & on ôtera cette plus grande partie en paſſant ſur les crins de la vergette à diverſes repriſes, le bout recourbé d'une baguette de fer triangulaire, de manière à preſſer ſes crins, en tirant toujours à ſoi, c'eſt-à-dire, dans le même ſens. On préſentera la face de la vergette à la diſtance de huit à dix pouces du tableau, en paſſant la partie recourbée de la verge de fer, de manière à preſſer légèrement ſes crins par une des carnes de la verge de fer, toujours dans un même ſens, comme on l'a dit ci-deſſus; d'où il réſultera une eſpèce de vapeur ou de roſée preſqu'imperceptible, qui ſera lancée par l'échappement de chaque crin, d'à-plomb ſur le tableau, & dont le mélange d'eſprit-de-vin & d'eau collée, pénétrant à la fois le paſtel, viendra néceſſairement à bout de le fixer.

On continuera à promener ſucceſſivement la vergette humectée avec les mêmes précautions, c'eſt-à-dire, toujours en la comprimant, à l'aide de la verge de fer, ſur toute la ſuperficie du tableau, en obſervant de tremper la vergette, à meſure que l'on s'appercevra qu'elle aura beſoin d'être humectée de nouveau.

Quand toute la ſurface du tableau aura été ainſi impreguée de cette roſée, on la laiſſera ſécher, & l'on recommencera enſuite l'opération, une ſeconde & même une troiſième fois.

J'ai ouï dire que quand Loriot voulut faire voir à l'académie de peinture, combien il ménageoit les couleurs de la fixation du paſtel, il préſenta un tableau qu'il avoit diviſé en quatre; deux parties en échiquier, ou en diagonale, étoient fixées, & les deux autres ne l'étoient point; cependant on n'y appercevoit aucune différence pour le ton de couleur, ni pour la fraîcheur du tableau. Mais c'eſt une choſe certaine que toute liqueur, quelque tranſparente qu'elle ſoit, produit une petite teinte ſur le paſtel, principalement dans la laque, & dans les couleurs obſcures, aſſez légère, il eſt vrai, pour ne faire aucun tort au tableau, mais telle cependant qu'on ne pourroit pas confondre la partie fixée avec une partie qui n'auroit point été mouillée; il y avoit ſans doute un tour de main, & l'on s'en ſeroit aſſuré en donnant à Loriot la moitié d'un tableau à fixer, en reſervant l'autre moitié pour en faire enſuite la comparaiſon après la fixation. Il eſt probable qu'il paſſa dans les endroits qu'il vouloit réſerver, une liqueur propre à humecter, auſſibien que la colle, mais non pas à fixer le paſtel: on peut ſe ſervir, par exemple, d'un mélange compoſé moitié d'eau, moitié d'eſprit-de-vin, parce que l'eau ne pénétreroit pas certaines couleurs qui ſont immiſcibles à l'eau, comme on l'a vu plus haut. En frottant avec le pinceau trempé dans cette liqueur les parties qu'on ne peut pas fixer, elles prennent la même teinte que celles qu'on a fixées avec la colle préparée, dont on a vu la compoſition, & il eſt impoſſible d'en faire la différence.

Le prince de San Severo avoit auſſi une méthode pour peindre en paſtel ſur la toile d'Hollande, méthode plus ſolide, & qui donne plus d'éclat aux couleurs.

CHAPITRE XXIX.

Du travail des cordes à boyaux & des tanneries.

LA fabrication des cordes de violon eſt une choſe qui eſt preſque reſervée à l'Italie ; Naples & Rome en fourniſſent toute l'Europe, & il y a toujours beaucoup de myſtère dans ces branches excluſives de commerce. On peut voir dans l'Encyclopédie l'article *Boyaudier*, que ceux même de Paris, qui ſont au nombre de huit, & qui travaillent au faubourg Saint-Martin, près de Mont-faucon, font un grand ſecret de leurs procédés, quoique leurs cordes ſervent moins aux inſtrumens de muſique qu'aux horloges & raquettes, & pour battre & voguer la capade ou l'étoffe des chapeliers. Il s'en fabrique quelques-unes à Toulouſe, à Lyon, à Marſeille, mais toujours avec beaucoup de ſecret. Cela m'a fait déſirer de connoître la fabrication de Naples, qui eſt la plus eſtimée. M. Angelo Angelucci, près de la fontaine des ſerpens, a bien voulu ſe prêter à ma curioſité ; c'eſt lui qui en faiſoit le plus grand commerce, car il employoit plus de cent ouvriers dans les différens endroits du royaume, où l'on peut voir facilement la matière première.

C'eſt avec les boyaux des agneaux de ſept à huit mois, que l'on fait des meilleures cordes de violon ; il ne faut pas que les agneaux paſſent un an ; ceux des mois d'Août & de Septembre ſont les meilleurs, parce qu'au commencement de l'été ils ont ſept à huit mois, qui eſt l'âge le plus convenable, & parce que l'été eſt la ſaiſon la meilleure, le boyau s'étend mieux, il eſt plus liſſe, plus ſec & plus ſonore.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en France on ſoit

moins porté à ce travail; on tue peu d'agneaux de ſi bonne heure; on les réſerve pour le commerce de la laine, & on les laiſſe grandir, au lieu qu'en Italie on en tue un nombre prodigieux avant un an. Les boyaux de veaux ſont trop gros, ils n'ont pas la même délicateſſe & la même harmonie; les boyaux de mouton ſont dans le même cas, ils ne peuvent ſervir que pour les groſſes cordes.

M. Angelucci emploie quatre perſonnes à Naples, qui vont deux fois dans le jour dans les quatre coins de la ville chez les *Caprettari*, eſpèces de Bouchers, qui vendent les chevreaux & les agneaux; on ramaſſe les boyaux, on les paie cinq grains, ou quatre ſols trois deniers & demi chacun, mais comme ils ſe rompent ſouvent, il y en a beaucoup de perdus.

On ſépare ces boyaux en neuf ſortes différentes, ſuivant leur qualité, leur épaiſſeur, ou leur force, qui les rend propres à différentes eſpèces de cordes. Ils ont alors environ cinquante pieds de long; on coupe la partie la plus groſſe pour des cordes communes, parce qu'elle ne devient pas auſſi liſſe que le reſte du boyau.

On met tremper ces boyaux dans de l'eau fraîche pendant vingt-quatre heures, on les nettoie enſuite avec un morceau de canne de jonc, pour en ôter les excrémens, la graiſſe & les membranes inutiles.

On les met dans une eau alkaline, qu'on appelle dans ces atteliers eau *forte*. Pour compoſer cette eau, on met ſur environ deux cent pintes d'eau, vingt livres de lie-de-vin brûlée, cela fait l'eau plus forte; la plus foible par laquelle on commence, doit être étendue dans quatre fois plus d'eau, ou à raiſon de quatre livres de matière alkaline pour deux pintes d'eau; la première eau eſt ſi foible qu'à peine y apperçoit-on le goût de l'alkali en la mettant ſur la langue.

On met enſemble dix boyaux dans une terrine

pleine de cette première eau ; on la change quatre fois le jour ; à chaque fois on manie les boyaux d'un bout à l'autre, & on les laisse quelques momens à sec. Tous les jours on augmente la force de l'eau, & l'on met les boyaux dans des eaux de plus en plus fortes, en augmentant la dose de l'eau la plus forte qu'on mêle avec la plus foible.

Quand ils ont été dégraissés & attendris pendant huit jours par cette eau alkaline, on les assemble pour les tordre ; on ne met que deux boyaux ensemble pour les petites cordes de mandolines, trois pour la première corde de violon, sept pour la dernière, on en assemble cent vingt pour les plus grosses cordes de *Contra baſſo* ; quelquefois on en met jusqu'à trois cent, mais c'est pour d'autres usages auxquels on peut employer également les cordes de boyau, & non pas pour les instrumens de musique.

Pour tordre ces boyaux, on fait une dixaine de tours avec une roue à manivelle ; tout de suite on les tend sur un chassis appelé *Telaro*, où il y a un grand nombre de chevilles, sur lesquelles on les passe, & l'on porte le chassis dans l'étuve.

L'étuve est une petite chambre de douze à quinze pieds de long, bien fermée, échauffée modérément, & de manière à faire sécher les cordes dans l'espace de vingt-quatre heures ; on les laisse d'abord simplement dans l'étuve, mais ensuite on y met du soufre pour les blanchir : il faut deux livres & demie de soufre pour les vingt-quatre heures, on l'allume, il brûle pendant six heures, mais la vapeur suffit ensuite, étant arrêtée dans l'intérieur de cette étuve, elle blanchit les cordes à mesure qu'elles sèchent.

Quand les cordes sortent de l'étuve, & avant qu'elles soient parfaitement sèches, on les tord encore sur la roue ; ensuite on les essuie avec des cordes de crin treſſées grossièrement, dont on en-

toure chaque corde à boyau, & que l'on promène du haut en bas, pour nettoyer la corde par le frottement & les inégalités de ce crin.

On les tord encore un peu, ſeulement avec la main, ſurtout celles qui ſont groſſes, & on les laiſſe ſécher entièrement; cinq à ſix heures ſuffiſent quand il fait beau. On les coupe alors en les ôtant de deſſus les chaſſis, on leur donne huit palmes ou ſix palmes ſeulement; on y met un peu d'huile pour les adoucir, & on les plie autour d'un mandrin; ou cylindre de bois appelé *Buſſolotto*, pour en faire des petits paquets, qu'on aſſemble enſuite ſous différentes formes, & auxquels on donne différens noms; on appelle, par exemple, *Favetta*, quand l'aſſemblage des paquets a une forme cylindrique.

Le temps où l'on travaille le plus dans ce métier de *Cordaro*, ou *boyaudier*, eſt depuis Pâques juſqu'à la fin d'Octobre, parce que la chaleur eſt favorable à ce travail; les ſaiſons variables où il y a des ſucceſſions de froid & de chaud ſont incommodes, parce qu'on eſt obligé de rendre l'eau plus forte quand il fait plus chaud, pour prévenir la corruption.

Le degré de force de ces eaux eſt la partie la plus délicate de l'art: pour bien connoître à l'œil & au toucher ce que les boyaux demandent d'un jour à l'autre, il faut la plus grande habitude; on aſſure même qu'il faut être né dans le métier pour y réuſſir; la plupart des ouvriers qui y travaillent à Naples ſont de Salé, village de l'Abruzze; le maître les nourrit, & leur donne vingt-une livres huit ſols par mois.

Domenico Antonio Angelucci, qui avoit été le plus célèbre *Cordaro* de Naples, & qui mourut au mois de Janvier 1765, s'étoit aſſocié avec ceux de Rome; mais cette aſſociation ne dura pas longtemps; elle occaſionna un grand procès, dans lequel ſon frère Felice Angelucci fit beaucoup de mé-

moires relatifs à cet art, mais il n'a rien publié à ce sujet.

Le prix des cordes de violon pour la France & pour l'Angleterre est plus considérable que pour l'Allemagne; on fait celles-ci plus fines, de moindre qualité & à meilleur marché. Le *mazzo*, composé de trente cordes à deux fils, ou chanterelles de six palmes, c'est-à-dire, de *tirata foreſtiera*, coûte cinq carlins ou quarante-trois sols, les autres à proportion.

LES TANNERIES de Naples (*Concerie*), sont si différentes des nôtres, & si peu connues à Paris, qu'il peut être utile d'en parler; surtout pour servir de supplément à la grande description de l'Art du tanneur, qui a paru en 1764, dans laquelle on a raconté ce qui se pratiquoit en France & en Angleterre, sans pouvoir parler de l'Italie.

Les tanneries de Naples sont sur la *Strada Nuova*, près du *Carmine*. Les cuirs de bœufs qu'on y estime le plus, sont ceux qui viennent de Francavilla dans la Pouille; on les achète dix ducats (ou quarante-trois livres de notre monnoie), quand ils sont beaux & d'une espèce à peser soixante-douze livres après le tannage; on n'en trouve guère en France qui passent quarante-cinq à cinquante livres, mais aussi les bœufs d'Italie sont-ils beaucoup plus gros que les nôtres.

Après que les cuirs frais ont été lavés & dessaignés, on les met dans le plein, c'est-à-dire, dans la chaux, comme le font encore chez nous beaucoup de tanneurs; on en met quarante à la fois dans un même plein; tous les cinq jours on les lève & on les recouche. Au bout d'un mois on les tire du plein, on les pèle, on les écharne, ce qui s'appelle *travailler de rivière*.

On les couche ensuite, non pas dans un second plein, mais dans un autre creux plein d'eau avec huit boisseaux de son pour quarante cuirs, afin de

les

les faire fermenter; ce qu'on appelle en France confit, & à Naples, acqua d'alume; on les lève tous les matins, & on les recouche pendant quatre jours.

Les foſſes qui ſervent pour la chaux, pour le ſon & pour le tannage, ſont revêtues intérieurement de *laſtrica*, eſpèce de ciment, qui eſt le même dont les terraſſes des appartemens ſont couvertes; nous en avons parlé à l'article de Naples.

Après que les cuirs ont été dans la chaux & dans le ſon, on les met dans la foſſe à tanner, avec de la feuille de myrte, que l'on sème ſur chaque cuir, & dans les duplicatures de chacun : on met dix, douze, ou quinze quintaux de myrte dans une foſſe de cent cuirs, à proportion de leur grandeur.

Le myrte dont on ſe ſert à Naples pour les tanneries, eſt le myrte à larges feuilles; *Myrtus latifolia Romana*, *Caſpari Bauhini*. 508. *Myrtus floribus ſolitariis*, *involucro diphyllo*. *Linn*. *ſpecierum* 471. Cette plante eſt très-commune en Italie & en Eſpagne, ſes feuilles ont ſouvent deux pouces de long, & neuf à dix lignes de large; on l'appelle *Mortella* à Naples, elle y revient à quarante ſept ſols le quintal; mais dans les provinces, comme à Gaëta, on l'a ſouvent pour trente-trois. Il en faut cinq quintaux & demi, c'eſt-à-dire, pour environ treize livres à chaque cuir, pendant tout le temps de ſa fabrication, en changeant preſque tous les mois la feuille.

Le jour où l'on a couché les cuirs, quatre hommes les remuent à force de bras; le lendemain on les lève, on les coupe, & on les éteud dans la foſſe avec deux cent ſceaux d'eau (chacun d'environ quatorze pintes, pour deux cent cuirs); quand ils ont bu l'eau, on en remet de la nouvelle, on les laiſſe ainſi pendant un mois; tous les mois on lève l'ancienne feuille, & l'on en remet d'autre; cela continue pendant trois ans, excepté la dernière année, où la feuille reſte ſix ſemaines ſur les cuirs.

Cn tannage eſt plus long que celui de France, qui ne dure guère plus de deux ans, mais c'eſt parce que le tan où l'écorce de chêne que nous employons en France a beaucoup plus de force & de vertu aſtringente que la feuille de myrte, dont ſe ſert à Naples.

Après que le cuir eſt tanné, on le travaille ſur un banc avec une étire, c'eſt-à-dire, un fer propre à l'étendre & en ſerrer les fibres; on y met du ſuif fondu comme dans notre cuir d'Hongrie; environ quinze ou dix huit livres pour un cuir qui pèſe ſoixante douze livres quand il eſt ſec; mais je crois que ce ſuif n'y reſte pas tout entier.

Le ſuif coûte à Naples quinze grains le *rotolo*, ce qui revient à ſept ſols la livre.

Le cuir ainſi tanné ſe vend à Naples quatre-vingt-quatorze livres le quintal, ce qui fait environ dix-huit ſols neuf deniers la livre; c'eſt un peu moins qu'à Paris, où il vaut toujours vingt à vingt-cinq ſols la livre, auſſi-bien qu'à Londres.

Les Napolitains conviennent aſſez que les cuirs de France & d'Angleterre ſont meilleurs pour les groſſes ſemelles, pour la *ſola*, que ceux de Naples, ils en tirent en effet, mais on ne leur envoie de France que des cuirs de dix-huit à vingt livres, & d'Angleterre des cuirs de trente à trente-trois, & les petits cuirs ont plus de nerf que ceux de Naples qui ſont beaucoup plus grands; ils en tirent auſſi de Rome.

Les Napolitains envoient leurs cuirs à la foire de Salerne, qui ſe tient à la fin de Septembre, ou à celle de Gravina, qui ſe tient au mois d'Avril: on n'en permet pas l'entrée dans l'Etat Eccléſiaſtique.

Les cuirs de buffle ſe tannent de la même façon que ceux de bœuf; les cuirs de chevaux ſe tannent auſſi à l'uſage de ceux qui uſent peu & qui veulent faire peu de dépenſe, on n'y met point de ſuif, une année ſuffit pour les tanner; il y entre du myrte

pour trois livres, ils pèſent environ vingt livres quand ils ſont tannés, & ſe vendent dix à douze francs la pièce.

Pour faire le cuir à œuvre, propre aux empeignes, on choiſit les veaux de S. Germain près de Naples, les boucs ou les chèvres de l'Abruzze & de la Calabre, & l'on prend de petites vaches, *annecchie*, pour le cuir de carroſſe. On les met en chaux pendant un mois ou environ, & dans le confit de ſon pendant ſix à ſept jours, quelquefois trois jours ſeulement. On les met enſuite dans un coudrement ou eſpèce de pâte, faite avec du myrte pilé, appelé *ſommaco*, qu'on tire de Palerme en Sicile, & qui coûte ſix livres le quintal. On met trois cent cuirs à la fois dans une grande tine avec de l'eau froide, où on les tourne ſans interruption pendant trois jours, en changeant le *ſommaco* tous les jours.

Pour trois cent peaux, il faut cent quatre-vingt livres de poudre chaque jour: on les lève, on les fait ſécher, on les corroie, & l'on y met de l'huile d'olive à deux fois, environ quatorze ou quinze onces pour une peau de vache.

Les peaux de vaches étant finies, pèſent environ vingt livres, & celles de veaux huit à neuf livres; elles ſe vendent vingt-trois ſols la livre; les peaux de chèvres pèſent trois livres, & celles des boucs cinq à ſix livres: on les vend trente-trois ſols la livre; on les travaille ſur le chevalet avec un couteau ſourd, c'eſt-à-dire, qui ne tranche pas, à pluſieurs repriſes différentes, d'abord lorſqu'elles ſortent de la chaux, enſuite lorſqu'elles ont été en confit, & lorſqu'elles ont été coudrées; puis on les met en noir, à-peu-près comme on le trouvera expliqué aſſez au long dans l'art du corroyeur qui a paru à Paris, en 1767, dans la Collection des Arts de l'Académie.

CHAPITRE XXX.

Des fromages d'Italie.

Nous avons indiqué aux articles de Pavie, Lodi, Plaiſance, Breſſe, & Bergame, les fromages qui s'y font; il nous a paru que cet objet méritoit de plus grands détails, mais nous les avons reſervés pour la fin de notre ouvrage.

Les fromages ſi eſtimés, qui ſont connus en France ſous le nom de fromages de Parmeſan, ſe font dans toute l'étendue du pays qui eſt entre Parme & Milan. Les vaches ſe tirent pour la plupart du pays des Suiſſes & des Griſons : on les choiſit à l'âge de trois ans, elles ſervent pendant douze à quinze ans. On les conduit ſur les montagnes, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, on les nourrit avec du foin pendant l'hiver, on leur donne du ſel.

Les fromages faits en hiver ſont les moins eſtimés, parce que les vaches nourriſſent, & qu'on eſt obligé de mêler enſemble le lait de trois à quatre traites.

Le nom de *cacio* en général ſignifie tout fromage fait avec du lait de vache, de buffle ou de brebis, caillé & de plus condenſé, ou preſſé, du moins pour certaines eſpèces.

Le plus uſité eſt celui de vache; il ſe diviſe en deux eſpèces, *formaggio* & *ſtracchino*; le premier eſt du lait écrêmé, caillé & condenſé encore par la preſſion; on l'appelle à Breſcia *cacio magro*, mais l'on en fait peu de cas; on y emploie treize fois plus de lait que ne doit peſer le fromage, ou ſept cent cinquante livres de lait pour un fromage de cinquante-huit livres & demie.

Le ſecond ou *ſtracchino*, eſt fait avec du lait où on laiſſe la crême; il n'eſt condenſé que par ſon pro-

pre poids; il eſt gras, délicat & plus blanc que le *formaggio*.

Les perſonnes qui veulent faire des bons fromages, n'ôtent jamais la crême de leur lait; à Breſcia on l'appelle *cacio graſſo*, ou *a tutto butiro*, & l'on y emploie en lait onze fois le poids que l'on doit donner au fromage, ou cinq cent trente-cinq livres de lait pour un fromage de cinquante-huit livres & demie (1).

Le *ſtracchino* ſe diviſe en deux eſpèces: les uns ſont d'une ſeule crême, *d'un ſol fiore di latte*, ou de deux.

Pour faire les fromages qui ſont d'une ſeule crême, on prend le lait auſſitôt qu'il eſt trait; on y jette la préſure ou *caglio* néceſſaire pour le faire cailler; au bout d'une heure on rompt la maſſe du caillé, en l'agitant pendant quelque temps avec une baſſine à manche; on le verſe dans un linge pour faire couler la ſéroſité, & on le dépoſe dans des vaſes de bois, de figure ronde ou quarrée, qui ont ordinairement deux pouces de hauteur.

Il eſt important de bien rompre le caillé ou la *giuncata*; à Breſcia on la briſe avec un bâton, de manière qu'elle ſoit comme fluide.

Le *caglio*, *coagulum*, ou préſure, dont on ſe ſert à Breſcia, eſt le lait coagulé qui ſe trouve dans l'eſtomac des veaux; on le ſale & on le fait ſécher ſous la cheminée; on le pile, on l'arroſe avec du bon vin, & on l'enveloppe dans une peau pour s'en ſervir au bout de trois ſemaines ou un mois.

Il y a en Toſcane un fromage doux, appelé *cacio marzolino*, parce qu'il ſe fait principalement au mois de Mars, pour lequel on fait prendre le lait avec avec une fleur de chardon.

(1) La livre de Breſcia pèſe ſix mille cent cinquante-huit grains, poids de marc; le *peſo* eſt de vingt-cinq livres, ainſi il revient à ſeize livres trois-quarts de France, & trente-huit *peſi* font ſix cent trente-cinq livres, l'once vaut ſept gros & un huitième environ.

Au bout de quatre jours, on sale les fromages, mais peu, & avec du sel un peu gros; lorsque le premier sel est consumé, on les sale une seconde fois, plus ou moins selon les goûts.

Pendant l'hiver, on les met pour les faire sécher, dans une etuve légèrement échauffée; pendant l'été, on les tient à l'ombre & au frais.

On juge qu'ils sont assez secs, lorsqu'ils sont doux & lisses au toucher, gonflés & mous comme la pâte levée, avant d'être mis au four; il faut ordinairement quarante jours pour qu'ils parviennent à ce point-là. Ils sont alors bons à manger; en devenant vieux, ils acquièrent une saveur plus piquante; pour leur conserver un peu de velouté ou d'onctuosité, on les engraisse tout-autour avec du beurre, ou du moins avec de l'huile; on ne les garde guère qu'une année.

Les *stracchini* à double crême different des précédens, en ce que l'on verse dans le lait frais, avant d'y mettre la présure, une égale quantité de crême prise sur le lait de la veille: ils sont plus délicats, mais ils perdent leur saveur plus facilement que les premiers.

Pour faire le *formaggio*, on écrême le lait; on le fait tiédir dans un pot sur un feu lent, en tâchant de ne lui donner que le degré de chaleur qu'il avoit naturellement quand on l'a trait, & l'on a soin de le remuer avec un bâton pour qu'il s'échauffe autant à la surface que dans le fond; alors on le fait cailler avec la présure; on rompt le caillé avec une grande cuillier; on le fait chauffer au point de ne pouvoir presque pas y tenir la main; on le poudre de safran en le remuant toujours, pour qu'il s'échauffe & se colore également. Une once de safran (qui pèse cinq cent treize grains) suffit pour colorer huit à neuf fromages de trois *pesi* & demi, ou cinquante-huit livres & demie, poids de marc. A Brescia, l'on fait chauffer le lait dans une chau-

dière de cuivre au degré que nous avons indiqué, pour y mettre la préſure; on prend un peu de lait dans une écuelle de bois, on y jette une once de préſure pour trente-huit *peſi* de lait; on le mêle bien avec le total du lait, on le couvre pour le laiſſer prendre & refroidir. L'écuelle de bois qu'on laiſſe nager ſur la ſurface du lait, ſert à reconnoître ſi le lait eſt pris, parce qu'alors elle réſiſte à la main, & ne s'enlève qu'avec quelque difficulté.

Une heure après l'avoir retiré du feu, on verſe le caillé dans des moules cylindriques dans leſquels il y a un drap de laine; on met ſur cette pâte encore liquide une planche chargée d'un poids conſidérable, de façon néanmoins que la pâte ne rejailliſſe point.

Au bout de vingt-quatre heures, on place les formes qui ſont un peu raffermies ſur des clayes, de manière qu'elles ne ſe touchent point, on les graiſſe & on les ſale de temps en temps, comme les *ſtracchini*, pendant l'eſpace de deux mois; ils ſont à leur point, quand ils ceſſent de boire le ſel & la graiſſe, ce qui arrive au plus tard à la fin de l'année.

Ces fromages, qui ſe font aux environs de Milan, & ſurtout dans la Valzaſina & dans toutes les parties les plus orientales du Milanez, ſe vendent en grande quantité dans toute l'Italie & dans l'Allemagne.

On appelle *maſcarponi* ceux qui ſe font avec la crême ſeule, on eſtime ſurtout ceux de Vaprio, canton très-agréable, ſitué à l'endroit où la Martefana ſort de l'Adda: on les envoie par la poſte à Vienne en Autriche, où ils ſont ſervis dans les plus grands repas.

Il y a encore des fromages appelés *cacciuole* & *raviggiuoli*, qui ſe font avec du lait de brebis ou de chèvre.

A Breſcia on a ſoin de lever avec une écumoire

la pellicule que le lait envoie à ſa ſurface, & quand on a rompu le caillé avec l'écumoire en petits morceaux, on remet le chaudron au feu, on remue le lait, on laiſſe tomber le caillé au fond, on retire le chaudron, on broie encore la matière avec les doigts, ou la paſſe, on la purifie bien, & l'on en fait une groſſe boule que l'on fait entrer dans un moule de bois bien net, qui a vingt-deux pouces ou deux pieds de diamètre, & cinq ou ſix pouces de hauteur. Ces moules appelés *maſtelli*, ſont d'un bois blanc & doux, bien liſſes, contenus par deux petits cercles de fer. Il en faut dix ou douze de cette eſpèce dans une laiterie; ils ſervent à conſerver le lait en hiver, mais en été on ſe ſert de vaſes de cuivre. Ces moules ſervent auſſi à paſſer le lait; pour cela on place au-deſſus une planche percée d'un trou, & ſur cette planche un vaſe de cuivre, qui eſt une eſpèce d'entonnoir d'un pied de diamètre, au fond duquel il y a un tuyau de même matière qui entre dans la planche: on étend au-deſſus de l'entonnoir un linge clair, lié autour du bord, ou bien on le remplit de foin ou de paille qu'on a bien lavée, on y verſe le lait pour le faire paſſer ainſi, bien épuré dans le moule: on renverſe enſuite la pâte ſur la preſſe; c'eſt une groſſe table de bois dont le plan eſt un peu incliné, qui a des rebords tout-autour & un petit canal qui conduit à une ouverture pour l'écoulement du *ſerum*. On couvre la table d'un linge, on en remet un autre ſur le fromage; on le preſſe légèrement avec les mains, & on laiſſe égouter pendant une demi-heure. On remet enſuite la pâte dans une forme dont nous allons parler, qui eſt liée par dehors avec une corde; on la couvre d'une table ronde & on la charge de pierres pendant cinq ou ſix jours, en obſervant de lever tous les jours le fromage, de l'eſſuyer, & de faire ſécher les linges & la forme, avant de les remettre en preſſe.

Ce qui conſtitue la forme eſt une bande flexible de bois, qui a ſix ou ſept doigts de hauteur, que l'on tourne en la ſerrant plus ou moins avec une ou deux ficelles qui ſont attachées à l'une de ſes extrémités. Le milieu de ſa ſurface intérieure doit être un peu plus enflé que le haut & le bas, & former en dedans un angle obtus, qui s'inſinuant dans la maſſe du fromage, la ſerre, & donne la facilité de le tranſporter.

Lorſque le fromage eſt un peu ſec, on le porte dans une autre chambre, au rez-de-chauſſée de la laiterie ou *coſcina*, & on le porte ſur des rayons, diſpoſés le long des murs, on l'y laiſſe encore quatre à cinq jours, & on le retourne tous les jours.

Quand il commence à fleurir, c'eſt-à-dire, à ſe couvrir d'une eſpèce de farine blanche, on le poudre avec un peu de ſel pilé; le lendemain on en fait autant de l'autre côté. Le troiſième jour, on ôte la forme, on nettoie & l'on eſſuie le fromage avec un linge. Le lendemain matin, on remet la forme, on le poudre encore avec un peu plus de ſel, & on met l'un ſur l'autre cinq à ſix fromages pour faire entrer le ſel peu-à-peu; on continue pendant un mois & plus à ôter & remettre les formes, & à les retourner, juſqu'à-ce qu'ils aient acquis la conſiſtance néceſſaire.

Les fromages ne ſont pas toujours également diſpoſés à être ſalés, & cela vient du degré de chaleur qu'ils ont d'abord éprouvé: il y a auſſi des différences qui viennent de la ſaiſon: ceux du mois de Septembre exigent du ſel plus menu & en plus petite quantité, ſans quoi ils durciroient au dehors, & la croûte s'épaiſſiſſant, ils ne recevroient pas la moitié du ſel qui leur eſt néceſſaire.

Quand les fromages ont acquis la conſiſtance qui leur eſt néceſſaire, on les tire du ſel; on les retourne ſans-deſſus-deſſous tous les jours, pendant cinq ou ſix jours, on les ratiſſe & on les nettoie

tout-autour avec des ratiſſoires qui ne coupent pas ; on les tranſporte en ville dans un lieu ſec, on les met ſur des planches pendant quinze jours ou trois ſemaines, les nettoyant & les retournant tous les jours ; on les graiſſe avec de l'huile de lin miſe ſur la paume de la main ; on les frotte, pour empêcher que la poudre qui reſteroit ſur leur ſurface n'engendrât les inſectes, *il tarlo* ; après cela on n'y fait plus autre choſe que les retourner tous les quatre ou cinq jours, les frotter chaque jour avec les mains, & balayer les planches où ils ſont, & cela pendant cinq ou ſix mois.

Si l'on apperçoit qu'ils ſe fendent, ou qu'il s'y mette des inſectes, on les graiſſe de nouveau avec de l'huile de lin, qui les conſerve.

Il arrive ſouvent aux fromages de ſe gonfler, cela vient de ce que dans le principe ils ont eu trop de chaleur : la ſurface devient trop dure, & le ſel qui doit les préſerver de la fermentation, ne pénètre pas aſſez ; il n'y a point de remède, il faut les manger ou les vendre.

Il y a des perſonnes qui les graiſſent avec de l'huile d'olive ou avec du beurre, pour les faire mûrir plus vîte ; mais on aſſure que l'huile de lin eſt plus propre à les conſerver ; elle leur donne auſſi à l'extérieur une couleur vermeille. On emploie de préférence le marc de cette huile.

Il faut environ huit à neuf mois pour leur parfaite maturité ; après cela il ſuffit de les viſiter toutes les ſemaines, les retourner, les nettoyer & les graiſſer un peu, en balayant les planches ; on a ſoin de les tenir au frais. Quelquefois on les garde pluſieurs années, en les mettant dans la graine de lin, dont la fraîcheur les conſerve.

Les perſonnes qui ſont preſſées, font mûrir leurs fromages dans une chambre qu'ils échauffent ; mais par-là les fromages perdent plus de leur poids que par la méthode ordinaire.

Les fromages les plus parfaits & les meilleurs, ceux qui ont été faits au mois de Mai, & dans la montagne, ſe conſervent dans de l'huile d'olive ou de lin, qu'on a bien purgée par le moyen du feu; non-ſeulement ils s'y gardent ſans aucun riſque, mais ils acquièrent de la délicateſſe & du goût.

Les fromages de Brescia, faits avec toutes ces précautions, ſont des plus eſtimés qu'il y ait en Italie, auſſi en fait-on un commerce extrêmement conſidérable. On ne leur donne que quatre doigts de hauteur, pour que le ſel y pénètre plus aiſément.

Fin du ſeptième & dernier volume.

960796

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Du gouvernement de Veniſe.* pag. 5
CHAP. II. *Des mœurs & des uſages de Veniſe.* . 21
CHAP. III. *Du carnaval & des fêtes de Veniſe.* 40
CHAP. IV. *Des ſpectacles de Veniſe.* . . . 48
CHAP. V. *Des ſciences & des arts.* 57
CHAP. VI. *Poids, meſures, monnoies, commerce de Veniſe.* 77
CHAP. VII. *Chemin de Padoue; hiſtoire de cette ville.* 87
CHAP. VIII. *Deſcription de Padoue.* . . . 95
CHAP. IX. *Deſcriptions des palais de Padoue.* 111
CHAP. X. *De l'univerſité & de l'état des lettres à Padoue.* 116
CHAP. XI. *Environs de Padoue; deſcription de Vicenſe.* 132
CHAP. XII. *De la ville de Roveredo & de l'académie des Agiati.* 152
CHAP. XIII. *Deſcription de Vérone.* . . . 158
CHAP. XIV. *Des ſciences, des arts, & du commerce de Vérone.* 173
CHAP. XV. *Deſcription de Mantoue.* . . . 189
CHAP. XVI. *Deſcription de Breſcia.* . . . 212

CHAP. XVII. *Du gouvernement, du commerce, & de la littérature de Breſcia.* . . pag. 229

CHAP. XVIII. *Deſcription de Bergame.* . . 242

CHAP. XIX. *Route de Milan à Gènes, par Tortone & Novi.* 266

CHAP. XX. *De l'hiſtoire de Gènes.* 270

CHAP. XXI. *Deſcription de Gènes.* 276

CHAP. XXII. *Des principaux palais de Gènes.* 284

CHAP. XXIII. *Du gouvernement de Gènes.* . 299

CHAP. XXIV. *Des uſages, du commerce, & des ſciences à Gènes.* 304

CHAP. XXV. *Des environs de Gènes, & de la côte du Levant.* 328

CHAP. XXVI. *De l'iſle de Corſe.* 367

CHAP. XXVII. *Des loteries d'Italie.* . . . 387

CHAP. XXVIII. *Sur le jaune de Naples, & ſur la fixation du paſtel.* 404

CHAP. XXIX. *Du travail des cordes à boyaux & des tanneries.* 412

CHAP. XXX. *Des fromages d'Italie.* . . . 420

Fin de la Table du dernier volume.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome I.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome II.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome III.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome IV.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome V.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome VI.

VOYAGE
EN
ITALIE.

Tome VII.